This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1137

Per. 23728 d. 35/27-8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

27 64 176

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

TOME XXVII.

LYON.

IMPRIMERIE DE LÉON BOITEL,

QUAI ST-ANTOINE, 36.

—

1848.

BODLEIANA

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DU LYONNAIS.

Poésie.

PRIEZ POUR MOI!

*A M. l'abbé R***.*

Quand Dieu met sur votre passage
Un pauvre qui vous tend la main,
En lui vous voyez son image,
Et donnez un morceau de pain.

Pour chaque sorte de misères,
Dans vos yeux vous trouvez des pleurs ;
Tous ceux qui souffrent sont des frères,
Dont les douleurs sont vos douleurs.

Eh bien, donnez cette prière
Que l'on accorde aux malheureux,
Qui sèche au bord de la paupière
Les larmes qu'elle porte aux cieux ;

Digitized by Google

A l'ame qui n'est point comprise,
Quand elle se plaint sans savoir
Sous quelle peine elle se brise,
Et pourquoi le ciel est si noir;

A l'âme qui veut de la terre
Mépriser les maux et les dons,
Et voit que toujours la poussière,
Malgré ses soins, souille nos fronts,

Donnez-lui ce que Dieu vous donne;
Oh! n'est-ce pas la part de tous?
Donnez-lui, pour qu'il lui pardonne
De s'être ouverte devant vous!...

Il faut, quand la moisson est belle,
Laisser une gerbe au glaneur:
Sur l'indigent qui meurt près d'elle,
Laissez tomber l'épi sauveur!!..

Ah! puisqu'au fond de ma misère
Votre regard vint s'arrêter,
Je veux un mot de la prière
Que le bon Dieu doit écouter.

F.

Digitized by Google

DE LA DOULEUR

DANS LE TEMPS.

CHAPITRE I.

DE LA DOULEUR AU POINT DE VUE DE L'INFINI.

Pressée sur la route des âges, ô âme ! que portes-tu là que je ne reconnais pas ? Je ne trouve point dans l'Infini l'objet qui projette cette ombre sur toi... Ombre pendant le jour ; car, avec effroi, je t'ai vue traversant la nuit, et c'était comme une flamme sur ta poitrine... Pour t'éclairer ou pour te consumer, tu ne te l'es pas demandé ! Et moi, je portais sans doute cette flamme dans le sein ; un jour j'ai voulu regarder, et je te dirai peut-être ce que c'est...

Digitized by Google

L'homme est une production de l'être en dehors de l'infini.

Pourquoi sortir de l'infini, comment rentrer dans l'infini? c'est là toute la question de l'homme.

Il faut sortir de l'infini pour prendre une personne ; il faut rentrer dans l'infini pour prendre une place éternelle dans la félicité.

Car le bonheur est la finalité de l'être.

Mais il faut rentrer dans l'infini sans s'y confondre, et il faut en avoir la nature pour en posséder le bonheur.

L'amour étant la félicité de l'infini, l'homme ne pourra participer à la félicité qu'en participant de l'amour. Puis, il faudra que l'homme, qui d'abord n'était pas, se constitue une personne pour contenir cette félicité.

La formation ontologique de l'homme demande donc premièrement la personnalité, pour qu'il soit lui-même ; secondement l'amour, pour qu'il ait la félicité.

Afin de fonder ces deux éléments, l'essence humaine est, dès son origine, divisée eu deux sexes ; l'un avec la force, pour le travail de la personnalité ; l'autre avec l'amour, pour l'œuvre du cœur.

Et l'homme est envoyé sur la terre. Lorsqu'il aura développé en son être ce double principe d'une vie éternelle, il pourra rentrer dans l'infini sans s'y confondre.

De là, toute la destination de l'homme au sein de la création est de créer sa personnalité et de former son cœur ; la première par la lutte, qui est dans le Travail ; le second par l'amour, qui est dans la Famille.

C'est pourquoi deux choses capitales remplissent son exis-

Digitized by Google

tence sur la terre : le travail et la famille. Travailler et aimer, on n'accomplit pas d'autres fonctions ici-bas.... L'homme sort de chez lui pour lutter, et il rentre de la lutte pour aimer.

Il lutte, pour se placer sur son moi, et établir sa personne en face de l'Infini ; il aime, pour mettre sa vie dans l'amour, et ouvrir son cœur à la félicité. Douleur et amour, l'homme ne connut que deux soupirs....

De là les guerres, et l'universelle misère sur ses chemins : tout ce qui peut multiplier l'effort ! De là la Société, et les affections disposées le long de la vie : tout ce qui peut assurer l'amour ! Son corps lui-même ne verse sur ses traces que des larmes ou des sueurs...

Et deux lois portent le monde.

Cette liberté, tant demandée sur la terre, n'est que pour favoriser la première ; et cette antique justice, plus douce encore, n'est que pour préparer la seconde. Liberté et charité forment les deux parts de l'homme ; elles accompliront les temps.

Or voyez que dans le fond deux joies ne sortent plus de l'âme, parcequ'elle se fait vivante sur deux points : la joie qui tient à la personnalité et la joie qui tient au cœur, l'amour-propre et l'amour...

La création ainsi posée, celui qui, appartenant à d'autres cieux, viendrait pour la première foi sur la terre, n'y verrait effectivement que deux faits universels se lier à l'existence de l'homme, la famille et le travail ; deux choses remplir toute sa vie, la peine et les affections.

Aux yeux de l'observateur, ces deux uniques conditions de la vie humaine dans le temps donneront toujours l'induction du but de cette vie au-delà du temps.

Dès lors, tout ce qui viendra favoriser en l'âme la force

Digitized by Google

de la personnalité ou augmenter la vie de l'amour, la conduira directement à ses destinées absolues. Mais un fait qui en même temps favoriserait la personnalité et l'amour, serait le fait inséparable de la condition humaine, le grand auxiliaire de la création.

Or, à côté de la famille et du travail, j'ai vu le fait mystérieux de la Douleur....

CHAPITRE II.

DE LA DOULEUR AU POINT DE VUE DE L'HOMME.

Toute faute chez l'homme étant composée de deux éléments, l'égoïsme et la volupté, il faudra que le remède se compose aussi de deux éléments, pour atteindre le vice qui se rapporte à l'esprit et le vice qui se rapporte à la chair.

L'esprit a péché en se laissant trop remplir de lui-même : il faudra que l'esprit se répande hors de lui-même. C'est ce qui s'opérera au moyen de l'aveu. La confession rétablira peu à peu dans l'âme l'équilibre entre l'orgueil et l'humilité.

Le corps a péché en se procurant toutes ses sensations : il faudra que le corps se refuse tout entier à lui-même. C'est ce qui aura lieu au moyen de la privation. La pénitence rétablira peu à peu dans le corps l'équilibre entre les sens et la volonté.

Il se produit alors un effet complet. Le corps, rappelé à la privation, se sent délivré des mouvements désordonnés qui résultaient de sa prédominance, et rentre avec satisfaction sous l'hygiénique empire de la volonté. L'âme, se trouvant initiée à l'humilité, rentre dans sa propre possession spirituelle, et reprend avec joie toutes les bonnes résolutions de l'innocence.

Digitized by Google

Cette révolution opérée tout-à-coup dans le corps et dans l'âme est l'œuvre de la douleur. L'homme a-t-il perdu toute force morale, est-il tombé au milieu de l'impuissance de la corruption, en un mot est-il incapable de s'élever au bien par les actes de sa liberté, confiez-le à la douleur, elle opérera en lui à l'égal de la vertu !

Quel est donc ce mystérieux agent? Quoi, la Douleur! N'est-elle pas l'opposé de l'état éternel; n'est-elle pas ce qu'il y a de plus contradictoire à l'être! La fin absolue étant le bonheur, se pourrait-il que l'être s'y élevât par le moyen de la douleur!

Nous dirons ce que c'est que la douleur. Mais d'abord, la douleur n'est pas de l'être; elle a été placée à côté du mal pour l'extirper de l'être. Sans le mal, la douleur ne serait jamais entrée dans le temps. La douleur trempe l'être dans ses flammes pour le purifier; c'est ainsi qu'on voit le métal en fusion rejeter tout de sa substance embrâsée.

L'homme est fait pour l'Infini. Si donc il avait montré, premièrement assez de volonté pour s'imposer de lui-même les efforts nécessaires à la formation de sa personnalité, et secondement assez de cœur pour s'imposer de lui-même les sacrifices nécessaires à la formation de son amour, la douleur n'eut jamais existé. La douleur est un remplaçant du travail, et un suppléant de l'amour.

Ayant été créé dans l'état de justice et d'innocence, l'homme se trouvait placé, en tant qu'être, immédiatement au-dessus de la douleur. Il était formé : il lui restait à se développer, et la création en avait remis le soin à ses œuvres. En cet état, l'action suffisait à l'éducation de sa volonté, et la résignation à l'éducation de son cœur; la peine n'était pas devenue un supplément nécessaire à la première, et le sacrifice un supplément nécessaire au second. Mais, étant tombé

Digitized by Google

au-dessous de cet état, l'homme s'est tout-à-coup trouvé en proie au douloureux travail de l'être aux prises avec le non-être.

En un mot, la création, en faisant franchir à l'homme tous les abîmes du néant, l'avait en quelque sorte amené à la surface de l'être. De là, il ne restait à l'homme qu'à s'élever selon sa propre loi ; il n'avait pas à remonter tous ces degrés inférieurs où il est descendu et où il a rencontré la douleur, désormais indispensable au régime de son être.

La volonté et le cœur, ces deux pôles de l'homme, s'étant amollis, la douleur n'est donc qu'un travail plus profond imposé à l'exercice de la volonté et à l'exercice du cœur. Elle vient souffler comme un feu âpre sur une liberté qui s'éteint et sur un amour expirant. L'homme désespéré par le mal, abandonne son propre moi, perd de vue sa destinée, il voudrait retomber dans l'oubli éternel. La douleur est comme l'instrument qui va de nouveau l'arracher du néant.

Rien n'est plus habile que la douleur. Elle rétablira la vie dans la nature humaine précisément par ses deux grands organes.

La volonté s'est-elle couchée dans la paresse, la douleur pèsera sur elle de tout son poids, et l'obligera de la sorte à soutenir un fardeau que cette fois elle ne peut rejeter. Le cœur s'est-il refermé sur lui-même par l'orgueil, la douleur viendra le rouvrir jusqu'au fond, et en saura faire couler des sources abondantes de pleurs (1).

La douleur martellera la volonté jusqu'à ce que celle-ci revienne avec quelque courage reprendre d'elle-même l'exercice de sa loi : et elle brisera le cœur jusqu'à ce que

(1) Notre sagesse et notre amour ne viennent pas dans l'abondance des joies et des consolations de l'esprit ; mais vers le temps de l'amertume et des grandes douleurs.

Digitized by Google

celui-ci tombe de lui-même dans l'attendrissement que demande l'amour. La douleur courbe l'être, mais en réveillant toute son énergie de réaction. Il semble que la vie ait besoin de se voir comprimée, comme le ressort, pour reprendre son élan !

Enfin, la douleur amènera la patience ; or, la patience est le triomphe de la volonté ! La douleur amènera le renoncement ; or, le renoncement est le triomphe de l'amour ! Par le moyen de la douleur, la liberté et l'amour rentreront donc en l'homme dans toutes leurs racines et avec toutes leurs branches ; le cœur et la personnalité remonteront vers la vie absolue.

C'est ainsi que l'être qui laissait tomber dans le mal le pouvoir de se former de lui-même, est reforgé de nouveau tout en vie sur l'enclume divine !

L'âme démoralisée voudrait abdiquer sa loi, sa liberté, le mérite et le démérite ; elle voudrait, se perdant dans la nuit, se démettre de l'existence même ; et la douleur va la chercher jusque sur les bords du néant pour la ramener au combat. Quelle admirable chose que la douleur ! Quel instrument précieux est entré dans le temps !

Auxiliaire de la création après le malheur de la chûte, la douleur est le levier de l'amour, le second bras de Dieu.

CHAPITRE III.

OEUVRE DE LA DOULEUR DANS LE TEMPS.

Je m'abstiendrai de peindre la douleur... J'indiquerai seulement son effet psychologique, comme je viens d'indiquer sa fonction ontologique, et je dirai son œuvre dans le temps.

Voyez combien l'homme affligé devient facile à aborder !

Digitized by Google

Comme ce coursier impétueux et sans frein a été ramené par la peine et la privation sous la main qui doit le conduire. Approchez seulement de l'âme altière que la douleur vient d'atteindre. Dans sa gloire, elle n'écoutait personne et méprisait tous les secours (1) ; mais à cette heure sacrée elle entendra tout, vous accueillera avec reconnaissance et se soumettra avec charme et résignation. Jugez combien d'humilité est née de la douleur...

Approchez également du cœur insensible que la douleur vient de briser. Dans son orgueil, il ne vivait que de lui seul et repoussait la sympathie. Mais à l'heure de la douleur, ce cœur si intraitable n'a plus rien de dur ; il ne veut plus du mal, il vous appelle, prononce le mot de consolation, se donne à vous et demande avec effusion que vous l'aimiez un peu. Jugez combien d'amour est né de la douleur...

Or, l'humilité et l'amour étant le contraire exact de l'orgueil, l'orgueil est ainsi étouffé par la douleur.

L'être s'était en quelque sorte noué par l'orgueil ; une force devra le briser en éclat avant qu'il se reconstitue : c'est la mort. Car sans l'orgueil, la mort, cette stase dans l'être, n'eut point existé. Comment croire que la mort soit une chose naturelle, la nature a-t-elle horreur de ce qui lui est conforme ! La mort n'appartient pas à l'être, mais, fut envoyée par la vie pure contre l'ennemi de l'être.

Née de l'infortune du relatif, et annoncée dans la promesse paradisiaque, la mort vient sur les pas de la liberté pour dévorer par derrière les fruits de sa réprobation. Tout être, au reste, ne peut prendre sa forme définitive sans une

(1) « On ne dresse pas un cheval dans sa force, dit l'Ecriture, et le potier ne remanie pas la terre ensuite. »

Digitized by Google

dissolution de sa forme antérieure (1). La mort est la solde de l'orgueil ; elle seule pouvait rétablir la vie pure où le mal avait passé. Oh ! l'admirable invention que celle de la mort ! Mais la mort avait besoin de combattre l'orgueil de son vivant, c'est pourquoi elle a envoyé en avant la douleur. La douleur est l'écuyer de la mort.

L'homme altier s'est soumis, l'homme dur s'est attendri, l'homme paralysé s'est ranimé en prenant le breuvage de la douleur. D'une liberté épuisée elle a su faire sortir les triomphes de la patience, d'un amour éteint elle a su faire jaillir les gloires du renoncement, et d'un être déformé par l'orgueil, elle a tiré une âme toute resplendissante de mérite et de beauté !

O mystère de l'être, que de ressources dans tes abîmes ! j'attends tout de toi ; où le néant semblait indispensable, déjà la mort vient de suffire... Ah ! Dieu ne saura-t-il trouver aussi dans ton sein, ô profondeur de l'être, quelque secret plus prodigieux encore pour te faire échapper un jour aux lois absolues de l'irrévocable !...

Comme le remarque Mme de Staël, *la douleur est donc un bien*, ainsi que l'ont dit les mystiques. Elle n'est pas un bien en soi, mais en ce qu'elle est l'instrument efficace d'un bien. La douleur est notre plus grand moyen de perfectionnement. Et c'est le seul qui soit resté à l'âme qui, dans la défaillance de sa nature, abdiquerait ses prérogatives et ses facultés.

Une partie de l'âme est-elle tombée dans l'insensibilité de la mort, le charbon de la douleur y rallume aussitôt la vie.

(1) « Le grain ne porte l'épi qu'il ne meure dans la terre, » dit l'Evangile. La mort, n'étant que la dissolution du mal, s'arrête avec lui. Comme le feu, elle s'anéantit avec son aliment. La mort périt dans sa propre victoire : *absorpta est mors in victoria*, dit S. Paul.

Digitized by Google

Elle remet aux mains de l'homme, qui les avaient reçues sans mérite de la création, ses puissances radicales. Enfin la douleur produit au fond un effet que je ne sais trop comment exprimer, elle condense l'être. Sous les coups répétés du marteau, le fer rougi devient de l'acier.

Semblablement, dans l'ordre physique, la douleur, fille de l'irritation, n'est qu'une accumulation de vitalité sur un point. Pour ranimer un membre atrophié on y augmente par frictions la sensibilité jusqu'à ce qu'on arrive à la douleur. Ce sont les douleurs de la fatigue, de la privation et de l'effort qui, dispensées avec mesure et persévérance, donnent aux organes la vigueur. Qu'une trop grande abondance de vitalité accoure sur un point, la souffrance se fait sentir.

Fragiles et mortels, les organes du corps ne supportent que jusqu'à un point cette condensation de la vie; s'ils pouvaient contenir la plénitude de la douleur ils parviendraient à la perpétuité. Mais, au sein de l'âme immortelle, la douleur opère en toute sûreté! On la voit toujours revenir vers les mêmes endroits du cœur : il n'est tel que d'être intéressé au fond, pour perdre plusieurs fois sa fortune; ambitieux, pour rester sans cesse humilié; trop sensible, pour perdre l'objet de ses affections.

Delà, suivant les parties qu'elle affecte en nous, elle est une indication certaine de nos côtés les plus faibles. Toutefois la douleur tourne au dedans de l'âme et s'enfonce partout. Et où la douleur a passé, vous êtes sûrs qu'elle a accru étonnement la vie. Eh! voyez, lorsque l'homme sort d'être travaillé par l'affliction, avec quelle aisance il respire le moindre contentement; comme, en cette heure, son cœur s'ouvrirait à toutes les délices de la vie immortelle!

La douleur sanctifie. Et elle sanctifie à un point qu'il n'est pas donné à celui qui la souffre de le savoir, si ce n'est peut-être par la bonne conscience qu'il en a de lui-même. Re-

Digitized by Google

marquez combien les personnes qui ont souffert ensemble s'estiment après ! Le fait est surtout visible chez les époux, qui peuvent mieux s'apercevoir du perfectionnement qui s'est fait en eux.

La douleur seule entre assez avant dans l'âme pour l'agrandir. Elle y réveille des sentiments que l'on n'avait point encore soupçonné : la douleur va toucher jusqu'aux sources de la sainteté ! Dans ses élans, elle donne essor à des émotions que la musique la plus divine avait eu seule le secret de découvrir. Il y a dans l'âme des places très élevées où dort la vitalité, et que la douleur seule peut atteindre : l'homme a des endroits de son cœur qui ne sont pas et où la douleur entre pour qu'ils soient !

Ne redoutez pas les ravages de la douleur. Quelquefois elle vide entièrement l'âme... mais lorsqu'elle a passé, Dieu s'y précipite tout-à-coup pour la remplir. Ah ! les joies du Ciel ne sauraient descendre avec leur suavité dans toute l'âme humaine, si l'amertume de la douleur n'y avait partout creusé la faim sacrée... La joie fait sa place quand le cœur s'agrandit ; c'est dans le vase de la douleur que se répandra la félicité !

Cependant, si l'on ne savait pas à cette heure que dans la chûte est l'origine de la douleur, que dirait-on à ceux qui en sont atteints ? Que dirait-on surtout à ceux qui voient tomber autour d'eux, victimes de la douleur, des personnes chéries ! Sans la chûte, la douleur resterait un mystère qui foudroirait la pensée. Mais la douleur n'est plus la douleur, elle est la résurrection et la gloire !

Cette vie est courte, courte, très courte... plus courts encore sont les évènements qui la remplissent : on ne le sent bien qu'au terme. Alors on ne regrette plus les palmes qu'on a cueillies dans le buisson ardent : un rayon d'amour luit, et nous ressentons un regret mortel de n'avoir pas à donner à Dieu une seconde vie mille fois plus remplie de douleurs ! Les élus cé-

Digitized by Google

deraient le bonheur du Ciel pour souffrir encore pour Dieu... Ce sont les âmes qui d'elle-mêmes se tiennent dans le Purgatoire...

Nous ne parlons que des flammes de la douleur ; qui n'en a connu les douceurs ! Ah ! qui n'a su combien l'âme se rafraîchit à longs traits à la source des larmes ! qui n'a éprouvé, lors qu'elles coulent sur le cœur, un sentiment si vif et si délicat de ce que le Ciel veut de nous, que nous sommes prêts à nous donner comme des hosties purifiées. On ne pleure que quand on a trop de choses dans le cœur.....

La douleur avance... et l'homme sent en lui un noyau immortel qui ne peut être atteint, qui s'enflamme, qui brille, qui se réjouit à mesure qu'elle croit pénétrer en nous. Et ce point où la douleur s'ouvre sur la joie!!. Vous savez d'où vient l'âme : quand l'émotion descend tout-à-fait au fond, ne soyez plus surpris si l'on trouve le Ciel... (1) Oh ! les larmes ne viennent pas de l'homme, je vous le jure ! elles ont plongé dans l'ivresse tout un côté de mon cœur....

Un tendre ami me répondit un jour : « Remarquez, lorsque l'on a traversé de grandes douleurs, que pour tout au monde l'on ne voudrait pas ne les avoir point souffertes. » Quel beau mystère est dans cette pensée.

Comme les doigts de la douleur savent entrer dans le cœur, et pétrissent jusqu'au fond cette pâte sacrée ! Mais Dieu pouvait-il le toucher autrement sans qu'il expirât de bonheur ! Attentive ménagère de mon âme comme tu as su récolter tous les fruits de ma vie ! que je sais bien comment tu t'y es prise avec moi : l'inspiration descendait, tu l'arrêtais ; l'espoir naissait, tu me l'ôtais ; mes transports, tu les étouf-

(1) Homère et Ossian ont chanté les *joies de la douleur* : « κρυερου τε τερπωμεσθα γοοιν, *The joy of grief.* »

Digitized by Google

fais; un bien, tu me le reprenais..... Sainte douleur, si je te juge par les douceurs que tu m'as ravies, tes flancs doivent renfermer pour moi des délices inouïes ! et dusses-tu traîner mon cœur dans les sables des déserts, je ne te quitterai pas, il faudra bien que tu laisses briser un jour sur ma tête penchée l'urne remplie des joies que tu me ravissais...

CHAPITRE IV.

DES FRUITS DE LA DOULEUR POUR CETTE VIE ET AU-DELA.

Nous comprenons le sens de la vie de l'homme. Dieu l'envoie sur la terre pour qu'il produise lui-même ce qu'il ne peut produire pour nous, la volonté dans la faiblesse, le renoncement dans le besoin ; enfin, l'amour dans une personnalité qui avait à tout instant le pouvoir de se refermer dans l'égoïsme, et la force dans un cœur qui rencontrait à tout instant l'occasion de se dissoudre dans la coruption. C'est pourquoi sur la terre, dans ce lieu du combat, le malheur sera victorieux pour que le mérite le soit ; la douleur surnagera toujours pour que le cœur puisse à toute heure se sauver...

Si l'on écoutait les hommes, il faudrait renoncer à la douleur ! Mais songez donc, si l'âme laissait retomber sa liberté, et venait à perdre le temps, quels regrets dans l'infini ! L'homme, ici-bas, ne peut pas être consulté. Dieu, plus prévoyant, pourvoit continuellement à la peine, ah ! pour que l'âme un jour, montant sur le seuil de la Gloire, n'ait point de reproches à faire !

La douleur nourrit l'âme. Souvent elle lui assure un pain plus fortifiant dans la vie que le pain de l'amour. Il ne faudrait point croire que la vie chrétienne soit une vie de privation continuelle ; c'est la privation seulement des biens temporels. Mais si elle est privation pour les organes physi-

Digitized by Google

ques, elle est la satisfaction des besoins spirituels. La vie du chrétien, c'est le bien-être moral ; comme la vie de l'égoïste, c'est le bien-être physique. L'homme doit choisir sa nature.

Les riches du monde sont pauvres précisément par où les saints sont riches. La question est de savoir quelle est la valeur des richesses du saint et quelle est la valeur de celles du riche ; car les richesses n'ont de valeur que par leur propriété de satisfaire nos besoins. Quels sont ceux de l'homme : a-t-il besoin d'immortalité, a-t-il besoin de ce qui est passager ?

Qui saurait compter les richesses de la douleur ! Les hommes qui ont vécu à l'abri de la douleur ont ordinairement peu de valeur parmi leurs semblables. La vie n'est parvenue à défricher en eux que la surface de l'âme ; leurs sentiments et leurs affections n'ont pu prendre de profondeur. Ils montrent encore cette sorte d'affabilité banale qui s'efface aussi vite qu'elle naît ; mais ils ne connaissent point cette large sympathie qui absorbe la douleur dans ceux qui en sont surchargés. C'est ce qui fait dire que le bonheur rend égoïste et que le malheur apprend à compâtir.

Celui qui n'a point souffert ne sait pas où prendre son âme.

La douleur s'occupe de rétablir l'égalité des consciences et des conditions devant Dieu. L'artisan, qui se fatigue du matin au soir, conserve ordinairement des membres sains et un esprit paisible ; la douleur visite rarement sa pensée ou son corps. Le riche, qui se condamne à l'oisiveté, sent à tout instant sa santé dérangée et son esprit inquiet ; la douleur, suppléant au travail, poursuit incessamment sa pensée et sa chair. C'est ce qui fait dire que les pauvres sont heureux et que les riches ont besoin de l'être.

La douleur met dans l'âme cette intensité si rare qui s'applique ensuite à toutes nos facultés, et qui, dans les senti-

Digitized by Google

ments comme dans les entreprises, fait les hommes supérieurs. Les hommes n'ont ordinairement de valeur que de deux manières ; ou ils ont beaucoup reçu de la vertu des ancêtres, ou tout acquis par la douleur. L'intelligence et les grandes vertus se réveillent rarement d'elles-mêmes.

Celui qui a lu attentivement l'histoire des grands hommes, peut dire qu'ils n'ont connu qu'une chose, la douleur ! Leur âme, plus profonde, contenait-elle à plus haute dose la vie ?... « C'est le sort des esprits de mon ordre, fait dire Byron au Dante, d'être torturés pendant leur vie, d'user leur cœur, et de mourir seuls. » (1) Le Dante, en effet, fit cette belle remarque : Plus une chose est parfaite, plus elle sent le bien et aussi la douleur.

La douleur conduit l'homme plus avant dans l'être... c'est pourquoi elle mène aux grandes choses.

Qui n'a senti son être accru après la douleur... Ah l'homme

(1) LORD BYRON, *Prophéties de Dante.*

Le fait est que tous les grands esprits, même dans l'antiquité, ont laissé un mot de prédilection pour la douleur.

« Les biens qui viennent de la prospérité se font souhaiter, ceux qui viennent de l'adversité se font admirer, disait Sénèque. »

« Il n'y a pas moins de grandeur à souffrir de grands maux qu'à faire de grandes choses, remarquait Tite-Live. »

« C'est un grand malheur que de n'avoir pas éprouvé de peines, observait Cicéron. »

« Le bonheur fait des monstres et l'adversité fait des hommes, dit le Proverbe. »

« La fournaise éprouve et rend ferme le vase du potier, et la douleur l'âme du juste, selon l'Ecriture. »

« Il n'y a d'arbres forts et solides que ceux qui sont battus des vents, comme s'exprime Montesquieu. »

Connais-toi, disait la philosophie ; rentre en toi, répète aussi la morale. Mais qui sut mieux que la douleur nous frayer ce précieux chemin en nous-même !

Digitized by Google

ne sait pas la valeur du secret qu'il porte! La prière n'a un si grand empire sur Dieu que parce qu'elle est faite dans la douleur. L'âme heureuse n'offrirait que ses louanges... mais offrir de son être! offrir, lorsque le malheur semble nous tout ravir, c'est le fait de ce qu'il y a de plus divin dans la substance, c'est le trait même de l'infini! Etre sublime que celui à qui il ne reste que le désir et qui le porte vers les Cieux!

Au cœur de l'homme n'est pas encore éteinte l'ardeur du saint désir, qu'elle est déjà vivante au Ciel. La prière de la douleur s'embrâse dans le sein de Dieu comme si la flamme sortait de sa propre substance. La liberté crée la prière, mais la douleur l'entre dans l'Etre. Delà, sa portée surnaturelle... Aussi fut-il toujours question de la prière de l'homme et non de celle dès anges. Remarquez qu'on ne parle point, dans les Ecritures, de l'action que par la prière ils exercent auprès de Dieu : celle des saints fait le miracle!

Ah! les saints, et au-dessous d'eux, les hommes de génie, les poètes, les artistes peuvent être considérés comme les enfants gâtés de la douleur. Ils éprouvent, il est vrai, de si précieuses choses dans le cœur ; dès ce monde ils prennent part à de telles joies qu'ils n'appartiendraient plus à l'humanité, si la douleur ne leur réservait ses fruits les plus précieux... La couronne de laurier est un signe de douleur... Hélas! oui, dans ce monde affligé, comme tout ne saurait naître de l'amour, c'est la douleur qui a réussi à préparer le plus grand nombre de saints, de héros, d'hommes de génie, et d'excellentes familles.

La douleur produit des saints, d'abord parce qu'elle ramène du monde des âmes que les circonstances de fortune, de naissance ou d'affection y auraient sans doute trop attachées; ensuite, lorsque l'épée est entrée jusqu'à la garde, l'homme retrouvant l'exquise joie qui existe au fond de l'extrême dou-

Digitized by Google

leur, sent que c'est la main de Dieu qui vient de frapper, et il se retourne pour la baiser...

La douleur produit des héros, parce qu'elle ramène au loin les âmes de ses mystérieux champs de batailles... Personne n'est entré plus avant dans l'amour que celui qui a vu plusieurs fois la mort : en ces heures solennelles où le moi apporte son abdication..... Par une action intérieure, la douleur produit le même effet dans notre âme. Elle tient ainsi secrètement son école d'héroïsme. Il n'y a rien de bon au monde comme les saints et les vieux soldats !

La douleur produit des hommes de génie et des poètes, parce qu'elle fait descendre l'homme plus avant dans son âme qu'il n'y serait jamais allé de lui-même ; il faut prendre les choses à une certaine profondeur si on veut les tenir de leur source. C'est toujours la grandeur du sentiment qui suscite un homme de génie, ou qui réveille un poète. Rien ne met en nous de la solidité comme la douleur.

La douleur forme des familles remarquables, et toutes ces personnes révérées qui deviennent le trésor de ceux qui les entourent, exactement par les mêmes moyens. Je considère la douleur comme la source de toute profondeur dans le caractère et dans l'esprit. Elle fait atteindre aux sentiments une réalité à laquelle, ici-bas, l'amour seul ne serait pas arrivé. Il n'y a que la douleur pour chasser la légèreté, éteindre l'indifférence, donner son prix à la sagesse et à tout ce qui vient du cœur. Ne confiez jamais que peu de choses aux personnes qui n'ont pas souffert.

Enfin, vous savez qu'ici-bas le plus tendre de vos amis est toujours celui qui a le plus souffert, ou le plus réellement aimé, car l'un est comme l'autre. La mesure de l'amour fait la mesure de la douleur, mais la mesure de la douleur donne toujours celle de l'amour. Ces hommes dont le caractère est à la fois si ferme et l'esprit si doux, ces hommes sur les-

Digitized by Google

quels se repose le cœur et que chacun désire consulter ne se rencontrent que parmi ceux qui ont traversé les grandes difficultés de la vie, qui ont été plus ou moins à l'école de la douleur. Vous qui avez souffert, vous ne savez pas combien vous êtes devenus précieux ; vous ne savez pas quelle lumière sort de vos yeux et quel miel coule de vos lèvres !

Vous qui souffrez, je voudrais que vous puisiez ici l'argument de vos consolations. Songez que la douleur est l'instrument divin qui prépare notre âme à la vie infinie... La douleur assure vos droits à l'immortalité.

Soyez pleins de confiance en la douleur, ou elle s'applique à fortifier en vous une volonté dont vous aviez besoin pour fonder votre personnalité vis-à-vis de Dieu, ou elle s'applique à agrandir en vous un cœur qui contiendra une plus grande quantité d'amour.

Vous qui souffrez, soyez tranquilles ; si votre conscience est en paix, vous travaillez pour ceux de vos pères ou de vos frères dont la patience n'aurait point su expier comme la vôtre. Vous voulez bien aussi savoir ce qu'est la reconnaissance dans les Cieux !

Réjouissez-vous donc, car peut-être, beaux comme des saints, vous portez fixés sur vos épaules par le nœud de la réversibilité, un manteau de douleur qui renferme l'avenir de plusieurs âmes que vous ne connaissez pas, mais que vous reconnaîtrez en Dieu !

Croyez bien que par la liberté humaine il s'opère une grande chose dans le temps, puisque toute une Éternité a pu être fondée sur un si faible point !... Vous qui souffrez, consolez-vous, consolez-vous !

La liberté humaine dans le temps !... Ah ! laissons-là tous les détails, et remontons à la première question ! Sortons de l'enceinte de l'âme pour entrer dans celle des choses.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SUIVEZ LES PAS DE LA DOULEUR VOUS AUREZ LE SENS DE LA VIE.

Spectacle étrange pour la pensée qui redescend de l'infini, qui connaît l'état immortel de l'être ! L'âme est déposée sur le bord de l'existence... elle a deux ailes... elle les déploie dans l'espace de la douleur ! Le lien qui unissait la vie et le bonheur est brisé... L'homme entre dans l'impénétrable...

Ah ! qui expliquera le sens de la vie ?... Je suivrai les pas de la douleur :

La volonté ne se crée que dans la lutte, et le cœur que dans l'affection. La première vient d'elle-même ; parce qu'elle est pour rester elle-même ! Le second se forme en autrui ; parcequ'il est pour vivre éternellement en un Autre !

Libre et sans bornes, la volonté voudra d'abord se mouvoir comme dans la sphère de l'esprit. Prenant conscience de lui-même, le cœur voudra d'abord rester en soi, pour aimer ce qu'il vient de saisir de l'être. Tel est le germe de l'homme.

Volonté, essence pure, comment inventer ici-bas un obstacle auquel on puisse te lier, et qui t'enferme dans la lutte ? Et toi, flamme d'amour, comment trouver dans ces sphères un attrait qui puisse te fixer, et qui te décide à aimer ?

Là, le génie de la création !... La volonté sera liée à son contraire, le corps ; et le cœur, à ce qui lui est semblable, le cœur !

L'inertie, appelée à former une enveloppe à notre âme, liera sa lourde chaussure à l'ardente volonté ; pendant que l'innocente matière prendra la forme des choses que poursuit le désir du cœur !

Digitized by Google

L'espace est posé devant l'une, le temps est posé devant l'autre... O merveille : l'acte et l'amour existeront !!...

Volonté, volonté, tu ne peux plus agir sans lutter ; et toi-même, pauvre cœur, tu ne peux vivre sans aimer !

Car l'homme ne fera pas un mouvement sur la terre qu'il ne soit pour lui un effort ; il n'apercevra chose visible, qu'elle ne porte une impression dans son cœur. Dès-lors les sueurs couleront, vrais larmes de la volonté ; dès-lors se répandront les larmes, véritables sueurs de son cœur...

La lutte fondée, la personnalité va naître.

D'abord, la volonté et le cœur restent enfouis sous le triple verroux des organes, quoique, encore faibles et délicats, ces organes soient en tout proportionnés aux commencements de notre âme. Mais la terre vierge de l'innocence, toute rapportée du ciel, est comme la nature primitive de la vertu. Ainsi l'homme dans l'enfance...

Peu à peu l'âme secoue l'inertie, le poids de la paresse tombe, la volonté rencontre une obéissance plus aisée ; déjà rien ne lui coûte d'agir. Egalement, peu à peu l'âme sort d'elle-même, l'attache du moi se délie, le cœur commence à vivre en autrui ; déjà rien ne lui coûte d'aimer. Ainsi l'homme dans la jeunesse...

Il faut qu'il se continue ; l'obstacle ancien ne suffit plus. Car celui dont le corps agile obéit, n'exerce qu'une volonté facile, l'acte n'est plus un effort ; et celui dont le cœur jeune vit content, porte une affection naturelle, l'amour n'est plus un sacrifice. Ainsi l'homme vers l'âge mûr...

L'âme a grandi, elle doit ceindre une plus grande armure !

Pour augmenter la lutte de la volonté, il ne faudra qu'augmenter un peu le poids de l'entrave organique ; pour accroître l'exercice du cœur, il ne faudra que resserrer un peu

Digitized by Google

le fil qui le rattache à lui-même... La vieillesse tient pour cet effet la grande vis micrométrique de l'existence...

Aussitôt donc que la volonté s'est rendue maîtresse du corps, la maladie, hâtant le pas de l'âge, vient doubler le poids du boulet. La volonté se servait d'un corps agile : elle emploiera un corps souffrant, pour le mouvoir, il faut qu'un double effort parte d'elle.

Aussitôt donc que le cœur commence à s'échapper du moi, la souffrance, augmentant l'instinct de la conservation, double le lien qui le rattache à lui-même. L'homme portait un cœur léger : il le sent chargé d'amertume ! pour aimer, il faut qu'il s'arrache deux fois à lui-même...

(Dans la plus humble position il peut y avoir des héros !...)

Et de la sorte se fait l'homme. Son corps va de plus en plus en l'accablant, l'amour d'autrui en s'éloignant. Tous les jours la lutte grandit, comme la volonté ; tous les jours le sacrifice augmente, comme le cœur. A tous les pas, on voit le sentier qui se dresse, et le sommet que l'on gravit plus dépouillé. . . . . Ainsi l'existence s'échelonne devant l'âme. Or, chaque fois, c'est la douleur qui fait sauter l'échelon !

Tel est le secret de la vie...

Voyez ! tout a été préparé pour que la volonté soit de plus en plus chargée, et que le cœur trouve de plus en plus du mérite à aimer. Un bien est acquis, il commence à se perdre, afin que nous avancions sans lui. Personnes tendrement aimées, éloignées le jour où nous devions voir leur bonheur... Fortunes lentement amassées, disparues au moment d'en jouir..... Le tout pour mourir précisément le jour où nous avions compté prendre quelque repos dans la vie !

La vie ne s'arrête point... Les biens se poursuivent, ils ne s'atteignent pas. Nous sommes sur un plan ascendant. L'effort

Digitized by Google

augmente après l'effort, et l'effort remplira le temps..... Sysiphe, tu n'es pas le seul à rouler au sommet du mont le rocher qui redescend toujours! Mythe surprenant...Antiquité, où as-tu pris ce symbole trop exact de l'existence humaine ?

Je ne parle ici que des âmes qui s'élèvent dans l'échelle spirituelle. Car, pour les âmes faibles et restées dans l'engourdissement des organes, l'épreuve du commencement suffit. Dieu est même souvent obligé de les assister de quelques autres prospérités de la vie; ainsi qu'on donne des encouragements à l'enfance. L'adversité n'est que la route des forts. Les saints seuls ont traversé à pieds les brûlants sentiers de la vie.

Mais lorsque l'âme n'a pas grandi, il est inutile d'agrandir l'épreuve; à moins que faisant un sujet de joie de sa chair, l'homme ait besoin que la souffrance vienne lui en retirer. De même, lorsque le cœur n'a pas germé, le léger sol de l'enfance suffit; à moins que faisant de ce cœur un dépôt d'envie ou de haine, l'homme ait besoin que la douleur vienne l'ouvrir. Le méchant souffre sur son iniquité, le juste à cause de sa gloire !

Ah ! qu'on ne s'y trompe plus ! l'homme jamais ne jouira. Le souhait, l'unique souhait du cœur est celui qui ne s'accomplit pas; toute chose se présente au moment où le désir finit... D'un bien acquis, l'homme s'élève aussitôt vers un autre, et c'est toujours dans le dernier qu'il espère prendre pied. Car l'espérance revient chaque fois lui aider à faire le pas.

Il marche ainsi jusqu'à la fin dans l'illusion de la vie.

L'homme ne peut s'arrêter ! il n'a que le temps de grandir. La vie disparaît quand les efforts sont terminés et que la douleur est finie... La lutte est faite le jour où l'homme est résigné; l'amour acquis le jour où il a tout renoncé !... La résignation vient achever ontologiquement la volonté, et le renoncement, accomplir le cœur...

Digitized by Google

Or, vous direz si l'existence a su mûrir ces deux fruits !

Pourquoi deux anges nous reçurent-ils à la naissance, et pourquoi, ô quelle loi ! ce père et cette mère doivent-ils nous être arrachés ? La vie entière est dans ce fait. Tout nous sourit, nous encourage au premier pas ; puis, tout se détourne et nous laisse seuls au dernier... Oh ! qu'il faut alors de force et d'amour dans une âme !

Ceux qui sont encore trompés par la vie, et qui la prennent sur son mot, ne doivent savoir que penser... Mais quoi ! ce serait l'existence, cette pitoyable loi de vieillesse qui est toute la loi de la vie ? La décadence, c'est la marche de ce qui vit... la ruine, c'est le mouvement de l'être... nous marchons dans l'existence, c'est la mort qui fait les pas... au sein de l'immortelle création, c'est le néant qui s'avance.....

Effroyable chemin... nos parents meurent, nos enfants nous quittent, la jeunesse a fui, l'âge s'écoule, l'espoir est loin, le cœur a perdu tous ses encouragements... Enfin l'âme va partir, quand tout-à-coup l'idée s'éteint, le corps en s'écroulant l'écrase... la nuit se fait..: le vide est là !..... Tu vois le triomphe !!! L'impuissance a surchargé la volonté de ses dernières chaînes, l'abandon a enlevé tout secours étranger au cœur... C'est alors que l'âme est une force pure, qu'elle est un amour parfait !

Les étais sont tombés, l'homme seul est resté debout !!!

Nous faisions, rien n'est fait ; nous amassions, rien n'est cueilli ; nous construisions, rien n'est debout ; nous vivions, et rien n'a vécu... Ce qu'on a voulu, dissipé ! ce qu'on a a aimé, disparu !... Eh ! que reste-t-il donc de la vie ? celui qui a fait, cueilli, construit, vécu, voulu, aimé... La vie disparaît aussitôt que l'homme est créé ! (1).

(1) J'ai vu, pensé, senti, souffert, et je m'en vais...

DE LAMARTINE, *Harm.* XI.

Digitized by Google

Un jour, tout ce qui couvre ce Globe disparaîtra... et il n'existera que les âmes...

La vie est un feu... de l'être créé il ne restera que l'étoile incandescente qui doit monter dans les Cieux de l'amour.

CHAPITRE VI.

L'HOMME PLEURE EN VENANT AU MONDE, PLUS TARD IL SAURA POURQUOI !

La vie est faite pour former la personnalité. L'homme ne devait pas croître dans le sol des anges, l'homme a l'image de Dieu !... La liberté naît de la lutte ; or, la douleur n'est que l'intensité de la lutte et l'accroissement de l'obstacle. Ne vous le dissimulez plus, toute la vie est disposée pour la douleur...

Descendez dans le cœur, vous y trouverez la place faite d'avance :

Poursuivre sans cesse un bien, le seul qu'on ne puisse saisir, tel est l'âpre sentier qu'ici-bas tout désir gravit..... Sentir au sein des richesses ce qui lui manque, tel est l'oreiller où chaque jour l'homme heureux s'éveille et s'endort...

Ce qu'on n'a pas, ah ! voilà justement ce dont on a besoin ! le reste nous est donné pour émerveiller les sots. Le bien que souhaite constamment l'âme ne viendra pas... Toujours une place vide dans le cœur... Une larme toujours tombe dans le vase de l'existence.

Vous possédez un bien, tremblez ! à moins que d'autre part vous ne fassiez de grands sacrifices. Mais c'est un bien ? tremblez, vous dis-je... c'est pour cela qu'il vous sera repris !

Digitized by Google

Les biens ne sont pas ici-bas pour que vous les possédiez, mais pour que vous les obteniez...

Cherchez la paix où elle doit être, dans l'amour, vous ne la trouverez pas. Cherchez la paix où elle ne saurait être, dans la douleur, vous l'y rencontrerez ! Eh ! qu'est-ce que l'amour, si ce n'est une douleur... Le bonheur sème son propre chagrin ; toute joie se brise elle-même.

L'espoir est pour s'évanouir, l'illusion pour disparaître, la jeunesse pour se flétrir. Aimes-tu ? un cœur te sera refusé. Fus-tu aimé ? ceux qui t'aimaient ne sont plus. Tout grand soupir reste ignoré, la vraie larme n'est jamais vue... le cœur, le cœur est toujours seul...

Du cœur revenez au dehors, vous trouverez autour de l'homme une embuscade toute prête :

Il marche suivi de quatre Ombres : la Détresse, le Souci, la Nécessité et l'Ennui. Comptez-les bien, elles forment les points cardinaux de la douleur. Celui qui mange boit la détresse ; celui qui gagne prend le souci ; celui qui tient saisit l'ennui ; celui qui veut bute la nécessité !

Et les quatre fantômes tracent leur ronde inflexible autour de lui. L'homme s'échappera-t-il du cercle, c'est lui qui en porte le centre ! Car selon que la vie lui arrive du matin ou du soir, du sud ou du septentrion, l'un des fantômes part comme l'ombre que projette son propre corps !

Les peuples marchent aussi accompagnés de quatre sombres satellites : la Famine, la Peste, la Guerre, et l'éternelle Oppression. Car, depuis le fatal jour, il n'est pas un des nobles fils d'Adam qui n'ait porté jusque devant Dieu la marque des fers sur son âme !

Que la famine, que la peste soient vomies des entrailles de la terre ; mais que la mort sorte furieuse des propres entrailles de l'homme... oh ! la guerre !! Et tant de plaines ont été laissées fumantes de carnage que les nuages seraient

Digitized by Google

souillés de sang s'ils n'étaient retrempés dans la mer !.....

Allez! hommes et peuples, roulez sur le globe qu'emporte l'espace, bondissez comme lui sur la grande voie des mondes, parcourez les sentiers nombreux des choses... traversez le feu, traversez le sang, et le sombre chaos, où sont les fantômes des créatures encore à naître... Êtres libres ! il faut remonter le néant ! Ame, franchis de ton vol tout l'espace de l'antique abîme ; l'éternelle tempête te battra de ses eaux, les reptiles glacés glisseront sur toi, tes sueurs et tes larmes tomberont en gouttes de feu... Va ! traverse la région des ténèbres, et entre dans les chemins azurés de la création... Les vents qui te froissent contre les rescifs te font acheminer vers l'existence supérieure. . . . . .

Ah ! je ne conserve aucun doute sur le travail qui s'accomplit dans le temps ! La volonté ne se pose qu'en s'opposant son obstacle ; sa nature est de s'accroître avec l'effort. De là, la marche de la vie... Ceux qui l'ont traversée vous le diront : à chaque pas la source des joies diminue et le torrent de l'amertume se grossit ; un cœur toujours plus blessé pour porter un fardeau plus lourd !

Pourquoi la jeunesse est-elle comme un ciel présent autour de nous ; et la vieillesse, comme un néant qui commence ? Ah ! pourquoi tous les dons au commencement, lorsque nous ne méritons pas ; pourquoi l'abandon et les infirmités à la fin, lorsque nous sommes déjà soumis ?... Aux yeux de celui qui sait voir, comment pourrait être plus clairement posé le problème !

L'homme entr'ouvre joyeux les portes de la vie ; la jeunesse pourvoit à tout. L'imagination comble l'esprit, deux ailes portent sa volonté et son cœur..... Mais, peu à peu les encouragements s'éloignent. La poésie, l'espérance, la santé,

Digitized by Google

l'une après l'autre, se retirent. Bientôt l'homme marche seul... il ne tire sa vie que de son propre amour !

Une à une se perdent les facultés ; un à un se ferment les yeux de l'espérance... pour que les Cieux invisibles montrent tout-à-coup leurs étoiles ! A mesure que le monde s'éteint, le cœur de l'homme se réveille. La lumière peut se retirer lorsque le jour s'est levé dans son âme...

Etre libre ! comprends enfin le beau mystère de la liberté ! la douleur fait le vide autour de toi, pour que tu t'éleves de toi-même...

La jeunesse, la joie, l'amitié, la divine grâce elle-même, n'est-ce pas, s'éloignent à mesure que s'attendrit ton cœur ? réjouis-toi : Dieu ému voit sa tendre graine germer sur le sol aride !... Il suspend toute rosée... elle germe encore !.. Oh ! elle a crû et verdit d'elle-même !! Dieu est ravi en son amour de ce que l'homme se devra tant !

La douleur recule immensément dans l'être les bornes de la liberté...

Ceux qui n'ont point compris ces choses sentiront tout leur cœur se troubler et la logique se briser entre leurs mains. La plainte sort nécessairement de celui qui considère la vie du point de vue de la vie. Mettez-vous à la place de l'homme qui prend cette existence pour une existence réelle ! Quelle grâce l'immortelle création pourrait-elle trouver devant lui ?

Souffrir !! Qu'est-ce que ce serait que l'être ?.. La vie, au lieu de s'arrêter au sentiment de l'existence, entrerait dans l'intensité de la douleur, et Dieu lui-même ne serait que l'éternelle souffrance ?.. Qu'est-ce donc que la substance, si elle ne s'aperçoit de l'existence que par un profond sentiment de douleur ?..

Si la douleur résultait de l'être, si elle avait échappé à la création, il faudrait nier l'Absolu !.. La douleur un mal, la vie

Digitized by Google

est un mal, l'être un mal, la substance un effrayant malheur. Mais l'absolu justifie l'existence ; la légitimité de l'existence pose la légitimité de la douleur ! Le problème de l'infini dépend lui-même de la question de la douleur !

Vous sentez bien que si le mal est le mal, il descendrait de l'infini ; si la mort est une mort, elle entacherait la source des choses ! Avez-vous rencontré en ce monde un seul objet qui ressemblât au Ciel ? Toi, être spirituel, pourquoi t'aurait-on embarrassé d'un corps ? être libre, pourquoi t'aurait-on obligé d'obéir ? être immortel, oh ! dis-le, pourquoi t'aurait-on astreint à mourir ?

Jeunes, pour vieillir ?. Être, pour souffrir ?. Créés, pour mourir ? Mourir ! mourir ! il n'y a point de sens là dedans... Finir, parole stupide, s'écria Goëthe un jour : pourquoi finir? fini et rien c'est la même chose. Que signifie la glorieuse création, si ce qui est doit finir ?..... Ah ! c'est que ce qui est ne doit finir que pour commencer son immortalité !

La volonté ira pliée sous un corps, dont chaque jour le poids augmente... le cœur se verra lié à des êtres, qu'à toute heure la mort lui reprend... l'âme sera plongée dans une vie, dont chaque flot est plus amer.... Elle marche régulièrement ainsi jusqu'à la vertu qui contient tout à la fois la volonté et le cœur ! Je vous le dis, le globe lui-même est conformé pour que l'homme arrive à la Patience !... Un jour, on saura la quantité d'amour et de force que la patience contient...

Le temps est un songe où l'homme s'agite jusqu'à ce qu'il ait pris les forces de l'infini !

Va ! va ! aux ardeurs du soleil, à l'âpreté du froid, et dans les malaises du cœur, et dans l'inanité du corps : ce Globe est là pour que tu le laboures ! Oui, laboure à la sueur de ton front, et la terre refusera de produire... et toi tu resteras content ! Tu viendras ramasser le seul épi qu'elle ait donné... et tu en feras l'offrande à Dieu ! Tout-à-coup, il te ravit tes

Digitized by Google

nouveaux nés... tu les lui tends d'un cœur doux et reconnaissant !... Oh ! cette fois, tu sens bien que le Ciel est pour toi.....

L'homme a remonté toutes les épreuves de l'être, et son cœur est entré dans l'indestructible amour... Il est patient et doux, c'est-à-dire prêt à être éternel !

Souffrir... souffrir... Il fallait à ce fait une explication aussi vaste que l'infini !

CHAPITRE VII.

COMMENT LA DOULEUR A ÉTÉ RÉGULARISÉ DANS UNE LOI.

DU TRAVAIL.

Souffrir.. vieillir.. mourir.. Combien dans ces trois mots l'infini fait de choses ! Comme la douleur a restitué toutes ses racines à la liberté, et fait de l'homme un être incommensurable... Mais voyez comme la vie est bien faite ! avec quel art incroyable elle prépare la formation du relatif :

La douleur avait besoin d'être réglée et calibrée dans une loi, c'est le travail ! Le travail en étend l'égale dose sur la surface de la vie. Car la douleur n'est point l'unité de mesure, mais l'intensité de la loi s'accumulant sur le point faible où elle a été appelée. Puis, il fallait que le travail lui-même fut fixé à l'homme par un besoin, et c'est la faim !

L'homme naît mou et superbe : il est si nouveau dans la substance ! A peine sorti du néant, il faut qu'il désire l'être ; à peine en possession de l'être, il faut que l'orgueil ne le lui consume pas ! Relatif, en un mot, il est nécessaire que le premier sentiment de sa vie soit un besoin, son premier

Digitized by Google

pas un acte de dépendance en même temps qu'un effort... Delà la faim obligeant l'homme à se soumettre pour conserver son existence !

La faim ? avez-vous bien observé cette admirable invention pour un être... La théorie de l'absolu est toute là ! A celui qui n'eut pas encore ressenti la faim de l'âme, lui appliquer celle du corps ; lui en faire la nécessité de chaque jour, l'aiguillon de tous les instants !... Dès-lors, comme son âme, l'homme sans cesse éprouvera le besoin de l'être et ne le pourra satisfaire qu'en employant sans paix ni trêve sa volonté.

Comme l'infini a bien su tout trouver !

Arrêtez-vous devant cet homme frappant de la pioche ou du marteau depuis le matin jusqu'au soir.. (Pensez que l'Eternel le voit !) et puis songez à ce qui se passe !. Pas une seconde sans un mouvement, pas un mouvement qui ne soit un acte, et pas un acte qui ne soit un effort !... alors vous avez compris l'homme !

Il faut le tirer du néant !... Le travail est le cric qui soulève peu à peu la volonté...

La liberté veut que l'homme se refasse lui-même... Il faut que l'âme reprenne son commencement.. elle doit renaître de sa volonté ! Il faut que que l'homme s'édifie peu à peu, cran à cran, et pour ainsi dire seconde à seconde par la vertu d'un effort sans répit. Le travail n'est que l'acte continu... Si l'homme veut être, qu'il soit par ses propres forces !

Ah ! puisque l'homme est à faire, qu'il travaille ! puisqu'il est le fils de ses œuvres, qu'il travaille ! a-t-il fait bien, a-t-il fait mal, qu'il travaille ! Le travail obvie à tout. Psycologiquement, il distille goutte à goutte la volonté, élargit la source du cœur, approfondit la conscience. Le travail con-

Digitized by Google

struit l'homme sur tous les points de son âme... Il est l'œuvre ontologique par excellence.

L'inexprimable satisfaction que l'homme éprouve après le travail n'est qu'une profonde indication de la nature!...

Remarquez bien! le travail ne retient pas seulement l'âme dans la position du relatif vis-à-vis de l'absolu; il fait encore que l'homme sort de lui-même, il fait encore qu'il se donne! Tout grand effort vient de plus loin que la volonté. La sueur coule de ses membres en même temps que sa force. Pour gagner sa vie, l'homme est obligé de sacrifier de sa vie!.. Et le soldat, mettant le plus gros enjeu, fut toujours réputé l'ouvrier le plus glorieux (1).

Si vous pouviez vous faire une idée de l'état de l'homme en naissant, et puis de l'état où il est parvenu lorsqu'il touche au moment de mourir, vous comprendriez toute la vertu du travail sur un être libre! Ah! la grâce peut regarder avec envie l'œuvre de son rival humain! C'est une chose divinement remarquable que le développement de volonté, de cœur et de conscience trouvé chez l'homme dont la mesure de la vie a été remplie par le travail.

Or, la grâce vient de Dieu, tandisque le travail vient de

(1) Quand l'homme meurt, c'est tout dit : c'est preuve qu'il tenait plus à la vérité qu'à la vie. Il faut en prendre le breuvage d'un seul coup ou peu à peu! La vie est juste la mesure de l'épreuve de l'âme. Sa dose est calculée sur les besoins de la liberté.

Précipitamment ou goutte à goutte, il faut que la coupe se vide, pour qu'à mesure elle se remplisse de la personnalité. Il est des hommes qui vivent peu à la fois, mais longtemps; il en est qui vivent beaucoup, mais peu de temps. « Ma vie, dit lord Byron, ne se compte pas par les années. »

Connaissez toute la bonté et toute la justice de Dieu en voyant, dans l'excès du tourment, la limite prochaine qu'il a mise à la vie, pour qu'elle soit celle de la douleur! La douleur ne peut dépasser la quantité de la vie.

Or, la mesure de la vie donne celle de la liberté, et la liberté de notre âme est sa grandeur dans l'infini.

Digitized by Google

l'être libre lui-même ! c'est pourquoi l'absence du travail appelle aussitôt la douleur, qui obtient à son tour la grâce. Mais le travail c'est nous-même (1). Sans enthousiasme, sans transports, sur tous ces êtres qui en restent presque à jamais incapables, il opére dans la masse le soulèvement des âmes. Le travail est le levier universel du genre humain.

Plus tard, vous verrez sa portée dans l'ordre économique...

Travail, fontaine renaissante de la volonté; travail, qui agrandis le passage du cœur; travail, qui reconstruis l'homme de la chûte; travail, ô toi qui fais en nous une vivante liberté, il faut que l'homme pour conserver même ici-bas son existence, te fasse monter dans ses membres comme une sève, te sente jaillir de son cœur comme le sang, et qu'il te répande en bienfaits sur ceux qu'il aime et qu'il élève autour de lui.

Ce n'est pas une faible chose que de tirer un être libre du néant! un être qui ne profite que de ce qu'il s'est lui-même acquis, un être dont l'âme doit commencer comme un rien pour être un jour comme tout devant le trône de Dieu! Avant la liberté, rien n'existe. Il faut que Dieu la fasse, sans que cependant elle soit faite... Sentez la difficulté de mettre l'homme sur la terre!

Dans quelle assez grande enfance y viendra-t-il?...Lorsque

(1) La grâce fournit la partie impersonnelle, le travail forme la partie personnelle. C'est lui qui coopère; il produit les actes. Certes, le travail fait bien l'homme, mais l'homme doit être divin... L'homme de lui-même, c'est l'orgueil; il faut que la Grâce s'entende avec la douleur pour effacer l'égoïsme à mesure que le moi s'élève. Loin de l'activité libre, la grâce ne trouve aucune tige pour verdir; et, loin de la Grâce, la volonté née d'elle-même est comme une tige où le vert reste peu de temps.

Mais je montre ici la grande vertu du travail, comme précédemment nous avons vu l'incomparable effet de la Grâce.

Digitized by Google

Dieu créa l'ange, il lui remit toute sa nature; et cet être se leva ravi dans le Ciel. A l'être libre, Dieu ne peut remettre la sienne sans la violer. La liberté elle-même, il ne peut la lui donner : il faut que l'homme la prenne !

Il la prend par le travail. C'est le travail qui produit la nouvelle et glorieuse Création des êtres libres! Sans le travail, nous reviendrions à cette première création d'Anges dont Dieu a fait tout le mérite... et qu'il n'a point racheté! Le travail est une source ontogénique de liberté. C'est par l'effort qui vient de lui-même, que l'homme se forme lui-même.

Car il se forme de sa propre causalité. Le travail n'est que l'exercice constant de la cause; laquelle s'accroît de sa lutte et de son effort. Mais ne fallait-il pas aussi que le mobile de de la cause sortit du propre sein de sa substance? Comment éveiller ce *ponctum saliens* immortel? C'est la merveille de la faim... la faim fait sortir l'homme du néant! Toutes ces faibles créatures, à peine ouvertes à l'existence, ont si peu de sensibilité qu'il a fallu, hélas, les laisser dans cette vive flamme, pour les tenir éveillées à l'être (1).

Que de précautions demandait un être libre!... d'un côté, ôtez la faim, plus de travail, plus de vie, le sommeil de la substance naissante. D'un autre côté, faites naître l'homme éclairé et pourvu de sensibilité, il ne doit rien à sa liberté, le commencement et la direction de son être ne sont plus de lui.

On ne sait pas avec quelle justesse l'infini a pris la mesure !

Si, sur la terre, Dieu venait à détendre le niveau inflexible de cette douleur moyenne qu'on nomme le travail, il y

(1) La faim suffit à peine pour tirer le sauvage de sa léthargie. Incapable de vouloir la liberté, de vouloir la vie morale, de vouloir même la vie animale au prix de l'effort, le sauvage, sans la faim se laisserait aller à la mort. Il en est de même de l'enfant... On peut faire beaucoup de théories psychologiques sur l'homme de cabinet, mais Dieu songe au genre humain!

Digitized by Google

aurait un affaissement effroyable de la nature humaine. Rendez tout-à-coup un peu de facilité à l'homme brut, un orgueil demesuré éclate, la stupidité fait sortir de son sein tout ce qui existe d'insensé, de ridicule et de dur. Prenez seulement le peuple au soir d'un jour de fête : supposez que le lendemain ne soit pas là près!

Il est des âmes que le travail ne peut quitter un seul instant; sinon elles retomberaient au fond de l'état sauvage. Quand vous examinerez de près la vie, vous reconnaîtrez combien d'hommes ne doivent leur éducation qu'à la misère! Beaucoup d'enfants qu'une tendre sollicitude des pères en a pour quelques jours retirés, redeviennent incessamment mauvais et les derniers des hommes. Il est vrai que leurs vices les reconduisent alors si bas que la misère reprend bientôt leur éducation par le pied.

J'ai vu les hommes incultes rire et manger leur faible salaire aussitôt qu'ils le tenaient; puis perdre leur clientèle, rester sans ouvrage et pleurer... et je les ai vu sans cesse recommencer! Ah! ne croyez pas que l'homme soit tout fait! Un peu de bien-être le perd, un travail assidu l'élève. Le plus grand nombre a besoin d'être à tout instant rappelé par la forte question de la vie... j'en ai bien examiné plusieurs : ce sont des commencements d'hommes.

Même pour les choses de la vie, il faut que les hommes arrivent par une route saturée de travail à une existence où il entre quelques loisirs. Encore, en reste-t-il peu qui puissent soutenir cette dangereuse position. Le luxe fait vite écrouler ce qu'on a mis plusieurs générations à édifier dans une race d'âmes. Il faut plus de vertus pour conserver une fortune que pour la recueillir; la force qui l'a constituée ne suffit pas pour la porter. Les familles sont des dynasties de vertus; le jour où ce sceptre leur échappe tout redescend.

J'ai vu qu'il fallait que les rênes de la peine tinssent cons-

Digitized by Google

tamment la tête haute à l'homme. Aussitôt qu'elles flottent, sa volonté retombe et l'orgueil croît d'autant. Car l'orgueil se met tout de suite à la place de l'âme. Examinez avec attention les hommes ordinaires, ceux surtout qui vous sont soumis, vous verrez dans quel moment leurs forces se cabrent en eux; dans quel moment, au contraire, toutes leurs vertus se relèvent... et vous serez saisi d'un sentiment inconnu d'admiration pour l'incomparable justesse avec laquelle la destinée humaine est pesée!

L'orgueil et la paresse, état natif de la presque totalité des âmes, oblige Dieu à les tenir ainsi dans les rigueurs du travail assidu. Laissé à lui-même sur le premier degré de l'être, le relatif y fût resté; déposé là avec la force, l'orgueil eût enflé son être jusqu'à ce qu'il éclatât dans la ruine. Sachez comprendre : il faut que l'être libre naisse enfant, et que sa substance à mesure s'enferme dans sa volonté...

O noble race d'Adam!

Gloire à Dieu! la vie est faite pour préparer la liberté! Quels êtres faibles auraient voulu rejeter le glorieux fardeau? Il est des hommes, peut-être, qui regrettent de ne pas être nés des femmes... il en est sans doute aussi qui regrettent de ne pas être nés des anges, tout fabriqués pour le bonheur? si c'est leur goût, je le leur laisse... Dieu a conservé une meilleure idée de nous! du fond de mon âme et de mon cœur, je lui en crie : MERCI!

La faim fait sortir l'homme de son germe.. le travail le fait croître de sa tige.. et la douleur, retirant tout sol rapporté, lui rend ses propres racines. Ah! dans l'infini seulement on verra ce que vaut la faim..... Mais la faim ne maintient pas seulement l'âme dans la position naturelle du relatif; le travail n'habitue pas seulement le cœur à sortir peu à peu de lui-même afin de se donner par amour; et il

Digitized by Google

ne crée pas seulement dans toute l'humanité une liberté radicale en soi; il sait encore, dispensant la douleur avec art, fonder pour les différents états des âmes les différentes situations de la vie (1).

CHAPITRE VIII.

COMMENT LE TRAVAIL APPLIQUE LA DOULEUR AUX DIFFÉRENTS ÉTATS DES AMES.

DES POSITIONS DE LA VIE.

J'ai dit plusieurs choses profondes dans un langage devenu clair. Suivez encore la douleur, je vous découvrirai presque tout le monde moral.

(1) On n'a donc pas vu la construction de ce monde, que personne n'en a été frappé d'admiration! Comment se fait-il par exemple qu'il y ait des biens pour donner lieu précisément à l'avarice, à la luxure, à l'envie, à la gourmandise, à l'orgueil, à la colère, à la paresse? Par quel prodige, les choses se trouvent-elles justement divisées suivant les éléments de l'âme?

L'âme arrive en ce monde avec toutes ses épreuves : elle a besoin d'y rencontrer pour chacune l'objet qui l'exercera. L'égoïsme a plusieurs degrés, depuis l'orgueil jusqu'à la paresse; et plusieurs caractères, suivant la manière dont il se prend à s'aimer. Ne faut-il pas que sur chacun de ces degrés notre être ait été éprouvé! Ce monde porte les dix doigts pour toucher tout le clavier de notre âme...

Voilà pourquoi les péchés sont si énormes; ils dénotent un arrêt dans l'âme. Chacun d'eux est une épreuve prévue; car l'âme s'arrête au point où elle commence à s'aimer. Or, c'est en vue de ce point que sa position lui est donnée dans la vie... Pour prendre son vol dans l'infini, il faudra bien que l'anneau par où s'est attaché son égoïsme soit brisé! Au commencement, toute substance pure et conductrice de l'amour s'est élevée; voilà pourquoi Dieu est, et est infini!

Ce monde est fait pour les âmes. La liberté les a rendues si diverses! Aussi le travail ne s'adresse pas seulement à l'humanité en général, il s'appliquera à chaque individu en particulier.

Digitized by Google

Dieu nous a dit qu'il créait l'homme à son image. Le Dieu de l'infini n'est pas un simple producteur de phénomènes, il est le créateur de l'être. Lui, Dieu vivant, lui, l'Absolu, il a fait l'être selon ce qu'il est, autant et comme il est lui-même! C'est pourquoi l'homme a reçu le fond de sa substance; il a son commencement, il a sa causalité.

Mais comme il ne peut y avoir qu'un infini, il a fallu que cette création fut placée en dehors des données absolues. Et les libertés ont été répandues dans le champ de l'existence relative... Si elles n'avaient pas été soustraites à l'absolu, leur premier acte devenant irrévocable, elles eussent perdu du même coup le bénéfice de la liberté.

La liberté devait entrer dans le temps libre.

Or le propre des êtres libres est de ne point se ressembler. L'empire de la liberté est celui de la variété innombrable. Si la vie était la même, elle ne serait que pour un seul. Les situations qu'elle offrira doivent être également innombrables. En cela je reconnais le noble champ des êtres libres!

Il faut bien calculer que toutes les âmes sont en ce monde... C'est là cette plage du temps où l'on voit les innombrables libertés éclore, se lever et se mettre en marche pour la première fois; là, qu'allant toutes selon leur pas, les unes lentement, les autres d'un vol plus léger, elles s'échelonnent et se distribuent, suivant leur nature, sur les diverses zônes du monde moral.

Les êtres libres s'élèvent ou s'abaissent comme les instincts dans leur cœur...

Car toute âme commence à s'aimer sur un point; point d'où part l'égoïsme qu'elle est appelée à détruire. De là autant de sortes de caractères dans les âmes qu'il peut y avoir de degrés dans l'échelle infinie de l'amour. C'est cette diversité de degrés qui malheureusement produit sur la terre une hiérarchie extérieure.

Digitized by Google

Ainsi, sur les diverses zônes de la peine, voit-on à travers le temps les civilisations s'échelonner : depuis les peuplades barbares et les habitants des déserts jusqu'aux nations les plus avancées; et dans le sein d'un même peuple, depuis l'âme inculte de l'homme luttant contre les éléments jusqu'au cœur ému du poète ou de la vierge vouée à Dieu.

Certes, l'ambition et la paresse, la magnanimité et l'injustice, la triste faiblesse et l'audace, la gourmandise et l'avarice, la noblesse et la vénalité ne peuvent recevoir le même traitement de la vie !

Dieu a rendu la vie accessible à toutes les âmes. L'égalité ne se fut mise qu'à la portée d'une seule (1). Dans leur développement les unes se seraient aussitôt élevées au-dessus,

(1) Quand nous demandons l'égalité, enfants de la génération nouvelle, nous demandons que toutes les âmes soient mises sur le même pied dans l'ordre civil, dans l'ordre politique et dans l'ordre économique. L'apprentissage et l'éducation doivent établir au moins le niveau du point de départ!

Mais espérer que toutes les âmes soient égales, ce serait croire qu'on peut trouver un moyen d'étouffer la liberté. Qui empêchera aux hommes vertueux et de génie, aux hommes de bien et de travail de s'élever au-dessus de la multitude des âmes indifférentes?

Cette inégalité terrible s'accroit encore par l'effet des générations. C'est une conséquence de notre forte liberté qui fixe à jamais le mérite aux âmes qui l'ont obtenu. Inviolables comme produits de la liberté, les biens que les générations ont acquis s'incorporent aux familles, comme leur mérite extérieur.

L'âme élevée produit une postérité analogue. Car toute vertu reparaît à chaque printemps sur sa tige, et tout vice attend qu'une liberté l'ait réduit. Les hommes transmettent et leur fortune et leur sang. Delà, les uns naissent riches, les autres pauvres; les uns doués, les autres ineptes. L'état dans lequel tout homme naît ne démontre que trop sa vraie généalogie !

Nos temps ont prononcé trois mots sublimes : Liberté, Égalité, Fraternité! Faisons qu'ils soient unis dans nos cœurs, pour que la loi les puisse unir dans le droit. Car la Liberté tue précisément toute Égalité sur la terre ; et la Fraternité, c'est-à-dire la charité, au lieu d'être une confirmation aux autres, vient pour y remédier...

Digitized by Google

les autres seraient tombées au-desssous de ce tyrannique niveau. Les libertés détruisent d'elles-mêmes leur égalité d'origine devant Dieu.

Il faut que la vie les puisse toutes recevoir. Celles qui ont rejeté une épreuve plus spirituelle sont remises à une épreuve inférieure : il y a des épreuves à tous les degrés de la matière avant d'entrer dans celles qui dépendent de l'esprit. La douleur sait s'adapter à toutes les mesures !

Car, selon que les âmes se placent sur un cercle plus ou moins élevé, le genre et l'intensité de l'épreuve diffèrent. Le travail revêt autant de caractères que la liberté a de formes ; il crée autant de sortes de positions dans la vie qu'il y a de sortes d'instincts à détruire ou à cultiver dans les âmes.

Et d'abord, nos cœurs demandent à être attendris : à l'un il faut les plus longues douleurs, à l'autre la contemplation fera venir des larmes ! Nos volontés demandent à être développées : à l'une il faut l'emploi des plus grands leviers, il suffira pour l'autre d'être remise à elle-même !

Dans sa loi, le travail a tout prévu. Où la liberté morale n'est qu'en germe, il se condensera ; où les volontés étendent leurs ailes, il se raréfiera. Ah ! le travail sait se retirer ou s'accumuler où il faut ! Et il n'est pas jusqu'à la triste phalange de ces hommes que notre propre loi condamne aux *travaux forcés* qui ne voient leur liberté aux prises avec des peines plus lourdes. Car leur orgueil les conduisit jusqu'à la cruauté des bêtes (1).

Le travail ne devait pas seulement étendre la loi de la douleur sur la surface du genre humain ; il fallait qu'il la

(1) Ici, pour arracher la volonté à elle-même, on vient donc ajouter la force !... O liberté, que tu es glorieuse dans tes fins, mais que tes commencements sont pénibles ! Dieu seul avait le commencement et la fin.... Il t'a donné tout ce qu'il pouvait te donner, ô relatif !

Digitized by Google

répartit et l'appropriât aux divers besoins des hommes. Il fallait enfin qu'il se divisât selon ses différents éléments pour appliquer chacun d'eux à la vertu spéciale qu'il fait naître.

Le temps aussi a ces cercles pour l'échelonnement des âmes !

Les hommes naissent dans les positions les plus avantageuses à leur formation. Au besoin ils savent y venir d'eux-mêmes. Ce monde est un miraculeux atelier. Là le travail se dispense suivant la nature de toutes les libertés. Les professions diminuent d'intensité selon ce que l'âme a acquis de volonté. D'un genre d'efforts les générations d'âmes passent à un autre, suivant le côté en elle qui s'est formé. De là toutes les positions de la vie.

La Société offre l'échelle toute faite. Ceux qui s'élèvent doivent s'élever ; ceux qui redescendent doivent être de nouveau abaissés. Les âmes tombent d'elles-mêmes à leur place... Le propre poids de leur orgueil et de leur faiblesse les fait toujours toucher terre au point d'où il faut qu'elles repartent. Bien souvent la grossièreté des organes du corps vous indique la marge qui reste encore devant une âme !

Aussitôt que l'homme a quelqu'avantage, il en profite pour son orgueil. C'est pourquoi il n'y a de possible qu'un si petit nombre de positions élevées. La surprenante quantité des situations pénibles de la vie, et l'universalité des conditions inférieures montrent l'état du plus grand nombre des âmes. L'ordre économique est bien plus exactement encore l'ordre psychologique du monde ! (1).

(1) On parle de Révolution économique, c'est une très-heureuse marque! c'est la preuve que beaucoup d'âmes se sont élevées, et que dans l'échelle de la vie elles attendent encore leur place. Mais il ne faut pas se tromper sur la

Digitized by Google

Avez-vous regardé de près les âmes le plus rigoureusement condamnées au travail ; quel repaire incroyable de présomption ! Approchez, dites une parole, vous les verrez bourdonnantes d'orgueil. Le sauvage et le barbare se trouvent précisément dans cet état. L'orgueil est au commencement

nature de cette révolution. Toute la difficulté n'est pas d'approcher les biens de certaines âmes, mais de les leur faire conserver. On ne possède que ce que l'on a créé une fois et que l'on a économisé mille. Il n'y a de propriété qu'assise sur la vertu. On ne peut la garantir à nul homme ; des âmes tombant dans la paresse ou dans le vice, les personnes et les biens tomberont. Mais le mouvement économique qui doit éclater bientôt, découvrant combien le christianisme a fait des progrès secrets, prouve qu'une nouvelle multitude d'homme est apte à la propriété.

La Révolution française ne fut que l'égalité de l'homme devant Dieu passant devant la loi civile. Une révolution plus complète nous attend. Il s'agit de reconnaître l'égalité de l'homme devant la loi économique. Elle existe jusqu'à un certain point dans le fait, comme le prouve la triste loi de concurrence ; elle n'existe pas régularisée dans le droit, comme l'accomplira l'heureuse loi d'association. Toutefois cette égalité, reconnue dans le principe, établie dans le moyen, fera toujours défaut dans le but...

Il se fera une Révolution économique, il ne se fera pas de révolution dans le travail. Il restera pour levier au genre humain. Non, certes, que le travail doive subsister toujours à pareille dose ; mais il ne diminuera sur la terre qu'en proportion de la liberté faite. Il faut qu'il continue d'enfanter la volonté dans les âmes. L'homme qui brise les fers que l'orgueil lui mit aux pieds, et qui fuit victorieux l'étroite enceinte du corps, seul entrera dans le champ libre de l'esprit.

La société changera, c'est-à-dire que le nombre de ceux qui formaient la plus grosse classe diminuera, parce qu'ils passeront dans une autre ; mais la loi sur laquelle la société se transforme ne changera pas. Il se fera cette magnifique révolution, que les classes inférieures au lieu d'être le plus nombreuses, le deviendront de moins en moins dans la magnifique progression de l'échelonnement des âmes. L'ordre économique n'est que l'établissement de tous les cercles d'épreuves. Il sera toujours une hiérarchie de libertés, mais que réglera la justice, qu'adoucira la charité.

Nous verrons toutes ces questions au Livre qui en fera son sujet.

Digitized by Google

de l'être. Les âmes grossières ne sont autre chose que celles où l'orgueil occupe encore tout. C'est pourquoi elles sont toujours prêtes à blesser, à vous jeter leur égoïsme à la figure.

Observez-les parmi elles! comme un seul mot tombé sur ces faibles esprits les fait aussitôt éclater ; comme le moindre succès chez ces hommes les enfle au-dessus des rivaux ; comme le plus petit gain leur fait croire que le travail des bras n'est plus pour eux ; comme l'argent brûle leur main et les conduit à l'ivresse ; comme la ruine suit tous leurs pas. Imaginez-là une tête qui, sans tourner, puisse être élevée aux honneurs; un cœur qui, sans se dissoudre, puisse avoir l'or autour de lui ; un homme enfin pour qui la sévère loi puisse être abrogée un seul jour !

Otez le travail, ôtez la faim qui le produit, et essayez de concevoir l'homme sur la terre ! !.. Ah ! la rigueur même de notre loi prouve la difficulté d'élever le relatif par la voie libre...

Si Dieu avait mis un peu plus d'amour dans la création, il l'aurait perdue... Adam même fut obligé de se recommencer par la chûte ! Aujourd'hui encore, le moindre inconvénient de gâter un enfant est d'en faire un homme inférieur. Des pères ont rassemblé une grande fortune ; tous les enfants élevés dans les soins la mangeront... La fortune tombe des doigts qu'elle a ramollis. La vie n'est faite que pour offrir la lutte à la liberté et consolider la personne.

Dieu évite avec soin de placer les âmes dans des positions où leur amour-propre ne saurait tenir. Je reconnais parfaitement l'impossibilité où il est d'élever une multitude d'hommes, quand j'en trouve si peu dont le moindre changement de position ne ferait pas éclater un orgueil que jusqu'alors ils ont pu contenir. Il faut voir de près la vie. Une vertu entièrement dépouillée d'orgueil est très-rare.

Digitized by Google

Voulez-vous savoir si un homme en est exempt? supposez-le tout-à-coup à un rang supérieur, et rendez-vous ce compte que rien ne saurait s'enfler sur aucun côté de son âme!

Je le répète, les positions de la vie sont les positions des âmes... Les unes sont placées d'une façon et les autres d'une autre; chacune est déposée sur sa vertu, et de manière à combattre constamment son vice. Il est inutile de faire un marchand de celui qui n'a pas le goût exagéré du gain, ou un valet, de celui qui n'a pas tout son orgueil à contenir. Chaque profession a sa vertu derrière soi, et son vice à combattre devant elle. Les hommes sont plus à leur place qu'on ne pense... seulement personne ne le peut avouer.

Par le travail, la douleur, comme une loi, est donc également étendue sur tous les points de l'existence; et, par les diverses professions, elle est soigneusement appliquée aux différents états des âmes. La vie est entièrement organisée pour le Ciel... Mais cet homme, né pour le Ciel, reste souvent courbé sous la forte loi de la terre! Ne faut-il pas qu'il ait un aide dans le Travail et un secours dans la Douleur? Quel ange se tient donc prêt à lui tendre la main, et à descendre avec lui dans toutes les positions de la vie?

La femme a été mise belle et bonne sur la terre pour tempérer la douleur. Aussi, les femmes sont toujours ce que mérite l'homme. Elles correspondent essentiellement à l'état de la nature humaine. Remarquez combien elles contractent divers aspects de beauté et de caractères suivant les diverses classes pour lesquelles elles sont faites, absolument de même que suivant les différents peuples de la terre auxquels elles appartiennent. Dans toute époque, les femmes ressemblent aux âmes des hommes... leur beauté est toujours proportionnée à notre cœur.

La femme a été créée belle et bonne, mais Dieu lui retire

Digitized by Google

ces attributs aussitôt qu'il voit la nécessité de laisser agir la douleur. Un peuple chez lequel on voit les femmes prendre l'esprit de l'homme, c'est-à-dire mettre leur vanité avant leur cœur et passer d'abord par l'amour d'elle-même, est un peuple que Dieu punit ou commence à abandonner. La coquetterie annonce le grand malaise d'une nation. Quand vos femmes ne sont plus pour vous, craignez qu'il n'en soit ainsi de Dieu...

Mais aussitôt que chez un peuple le travail et la vertu accomplissent leur forte et sublime loi, la femme reprend ses attributs. Que l'homme sache juger de l'état du Ciel dans ses regards! Dieu l'a relevée pour nous d'une partie du travail. Chez l'homme grossier, et chez le barbare, elle le reprend; comme elle en devient de plus en plus exempte dans les civilisations qui s'élèvent.

La femme tient beaucoup de la mission angélique. Elle aura moins combattu que nous. D'abord elle n'est pas d'une essence ontologique tout-à-fait semblable à la nôtre. Son bien n'est plus le mérite acquis, sa perfection est d'un autre ordre. Elle a moins de volonté que de cœur, son corps lui-même a moins besoin de travail; et comme à l'ange on lui demande, pour rester parfaite, de conserver sa pureté.

Aussi, préfère-t-elle aimer et être aimée à la manière de l'ange. Elle sent moins que l'homme le besoin de la liberté.

C'est pourquoi, les femmes qui s'éloignent de l'innocence rentrent dans la destinée de l'homme, la responsabilité et le travail augmentent aussitôt pour elles (1); absolument comme

(1) Il ne faut jamais accuser les femmes de ce qu'elles sont. Par l'étendue de leur cœur, elles sont si modifiables, qu'on les trouve constamment telles que l'éducation, les idées et le monde dans lequel on les a tenues les ont faites. Les exemples ont surtout leur empire sur le cœur.

Ceux qui profitent de ce que ses doux esprits sont sur la terre pour les conduire avec eux dans le mal, se rendent cause d'un grand malheur.

Digitized by Google

pour Adam après le choix qu'il a fait. Ce n'est pas un faible indice de ce qui se passe ontologiquement en leur âme que ce caractère masculin qu'elles revêtent alors extérieurement... Là n'est point leur nature, et dès ce monde elles le sentent déjà pour le bonheur.

Héros de la nouvelle création, l'homme porte le travail, et la femme porte l'amour ; car cette création, toutefois, n'aurait pu se conserver sans l'amour... Au sein des choses, la douleur, comme la liberté, a eu sa transition nécessaire pour passer de l'esprit bienheureux de l'ange au cœur trois fois vivant de l'homme! Tout est prévu sur la terre, le travail et son arrêt, le bien et ses secrètes sources, le mal et ses canaux de fuite, et toutes choses que je n'ai pas dites...

La douleur, certes, n'entrera pas dans le Ciel ; mais, sur la terre, elle a une toute autre réalité que l'amour!

CHAPITRE IX.

LES AMES SONT GRADUÉES DANS LA VIE SUR LES ZONES DE LA DOULEUR.

HIÉRARCHIE MYSTIQUE.

Race d'Adam, vous croyez travailler la terre et vous cultivez le Ciel!... Le temps est établi de manière à assurer tous les pas de la liberté. Pour elle, la vie est déjà graduée comme le Purgatoire et les Cieux le sont pour l'épreuve et pour la Gloire.

Comptez vos instants ici-bas : un jour vous en verrez le prix dans l'infini!... Votre situation dans le temps indique celle de votre âme au méridien éternel. Vos souffrances sont

Digitized by Google

les degrés que vous franchissez sur l'échelle invisible des esprits.

J'écris, et ne vous parle pas, de sorte que je ne puis vous dire combien vos peines sont précieuses... Nous ne restons sur la terre que pour faire un pas de plus. Or, chaque pas est amené par la douleur. Sa flamme s'attise sous nous pour nous obliger à partir... il faut que l'âme s'élève de motif en motif jusqu'à la pureté de l'être!

Le motif qui se rapproche le plus du pur motif du Ciel est celui de la gloire. Aussi, Dieu tâche d'élever à la sainteté ceux qui dès leur jeunesse se sont émus dans le sentiment de la gloire.

Le motif qui se rapproche le plus du beau motif de la gloire est celui de l'honneur. Aussi, Dieu tâche d'élever à l'idée de la gloire, ceux qui dès leur naissance ont connu le sentiment de l'honneur.

Le motif qui se rapproche le plus du noble motif de l'honneur est celui du juste. Aussi, Dieu tâche d'élever à l'idée de l'honneur ceux qui dans leur jeunesse ont trouvé leur âme assise sur le sentiment du juste.

Le motif qui se rapproche le plus du strict motif du juste est celui de l'intérêt. Aussi, Dieu tâche d'élever à l'idée dominante du juste toutes les âmes qui sont nées près du motif de l'intérêt.

Enfin, le motif qui reste après le très-mince motif de l'intérêt est celui du plaisir, qui ferme l'homme dans le corps. Et Dieu tâche d'amener ces faibles âmes au goût de la possession par le desir du bien-être et l'instinct de la propriété.

Ainsi s'échelonnent les hommes..... Le travail de Dieu sur ce monde est de placer un levier sous chacun d'eux, afin de soulever l'âme du degré où elle s'est posée au degré qui lui est supérieur.

Digitized by Google

Or, entre chaque degré il y a toute une vie... et ce levier qui la soulève est la douleur.

Aussi, il ne faut point troubler les âmes en ce qu'elles sont; car elles ne comprennent point les choses placées au-dessus d'elles. La lumière seule est assez délicate pour descendre en initiatrice... L'homme n'avance que par un effort de plus dans l'amour; un plus grand amour ne s'embrase qu'au feu ardent de la douleur.

Et telle s'offre la Société humaine, comme l'immense gradin où les âmes sont assises. Au faîte étincelle la triple flamme de la vertu, du génie et de la douleur. Au bas sont les peines moins grandes, comme aussi les sentiments moins profonds... à mesure que le regard descend on voit le rire augmenter; à mesure qu'il se relève on voit régner le sérieux, inséparable sentiment des grandes choses!

Qui n'a jeté des yeux surpris sur ce mystérieux amphithéâtre des âmes! car toutes viennent se ranger en ce monde à la place qu'elles doivent occuper. Sur la terre les cercles de l'édifice se construisent pour elles comme le Poëte les entrevit dans ces lieux qui les attendent. . . . . Puis les révolutions les transportent toutes à la fois. Mais c'est le char élevé des saints, des artistes et des hommes de l'honneur qui entraîne le mouvement du monde. Les autres forment l'obstacle, que la pratique oppose à toute chose humaine.

Plus une nature est élevée, plus est en elle le sentiment de l'infini, plus elle souffre de la douleur de la vie. Et moins une âme contient en soi de ce sentiment divin, moins elle se trouve en disparate avec ce monde. Mais plus, alors, elle a besoin d'être vivement travaillée par le temps... Sur les différentes zônes des peines les âmes sont graduées dans la vie.

Dieu prévoit ceux qui n'éprouveraient pas les peines morales, et il les expose aux peines de la faim. Il y a si peu de

Digitized by Google

sensibilité dans ces milliers d'êtres à peine sortis du néant ! il faut qu'ils soient à tout instant réveillés par ce vif sentiment de leur existence en question... L'homme a eu besoin d'être un corps, afin que le traitement de la vie descendit aussi bas que cela serait nécessaire...

A ceux qui ne ressentiraient pas les peines de la conscience, Dieu envoie donc les dures peines du corps. A ceux qui ne ressentiraient pas les nobles peines de l'honneur, Dieu envoie les peines vulgaires de la fortune (1). Enfin, à ceux qui n'éprouveraient pas encore les saintes souffrances du cœur, Dieu prépare les inquiétudes de l'esprit.

Les âmes sont déjà échelonnées ici-bas comme dans le Purgatoire.

Toutes les vertus et tous les cœurs sont à leur place. (2).

(1) Voyez toutes ces âmes, par exemple, auxquelles il faut absolument un gain. Leur égoïsme est très-près; elles ne feraient pas un effort pour autrui sans en attendre immédiatement salaire. Les professions qu'elles occupent sont, il est vrai, les moins honorées parmi les hommes. Ces âmes n'auraient jamais pu être placées dans celles où l'honneur fait la plus grande récompense. Quand par hasard elles y entrent, leur concussion les met aussitôt à découvert. Chacun tombe à la place de son âme! Aussi voyez combien les hommes ont de la peine à se défendre d'un sentiment de considération pour les positions élevées. Toutes les exceptions produites de nos jours par la rapidité des gains, n'ont pu détruire ce sentiment.

(2) Chacun se plaint de la fortune. Les anciens lui donnaient une roue. Cette roue est mue par la plus profonde sagesse. Elle distribue attentivement chaque chose où il convient, faisant passer les biens comme les maux tantôt d'une famille à une autre, ou tantôt d'un peuple à un autre, toujours suivant un jugement que l'œil ne peut scruter.

Aussi, jamais toutes les prévisions de la prudence humaine n'ont pu fixer ou dévier cette roue, la seule des choses de ce monde qui paraisse marcher sans loi : parce qu'en effet les libertés dans leurs perpétuels changements n'en suivent pas. La Fortune marche d'un pas invisible; sa voie est cachée comme celle qu'au fond se trace à chaque instant le cœur...

Tout cœur s'ignore lui-même, comment connaîtrait-il sa voie ? Sans les évè-

Digitized by Google

L'aisance se construit aisément autour des esprits fermes et des habitudes économes ; et la richesse dissout promptement les familles qui ne conservent pas leur grandeur. La grandeur, c'est la prédominance de l'âme. Dieu a eu beau choisir les races royales, leur naturelle noblesse n'a pu constamment tenir contre des siècle de prospérité. Mais revenues plus tard sur les niveaux de la vie, on a pu voir encore tout ce qu'il y avait dans une âme royale.

J'invite vivement les hommes bien nés à suivre l'inspiration qui est en eux. Nos bons mouvements nous sont toujours donnés en proportion de notre nature. Beaucoup ignorent combien il sera dur à leur cœur d'être restés au-dessous d'eux-mêmes. Toutes les satisfactions qui ne passent pas par la conscience sont nulles (1). L'homme d'une nature avancée tôt ou tard le ressent, et, faute de joie interne, il tombe dans la détresse morale.

Souvent une jeunesse riche perd de la sorte des natures développées, qu'avaient mis tant de soins à préparer les générations précédentes. Le jour où le plaisir finit, l'homme ne sent plus en lui qu'une conscience attiédie, incapable d'éprouver le doux sentiment intérieur. Le moi dépouillé se trouve seul en face de son terrible vis-à-vis ; dès ce moment l'homme est battu. Car une fois l'orgueil entré dans le désert de ce cœur, il rejette tout, il prend le mépris de tout : l'orgueil a une spirale pour descendre dans sa ruine... Dès-lors l'âme est à refaire ; dans l'échelle de la vie, elle va revenir au bas, et recommencer le grand cercle.

nements qui nous barrent dans la vie, le saint lui-même ne saurait où il faut marcher. Quand les malheurs viennent frapper, nul ne sait s'ils sont un signe de vice ou une preuve de vertu... Laissez, laissez tourner la roue de la Fortune, rien ne se meut dans l'univers qui n'ait reçu son mouvement !

(1) Le bonheur descend par la conscience ; c'est d'elle que le reçoit le cœur.

Digitized by Google

Car les sentiments devenus communs chez les pères reparaissent dans les enfants. Chez ces derniers, la liberté a de plus à combattre la loi de la progression génératrice. Une race lentement élevée sur la force de la vertu est vite sapée par le vice. Quand l'âme perd de sa noblesse, les motifs élevés n'ont plus de prise sur elle : il faut qu'elle soit remise sur les leviers grossiers..... Mais la douleur sait toujours à qui elle a affaire... Il faut franchir les classes du travail pour se tenir dans les classes où il entre de l'amour.

Le grand point est que l'homme sorte de lui-même pour prendre le mouvement éternel de l'être vers l'être. Le travail est donné dans ce but. C'est le travail qui commence l'amour : par l'effort il habitue l'homme à sortir peu à peu de lui, jusqu'à ce que l'amour opère ce mouvement complet en le portant dans autrui. L'homme en serait presque toujours incapable dans les débuts de la vie. Seulement le travail n'a point pour l'homme ces égards qu'il trouve plus haut dans l'amour.

Voici pourquoi l'amour est plus que le travail : dans l'amour, l'homme se donne nécessairement à un autre que soi, au lieu que le travail revient ordinairement à lui-même. Le travail fait les premiers pas de l'amour ; c'est pourquoi il avait besoin des encouragements de ce monde. Mais c'est encore par le travail que les trois-quarts du genre humain peuvent se sauver, et, qu'à l'heure de la mort, l'âme se trouve secrètement préparée à l'acte définitif de l'amour..... Ceux qui, dès la vie, sont entrés dans une des voies de la justice ou de l'amour, ont eu le temps de conduire plus haut leur âme. En présence de Marthe, Notre-Seigneur disait bien à Marie, qu'elle avait choisi la meilleure part.

Il faut bien en prévenir ici, car c'est une remarque que j'ai faite : toutes les âmes orgueilleuses naissent dans les clas-

Digitized by Google

ses inférieures. Les âmes nobles et tranquilles naissent toujours sur un niveau d'où leur humilité peut se répandre.

Parmi les premières, beaucoup ensuite ont profité des leçons que leur donna, hélas! avec profusion la vie; comme parmi les secondes quelques-unes ont mésusé des avantages dont le Ciel les avait couronnées. Mais voyez comme toutes, quoiqu'elles en disent, sont nées où il le fallait!... Ceux qui suivront la remarque que j'ai faite en resteront de jour en jour plus frappés.

Dieu ne laisse à peu près la grandeur qu'aux âmes qui la peuvent porter. Vous verrez toujours les envieux, quoiqu'ils emploient tous les moyens, ne pouvoir jamais réussir. Même dans des conditions meilleures, il est des âmes que Dieu préserve du luxe; celles surtout que vous voyez à grands soupirs regretter la fortune.

Dieu nous donne tous les biens que nous pouvons porter. Ici-bas, chaque point est merveilleusement calculé pour l'infini. Chaque âme y est reçue sur son échelon; et il n'est pas un mot du drame qui va s'ouvrir devant elle qui n'ait été mis à sa place... La vie est faite pour nous! La position de tout homme, qu'il l'avoue ou qu'il le nie, est au juste le traitement qui lui convient.

Seulement, il en est parmi nous qui dès l'enfance ont aimé les arts, et ils ont demandé leur pain le reste de leur vie... Leurs joies aspiraient au Ciel, et elles y ont demeuré! Pauvres âmes, pauvres âmes... Mais que l'infini est beau! Paix, paix sur la terre aux hommes qui ont rêvé la beauté... qu'aucune honte n'atteigne l'homme ébloui par les Cieux!

Le rapport établi entre la nature de la douleur et les divers états des âmes produit toutes les positions touchantes de la vie. Que d'ingénieuses douleurs préparées à l'homme de génie trop ardent, au poète toujours ravi, au cœur vertueux

Digitized by Google

qui s'exalte ; et puis, à la mère trop tendre, à la fille trop crédule, au jeune homme trop attendri !

Et quelle douleur aux doigts divins pour toucher au cœur extasié des saints !... Mais que de douces souffrances s'éveillent aux chants du rossignol, au murmure lointain des vents, au seul aspect mélancolique de la nature ! Ah ! quelle flamme traverse le sein dans un doux sentiment partagé, ou dans les transports de l'amour divin !

Or, dans ces classes libérales où le travail se métamorphose en amour, la peine en s'éloignant des membres entre si avant dans les âmes que ma plume ne saurait plus la dire sans tenir le langage des saints ! Et moi je ne puis tenir que le langage des hommes... (1)

CHAPITRE X.

LA DOULEUR PROPORTIONNE POUR LE CIEL LE CŒUR ET LA VOLONTÉ.

Ne pensez pas que la douleur ne vienne sur la terre que pour donner son résolvant au mal. Elle y est aussi particulièrement appelée pour apporter son multiplicateur au bien.

(1) Je n'entrerai pas dans le royaume de la douleur invisible; je ne monterai point sur ces lieux où la douleur est par soustraction d'espérance....

Car l'espérance ne vient pas de l'homme. Ce qu'il appelle de ce nom n'est que ce rayon de l'absolu qui arrive jusqu'à lui à travers le brouillard de la vie....

Et lorsque Dieu ferme son Ciel pour voir si ces âmes l'aiment, elles se sentent tout-à-coup prises dans une telle mélancolie, que leurs angoisses deviennent toutes semblables au remords....

C'est pourquoi il ne faut révéler à personne le mal qu'il ne porte pas; je dirai seulement les choses du chapitre qui suit.

Digitized by Google

Vous la verrez oublier par moment la pénible réduction du méchant pour s'occuper de la sainte progression des bons.

Que le juste ne s'étonne point des nombreuses visites de la douleur. Souvent elle est obligée d'entrer chez lui pour rétablir l'équilibre entre les deux pôles précieux de son être, la personnalité et l'amour !

On voit la douleur s'adresser effectivement à ces personnes dont le cœur expire de douceur et de sensibilité : là elle accourt pour leur faire obtenir par l'effort une personnalité proportionnée à leur amour. Les êtres les plus sensibles seront particulièrement atteints ; il faut bien qu'elle en fasse des saints ! (1) C'est ce qui explique pourquoi beaucoup de femmes ont tant souffert.

Egalement vous verrez la douleur s'adresser à ces hommes dont le caractère est si plein de grandeur et de fermeté : elle vient là pour dire aux larmes d'arroser les racines d'un amour qui doit grandir autant que leur personnalité. C'est ce qui explique pourquoi on vit si souvent les grands hommes rappelés un jour, comme le fut Napoléon, par les obligations de la douleur.

La douleur sait, en tombant sur un cœur attendri, y fortifier une volonté que la bonté empêchait de croître ; et, en tombant sur une personnalité altière, y adoucir un cœur que la fermeté eût empêché de s'ouvrir. Etes-vous doux, elle vous rend forts ; êtes-vous forts, il faut bien qu'elle vous rende doux !

Quelle lame à deux tranchants ! dites que la douleur ne fut pas faite en vue de la nature humaine !... Placée dans l'intérieur de notre être, elle proportionne sur la donnée infinie le cœur et la volonté (2).

(1) Le juste est éprouvé par les tribulations, à cause de sa justice (S. Bazile).

(2) Cette loi, qui est la condition de l'âme, paraît être dans les arts la con-

Digitized by Google

Qui vit comment son âme est faite ! qui sait où son égoïsme est fixé, qui sait où se tient son amour ? Souvent l'endroit le plus parfait et le plus délicat du cœur est celui où l'humilité seule entrait. Souvent, dans la vieille habitude d'un vice toujours présent, on perd de vue la plus grosse méchanceté de son âme... C'est la douleur seule qui nous trouve. Tout homme est fait comme sa douleur...

Ah ! qui remplacerait en lui cet ouvrier invisible ! On est toujours étonné plus tard que la douleur ait visé si juste... Puis, aussitôt que le cœur s'arrête, la douleur le remet en marche. Dans les âmes que Dieu veut rendre parfaites, il faut qu'elle ait partout passé. A chaque pas, sur sa trace, elle laisse une abnégation. O vous qui cherchez l'amour, laissez Dieu mener votre âme par où il faut...

Lorsqu'on a long-temps souffert, on est un jour tout surpris de ne plus retrouver son égoïsme. La douleur use le moi ; plus rapidement peut-être que la vie. Après de longues douleurs, l'homme, empressé de visiter son âme, retrouve ses plus gros vices abattus. Car, telle que le burin du tour, vous verrez constamment la douleur se placer sur les côtés les plus saillants du moi. D'une forte passion, d'une excroissance de l'orgueil, elle fera naître une grande fleur ! O vous qui cherchez la beauté, laissez Dieu former à votre âme la couronne qu'il lui faut !

Tout en croissant sur sa tige de liberté, la belle plante spirituelle ne se déformera point ; la douleur est là pour la découper suivant ses proportions immortelles ! Prenez-vous

dition du beau. Observez par exemple les écrivains. Ceux qui n'ont que des sentiments, restent aussi vagues qu'abondants ; ceux qui n'ont que de la force, restent aussi arides qu'exacts. Mais ceux qui renfermèrent un cœur profond dans un caractère formé se sont montrés de grands esprits. La supériorité de leur nature a produit celle de leur art, comme Buffon l'a remarqué du style.

Digitized by Google

trop de fermeté, Dieu vous en retirera pour que vous restiez dans les limites de votre amour : vous remplissez-vous trop d'amour, Dieu vous en reprendra pour qu'il reste contenu dans les limites de votre pouvoir. Les fous seuls ont été manqués par la douleur (1)...

L'homme entièrement formé avec la volonté a besoin d'être attendri par le Ciel. La volonté ne fait que l'homme, et l'homme s'élèverait dans son orgueil ! Il faut que notre cœur s'ouvre proportionnellement à la source impersonnelle. Souvent celui-là va en arrière qui travaille le plus pour avancer. C'est ce qui arrive en dehors de toute grâce. La volonté privée du cœur s'érige en haine. Il n'y a pas toujours assez d'ampleur dans l'âme pour que l'action laisse la place à la bonté.

L'intelligence ne fait pas le grand homme, et la volonté d'un grand homme ne fait qu'une entêté de celui dont l'intelligence est étroite. Pour avoir l'esprit vaste il faut avoir vu toutes choses. Mais pour avoir pensé à tout, il faut avoir successivement tout aimé. Un grand amour a pu seul retenir l'âme suffisamment sur chaque objet. Jamais le bon sens ne sortit d'un cœur étroit. Livrez-vous aux esprits mesquins, vous ne tarderez pas à souffrir d'un pareil défaut de leur cœur. On n'est bien qu'auprès des esprits vastes.

On ne sait pas l'importance de l'équilibre du cœur et de la volonté ! La méchanceté n'est qu'une persistance de la volonté sur un point où c'était au cœur de reprendre : la faiblesse n'est qu'une inaction du cœur lorsque c'était à la volonté de marcher. La lâcheté habite le fond de ces cœurs mous où le vouloir est submergé..... Ne vous plaignez donc jamais si la douleur retire à votre personnalité pour le donner

(1) Toute manie vient du moi ; toute exagération funeste est un dépot de l'orgueil.... Lorsqu'il éclate, la nature est débordée...

Digitized by Google

à votre cœur ; ou si elle dérobe adroitement à votre cœur pour l'ajouter à votre personnalité... vous voyez bien que tout se fait pour vous !

L'âme devra être parfaitement belle pour les Cieux. Au sein de l'infini, à quoi servirait beaucoup d'amour s'il ne pouvait être contenu dans notre personnalité ; à quoi servirait une grande personnalité si elle ne pouvait être remplie par notre amour ? Il faut que les formes célestes de la personne soient prises par l'amour : il faut que la vie de l'amour brille dans toutes les formes de la personne, comme la joie dans la prunelle vivante.

Ainsi le veut l'Artiste divin.

Cette beauté de proportion de l'âme renferme ses conditions d'immortalité. Un système d'organes ne pourrait se développer en elle au dépens de l'autre sans les mettre tous les deux en péril. La nature humaine ne doit pas renverser en entrant dans l'infini ! Il importe de donner toute sa solidité à l'amour : l'âme ne peut s'agrandir pour mourir.

L'âme, comme le beau, comme la poésie, comme Dieu, n'est que l'infini constitué. Or, l'amour solide, c'est la vertu. C'est pourquoi la Religion nous demande constamment la pratique. Dans la pratique est à la fois l'amour, qui a voulu, et la force, qui a pu. La pratique, c'est la perfection. Il ne faut être ni mou ni béat, mais plaire au Dieu vivant !

Je dirai aux âmes des hommes, ce sont là les nécessités de l'absolu. Il ne faut pas que votre amour soit comme une flamme qu'emportera le vent du Ciel, ni votre personnalité comme un tronc éteint ; mais que l'amour et la volonté fondus l'un avec l'autre entrent dans l'incandescence des astres immortels !

On doit donc prendre sur la terre un soin égal de la per-

Digitized by Google

sonnalité et de l'amour (1). Au fond, c'est bien l'amour qui est le plus divin... Mais comme l'homme n'est pas encore assez bon, il fait beaucoup plus de cas de la puissance que de l'amour. Parce que c'est toujours une puissance qui réussit dans le monde, et l'égoïsme, comme tous les mauvais sentiments, n'a de respect que pour la force. Au lieu que l'amour, fait pour le Ciel, est exposé ici-bas à toutes les blessures. Beaucoup d'âmes l'ont senti, et elles se sont retirées à l'écart pour le cacher sous les fleurs... de la sainteté.

Il y a des hommes qui ne connaissent qu'un élan; puissent-ils ne pas connaître l'autre! En nous il est comme deux âmes; heureux ceux qui ne portent que l'âme qui veut connaître... Sauvez-vous, sauvez-vous dans la puissance si vous reçûtes, sur la terre, cette autre âme qui veut aimer. Ou si déjà le bon sens a pu atteindre votre cœur, retirez-vous de suite en Dieu...

Cœurs si tendres, prenez donc garde à la douleur, elle sera si pénétrante avec vous; elle vous traitera presque comme les saints. Mais voyez jusqu'où va votre amour! et cet attendrissement qui ne vous quitte plus, et cet émoi qui vous fait mourir... Il faut que tout cela rentre dans votre moi. Impo-

(1) Il ne faut pas croire que la puissance et l'amour suivent deux lignes parallèles jusqu'à l'infini, sans se rencontrer. Elles y arrivent au contraire par un cercle dans lequel elles aboutissent l'une à l'autre. La plénitude de l'amour devient la puissance, et l'apogée de la puissance se change aussitôt en amour. On trouve même des traces de cette loi sur la terre, ou, comme on l'a pu remarquer, les fils tiennent avant tout de leur mère, de même que les filles ressemblent plus à leurs pères, de caractère et de tempérament.

La puissance et l'amour sont de toute éternité unies; dans le temps seul est la division du travail. Le relatif n'est offert qu'à la faiblesse de l'homme... Si au fond il n'en était pas ainsi de ces deux énergies de l'absolu, comment les Personnes divines eussent-elles trouvé dans leur trinité l'unité vivante de Dieu? Les relations intrinsèques de la substance sont remplies des merveilles toutes divines de l'union.

Digitized by Google

sez-vous bien vite mille sortes de tâches et de peines, comme les personnes parfaites... et vous pourrez continuer d'aimer.

Car il est inutile à l'homme de saisir un bien de tout son cœur: tout son cœur d'un autre côté sera saisi par l'amertume ! Le plus souvent, celui qui est en paix dans l'amour, s'apauvrira; celui qui est content dans la gloire, souffrira; celui qui est joyeux dans la fortune, la perdra. L'homme ne saurait goûter la paix plusieurs jours... Dès que la vie ne lui coûte plus rien, elle lui devient inutile (1)...

Souvent l'âme qui a le plus connu d'amertumes dans la vie est celle que Dieu n'a pu quitter un instant. Tantôt il se passait quelque chose de merveilleux pour le Ciel... il fallait recevoir le métal pendant qu'il était en fusion... une vertu de plus a germé dans la dernière douleur... De tout ce qui se fait en vous, n'emportez qu'un attendrissement ! Ah ! si vous saviez comme Dieu aime ses âmes !

Douleur, oui tu es profonde... tu es la racine par laquelle je me prolonge jusque dans l'élément vivant... Ta flamme invisible me trace le sentier impénétrable à travers les esprits !... Traversons les ardents labyrinthes, emporte-moi jusqu'aux sources de l'être... Va ! puisque je suis né ! ! ! . . . . . Sainte douleur, ah! si peu..... et d'ici construire dans l'infini !... Je veux être avec toi, je te suis, je t'admire, je t'aime, ô douleur ! nous ne nous séparâmes jamais ! Tu es ma conscience et mon cœur, mon émotion et ma force, ma confusion et mon transport, mais toute ma grandeur et ma foi... O c'est toi qui m'as donné mes larmes ! !

(1) Celui qui ne va que par espoir, se plaindra de mon discours; mais celui qui prend sa croix et suit son âme, me le pardonnera....

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

L'OBJECTION A LA DOULEUR VIENT DU POINT DE VUE DU TEMPS.

Nous vivons loin de l'infini..... Le temps, ce brouillard qui voile tout pour le mérite, cache la terre et le ciel. La foi nous retient par un fil; mais l'amour en s'éloignant le brise... Le cœur qui s'est détaché, roulera loin de l'Absolu. Ah! combattre dans les ténèbres... J'ai vu des hommes épouvantés par la douleur! Ils disaient, car ils n'avaient plus dans les mains que le fil de la logique :

— Qu'est-ce que la vie? travailler! Pourquoi faut il que je travaille? Et souffrir!! Pourquoi avoir créé le bonheur? pourquoi en faire croître l'idée comme la plus belle pensée de l'homme? Vivre, pour souffrir, pour blasphémer, pour me perdre moi-même... Je ne cherchais pas à naître! Créer pour créer le mal; et, par une ironie cruelle, charger l'être lui-même de se multiplier dans le malheur... Quel instinct maudit est à la source des choses! Et, qu'est cette Source elle-même? Ne produire que pour détruire... détruire... quel mot! Ignoble tache sur la création, la mort!... Moi qui vis, où peut être mon désir de vivre? Dieu, si tu es, tu peux rendre l'homme heureux; pourquoi ne le fais-tu pas? Car, comment sortir de la pensée : Si tu es bon, pourquoi le malheur est-il? Fais-nous mourir; propager le genre humain n'est-ce pas propager la mort, et reculer les tristes rivages du sang! Vois! le grand fleuve de la vie ne fait que charrier mal sur mal vers les monstrueuses dunes de son horrible confluent..... Si du moins l'homme pouvait s'anéantir! ce serait sa plus précieuse prérogative... Ton imprévoyance infinie ne la laissa pas même au mal!!! — (1)

(1) Méphistophélès entrant chez Faust, lui dit aussitôt : « Je suis l'esprit

Digitized by Google

Telles se montrent en effet les choses à celui qui n'a point compris le mystère sublime de la vie...

Il serait aisé d'écraser d'objections le fait de la douleur, si l'on se mettait au point de vue du temps ! Je crains que ceux qui montrent cette impatience ne soient plus en peine de leur moi que de leur cœur ! Prenez-y garde ; j'ai vu souvent celui qui s'écoute, lorsque la douleur le frappe se renverser du côté du mal. L'égoïsme est comme une pierre au fond de l'âme qui fait ressauter l'instrument divin !

Si dans la création vous voyez Dieu, si dans l'être en un mot vous retrouvez l'absolu, reconnaissez la légitimité de l'existence !

Il faut vouloir de l'être, ou la lâcheté ne serait pas avouable ! Certainement l'épreuve est complète, et la douleur descend aussi avant que notre âme ; mais depuis quand possédons-nous notre substance !...

La création est la grande tentative de l'Absolu : il faut vous y prêter ! Qui refuserait de combattre avec l'infini !... Ah ! vous vivrez, puisqu'à toute heure vous pouvez faire quelque chose pour le Ciel !... Quand nos pères n'étaient que barbares, ils donnaient d'un seul coup leur vie pour ce mot d'immortalité ; ne saurions-nous donner la nôtre pièce à pièce, par la douleur, pour la réalité des espérances immortelles !

Mais celui qui souffre et qui ne porte pas un grand cœur, prend vite la cause de l'homme. Il voudrait établir avec justice la part du bien et du mal. L'humanité, si noble et si infortunée, il ne peut le dissimuler, est enchaînée au malheur ; et Dieu lui semble bien sévère. A son insçu la rancune prend peu à peu en lui toute la place de l'amour.

qui toujours nie, et certes avec raison ; car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines, et ce serait mieux s'il n'existait rien. »

Première Partie.

Digitized by Google.

Ah ! s'écrie-t-il, cette existence si amère est-elle réellement un bien ? et si je songe que le genre humain pourrait-être en partie perdu..... Mais au fait, voudrais-je moi-même être assis aux Cieux à côté des ignobles et des scélérats ?... Il faut bien que le mal se perde !..... Il est évident que l'homme fait du mal : et il est évident qu'il devait être libre !...

Doutant alors de l'excellence des destinées, il secoue tristement la tête, comme s'il disait : Peut-être eut-il mieux valu que l'homme ne fut pas ! — Sincèrement, la question n'est-elle plus que là ? Dieu l'a résolue : il a créé ! ! Fils de l'Etre, vous perdriez l'espoir !

Soupçonner la valeur de l'être, quel oubli de l'absolu..... Tu es, a dit Goëthe, tiens-toi heureux de cette idée !

Mais comme la douleur est irrésistible et souvent surabondante, la volonté et le cœur la regardent avec effroi. Le Juste s'écrie quelquefois dans son amertume : « Dieu n'aurait-il pu créer de telle sorte que le mal n'eût pas existé ? » Mais il a bien fallu que Dieu créa l'homme libre ! Or, la liberté n'est que le pouvoir remis à l'homme de faire le bien quand il aurait la possibilité de faire le mal : et l'homme a voulu faire le mal...

Toutefois la question se poursuit ainsi : « Dieu n'aurait-il pu donner à l'homme une volonté libre également, mais en l'entourant de si grands secours qu'elle se fut immanquablement portée vers le bien ? » Eh ! certainement non, puisque l'homme aurait été moins libre, conséquemment moins méritant ! Le degré de liberté ici-bas fait notre degré de gloire dans l'absolu (1).

(1) Toutefois il faudrait faire attention qu'on ne peut mettre en question les lois premières, sans blesser la raison. Notre intelligence veut-elle se porter juge dans l'absolu ? Si nous soulevons le doute des premières notions rationnelles, comment pourrons-nous, ensuite, nous servir de la raison ? Les lois du monde physique répondraient au besoin de la perfection

Digitized by Google

Enfin cette perpétuelle inquiétude se réfugiera dans une dernière observation : « Dieu, dans tous les cas, prévoyait notre chute ! » Eh bien ! il paraît qu'il était nécessaire que l'homme fut repris de plus bas... Dieu avait bien donné la liberté à l'homme ; mais s'il fallait que l'homme perdît cette liberté et la refît lui-même pour qu'elle fût réellement et radicalement libre ! De même ne voit-on pas l'enfant quitter ses dents de lait pour prendre celles qui viennent avec la force d'âge ?

La liberté est précisément ce qui ne peut se donner : elle ne saurait être qu'acquise. C'est la force qui s'emploie d'elle-même et qui ne vient que d'elle-même. La causalité qui ne sortirait pas de soi, ne serait pas causalité... Et d'abord l'homme n'étant pas, il fallait qu'il fut créé, créé avec la liberté précisément d'accepter et de prendre son humaine et personnelle liberté !

Pour avoir sa valeur dans l'absolu, il était nécessaire que l'homme fut le fruit de ses œuvres, et pour qu'il fut le fruit de ses œuvres, qu'il concourut à sa raison d'être. L'homme fut créé en puissance : et il fallait bien qu'il fut créé, ce premier point était le levier de ses efforts ultérieurs. Mais créé, cela ne venait pas de lui ; n'était-il pas nécessaire que ce premier point fut brisé pour que l'homme le refît ! N'est-ce pas de la sorte que l'artiste brise la statue de terre qui vient de donner l'empreinte au moule indestructible des flancs duquel sa nouvelle statue va sortir !

Dieu ne créa la liberté qu'en lui disant : Sois libre! L'homme ne pouvait être achevé. Au lieu de nous créer plus, Dieu a dû

des lois du monde moral : dans le cas où notre esprit ne saurait suivre la portée de la notion éternelle ; notion de laquelle tout descend en ligne directe. Il ne faut pas se défier de l'être : IL EST !

« Ce que nous ne connaîtrions pas dans une matière si haute, dit Bossuet, ne devrait pas affaiblir en nous ce que nous en connaissons si certainement. »

Digitized by Google

nous créer le moins possible : là était notre grandeur avenir ! Et en dernière analyse, l'homme est même revenu sur son être pour détruire ce qu'il n'avait pas produit... car le fait est là ! De cette manière, toute sa liberté lui appartient ! Le néant n'a pu demander l'être, ni le prendre, ni l'accepter. Mais l'homme a perdu l'être ; alors il l'a redemandé, accepté et repris. Une liberté essayée à ce titre peut être désormais pesée aux balances de l'absolu ! (1)

Dieu sait qu'une telle importance s'attache à notre liberté que, pour rendre notre mérite entier, il n'a même pas imposé la foi, la foi sans laquelle l'homme ne peut rien ! La civilisation, qui est tout sur la terre, sera également offerte à la liberté : il faudra qu'elle soit inoculée par l'homme, et le navire qui traverse les océans ne sait pas ce qu'il porte ! Dieu, dans sa loyale administration du monde, évitant tout ce qui pourrait le trahir à nos regards et entraîner notre assentiment, laisse passer avec grand art une multitude de faits derrière lesquels sa Providence se tient absolument cachée. Enfin, il a su éviter de déposer de sa propre main les hommes sur la terre; tenant à leur montrer encore qu'ils naissent du vouloir et des soins les uns des autres, et que les origines de leur existence se cachent dans les profondeurs de la liberté et de la solidarité humaines. L'unité de chute, comme l'unité de rédemption, se rattache du reste à ce grand mystère de l'être.

Le mal ! le mal !... Ah ! qui sait ce que c'est que le temps ? Songez que le mal est un fait ! c'est bien grave un fait : être entré dans l'ordre de l'absolu ! (2) Le mal doit-il se perpétuer

(1) La liberté ! c'est là le grand point à veiller. Dieu ne peut se tromper lui-même... Ne remettant à l'homme qu'un simulacre de liberté, il ne lui reviendrait qu'un simulacre d'amour ! C'est la question même de la création.

(2) Le poète allemand met dans la bouche du diable cette parole, qu'il dit

Digitized by Google

et faire partie de toutes choses pour allumer la vie de la douleur au sein de ce qui n'est pas éternel ?. Est-il le sel de tout ce qui a vie dans les efforts du relatif?. Je ne sais, je ne sais... Mais peut-être les méchants serviront-ils à la Gloire quand on saura de quel point il a fallu les ramener... Peut-être rehausseront-ils la Joie quand on verra quelle effrayante liberté ils ont conduite vers Dieu... Il est grand l'amour de ceux qui aiment dans la douleur !

Oh ! vous pénétrerez dans le sens de cette parole inouïe : « Il y aura plus de joie au Ciel pour un seul pécheur qui fait « pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont « pas besoin de pénitence »... Il est donc bien grand ce pécheur ! Pourquoi faut-il aux yeux de Dieu que l'homme ait besoin de pénitence ? Pourquoi les plus glorieux saints, au lieu de devoir leur origine à l'innocence, furent-il d'abord de grands pécheurs ? Pourquoi, pourquoi enfin cette parole qui décèle l'infini : *Ubi abundavit delictum, ibi gratia surabundavit* ?

Le mal ? la chute ? Qu'y a-t-il là, que Dieu qui les prévoyait ne se soit pas arrêté devant la création ?... S'il est permis, suivons encore quelques pas cette incomparable question.

CHAPITRE XII.

POURQUOI LA CHUTE ENCORE AVANT LA DOULEUR.

Dieu créa l'homme afin qu'un être magnifique, entrant dans sa Société, vint lui offrir un noble amour. Et Dieu voulut qu'il fut issu de sa grâce, c'est-à-dire de son propre Sang.

avec amertume : « Je suis une partie de cette force qui *veut toujours le mal*, et qui *fait toujours le bien*. »

Digitized by Google

Ah ! que l'homme doit avoir une grande âme !... Il a fallu que la douleur, ouvrant dans son cœur des abîmes, reculât les bornes de l'être devant ce titan immortel.

Car la mesure de l'effort est celle de la liberté ; et la liberté de l'âme, son angle ouvert dans l'Infini...

La liberté n'est pas un don ; la liberté est d'elle-même, à l'image et ressemblance de Dieu ! Si l'infini avait pu se répéter hors de lui, Dieu n'aurait pas eu recours à un mode de création. Le créé, c'est le relatif ; il faut qu'il ait ses bornes ! En créant l'homme entièrement, Dieu l'eût jeté dans la condition toute contraire à l'absolu... Convoquée pour l'immortalité, l'âme devait tenir de son acte ce qu'elle ne pouvait tenir de son être. Il fallait à l'ami de Dieu un motif réel à la Gloire !

Ne pouvant se devoir sa substance, l'homme se devra sa personne.

Delà, Dieu nous créa le moins possible. Il sacrifia en nous la nature, pour mieux nous remplir de la grâce. Et l'homme devait être créé d'autant moins que, s'il revenait sur son être pour détruire ce qu'il n'avait pas créé, le mal qui accomplirait cette cruelle opération, allait ouvrir plus haut dans l'amour une source surnaturelle... Il faut voir les faits, et non pas s'arrêter aux mots ! Car ceux qui n'aperçoivent de la chute que le mal et la douleur, pensent qu'au lieu de créer l'homme si faible et si prêt de faillir, Dieu aurait bien pu le rendre aussi parfait que les anges, et surtout aussi heureux ! L'homme plus heureux, il leur semble que tout serait dit...

Il est rare qu'on ne fasse pas la bévue de mettre sur le compte de Dieu tous les inconvénients du relatif, conséquemment toutes les difficultés qui tenaient à une création. Au commencement, on l'oublie, l'Absolu seul devait exister, et déjà il a fallu en braver les conditions éternelles pour qu'en

Digitized by Google

dehors un nouvel être fut admis à l'existence, surtout un être qui porte l'absolu quant à l'acte !... Si, nous laissions arriver jusqu'à nous la clarté rationelle, nous verrions les attentions de l'infinie Sagesse !

Et d'abord, Dieu n'a pu nous créer immédiatement dans le bonheur et dans la gloire, comme le demandent avec l'empressement de l'ignorance tous les hommes égoïstes et avides de jouir. Les Intelligences célestes qu'il avait par bonté toutes créées en cet état, ont été en proie à un orgueil si complet que leur chute a passé jusqu'à présent pour être irrémédiable (1). Et ensuite, l'homme fut même, à ce qu'il paraît, créé trop près de cet état, puisqu'il donna aussitôt prise à un si fort orgueil ! Le Dante a dit ce mot d'Adam : « L'homme qui ne naquit pas en se damnant damna toute sa race » !...

L'orgueil naîtra toujours de la sottise de celui qui ne sait point ce qu'a coûté son existence, et de la faiblesse de celui qui n'a point formé de lui-même l'amour et la volonté dont se constitue notre âme. On parle beaucoup de liberté, il faudrait comprendre tout le sens de ce mot !

Pour devenir quelque chose de grand, il faut s'être commencé faible. Le propre de la liberté est de n'avoir point d'ancêtre. L'humilité est la force de ce qui est libre. On le

(1) « Dieu dès l'origine, dit Bossuet, et avant tout autre nature, en avait fait une qui devait être la plus belle et la plus parfaite de toutes : c'était la nature angélique. Et dans cette nature parfaite il s'était comme délecté à faire un ange plus excellent et plus parfait que tous les autres : sous Dieu l'univers ne devait rien avoir d'aussi beau ! Ange malheureux, qui êtes comparé à cause de vos lumières à l'étoile du matin, comment êtes-vous tombé du ciel, dit Isaïe ! (Is. XIV, 12).

BOSSUET *Trait. de la Concupis.*, ch. XXIV.

A cause de vos lumières, quel sujet profond de méditation sur la manière dont l'homme vient en ce monde, et sur ses misères durant la vie ! Tout ce que j'ai dit dans le chapitre où j'ai parlé du Travail et de la faim me revient à l'esprit....

Digitized by Google

voit même ici-bas pour la fortune comme pour le génie et la vertu. Les pierres de la base sont les plus lourdes à remuer! Celui-là en atteindra la perfection, qui a su poser les fondements de son être. L'amour ne doit naître que de lui-même; et c'est bien là son mérite. Il faut qu'il ait été créé le plus petit; c'est la seule condition pour qu'il s'élève à l'Infini. Pénétrez avec cette pensée les origines insondables...

Aussi, j'ai remarqué dans les Ecritures deux jugements inexorables. Le jugement qui fixe le sort dont les divins Esprits n'ont pu se relever, jette un jour sinistre sur les premiers plans de la création ; et celui qu'en dernier lieu l'Evangile a porté contre les riches de la terre, projète jusque sur le plan où nous sommes une lueur qui épouvante... Dieu se voit donc obligé de tenir de son côté les êtres aussi faibles que possible, afin de tout laisser faire à leur liberté. Il n'y a de solide en l'homme que ce qu'elle a fondé !

Et l'absolu, au lieu de nous donner l'être tout fait, nous envoie la grâce...

Ah! la bonté de Dieu s'est arrêtée bien à temps... Parmi nous, ce sont ceux à qui il a donné le plus qui font le moins: Voyez les riches ! ne cherchent-ils pas à éviter toute peine, même lorsqu'il faut louer Dieu! C'est cette frayeur de la douleur et de la peine qui établit si vite leur infériorité. La fortune tombe des mains qui fuient la fatigue, et, ainsi que l'intelligence, échappe aux enfants dégénérés dans une éducation sans vigueur. C'est toujours le plus humble qui travaille, le plus simple qui s'élève, et l'être faible songe le premier à aimer.

Qui oublierait que Caïn, le premier né d'Adam, fut engendré dans le paradis terrestre !.. Dieu n'a pu suivre sa bonté... plus son amour s'avance en nous, moins notre liberté a de place. La grâce ne verdit en sûreté que sur la tige qu'elle a formée. Dans l'énivrement des dons de la nature, l'âme

Digitized by Google

s'enfle et puis succombe. La créature doit être réduite à son germe... Hors de l'infini, tout don n'est qu'une proie à l'orgueil ! Même après notre création, le Ciel le vit avec douleur !... L'amour, l'amour avait encore trop accordé : il fallait que l'infini donna moins, et l'homme davantage. Dieu jugea le Déluge nécessaire... Pour la troisième fois le relatif fut ramené plus près du néant (1) !!

Au début de la création, l'âme devait être sans doute beaucoup moins homme, beaucoup plus ange; et préparer ainsi la transition de la création antérieure. Le nouveau germe émis par Dieu a tout franchi..... Delà, la rédemption est devenu inévitable. L'homme est entré dans un ordre nouveau, et en quelque sorte imprévu. L'amour au fond le savait bien... Un Dieu de bonté et d'audace a voulu la liberté !...

La liberté a remis l'homme tout à faire. La création a commencé, il faut que l'âme reprenne son commencement ! Eh ! l'homme ne s'admet pas lui-même, comment admettrait-

(1) Regardez comme, sous ses voiles si beaux, la Bible nous laisse des traces remarquables des choses primitives quand, arrivant au déluge, elle en montre le motif dans ces *Géans, issus des fils de Dieu* qui peuplaient alors la terre ; de ces hommes ajoute-t-elle, « redoutables et rénommés dans les anciens jours » (Genès, chap. VI).

Les hommes primitifs, dominant encore la nature, et plus forts que les lions mêmes, firent passer dans le mal toute la vigueur de leur corps. *Toute chair avait corrompu sa voie.* Le cœur et la raison s'étant éteints, cette race dans la force et dans l'esprit fut devenue démoniaque.

« Dieu, comme le dit si magnifiquement l'Ecriture, se RÉPENTIT ; et, ému de douleur au dedans de lui-même, il dit : j'ôterai de la surface de la terre l'*homme que j'ai créé.* » (Genès, chap. VI).

De sorte qu'après le déluge les hommes furent moins beaux, moins puissants par l'esprit, et appelés à une moins longue vie. « Mon esprit ne demeurera plus dans l'homme, et ses jours ne seront plus que de cent vingt ans. » (*Genès, id.*) La science, venant remplacer l'intuition, nous donne une idée juste du régime sous lequel l'homme a passé.

Digitized by Google

il en lui ce qu'il n'aurait pas formé ! Il faut que sa nature *tombe* : il ne doit être composé que de grâce et de liberté !..... (1) Ah ! ne t'étonne plus de l'ardente continuité du travail ; il est besoin que la liberté revienne sans cesse sur toi-même, qu'elle ait tout vu, tout repassé ; qu'elle ait repris les avances que Dieu a faites, car tout s'écroule qui n'est pas tenu par sa force...

Autant elle agrandit l'âme, autant elle ouvre le vase d'or où la grâce peut, cette fois ! se répandre au gré de l'Amour...

Toutefois Dieu dut créer l'homme bien ; c'est-à-dire en pouvoir de ne pas pêcher. Il appartenait à l'homme, après cela, s'il se laissait cheoir jusque vers les racines de sa liberté, de se reprendre en sous-œuvre dans le tréfonds de la douleur. En cette manière, c'est lui qui a accepté le genre d'épreuve qu'elle impose ; en même-temps qu'il a voulu les fins dont elle accroît son être. Dieu fit l'homme, l'homme fit le mal, personne ne fit la douleur ; elle naquit des embarras du relatif passant à l'existence immortelle.

Delà la Chute fut laissée en quelque sorte au libre arbitre de l'homme.

Avouons-le donc aujourd'hui, à notre honte aussi bien qu'à notre gloire, c'est l'homme qui s'est mis dans la nécessité de reprendre son être de plus loin, et conséquemment avec plus de mérite devant Dieu ! Aussi, les Cieux ne tardèrent-ils pas à envoyer à ce noble fils de l'Etre un secours tiré d'une source d'amour plus profonde que celle même d'où sortit la création... O FELIX CULPA ! s'est écrié un Saint. Et l'Eglise le

(1) Voilà donc pourquoi ce christianisme si merveilleux veut abolir en nous la nature !...

Qu'aujourd'hui je comprends bien pourquoi il fut la religion de la douleur en même temps que de l'amour, pourquoi la très-sainte Église prêche toujours la pénitence !

Oh! gloire à toi, qui as mis la liberté dans nos veines !

Digitized by Google

répète après lui dans ses hymnes de fêtes..... Nos plus beaux titres de noblesse viendront des droits de la douleur ! Le Christ les a suffisamment reconnus...

Courage, nobles âmes ! L'homme se crée une nouvelle vie de sa vie même ! La douleur décompose la première matière, qui est l'orgueil. Car le créé doit disparaître... il n'est qu'une première mise de fonds (1). Dans l'infini la substance était d'elle-même, le Verbe ne fut point créé : *Genitum*, *non factum* ! Eh quoi ! il emprunta notre nature pour nous enter sur la sienne !... Quelle essence Dieu a-t-il rêvé dans les Cieux ?.... Mais avez-vous sondé cette parole dite à l'homme : MON FILS !!.. Je le dis, je le dis, vous ne savez pas ce que c'est que la douleur... Le travail prépare ici-bas un être qui, plus sublime que l'Ange, ne tombera plus de l'infini ! (2)

Tendres âmes, concevez-vous maintenant pourquoi Dieu, tout en prévoyant la chute, ne s'est point arrêté devant la création !... Encore ne savez-vous pas les conséquences que l'Absolu, dans son système infini, va rattacher à la seule liberté de l'homme ; encore n'avons-nous pas dit la portée des mérites renfermés dans le mystère insondable de la douleur !

Ah ! la question n'est pas sur la douleur, mais sur l'effrayante quantité dont l'âme en est environnée lorsqu'elle vient sur la terre...

(1) Connaissant bien toute l'histoire de la création, la grande voie du Dogme a dit : « Le Père nous a *créés* ; le Fils nous a *rachetés* ; le Saint Esprit nous a *sanctifiés*. »

(2) Je vous parle comme je sens... mais que je serais malheureux si ma pensée faisait naître autre chose en vous qu'une profonde humilité ! Car en entrevoyant ces merveilles, mon esprit vient de goûter, avant que la mort lui en ait marqué le temps, la joie de l'immense Bonté...

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

UNE IDÉE SUR LE GRAND PROBLÈME.

. . . . . Ah ! s'il faut une fois
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix ....
. . . . . .
Toute âme a son secret qu'elle vient révéler.....
DE LAMARTINE. HARMON, XI.

Je cherche un trône ici-bas plus solidement fondé que celui de la douleur...

L'homme a ébranlé bien des choses ; il a mis fin à de puissants règnes, renversé de formidables lois ; jamais il n'a rien pu contre la souveraineté de la douleur. Depuis six mille ans il a tout essayé pour échapper à sa domination ; il a traversé les temps, quitté les lieux, passé sous de nombreuses civilisations : les temps et les civilisations ont été remplis de ses larmes, et ses larmes sont encore le tribut le plus sûr qu'il puisse offrir à l'Avenir...

O roi de la nature, tu n'es donc pas le roi de la douleur ! Quoi ! te voilà comme à ton premier jour !... C'est elle encore qui te reçoit à la porte de la vie et te dépose dans le berceau ; elle qui te conduit au dernier pas et te referme dans la tombe ! Que dis-tu de sa fidélité !... Ah ! celle-là n'attend point pour toi que ses eaux amères découlent des événements, elle en a d'avance posé les sources sur tout le chemin de la vie : Homme, tu sais que tu es appelé à pleurer ton père.. à pleurer ta mère.. à pleurer tes amis.. souvent ta femme et tes propres enfants, en attendant que la mort vienne sécher tes larmes ! car la mort a soin d'arriver lorsque la douleur n'a plus de prise sur toi.

Digitized by Google

Telle est l'existence humaine ; si vous en convenez ! Confrontez-la avec la souveraine loi de l'infini ; comparez notre condition avec la condition éternelle ! Mais Dieu peut-il créer un être pour qu'il pleure ? Faites attention que la douleur, c'est tout ce qu'il y a de plus inouï ; l'être n'a que des habitudes de félicité. Si donc au sein de l'œuvre produite par l'Infini, si, franc au cœur de la création, la douleur est fixée, c'est qu'elle doit y être pour un fait d'une portée incroyable... Dans l'être, la douleur ? le relatif ne peut entraîner cette différence...

Examinez une chose encore. L'homme, certes ! est étrangement mauvais, puisqu'il n'a fait le mal que par manque d'amour. Eh bien ! quoiqu'il soit dur de le louer, une fois sachez ce que c'est que l'homme :

Au sein de l'amour et des plénitudes du beau, Dieu, agit dans un énivrement infini, et la plus inaccessible de ses perfections n'est que l'acte le plus simple de sa divine nature. Mais, l'homme ? être, et séparé de l'infini ! âme, et privée du bonheur ! Puis, emporté, loin de Dieu, dans les déserts du relatif, et laissé là sans connaissance au milieu de la nuit... Cette nature qui, pour découvrir simplement sa beauté, lui demande un acte de génie, est sourde, muette, ingrate, et, conduisant le rôle jusqu'au bout, barbare aussitôt qu'elle le surprend sans défense... Lui, délaissé, sans témoin, pauvre ciron presqu'écrasé sous la douleur qu'il ne comprend pas, et comme perdu au fond de l'abîme, il a encore un regard pour chercher le beau, et sa conscience tressaille en découvrant le bien !.. Jamais il n'a vu Dieu, et il l'appelle... il se lève, il roule le rocher de la vertu pour arriver jusqu'à lui... Oh ! l'être !!. l'homme ne peut voir d'ici comme il est sublime : Dieu, au sein de la gloire, est en admiration devant ce que fait l'homme, au sein de la douleur..... Infini ! infini ! réjouis-

Digitized by Google

toi, si un homme dans les ténèbres de son cœur, a su retrouver ton sentier. !! (1)

Le christianisme ne vous a pas dit son dernier mot... attendez que les âmes se conduisent par l'amour !

Dirai-je encore qu'il est un mot dans la langue, remarquable après celui de Dieu, mot qu'on n'applique même pas au Ciel : ce mot fut inventé pour l'homme ! Le *Sublime*, consiste dans la liberté aux prises avec la destinée, ou avec les passions. Les transports de l'ôde, le cri de la tragédie, le dernier coup d'aile de la poésie, ne sont que pour atteindre le sublime. Dieu est infini, l'homme seul est sublime ; car l'homme seul peut s'élever au-dessus de lui-même ! On n'est sublime que devant la douleur, ou devant la mort !... (2)

Ce n'est pas tout. N'avez-vous point observé vous-même une chose bien grave, c'est que cette même douleur est tout-à-fait hors de proportion avec l'homme ? Il faudrait si peu de douleur pour purifier un être ! qu'elle éclate aujourd'hui dans une âme, qu'elle l'ait entièrement renouvelée, il semble que tout soit achevé. Mais voilà que demain la douleur revient, et elle revient ainsi avec les trois cent-soixante jours de l'année, et durant toutes les années de la vie. L'intarissable amertume coule sans fin, débordant au loin l'existence. Et l'homme, du faîte de ses destinées, aperçoit balloter sa vie comme un faible point sur l'immense Océan de ses douleurs!.....

(1) « Si l'apôtre S. Paul, s'écrie Bossuet, a dit que le fidèle est un spectacle au monde, aux anges et aux hommes, nous pouvons encore ajouter qu'il est un spectacle à Dieu même. »

Fragm. du Serm. de Bossuet *sur le bonheur du ciel*, tom. III.

(2) La personnalité n'a tant de prix aux yeux de Dieu que parce que l'homme l'a toute faite ! Chaque homme a de lui-même une grande estime, et il a bien raison si c'est l'humilité qui lui fait lumière !

Digitized by Google

La remarque que vous avez faite pour la douleur est à faire pour la liberté. Elle se trouve également dans une disproportion inexplicable avec l'homme. Faites-y bien attention, il ne fallait qu'un seul acte de pleine et entière liberté pour fixer dans un être la responsabilité (1). Que l'homme donc soit mis une fois à l'épreuve et qu'une fois il en sorte victorieux, n'a-t-il pas décidé de la direction de son être et du choix de son cœur ? Mais voilà qu'aussitôt l'épreuve reparaît, et elle reparaît à toutes les heures de la vie. Sans doute que l'homme fit peu pour planter l'abre du mérite en lui : mais enfin il a fait tout ce que lui demandait l'absolu ; alors, à quoi bon le refaire ? Cependant la fertile épreuve se multiplie sans fins, dépassant mille fois la valeur de sa vie. A chaque pas l'homme dépose le socle d'une nouvelle responsabilité, et à l'extrémité de la carrière, il n'aperçoit dans l'immense plage que lui seul pour prendre place sur tant de constructions!.....

Ah ! pourquoi la liberté recommence-t-elle toujours ? et pourquoi la douleur ne finit-elle jamais ?.. Puis-je dire que mon cœur, une fois rempli par l'amertume, ne s'en remplira plus ? la mer passerait sur l'éponge glonflée sans y ajouter une goutte d'eau, mais mon cœur se sèche de lui-même pour mieux être replongé !... Puis-je dire que ma liberté s'abattant sous l'épreuve ne se relèvera plus ? le burin tombe en poussière avec le roc qu'il a percé, mais ma liberté se reforme elle-même pour mieux recommencer!... Que je m'élance au dehors, que je m'enfonce au dedans, partout, partout l'immense douleur..... C'est là une question !

(1) Comme les théologiens pensent que cela fut pour le premier homme, dont un seul acte devait décider du sort de la nature humaine. Ils présument que s'il n'y avait pas eu chûte de la part du premier homme, toute sa race s'en fut préservée. Le relatif commençait : l'essai était là !

Digitized by Google

Sur cette effrayante disproportion au sein de l'homme je n'émettrai qu'une simple vue :

L'homme aurait-il autant de grandeur, s'il n'était chargé que de son propre poids ! La liberté, cette énorme puissance confiée à un être si frêle, pouvait-elle ne servir qu'à celui qui l'exerce ? La douleur, cette épreuve aussi redoutable à l'être que le néant, pouvait-elle ne profiter qu'à celui qui la porte ? L'Eglise ne nous a-t-elle pas appris que par le sublime phénomène de la communion des saints, la communication des biens spirituels est établie entre toutes les âmes qui travaillent encore sur la terre, celles qui règnent dans le Ciel, et celles qui se purifient dans le Purgatoire.

Nous communiquons avec les âmes qui règnent dans le Ciel en ce que, les invoquant par nos prières, elles intercèdent pour nous auprès de Dieu et que nous participons à leurs mérites. Nous communiquons avec les âmes qui se purifient dans le Purgatoire en ce que, leur appliquant nos prières, nous les soulageons par nos bonnes œuvres et les faisons participer à nos mérites.

Ce dogme sur lequel reposent la force de ceux qui vivent et l'espoir de ceux qui meurent, ce dogme qui lie le Ciel à la terre et la terre avec les lieux définitifs de l'épreuve, repose lui-même sur la liberté. Alors ces trois hommes, l'homme triomphant, l'homme militant et l'homme souffrant, ne forment qu'un seul être dont un pied s'est déjà posé dans le Ciel. C'est ainsi qu'à la lumière de l'infini, tous les hommes reparaissent les membres les uns des autres. Les mérites de chacun se répandent sur tous, dans ce mystérieux corps, par le canal de la reversibilité, véritable rétablissement de la circulation du sang de l'humanité. Une aussi merveilleuse reversibilité où pourrait-elle prendre sa source, si ce n'est dans une unité plus merveilleuse encore ; unité et solidarité de l'être, au fond, dont notre raison ne

Digitized by Google

saura jamais comprendre le vrai mystère en ce monde... (1).

Là n'est point toute l'idée... Il faut trouver ses racines ontologiques à cette antique et inébranlable doctrine des œuvres surabondantes, *Operum supererogationis*. Une telle pensée, recueillie par l'Eglise, ne sortit pas vainement des entrailles du genre humain !

Des mondes inombrables circulent au-dessus de nos têtes, des créatures inombrables doivent les habiter ; et toutes ne constituent qu'une seule création au sein de l'absolu. Dans la nature on ne voit qu'une loi, les êtres sont placés aux différents degrés de cette loi; et au sommet de l'échelle se trouve l'être qui les complète et explique toute la loi.

Or, comme l'univers physique, avec ses myriades d'étoiles éclairant autant de globes habités, se rattache, de système en système solaire, à un centre qui détermine tout; que savons-nous si le monde moral, avec ses myriades d'êtres placés dans le sentier de la création, ne se rattache pas, de races en races d'âmes, à une seule race qui décide de tout ? De même que, par l'unité de l'être et la communion des saints, une solidarité intime réunit tous les hommes qui ont habité ce globe ; que savons-nous si une solidarité universelle n'existe pas entre toutes les créatures intelligentes répandues sur les globes, à cette fin que l'homme, cet être

(1) Dans son chant du Paradis, le Dante exprime l'idée suivante :

« Dans le ciel de la paix se meut une essence, dont la vertu renferme l'être de tout ce que l'être lui-même contient.

« Le ciel suivant, qui a tant d'étoiles, distribue cette essence entre diverses substances, d'elle distinctes et en elle contenues.

« Les autres cieux disposent de diverses manières les distinctions qu'ils renferment, et les mènent vers les fins qui leur sont assignées. »

Le Paradis, chant IIe.

Digitized by Google

central, soit chargé à lui seul du don prodigieux de la liberté ?... Et toute la création porterait sur lui !!

Car, la liberté est quelque chose de si redoutable que l'Eternel a dû créer une race tout exprès pour en porter le terrible fardeau. Le principe ontologique de l'homme me semble aussi un principe cosmogonique fondé sur l'unité et la reversibilité universelle d'une même création au sein de Dieu. Ah ! la liberté, cette merveille du relatif, me paraît l'axe de la création entière !

Et, la douleur est quelque chose de si insigne qu'elle imprime un caractère sacré sur celui qu'elle touche. Le saint, cet être fondu avec la douleur, n'est-il pas l'homme suprême de la mission terrestre : seul parmi nous il touche aux sceaux de l'absolu et pose le cachet du miracle ! Et le Martyr ? cette âme ne serait-elle que pour son holocauste ? Ah ! l'homme, ce monarque de la douleur, me paraît le Pontife de l'Eglise infinie des esprits !

Les êtres innombrables qui remplissent le cercle majestueux de la création auraient été créés dans la beauté et la constante douceur du bien, attendant que, issu du même sang, l'être armé de liberté vienne obtenir par la reversibilité l'héritage promis à leurs esprits innocents, comme les pères et les mères méritent pour leurs jeunes décédés, et comme notre religieuse loi invite les vivants à mériter pour les âmes qui traversent les lieux du Purgatoire..... Et tous les êtres créés ayant été divisés pour aimer, sont répartis dans l'espace et le temps, afin qu'ils recomposent d'eux-mêmes la magnifique unité de l'octave éternel ; et l'univers entier serait attentif à ce qui se passe sur cette terre, lieu sacré du combat ; et l'homme, cette créature cosmogonique, serait le nœud de la création !!. — Voilà sans doute pourquoi le mystère de la Rédemption s'est accompli sur cette terre.....

Digitized by Google

Il était difficile de considérer une existence aussi surprenante que celle de l'homme sans pressentir quo des prérogatives d'un ordre incommensurable devaient s'y rattacher !

CHAPITRE XIV.

DOULEUR ET AMOUR : VOILA L'HOMME !

Sueurs de l'homme ! larmes de l'homme ! sacrées jusque dans le nom que vous prêtent les langues, auriez-vous le grand respect du genre humain si vous tiriez tout votre prix des motifs, presque constamment vains, qui vous ont fait couler? Ah ! que sont les motifs envoyés pour nous faire mouvoir : les choses ne trouvent leur valeur que dans le but, qui n'est point ici... Les dimensions de la douleur et de la liberté, me montrent les rivages où vont couler les sueurs et les larmes de l'homme !...

Mais l'univers m'en a peut-être plus dit que l'homme... Je l'ai vu, tout se ramène à cet être sublime, sur lequel Dieu semble résumer ses sollicitudes comme chaque astre du ciel, diriger ses rayons. Tout demande une place autour de lui ; jusqu'à ces globes environnants qui se plient sous la subordination apparente dans laquelle la petitesse, qu'inventa la distance, les fait tourner à nos yeux. Leurs feux secondaires s'allumant sur nos têtes au moment des mystérieuses paix de la nuit, semblent nous les montrer comme suspendus d'admiration, circulant dans l'orbe d'une prière immense autour du lieu libérateur...

Vois au loin... et cette terre, et ces cieux... la lune aussi harmonieuse qu'un chant... les étoiles comme des sons dans le silence infini... et dans l'azur la pourpre lointaine des

Digitized by Google

mondes... l'insaisissable partout répandu..... Homme, vois, vois, tout est si beau!! Dis, si pour ton seul agrément ces paupières fortunées ont jamais vu la lumière!

Ah! la nature n'a pu retenir sa pensée et garder le secret des Cieux... Quelle hymne chante le soir dans les solitudes du silence? J'ai écouté les bruits de la terre, ils me racontaient quelque chose d'inconnu; et j'avoue que je n'ai pu assister au spectacle de ses nuits sans êtres pénétré d'un frémissement immense et solennel. Poète, il faut me dire quel est ce grand secret de mélancolie que la lune aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers...

Et moi sur le haut de la montagne, j'ai entendu passer le vent comme s'il portait tous les soupirs des mondes. Et dans les cîmes des grands pins, et vers le bord de mes genêts, derrière le pan de ma muraille, comme auprès de ma porte close, toujours sa voix est revenue avec les mêmes gémissements, et mon âme m'a demandé ce que c'était:

— Ah! il faudrait que je fusse morte pour rester sourde à cette voix! Que je fuie sur les monts, que je traverse la plaine, que j'approche de l'Océan, la même plainte arrive à moi... Pourquoi le vent vient-il toujours gémir ainsi; il faut bien que quelqu'un lui ait donné cet accent?

Et je répondais à mon âme, écoute mon pressentiment:

Les divines hiérarchies brillaient dans leur pureté; et Dieu songeait aux êtres qui brilleraient dans leur mérite. Déjà l'éternelle pensée contenait les essences qui devaient être par vertu ce que l'ange est par nature: les Cieux restaient consternés d'avoir vu l'orgueil naître de la spontanéité du bonheur! Ah! l'amour ne tentera plus de faire échapper les esprits aux conditions éternelles. L'Absolu a des frontières redoutables: la douleur devient l'unique passage de la liberté! Les âmes rece-

Digitized by Google

vront le temps ; elles feront successivement en elles ce qui s'est identiquement opéré dans l'Être..... Alors l'Eternel demandât au Ciel bienheureux s'il n'y avait pas quelque Puissance qui voulut accepter la douleur pour la nouvelle création. Et les hiérarchies divines, se pressant tremblantes contre Dieu, restèrent dans le silence..... Dieu dit : Je ferai l'homme à mon image et ressemblance !

— Ah ! dis-moi quelque chose d'infini sur l'homme, parce que dans mon émotion je vis à une profondeur que ma pensée n'éclaire plus...

Mais le Dieu qui aime n'a pu voir toutes ses créatures éprouvées à la fois dans les douleurs de l'ineffable enfantement. Vers cette tendre oreille des Cieux, les cris de l'individualité naissante ne pouvait monter de tous les points de l'univers : reculer les bornes de l'être, c'était porter plus loin les confins du bonheur !..... Cependant l'infini, parcourant sa carrière éternelle, versait à profusion les sels de la vie sur les champs arides du néant ; et l'immense douleur, fécondant les germes des êtres, couvrait la création... Il fallait que l'onde amère se retirât de ses rivages pour rentrer dans son golfe le plus étroit ! Pour que l'éclatante joie, révèlant l'immortalité aux êtres, puisse briller sur l'univers, le filon d'or de la souffrance habitera les cœurs profonds..... Et Dieu enleva les racines des êtres avec toute leur solidarité !

— Ah ! dis-moi quelque chose d'infini sur l'homme, parce que dans mon émotion je vis jusqu'à une profondeur que ma pensée n'éclaire plus...

Et cette main de l'infini qui dans un germe mit tout l'arbre, et dans l'arbre une forêt, mit dans la souche toute l'espèce,

Digitized by Google

et toute l'œuvre de l'espèce. C'est ainsi qu'on vit sur la terre les Patriarches être la source des nations ; ils leur ont fait leurs destinées, de même que leur gloire et leur nom... Or, Dieu retirant le principe premier de l'être, la liberté, il le condensera sur une race de Rois, afin de lui confier aussi l'épreuve des innombrables nations des âmes. Cet être royal portera le sceptre de la liberté, et marchera enveloppé dans la pourpre de la douleur : en lui est le pouvoir de tous, en lui sera l'œuvre pour tous !... Alors cet être sera vu représentant sa race entière devant l'épreuve, afin que sa race à son tour soit chargée de l'imputabilité universelle. Car l'homme va être tiré du principe de l'identité de cette grande création portée dans les flancs de l'amour..... Et Dieu ayant conçu l'être cosmogonique, en lui les êtres se sont retirés dans leur essence !

— Ah ! dis-moi quelque chose d'infini sur l'homme, parce que dans mon émotion je vis jusqu'à une profondeur que ma pensée n'éclaire plus...

Fixé au bout de la chaîne électrique des êtres, l'homme se sentira un avec l'univers. Foyer central, dans sa souffrance, grand réflecteur, par son amour, il sera le Patriarche des mondes, et l'universel Adam. Pour lui révéler sa mission, Dieu descendra sur ce globe ; lorsqu'assumant toute la douleur des temps pour la faire tenir dans son cœur, et que portant la croix du monde, il gravira le Golgotha, une voix dira : VOILA L'HOMME !... Et l'homme s'écriera à son tour, si le calice ne peut se détourner, que Votre volonté soit faite ! Dès-lors la joie s'étendra, au sein des vastes cieux, sur les multitudes des âmes : car le fils ardent de l'être ira fonder dans le relatif une existence réelle, par la liberté, et lui tracer vers l'absolu des frontières éternelles, par la douleur...

Digitized by Google

Tout va mouvoir sur ce seul être ; Dieu a trouvé le point où doit tomber sa grâce, le Poème vivant de la création marchera dans son unité..... Et dans les traditions, l'homme sera nommé *Enosh*, d'un mot qui signifie Douleur ! (1).

— Ah ! dis-moi quelque chose d'infini sur l'homme, parce que dans mon émotion je vis jusqu'à une profondeur que ma pensée n'éclaire plus...

L'homme, la race, l'humanité, tous les esprits sont identiques. Car, Dieu les enverra dans les mondes sans rompre leur solidarité. Les différentes sphères de l'espace indiquent les divisions de l'homme universel, cherchant à se constituer. Les uns travaillent, les autres adorent, et par l'épée ou par la lyre, ils marchent ensemble à l'Absolu. Noble race cosmogonique, tu tiens le champ de bataille, pendant que les races fortunées gardent les sanctuaires de paix : car si le blasphème ou l'oubli sortent du choc de la douleur et de la liberté, de celle-ci les hymnes d'amour, couvrant les sons de l'imparfait, s'exhaleront sans fin vers Dieu..... Ainsi plusieurs demeures dans la Maison du Père, ainsi plusieurs vertus sur la beauté des âmes, pour les munificentes variétés des Cieux ! L'homme a, sans doute, la forte tâche..... mais quelsqu'ils soient dans les sphères, ici-bas l'homme a des enfants !!

— Ah ! dis-moi quelque chose d'infini sur l'homme, parce que dans mon émotion je suis à une profondeur que ma pensée n'éclaire plus...

(1) « N'est-il pas extraordinaire que le nom générique de l'homme, en hébreu, signifie douleur? *Enosh*, homme, vient par sa racine du verbe *anash!* »
DE CHATEAUBRIANT, *Gén. du Christian.*, liv. III. Vérit. des Ecrit.

Digitized by Google

La force de l'homme essayera donc une puissance au-delà de celle qui est en lui ! Il osera, pour point d'appui il a la grâce, et la liberté qu'il porte est le levier de l'infini. Qu'il parte ! Dieu fournira la nourriture, son cœur aura le pain d'amour. En envoyant ce soldat à la vie, Dieu lui offrira aussitôt l'arbre du bien et du mal. Et l'homme sera préveuu que s'il veut en choisir le fruit, en échange de l'innocence, la nature aussitôt rebelle attaquera sa volonté, tandis que la douleur fidèle prendra les chemins de son cœur. Et l'homme ayant tout accepté, un Médiateur dès-lors promis entrera dans ses destinées, tenant la source toujours prête pour la grâce et l'immunité. Delà j'ai vu la rédemption dite contemporaine de l'épreuve, et regardée par un génie comme le même décret divin..... Et Dieu va s'immoler pour l'homme, et l'homme pour tout l'univers !

— Ah ! oui, dis-moi une chose infinie sur l'homme, parce que dans mon émotion je souffre à une profondeur où ma pensée n'arrive plus...

L'échelle des astres était remplie, et les innombrables globes mis en leur ordre et dans leur voie. Dieu étant au Sixième jour déposa l'homme sur la terre, afin de se reposer lui-même à son Septième jour... Aussi, en ce jour du Seigneur, l'homme fera comme dans les sphères, pour mieux prier, il cessera de travailler, mais sans jamais cesser d'aimer. L'homme achevé, les Cieux s'écrient : *Valde bona* ! Tout est parfait !! A chaque bonne action qu'il fera, une âme naîtra dans un monde portant l'imputabilité; à chaque douleur qu'il aura, cette âme trouvera en elle son pouvoir d'immortalité. Mais l'homme, l'homme qui a ceint la douleur, revêtira la sainteté pour paraître au milieu des anges !... Dès-lors le temps se déroula :

Digitized by Google

les larmes aussitôt coulèrent dans les ruisseaux du genre humain... Douleur et amour, tel fut l'homme ; tel il est encore aujourd'hui..... Et il aima et travailla ; et il gémit pour travailler, et gémit aussi pour aimer!..

— Ah! je crois qu'un monde gravite dans l'espace pour toute âme qui paraît en cette vie : car le poids de douleur qu'un cœur seul peut porter me semble faire équilibre au poids de tout un monde.....

Que les âmes affligées, toutes bien soumises à Dieu, entrent dans une grande piété, laissant là mon pressentiment... J'ai dit cela parce que mes yeux ont vu sans doute un grand nombre d'étoiles, et que souvent j'ai entendu gémir le vent...

S^t. B.

Digitized by Google

Société des Amis des Arts.

EXPOSITION 1847-48.

En passant la revue du Salon, nous ne nous engageons point à nous occuper de cette foule d'ouvrages avortés qu'on voit revenir périodiquement à toutes les expositions. La critique ne saurait tenir compte de cette pacotille obligée, surtout quand elle peut s'arrêter devant des tableaux tels que ceux de MM. Bellangé, Glaize, Decaisne, Montessuy, etc. Commençons par les paysagistes, aussi bien sont-ils les plus nombreux au Salon; parmi les mieux inspirés, nous placerons MM. Jules-André, Brissot deWarville, Bouquet, Achard : la *Vue prise à Sèvres* de M. André, est d'une simplicité d'ordonnance et d'exécution qu'on ne saurait trop louer; les détails sont bien rendus, sans trop de minutie, le ton général est harmonieux, telles sont les qualités supérieures qui distinguent ce paysage, l'un des meilleurs du Salon. La *Forêt de Fontainebleau*, si souvent exploitée par les peintres parisiens, a fourni à M. Brissot deWarville le motif de son charmant tableau, largement composé et d'une grande simplicité de lignes; la lumière joue partout, sans exagération et sans effort: le ciel, les fonds sont au-dessus de tout éloge.

Quoique moins simple dans ses moyens d'exécution que précédemment, M. Bouquet a su conserver à ses tableaux le cachet de simplicité qui en faisait le charme principal : sa *Vue des portes du Désert*, est d'une belle couleur, bien composée; mais nous lui préférons son *Soleil couchant* et surtout son *Pacage en Normandie*.

M. Achard est toujours le peintre simple et consciencieux que nous avons des premiers loué avec plaisir; ses deux paysages : *Souvenir de l'Ain*, *Environs de Vienne*, ne peuvent qu'ajouter encore à sa réputation. M. Allemand s'efforce de l'imiter; d'autres le féliciteront du choix de son modèle; nous, nous lui conseillerons d'imiter..... la nature.

M. Troyon est toujours le peintre réaliste par excellence; celui-là ne fait pas du paysage de fantaisie qui ressemble bien plus à du décors qu'à la nature. Sa *Vue de la vallée de Chevreuse*, d'un effet calme, tranquille, ne mérite que des éloges.

Digitized by Google

La plupart des paysagistes sont arrivés, à force de créer des sites avec le secours de leur souvenir ou de leur imagination, à dessiner une nature factice, dénuée même de toute vraisemblance; les uns cherchent les grandes lignes, les formes sévères, tout ce qui constitue le style idéal, les autres choisissent une couleur quelconque qu'ils adaptent en montant ou en descendant sa gamme à tout ce qui forme le tableau : ciel, terrain, fabrique, etc. Exemple : M. Servan a, sous le N° 535, une toile entièrement couleur de rose; il n'a guère été plus heureux dans ses deux autres paysages. Ou il n'a jamais vu la mer, ou il n'a pas l'intelligence de ses effets; dans son tableau de l'*Ile de Pathmos*, elle ressemble à de l'eau de savon, et les rochers à ceux du Bugey. On peut donner à ces paysages toutes les dénominations possibles, car les figures ne signifient absolument rien.

M. Girardon a pris de la main, il arrange mieux ses motifs, et cependant nous préférons ses premiers paysages à ceux qu'il expose aujourd'hui; il y avait, dans sa *Vue de Viviers*, une vérité d'aspect et une simplicité d'exécution bien supérieure, selon nous, à la facilité extrême qu'il déploie aujourd'hui.

Nous connaissons de M. Théodore Blanchard des paysages préférables à sa *Vue des bords de la Seine*, qui n'en est pas moins une jolie chose.

M. Ponthus Cinier vise à l'effet et réussit à en faire; sa couleur est brillante, sa touche facile; l'ensemble de ses tableaux est harmonieux, mais un peu bruyant; que M. Cinier se méfie de son imagination et de sa facilité. Nous citerons encore le *Ruisseau dans un bois* de M. Lambinet, les éclatants paysages de M. Lapito, où le chic et l'adresse remplacent le vrai; ceux de M. Hostein où l'on retrouve toujours les mêmes qualités de composition et les mêmes défauts de faire.

M. Loubon nous a envoyé deux tableaux d'une couleur superbe; sa *Vue d'Allauch* est d'une vérité parfaite.

M. Fonville, toujours fécond, n'a pas été bien inspiré dans sa *Vue du chateau de Cornillon*, ni dans sa *Vue de Sassenage*, dont les horizons sont mesquins, les terrains peu accidentés, et l'effet général un peu plat; nous préférons de beaucoup sa *Vue de Saint-Just*, qui est pleine d'air et de lumière.

Mentionnons les paysages de Mlle Chollet, celui de Justin Ouvrié, et les deux Vues de M. G. Lacroix, et celle des Tuileries de M. Mellé, où il y a beaucoup à louer.

Quant aux paysagistes genevois pour lesquels nous avouons n'avoir aucune sympathie, c'est toujours le même système de petits moyens pour arriver à de petits effets. Tous les imitateurs de M. Diday (et à Genève tout ce qui peint imite M. Diday), font les nuages comme les rochers, et les rochers comme le ciel et les arbres; il résulte de ce parti pris une peinture qui ne tra-

Digitized by Google

duit pour nous qu'une nature conventionnelle, brillante, miroitée qui ne peut plaire qu'aux gens qui préfèrent le joli au vrai. Il est entendu que cette critique ne s'applique qu'aux paysagistes de la puissante République. Nous prenons toutes réserves vis-à-vis de M. Lugardon dont les œuvres sont fort estimables. Sa *Halte du blessé* nous fournit l'occasion de louer la manière dont il compose un groupe et la vérité énergique avec laquelle il peint ses figures ; après lui, nous citerons M. Hornung, coloriste distingué, dont la lithographie a popularisé les œuvres.

Le *Repos d'animaux* de M. Dubuisson, joint aux qualités ordinaires de cet artiste une puissance de couleur qu'on a trop rarement l'occasion de louer en lui. Nous reprocherons à son *Maréchal ferrant* ou l'exagération de la taille des chevaux, ou l'exiguité de celle des figures : la pose du cheval qu'on ferre est comprise si on la cherche, mais elle n'est pas assez indiquée. Deux autres petits tableaux sont exécutés avec beaucoup de soin et de goût.

De tous les peintres qui ont envoyé des animaux, Mlle Rosa Bonheur est la seule qui ait réussi dans cette difficultueuse spécialité. Nous citerons à l'appui de ce que nous avançons ses *Vaches à l'abreuvoir* qui sont aussi bien peintes que bien dessinées. — Les animaux de M. Poncy sont bien peints, mais d'un ton gris et sale qui nuit à leur mérite.

Arrivons maintenant à la toile de M. Genod dont la dimension attire tout d'abord les regards. M. Genod, le peintre des scènes de familles, a voulu s'élever à la hauteur du tableau d'histoire. Il faut lui tenir compte de ce noble mouvement. Et pour qui sait la difficulté attachée en province à la réalisation d'une œuvre de cette nature, c'est-à-dire la rareté et la cherté des modèles vivants, il y a bien du mérite à ne pas se laisser rebuter par tant d'obstacles et à présenter au jugement de ses compatriotes un tableau de cette proportion. Certainement cette œuvre n'est point exempte de défauts ; mais, en somme, elle présente assez de qualités pour mériter un examen sérieux. Selon nous, le sujet ne s'explique pas assez. Tous les personnages occupent le premier plan, ce qui fait que l'œil ne sait pas au juste sur qui s'arrêter de préférence. Ainsi, pourquoi ne pas avoir rejeté dans le fond du tableau ces hommes qui sont venus avec des vases pour emporter les trésors de l'Eglise. Ce sont là des comparses dont on aurait su gré à l'auteur de ne pas nous montrer les figures de trop près. L'attention devait se porter tout entière sur saint Laurent et sur les pauvres qu'il indique comme étant les trésors de l'Eglise. Le consul lui-même devrait être sur un plan inférieur. Que d'autres critiquent le modelé de certaines têtes, ou le manque d'aplomb de certaines figures, le lâché des extrémités ou le parti pris de lumière qui, inondant la scène de toutes parts, fait chatoyer de draperies trop lourdes et

Digitized by Google

trop solides, quant à nous, nous ne verrons que l'œuvre dans son ensemble, et nous louerons M. Genod d'avoir eu le courage d'entreprendre, par le temps où nous sommes, une page historique de cette importance.

Les *Deux Orphelines* de Mlle Fougère, dont le sujet ne signifie rien, est une de ces compositions ingénues qui n'ont de caractère décidé que dans l'exécution, mais, sous ce rapport, il laisse peu à désirer. Les figures, d'un type choisi, sont pleines d'expression.

M. Guillemin n'a pas été aussi heureux dans le choix de ses figures que les années précédentes, mais c'est toujours un bon dessin soutenu par de la bonne peinture.

L'*Enfant trouvé* de M. Heuvel est une jolie composition qui rend bien le costume et la physionomie de cette bonne Bretagne, seul pays de France qui ait conservé son originalité. Ce tableau est peu bruyant, peu ambitieux, et plaît par cela même.

Le *Départ pour le Marché* de M. Duval le Camus est la traduction en peinture d'une scène d'opéra-comique : ces coquetteries-là trouvent des amateurs.

M. Decaisne a bien trouvé la dénomination de son charmant tableau, dont la couleur chaude et harmonieuse rappelle les maîtres vénitiens. C'est une de ces pages rares qui réunissent l'excellence de l'exécution à la simplicité de la composition. En bon Flamand qu'il est, M. Decaisne n'a pas perdu de vue la bonne mère nature : ses figures sont bien posées, sans manière, et d'une vérité d'attitude qu'on ne trouve pas souvent chez nos peintres modernes.

La *Femme à sa toilette* de Mme Calamata n'a, selon nous, que le tort de trop ressembler à une fresque de Veïes ou de Tarquinium ; du reste, la pose est pleine de grâce, et la couleur rappelle les tons de chair que M. Ingres sait trouver dans ses jours de soleil. Nous passerons sous silence *Saint Antoine* et l'*Enfant-Jésus* où domine, d'une manière trop apparente, l'imitation de certains maîtres de l'Ecole italienne.

Il serait injuste de ne pas citer une jolie composition de Mme Pensotti, — et l'*Eucharis* de M. Landelle, dont la peinture un peu molle n'est pas sans charme.

Nous n'avons de M. Chavanne que ses deux *Musiciennes* où l'on remarque de bonnes qualités de couleur.

Si le tableau de M. Chaine représentait un sujet breton, on aurait tort de lui reprocher la froideur de son aspect, et le peu d'éclat de sa couleur ; mais le ciel de Naples répand une autre lumière que celle qui éclaire cette scène, à laquelle on ne peut refuser un certain mérite d'arrangement et les bonnes qualités du dessin.

Il y a de la sagesse dans les compositions de M. Bonirote : sa couleur ferme et naturelle ne vise point à l'éclat ; ses figures,

Digitized by Google

bien posées, sont toujours ce qu'elles doivent être. Le *Puits de Daphné* est une toile que tout amateur voudrait voir dans son cabinet. M. Bonirote a exposé deux bons portraits dont l'extrême ressemblance est le moindre mérite.

La *Fontaine des quatre Dauphins* de M. Thiénon est un des jolis tableaux du salon, plein d'air et de soleil, bien peint, et d'un effet vrai.

M. Villeret a une *Vue de l'ancienne Abbaye de la Chaise-Dieu* pleine de jolis détails, faite très spirituellement.

M. Biard, que les lauriers de Cham et de Daumier empêchent sans doute de dormir, nous a envoyé des *Charges* peintes qui ne font honneur ni à son talent, ni à son goût.

M. Hildebrand. de l'École de Dusseldorf, qui sait se montrer artiste éminent dans les voies si diverses du genre de l'histoire, et dont on a pu admirer au Louvre les ravissants paysages, nous a envoyé une page fort originale : c'est une *peuplade de pingoins* très-bien peints, au bord d'une mer très-bien rendue.

Quel beau coup de soleil que celui qui illumine ces haillons picaresques où tout ce qui n'est pas tache est trou ! et comme ils sont fièrement portés par les *Mendiants espagnols* de M. Leleux !

L'habileté bien connue de M. Lepoitevin ne s'est pas démentie dans les deux tableaux qu'il nous a envoyés cette année : c'est toujours vif, spirituel, sûr de lui-même qu'il a déjà produit tant de jolies pages, peut-être ont-elles le tort de se ressembler toutes ; mais ce qu'on ne saurait nier sans mauvaise foi, c'est qu'elles plaisent également.

M. Barry s'est fourvoyé dans son tableau de *François Ier visitant le château d'If*. C'est de la peinture sans vie, sans relief, qui affiche de grandes prétentions et qui produit peu d'effet. Cet artiste a déjà renié la bonhomie et la simplicité qu'on admirait en lui à ses débuts, à peine en retrouve-t-on quelques traces dans son *Effet de brouillard, un Grain*.

M. Morel Fatio sait la mer comme pas un et la rend d'une manière vraie sous tous ses aspects. — N'oublions pas les petits tableaux de marine de M. Garneray si pleins de verve. — Ceux de M. Mayer d'un pinceau moins sûr de lui-même peut-être, mais qui ne manquent pas d'un certain mérite.

Nous ne dirons rien des esquisses de M. Lessore, erreur d'un homme de talent ; si elles ont été exécutées dans l'intention de faire la charge des imitateurs de Delacroix, le but est atteint.

Si nous cherchons parmi les peintres qui ont envoyé des tableaux au Salon, un artiste qui réunisse le caractère et l'originalité, le goût et les aptitudes qui constituent un bon peintre de genre, nous trouvons M. Montessuy ; dessinateur habile, possédant bien toutes les ressources du clair-obscur et du coloris ; il redoute les effets trop éclatants qui éloigneraient l'attention de

Digitized by Google

ses figures, dont les attitudes, le geste, les accessoires sont étudiés et rendus avec soin. La *Fête des paysans romains* est justement admirée pour l'harmonie de l'ensemble et le fini des détails. Nous reprocherons cependant à M. Montessuy l'incorrection de dessin de la femme vêtue de jaune, dont on ne sait où trouver les jambes.

M. Bazin a exposé deux charmantes figures d'enfants; la petite fille surtout: le ton de la chair est d'une suavité qui rappelle le Corrège dans les préparations de ses tableaux restés à l'état d'esquisse.

Comme il est à peu près impossible de peindre l'action compliquée d'une bataille, les peintres, pour conserver de l'unité à leurs compositions, ont pris le parti de ne pas les représenter du tout; ils se contentent d'arranger un groupe conventionnel, n'ayant rien de significatif que l'uniforme et formant une espèce de symbole absolument inintelligible en lui-même si le livret ne se chargeait d'en donner la clé. Il y a même une recette pour faire toutes les batailles possibles: vous prenez un mort ou un mourant, un affût de canon ou un caisson renversé, un cheval blessé ou un bien portant lancé au galop, un général et un aide-de-camp, des casques ou des chapeaux sur le premier plan, plus une semelle de botte; vous accommodez le tout avec beaucoup de fumée et vous peignez chaud. Cela s'appelle, suivant le besoin et le costume: Bataille de Nerwinde, de Waterloo, de Denain, de Lawfeld, etc. M. Bellangé, ce grand peintre des soldats après Charlet, a tourné la difficulté d'une autre manière; il nous montre le *Lendemain de la bataille de Wagram*: Napoléon parcourant le champ de bataille et faisant donner des secours aux blessés. Ce tableau est une réduction pleine de vie et de mouvement d'un plus grand tableau, le meilleur ouvrage de Bellangé.

Le *Dante* de M. Glaize, où l'on trouve une grande intelligence des effets, est d'un dessin élégant, mais qui parfois n'est pas suffisamment rendu, d'un coloris doux, mais quelque peu sourd et voilé. M. Glaize est un de ces artistes à imagination féconde qui doivent se défier de leurs brillantes dispositions.

Consolatrix afflictorum. C'est l'œuvre d'un jeune homme qui, après avoir remporté d'une manière éclatante le grand prix de peinture, a fait ses cinq ans d'études à Rome; dans cet intervalle, il a envoyé à l'école des Beaux-Arts divers tableaux qui présageaient un coloriste élégant et fin; encouragé par des éloges mérités, M. Papety a voulu tenter l'épreuve du Salon, et a exposé son *Rêve de bonheur*. Laissons les socialistes s'extasier sur cette œuvre manquée, et demandons à M. Papety s'il faut encore aller chercher l'explication de son tableau *Consolatrix afflictorum* dans les allégories utopistes; sans doute ces draperies raides et mal agencées, cette lumière partout égale, ces chairs lourdes,

Digitized by Google

ce modelé douteux, sont autant de symboles dont le sens nous échappe.

Il faudra nous résigner à n'accorder à M. Jacquand que la part d'éloges qu'il ambitionne, à savoir celle qui s'adresse aux étoffes et autres accessoires. La *Dernière exhortation* est très-mélodramatique de composition fort adroitement exécutée, mais les corps manquent de ce modelé intérieur qui est à la couleur ce que le squelette est à la chair,, et qui peut seul donner à la forme sa vie, au mouvement son ressort, à l'attitude sa logique et son équilibre.

Dans l'art religieux, au moyen-âge, tout avait un sens caché, une signification consacrée; telle idée devait s'exprimer irrévocablement avec telle couleur, et tel principe correspondait à telle forme indiquée et connue. La Renaissance a détruit toutes ces vieilles formules; trois siècles d'oubli ont anéanti cette liturgie de l'art; mais voilà qu'une certaine classe d'individus, en tête desquels figurent les élèves de M. Ingres, essayent de faire revivre les mystères de cette langue perdue; ce que nos pères étaient tout naïvement, ils veulent le devenir par l'érudition; cette comédie de la candeur et de la foi ne leur réussit guère; il est vrai que si leurs tableaux ne sont pas des œuvres d'art, ils peuvent passer pour des sermons; par ce moyen, si l'on ne parvient pas comme peintre, on peut se poser comme habile clerc; ceci nous a été suggéré par le portrait de M. Lacordaire qui montre clairement que l'artiste s'est beaucoup plus préoccupé de rajeunir les traditions symboliques de l'art religieux que de faire un bon portrait; il n'a pas saisi l'expression fine de la physionomie du dominicain : le bas du visage est lourd, le ton général froid à l'extrême; en résumé, il pèche un peu par la ressemblance et beaucoup par l'expression; mais il y a ce tronc d'arbre entamé d'un coup de hache..... et ce vigoureux rejeton..... et ces aigles qui voltigent dans le lointain..... c'est ingénieux, fin et surtout très-orthodoxe. Si jamais la Sorbonne et Saint-Sulpice venaient à manquer de théologiens, on leur trouverait des successeurs parmi les peintres.

Quelque recommandables que soient les meilleurs portraits sous beaucoup de rapports, ils sont faits dans des systèmes tellement différents de dessin, de composition, de coloris, qu'ils embarrassent fort la critique. Quand on a à sa disposition la palette de MM. Bonefond, Blanchard, Laurasse, Trimollet, Bonirote, etc., pourquoi avoir recours à M. Lepaulle pour se faire portraire. Si, au contraire, c'est par choix et par goût, nous plaignons M. de Ch..., c'est une victime de l'amitié. La *Sultane*, la *Favorite*, du même artiste, offrent, comme à l'ordinaire, une profusion d'étoffes fanées, drapées avec toutes les prétentions possibles.

Lyon est la terre classique des peintres de fleurs; nous pouvons

Digitized by Google

en citer un grand nombre qui tous ont du talent. La place d'honneur est acquise à M. Saint-Jean dont la réputation est faite, nos éloges n'y ajouteraient rien. M. Reignier avance à grands pas ; il a exposé des études de fleurs des champs, fort supérieures à tout ce que nous connaissions de lui jusqu'à présent. Ses *Fleurs sur un banc de pierre* sont groupées avec grâce et assorties avec bonheur ; l'harmonie de l'ensemble est haut de ton, vigoureux et d'un accord parfait. C'est, en même-temps, d'une finesse de ton et de touche remarquable.

M. Gallet donne peut-être à sa peinture la dureté de la porcelaine, mais sa couleur est vive et fraîche.

M. Grobon est dans une voie de progrès ; ses tableaux sont d'une bonne ordonnance et d'un aspect agréable et vrai.

Les aquarellistes font toujours des merveilles ; leur art est parvenu aujourd'hui à la perfection. Les œuvres de MM. Wild, Hubert ; celles de Mme Leloir se font remarquer parmi un grand nombre toutes recommandables à différents titres. Quelques artistes essayent de faire revivre le genre si fragile du pastel ; parmi ceux qui ont le mieux réussi, nous nommerons Mme Victorine Laurasse. Ses *Petites Maraudeuses* sont charmantes.

Si l'on excepte le marbre de M. Debay, d'un genre peu sévère, mais parfaitement exécuté, celui de M. Gayrard, la sculpture n'a rien apporté de remarquable à l'Exposition : la Madeleine de M. Fabisch qui a plutôt l'air fâché d'être si mal représentée, que repentante d'avoir pêché, manque complètement d'étude ; les genoux sont restés à l'état d'ébauche, le dos n'est pas du tout modelé et les extrémités sont d'une faiblesse impardonnable ; viennent ensuite les statuettes, les médaillons ; etc., menue monnaie de la sculpture qui ne manque jamais à toutes les expositions.

Nous avons encore à regretter cette année l'absence de M. Bonnefond, ce peintre au coloris si chaud, si brillant, qui aurait pu se faire un grand nom en suivant les grands maîtres de l'École vénitienne à laquelle son pinceau appartient, ne fait plus rien, ou tout au moins n'expose plus rien ; il regrettera plus tard de n'avoir pas mieux employé cette époque de puissance et de maturité. Aujourd'hui, ce sont les admirateurs de son talent qui se plaignent.

Digitized by Google

LYON

D'APRÈS LE JOURNAL L'*ILLUSTRATION*.

A propos de la récente inauguration de notre splendide Jardin d'Hiver, l'*Illustration*, ce spirituel produit de la gravure sur bois, nous a fait ces jours-ci l'honneur de croquer quelques-unes de nos vues et de crayonner au-dessous, à sa façon, notre prétendu portrait au moral et au physique. Nous avons, pour notre part, beaucoup ri de cette charge, ainsi que des burlesques erreurs dans lesquelles est tombé l'auteur de cette étrange boutade. Il nous dit pourtant avoir naguère revu Lyon après une assez longue absence ; mais il nous semble qu'il l'a traversé avec des yeux singulièrement rétrospectifs. Un centenaire du siècle de Louis XIV aurait peine à retrouver, dans cette peinture à la Callot, le vieux Lyon du moyen âge, cette pittoresque cité étagée sur deux collines, le long de deux grands fleuves. Lisez plutôt la description que nous en donne l'*Illustration* en 1848. Nous vous devons cette fidèle reproduction, dût-on nous poursuivre comme contrefacteur.

« Des rues noires, étroites, ou plutôt des ruelles se frayant un chemin sinueux au travers de maisons colossales, enduites d'une

Digitized by Google

couche uniformément sombre par la vétusté jointe aux fumées de la houille ; un pavé boueux en toutes saisons, constellé de pointes aiguës comme les souliers d'un auvergnat ; de bâtardes allées vomissant dans la rue des ruisseaux d'une onde suspecte ; des boutiques obscures et de mince étalage ; de grandes portes cintrées, munies de barreaux de fer, éclairant, pour toute ouverture, les ténèbres à peine visibles de magasins que le soleil n'a jamais égayés de ses reflets dorés et où la lampe mélancolique s'allume quelquefois dès le milieu du jour ; mille parfums de drogueries ou pires encore, saisissant âcrement les nerfs olfactifs ; une population soucieuse, affairée, peu curieuse de la forme, et pour tout luxe d'équipage, dans ces rues dignes du XIIIe siècle, de bruyants haquets, de lourds véhicules supportant des monts énormes de ballots ; toute une grande ville rappelant ces ruelles à tapis-francs que tend à faire disparaître l'édilité parisienne ou, dans ses plus belles parties, notre quartier des Lombards démesurément empilé, coagulé et assombri ; une atmosphère grise, humide, saturée neuf mois de l'année de ces brouillards tamisiens qui portent la moitié d'*old merry England* à l'expatriation et l'autre au suicide.

« Tel est l'aspect riant, le polyorama qui frappe tout d'abord l'étranger à Lyon et le prédispose à un spleen double.

« Le Lyonnais est une sorte de Hollandais auquel le ciel a refusé les grâces frivoles de l'affabilité, de la légèreté, de la sociabilité, cette fine fleur d'intelligence qu'on nomme esprit, ou, pour mieux dire et être plus juste, cet agréable badinage dont le plus pur béotien de Paris sait si bien masquer sa radicale nullité, en même temps que ce vernis d'urbanité et d'élégance qui fait illusion aux étrangers et cache la vulgarité foncière ou l'égoïsme renforcé.

« Le Lyonnais rit quand il en a le temps. Son commerce, son industrie, ses chiffres l'absorbent tout entier. De là sa physionomie grave et morne, et, s'il faut le dire, passablement renfrognée. Il est austère sans effort ; car il n'a pas besoin de luxe, de plaisirs et n'en soupçonne pas le goût. Il dîne à deux heures, soupe à neuf et se couche vertueusement ensuite, comme un

Digitized by Google

marchand du moyen âge. Ses jours, qui ne diffèrent pas sensiblement de ses nuits, il les passe, la plume à l'oreille, dans une façon de cave ou de rez-de-chaussée ténébreux qu'il affectionne ; car à la garde de ce lieu peu avenant sont confiés ses marchandises, son grand livre, le répertoire et le siége de ses affaires, le grand intérêt de sa vie.

« Le Lyonnais qu'enrichissent, à moins de grands désastres, trente ans d'une telle existence n'a pas un seul instant l'idée de se servir de sa fortune au profit de son bien-être. Il n'en jouit ordinairement qu'à la troisième génération. Non seulement il blâme le luxe chez autrui, mais il ne l'aime point pour lui. Il connaît ses concitoyens et juge de leur naturel ombrageux par le sien propre. Les dépenses et l'étalage qui ailleurs soutiennent le crédit, le compromettraient à Lyon. La seule joie que se permette le négociant enrichi, la seule que ne lui défendent point les précédents et les usages du commerce de la cité, consiste à acheter quelque maison de campagne dans les environs de la ville pour y aller passer patriarchalement le jour du Seigneur en famille. Dans la semaine, il n'a et n'ambitionne guère d'autre divertissement que celui de humer de la bière en fumant sa pipe en véritable Hollandais.

« L'étranger se sent envahi promptement par les méphitiques vapeurs de la tristesse et de l'ennui, ne sait où se prendre pour combattre cette *mal'aria* endémique et contagieuse qui l'oppresse. Les cafés, ce palliatif et ce grand narcotique de la vie de province, ne lui offrent pas un topique bien efficace contre *l'influenza* locale. Mornes et enfumés, ils ont plus de rapports avec les tavernes anglaises qu'avec ces élégants palais tout de glaces, d'or et de moulures érigés à la demi-tasse parisienne par des limonadiers artistes.

« C'est le plus souvent dans quelque carrefour sans nom, au fond d'une ruelle ou d'une impasse obscure, au bout d'un escalier à vis, sur une table et dans une salle à manger de cabaret qu'il faut aller chercher la gastronomie pour lui rendre son culte. Les plus célèbres restaurants sont des bouges que dédaigneraient nos cuisines à vingt-cinq sous.

Digitized by Google

« Le spectacle finit de bonne heure à Lyon. La population sage, rangée, matinale, ne fait pas du jour la nuit. A dix heures, les rues sont désertes, les phares des cafés et des boutiques s'éteignent et l'étranger regagne une hôtellerie maussade où dans une chambre confortable comme une posada espagnole, il écrit de rage à ses amis, à l'univers, que la seconde ville de France en est la plus laide, la plus triste, la plus ennuyeuse, la plus etc., etc. »

Que vous semble de ce portrait au daguéréotype, mes chers compatriotes, vous qui *soupez à neuf heures et vous couchez vertueusement ensuite* ? Ayez donc une ceinture de quais de plusieurs lieues, une vue unique comme celle qui se déroule sur le quai St-Antoine ; ayez donc dix-huit ponts sur l'un et l'autre fleuve, deux pittoresques collines aux gracieux contours, aux lignes mouvementées, des places comme celles de Bellecour et des Terreaux, trois théâtres, dix journaux, de riches bibliothèques, des musées, des cercles nombreux, trois salles de concert, trois grands hospices, des cours suivis par une foule constante quand elle doit y recueillir la parole d'Edgar Quinet, de Victor de Laprade et de François, ou la science d'un Fournet, d'un Jourdan, d'un Bineau, d'un Bonnet, d'un Seringe ; ayez donc des séances auxquelles l'Académie ne convie jamais en vain l'élite de la cité ; ayez donc à vos portes les plus beaux paysages du monde, et d'antiques aqueducs que Rome pourrait vous envier ; ayez donc des noms comme ceux de Coustou, de Philibert Delorme, d'Audran, d'Ampère, de Ballanche, pour avoir à subir un jour les aimables espiégleries du correspondant de l'*Illustration*.

Vous aviez cru jusqu'ici que le gaz sillonnait vos rues, vos places, vos quais, illuminait vos magasins, vos cafés, vos ateliers et vos maisons. Erreur ! vous en êtes encore à la

Digitized by Google

modeste chandelle, à l'huile épurée, à la *lampe mélancolique*, au reverbère battu par le vent. Toutes vos rues, désertes et obscures à dix heures du soir, ont les parfums de la rue Lanterne. Les brouillards vous enveloppent neuf mois de l'année. Vos plus célèbres restaurants sont des bouges, vos hôtels de pauvres *posadas* espagnoles, et vos cafés des tavernes anglaises. Vos maisons, ce sont des *blocs gigantesques*, *d'une pierre dont la dureté égale celle du granit, qui n'ont pas eu de jeunesse, sont toutes centenaires et semblent toutes appelées à la pérennéité d'un monument égyptien ; elles atteignent pour la plupart à des hauteurs babéliennes. Le terme moyen de leur crue varie de sept à huit étages, et nombre de ces pyramides en comptent dix ou même douze.* Voilà de ces choses qu'on ne saurait trop répéter, car cela peut donner une plus-value aux immeubles de ces pauvres négociants dont *toute la joie consiste à acheter quelque maison de campagne dans les environs de la ville pour y aller le dimanche passer patriarchalement le jour du Seigneur en famille.*

Vous pensiez avoir des trottoirs dans toute la ville et le long de vos quais ; erreur ! c'est à peine si l'*asphalte a visité quelques places publiques, et même on a vu poindre ça et là quelques rudiments de trottoirs.*

Enfant de Lyon, de cette ville de charité et de prière, qui se ressouvient toujours de sa chrétienne origine, vous avez peut-être conservé au fond de votre cœur pieux quelque vénération pour vos vieilles églises, foyers de vos premières impressions. Vous aimez encore à pénétrer sous les nefs empreintes de tant de religiosité de votre cathédrale de Saint-Jean, si imposante par son histoire et par son architecture romano-gothique, où le culte se déploie avec tant de pompe et où la liturgie a gardé ses formes austères et primitives. Vous vous arrêtez encore devant cette église de Saint-Nizier, dont les catacombes ont reçu nos premiers chrétiens, nos pre-

Digitized by Google

miers martyrs. Tout en la déplorant comme une faute d'orthographe dans l'unité architecturale de cette basilique gothique, vous avez comme moi salué ce portail de Philibert Delorme que j'aimerais mieux ailleurs et que M. Benoît, dans son intelligente restauration, n'a pas eu le courage d'enlever. Vous avez admiré à l'intérieur l'élégante proportion des nefs et les gracieuses sculptures des tribunes. Les églises romanes d'Ainay et de Saint-Paul, ces deux respectables témoins du Xe siècle, vous intéressent à plus d'un égard. L'une vous montre encore, supportant sa coupole, les colonnes de granit qui flanquaient le temple d'Auguste et de Rome. L'autre vous dit encore le nom du chancelier Gerson, qui venait y faire le catéchisme aux plus pauvres enfants du quartier. Et les Cordeliers, cette église où vint mourir saint Bonaventure ; et Saint-Georges, cette autre pauvre église du peuple, autrefois le baptistère des femmes, comme Saint-Paul était celui des hommes, toutes deux vous raconteraient aussi plus d'une histoire touchante.

Eh bien ! aucune de ces églises n'a trouvé grâce aux yeux de notre critique. Il ne les a ni vues ni comprises. Il aurait fallu, dit-il, les *aller chercher dans des empâtements de maisons.* Tous ces monuments sont pour lui *glacés d'une vénérable patine dont se revêtent au bout de peu d'années toutes nos constructions modernes, sous l'influence du ciel pluvieux et de la houille.* Cette patine, *nous la tolérons avec soin dans les édifices privés, mais, en revanche, par on ne sait quelle aberration étrange, l'édilité locale dépouille de leur robe noire, par des badigeons périodiques, les palais et les vieux temples. Ceci est encore*, nous dit notre critique qui voit décidément tout à travers la Hollande, *un travers singulièrement hollandais.*

Nous dirons, nous, pour nous servir d'un mot parlementaire, que ceci n'est pas plus exact que d'attribuer notre

Digitized by Google

Hôtel-de-Ville à Philibert Delorme, au détriment de Simon Maupin, et de mettre la rue Noire sur l'emplacement de la Pêcherie. Ceci n'est pas plus exact que de faire de M. Baltard un architecte lyonnais, et de placer la fondation de son Palais-de-Justice dans les dernières années de la Restauration.

Ce n'est pas plus exact que d'assigner à la période romaine la fondation première du pont du Change, que nous devons à l'archevêque Humbert, et de donner la formidable appellation de *la mort qui trompe*, à certain endroit profond de la rivière, parce qu'ils s'y trouvent de perfides tourbillons, car, vous le savez, ce qui a valu à cette partie du quai le nom de *mort qui trompe*, c'est tout simplement une enseigne du moyen âge où était représentée la Mort jouant de la trompette.

Enfin, il n'est pas plus exact de dire que les deux piliers du pont Saint-Clair sont d'ordre corinthien, quand ils appartiennent au style égyptien, et de reprocher au pont de Nemours d'interrompre, au lieu de la continuer, la voie de communication qui relie deux quartiers vivants et populeux.

Jugez du reste! Et voici comme on écrit à Paris l'histoire de la province. Et tout cela pour arriver à mettre sur un piédestal l'œuvre d'un M. Horrau, architecte parisien, à qui Lyon a demandé les plans du Jardin d'Hiver. Lyon, l'ingrate ville! qui avait dans son sein dix architectes pour un! Cela lui vient bien! Mais, en définitive, qui donc a fait les frais de cette gracieuse coupole! Qui donc a payé toutes les fleurs de cette riche corbeille, toutes ces précieuses plantes exportées à grands frais de leur patrie, quel enchanteur a, de sa baguette, fait surgir de cet endroit pierreux, de cet abîme sans nom, le splendide eldorado où vous respirez à l'aise tous les frais parfums, où votre œil est ébloui et votre esprit charmé? C'est la ville de Lyon elle-même. C'est vous, c'est moi, c'est nous tous enfin qui avons, de nos deniers, de notre souscription, fait naître ce temple de verre et de fleurs, cet

Digitized by Google

oasis embaumé, ce paradis terrestre. Nous n'avons eu qu'à obéir à l'appel d'un artiste, d'un homme à l'imagination ardente et poétique, d'un homme que nous aimons tous, qui a la recette pour faire de nous ce qu'il veut et auquel on ne sait rien refuser, comme à un enfant gâté; cet homme enfin est vraiment le créateur du Jardin d'Hiver, ne l'ai-je pas nommé déjà, c'est un Lyonnais.

L. B.

CHRONIQUE.

Les sœurs Milanollo ont vu se confirmer, à leur second passage à Lyon, le succès qu'elles avaient obtenu parmi nous l'an dernier. Elles sont parties sans avoir lassé la curiosité de la foule ni l'admiration des dilettanti. Chose rare ! elles ont donné, en deux fois, quarante-deux concerts, et tous ont été suivis avec un empressement unique. Ce fait répondra victorieusement pour nous à l'article de l'*Illustration*, qui fait de Lyon une ville anti-artistique et anti-musicale, une ville de Béotiens.

— Nous avons entendu, le mois dernier, un pianiste du plus grand mérite, M. Strakosch, d'origine slave, auquel il ne manque, pour prendre place à côté de Thalberg, de Listz et de Dohler, que la sanction de la presse parisienne. Quand son nom aura retenti aux quatre points cardinaux, notre théâtre ne sera plus assez vaste pour contenir la foule moutonnière. En attendant, M. Strakosch se borne à charmer ce public d'élite qu'attirent toujours la bonne musique et le vrai talent, public rare il est vrai, mais qui sait apprécier la légèreté d'exécution et l'expression du chant que possède, à un si haut degré, notre artiste voyageur.

— Notre ville a perdu, dans les derniers jours de l'année 1847, un de ses citoyens les plus recommandables, M. le docteur Mermet, membre du Conseil général du département du Rhône. M. Mermet était encore l'une de nos illustrations médicales, et sa mort laissera à plus d'un titre de légitimes regrets dans notre cité.

— L'Académie a tenu une séance publique le 25 décembre, au palais St-Pierre. On y a entendu : 1° M. Bouillier. Rapport sur le concours ouvert pour l'éloge de Benjamin Delessert; — 2° M. Briot. Discours de réception; — 3° M. Menoux. Eloge du président Reyre; — 4° M. Victor de Laprade. Eloge de Ballanche : — 5° M. Chenavard. Rapport sur une invention destinée à l'apprêt des étoffes de soie ; — 6° M. Servan de Sugny. *Une fleur d'hiver*, élégie. — Nous rendrons compte de cette séance.

Digitized by Google

NAPOLÉON A LYON,

SOUVENIRS INTIMES DE 1815,

ÉPISODE DU RETOUR DE L'ILE-D'ELBE, PENDANT LES 10, 11, 12 ET 13 MARS.

Le dimanche 5 mars 1815, quelques-uns de mes amis et moi, nous traversions la place Bellecour, où les troupes, composant la garnison de Lyon, se réunissaient en ce moment pour être passées en revue.

M. le docteur J....., l'un de nous, fut accosté par un officier de sa connaissance qui le prit à part et s'entretint quelques instants avec lui.

Lorsque M. J..... nous eut rejoints :

« Savez-vous, nous dit-il d'un air aussi mystérieux que profondément étonné, savez-vous le bruit qui circule parmi les officiers ?

— » Non, de quoi s'agit-il ?

— » On assure que Bonaparte vient de débarquer à Cannes, et qu'avec sa garde qu'il ramène de l'île d'Elbe, il se dirige sur Grenoble pour marcher de là sur Paris.

Tout extraordinaire que dût nous paraître un tel évènement, il ne nous sembla pas impossible.

La nouvelle s'en répandit avec la rapidité de l'éclair, mais

Digitized by Google

elle rencontrait encore bien des incrédules, lorsque, le 7 mars, le comte de Fargues, maire de Lyon, lui imprima le sceau de l'authenticité par la proclamation suivante, que nous croyons devoir citer tout entière.

« Habitants de Lyon !

» Bonaparte violant son serment, vient de quitter l'île d'Elbe, et a débarqué sur les *rives* de la Provence le 1er de ce mois, accompagné de quelques Français égarés et *d'une poignée de déserteurs, la lie de toutes les nations étrangères.*

» Aveugle instrument des ennemis de la France, quel est son espoir ? A-t-il pu croire que son apparition sur un territoire devenu à jamais pour lui une terre étrangère, suffirait pour troubler cette harmonie, cette paix, cette heureuse tranquillité dont la France, depuis sa retraite, goûtait le charme, sous l'égide d'un gouvernement paternel et légitime ?

» Que peut, en effet, le délire d'un homme ? Que pourrait même une armée contre l'autorité d'un souverain révéré, d'un roi dont la puissance repose sur les droits les plus sacrés, et plus encore sur un sentiment inaltérable, l'amour de ses sujets ; d'un roi enfin dont la France apprécie chaque jour la profonde sagesse ?

» Habitants de Lyon ! vous donnerez dans cette circonstance, à ce monarque adoré, de nouvelles preuves de cet amour, de ce dévouement, et de cette fidélité qui, au milieu de nos orages, firent votre gloire et excitèrent l'admiration de l'Europe entière. Vous comparerez le bonheur, le repos et la tranquillité dont vous jouissez depuis neuf mois avec les inquiétudes, les angoisses auxquelles vous étiez livrés ; avec les sacrifices de toute espèce que l'on exigeait de vous à chaque instant pendant les années précédentes, et vous apprécierez la différence.

» Vous vous rappellerez avec orgueil cette courageuse résistance que vous apportâtes à défendre le trône contre des factieux, et vous et vos enfants serez encore une fois dignes de cette belle réputation que votre intrépidité attacha au nom lyonnais.

» Citoyens de toutes les classes, soyez sourds aux insinua-

Digitized by Google

tions perfides que des agitateurs pourraient chercher à semer parmi vous ; restez tranquilles, vos magistrats veillent, reposez-vous sur leurs soins et sur leur vigilance.

Et vous, braves gardes nationaux, dont la cité ne peut oublier les éminents services, acquérez de nouveaux droits à la reconnaissance de vos concitoyens, *qui* vous est due à tant de titres.

» Que l'union la plus intime règne parmi vous ; que tout ferment de discorde soit éloigné ; que tous vos efforts n'aient pour but que le maintien du bon ordre, qu'un seul sentiment vous anime, l'amour du Roi et de la Patrie.

» Fidèles à l'honneur, vos magistrats seront toujours à votre tête ; ils fondent cette *confiance* sur le bon esprit qui, dans toutes les circonstances, vous a constamment dirigés.

» A l'Hôtel-de-Ville, le 7 mars 1815,

Le maire de la ville de Lyon,

Comte de FARGUES. »

Cette pièce, si bien pensée et si bien écrite, n'avait pas eu le temps de produire sur la population lyonnaise tout l'effet que son auteur en attendait, lorsqu'on apprit que la petite armée impériale gagnait du terrain et se recrutait sur tous les lieux de son passage.

Deuxième proclamation par laquelle *Bonaparte* devenait *l'homme du Destin*, qualification que bonapartistes et légitimistes étaient libres d'interpréter comme ils l'entendraient.

Cependant, dès que le gouvernement de Louis XVIII avait connu le débarquement operé au golfe Juan, il s'était hâté, comme on sait, d'envoyer à Lyon le duc d'Orléans, avec l'ordre de s'opposer par tous les moyens à la marche de l'ancien chef de l'Empire, mis hors la loi par le roi restauré. Le *Moniteur* de ce temps là nous apprit à notre extrême surprise que ce prince avait gagné, dans les environs de Lyon, une grande bataille sur l'*Usurpateur* et la petite bande d'aventuriers dont il était accom-

Digitized by Google

pagné, ce qui ne rehaussait que médiocrement la gloire qu'on octroyait au futur Louis-Philippe 1er.

Le duc d'Orléans fut suivi de près à Lyon par *Monsieur*, comte d'Artois, auquel on ne fit pas gagner de bataille, la chose n'étant guère dans les habitudes de ce fils de France, mais qui pourvut de son mieux à la défense de la ville menacée. On dépava une partie du pont de la Guillotière pour mettre à découvert un ancien pont-levis qui existait en cet endroit et qui devait servir à maintenir les communications entre la ville et le faubourg, tant que ces communications seraient sans danger ; en avant du pont-levis, on dressa des barricades formées par des chevaux de frise. On fit aussi placer des chevaux de frise sur le pont Morand et l'on décida en outre que ce pont serait coupé. Le comte d'Artois s'y rendit accompagné de plusieurs généraux pour déterminer le point où la section serait pratiquée. Nous nous y trouvions en ce moment et nous entendîmes le général Brayer donner à un capitaine du génie l'ordre de se disposer à couper le pont. « Capitaine, lui dit-il, vous êtes chargé de cette opération : elle sera longue, très-longue, entendez-vous ? prenez vos mesures en conséquence ? comprenez-vous bien, capitaine ?

— » Parfaitement, général »

Nous aussi, nous comprîmes et nous traduisîmes ainsi les paroles du général :

» Vous allez faire semblant de vous disposer à couper le pont ; vous ferez durer vos préparatifs assez longtemps pour que rien ne soit commencé quand les troupes de l'Empereur se présenteront. »

Le capitaine fit preuve de pénétration : le pont resta intact.

Le 10 mars, le comte d'Artois, dans le but d'obtenir quelques démonstrations en faveur de la cause royale, passa sur la place Bellecour, une revue des troupes de la garnison. Nous l'avons vu parcourir tous les rangs, adresser à chaque simple soldat quelques-uns de ces mots que ses partisans vantaient comme l'heureuse expression d'un esprit et d'un sentiment tout

Digitized by Google

chevaleresques et comme propres à électriser tous les cœurs, mais qui furent impuissants pour arracher un seul cri de : *Vive le roi* ! Nous avons vu ce pauvre prince s'arrêter plus particulièrement devant un dragon du 13e régiment, dont les chevrons attestaient les nombreuses campagnes, cherchant à l'émouvoir de la voix et du geste ; lui prenant une main qu'il pressait dans les siennes, en le conjurant de proférer au moins une fois ce cri de : *Vive le roi !* si vainement sollicité jusque là et auquel il semblait que le salut de la monarchie fut attaché ; nous avons vu le vieux *grognard* impassible et muet, retirer sa main d'entre celles du prince et l'essuyer à ses vêtements comme si elle venait d'être polluée. Le comte d'Artois comprit alors que la cause des Bourbons était perdue à Lyon et laissa la revue pour se rendre.... au déjeuner qui l'attendait à l'Archevêché.

Une autre tentative faite par un certain baron de T*** pour mettre à l'épreuve le dévouement des citoyens n'eut pas plus de succès que celle pratiquée sur la troupe. Ce monsieur de T***, *l'intime du comte d'Artois,* ainsi qu'il s'intitulait, était un petit corps, surmonté d'une grosse tête, ayant la prétention de ressembler à celle d'Henri IV. Il avait fait dresser, sous les Tilleuls de la place Bellecour, une table formée d'une planche supportée par deux tonneaux vides, et sur cette table, il avait fait placer un registre destiné à recevoir les signatures des féaux qui voudraient s'enrôler pour composer un corps de volontaires royaux. Le pauvre Monsieur de T*** se donnait une peine incroyable pour obtenir des signatures ; il allait, venait, se démenait, pérorait, suait à frapper à coups redoublés sur sa grosse caisse : hélas ! le tout en vain. Il arriva ce qui arrive toujours devant les tréteaux de saltimbanques : beaucoup s'arrêtaient *aux simples bagatelles de la porte,* très-peu entraient : c'est-à-dire qu'on regardait bien le registre, étalant complaisamment ses feuillets blancs, mais on ne s'y inscrivait point. L'échec était d'autant plus cruel pour M. de T*** qu'il le recevait publiquement, en plein midi. Fort heureusement une de ces

Digitized by Google

subites averses, si communes au mois de mars, vint à propos lui permettre de dissimuler sa déconvenue ; le registre ne pouvant demeurer exposé à la pluie, il se hâta de l'enlever à la première goutte d'eau qui tomba et de l'emporter loin des mauvais plaisants, prétendant que l'addition des noms inscrits n'occuperait pas longtemps M. le baron.

De leur côté, les militaires qu'on avait laissés l'arme au bras, se voyant assaillis par l'averse, coururent s'abriter dans les allées des maisons qui bordent la place Bellecour et où s'étaient également réfugiés bon nombre de citoyens surpris par la bourrasque.

« Comment, camarades, leur dit un honnête bourgeois, la pluie vous fait abandonner votre poste ! On n'aurait pas cru cela du brave troupier français.

» Bah ! répondirent-ils, que voulez-vous ? Nous n'avons plus que quelques heures à servir comme *soldats du pape* et nous profitons de notre reste. Mais *l'autre* va revenir et ce sera un peu différent. N'y aura pas de risque alors que la pluie.... Nous redeviendrons soldats pour tout de bon, allez, soyez tranquille. »

Pendant ce temps le prince déjeunait et sa réfection n'était pas achevée que l'avant-garde de l'armée impériale entrait au faubourg de la Guillotière et pénétrait jusque sur le pont où, aidée par les soldats envoyés pour la combattre, elle faisait voler les barricades dans le Rhône, aux cris de : *Vive l'empereur !* retentissant sur les deux rives du fleuve.

Lyon offrit en ce moment le spectacle le plus curieux qu'une ville menacée d'être attaquée ait peut-être jamais présenté. Ses habitants sortis de leurs demeures, de leurs comptoirs, de leurs ateliers, s'étaient répandus dans les rues, sur les places publiques, sur les quais, principalement sur ceux du Rhône, dans l'attente d'un évènement pour lequel étaient visiblement toutes leurs sympathies ; à la vérité, elles n'avaient point encore éclaté, mais aussitôt que les chevaux de frise du pont de la Guillotière eurent été renversés ; la glace se rompit : toute cette population qui garnissait les quais du Rhône et les rues adjacentes, laissant

Digitized by Google

bruyamment échapper les sentiments qu'elle avait contenus jusques-là, se précipita sur le pont pour se porter vers la Guillotière. Bientôt le pont ne suffisant plus au passage des masses qui s'y pressaient, des bateaux y suppléèrent; un grand nombre de citoyens s'embarquèrent afin d'être plus promptement transportés sur la rive gauche du fleuve; plusieurs même, ne pouvant trouver place dans les embarcations qu'on se disputait, se jetèrent dans le Rhône et le traversèrent à la nage, tout cela dans l'espoir de contempler quelques instants plus tôt celui qui, depuis plus de vingt ans, n'avait cessé d'étonner la France et le monde par l'imprévu et le grandiose de ses résolutions. On vit alors ce que sont, en des circonstances données, le prestige du nom et la puissance de l'individualité : Napoléon revenait seul sans aucune force matérielle au milieu d'un peuple qu'on aurait pu croire fatigué de sa domination; les Bourbons étaient maîtres d'une administration épurée, composée de leurs créatures; ils disposaient d'une armée nombreuse sur laquelle, à la vérité, ils n'osaient guère compter, — et l'évènement prouva que leur crainte à cet égard était parfaitement fondée; — mais ils avaient derrière eux et pour eux les armées de toutes les puissances alliées. Avec Napoléon, c'était la guerre qui nous arrivait, la guerre européenne; avec les Bourbons, l'on était assuré d'une longue paix; les Lyonnais le savaient et pourtant ils n'hésitaient pas à courir au-devant de celui dont le seul retour détruisait cette paix si nécessaire au développement et à la prospérité de leur plus riche industrie. Ce ne fut pas, ainsi qu'on les en a quelquefois accusés, par un aveugle attachement ou, si l'on veut, par un sot engouement pour un homme, ce fut par un motif moins puéril, plus digne et plus honorable. En rentrant dans cette France à laquelle il avait suscité des ennemis pendant vingt-cinq ans, en y rentrant à la suite des armées étrangères, en datant de la dix-neuvième année de son règne, en se reconnaissant publiquement vassal du régent d'Angleterre, Louis XVIII avait profondément blessé la susceptibilité nationale; Napoléon, au contraire, était la personnification la plus glorieuse de la nationalité française.

Digitized by Google

Si on le savait ambitieux, on savait aussi qu'il voulait du moins et avant tout, que la France fut grande, forte et respectée. Voilà pourquoi Bonaparte général, consul ou empereur, avait acquis tant de popularité à Lyon ; voilà pourquoi les habitants de cette ville l'accueillirent avec tant d'enthousiasme à son retour de l'Ile-d'Elbe, retour qui semblait d'ailleurs tenir du prodige.

Lorsqu'on apprit à *Monsieur* que les soldats de la garnison se précipitaient dans les bras de leurs camarades de la Garde et que les citoyens couraient fraterniser avec les troupes de l'Empereur, il ne vit rien de mieux à faire que de sortir de table, de monter en voiture et de reprendre en toute hâte la route de Paris, tandis que des badigeonneurs improvisés effaçaient sous ses yeux le mot *royal* de toutes les enseignes des débitants de tabac et des bureaux de loterie.

Aucun de ces zélés royalistes qui peuplaient les salons et les antichambres des princes, qui se coiffaient du chapeau à la Henri IV ou qui s'attelaient comme des chevaux de trait aux voitures des princesses ; aucun d'eux, disons-nous, ne poussa le dévouement jusqu'à se trouver au départ du comte d'Artois et lui faire escorte. On dit alors, et l'on a répété depuis, qu'un seul officier de la garde nationale lyonnaise accompagna le prince jusqu'à quelque distance de la ville. Mais ce fait n'a jamais été prouvé ; M. Verdun, auquel on l'attribuait, et qui pourtant n'était pas homme à faire mystère d'une action qui pouvait le mettre en relief, ne se vanta jamais de celle-là ; seulement il ne la démentit point et il accepta la décoration de la Légion-d'Honneur dont Napoléon, crut devoir le récompenser.

Cependant les autorités lyonnaises étaient enfin convaincues de l'impossibilité d'empêcher que la ville ne fut bientôt occupée par les troupes impériales ; mais, tout en reconnaissant cette impossibilité, elles se laissaient aller aux plus étranges illusions : elles s'imaginaient qu'elles dicteraient à Napoléon les conditions de son entrée à Lyon. Dans cette étonnante pensée, elles dépêchèrent au quartier général de l'Empereur une députation composée d'officiers de l'Etat-Major de la garde nationale, ayant

Digitized by Google

en tête son colonel, M. de ***. Ces Messieurs se mirent en chemin, mais parvenus à l'entrée de la Guillotière, ils furent tout surpris du mouvement extraordinaire qu'ils remarquèrent sur ce point et que, des salles de l'Hôtel-de-Ville ou des antichambres de l'Archevêché, ils n'avaient nullement soupçonné. La population du faubourg n'étant pas contenue comme celle de la ville par la présence de l'autorité supérieure, laissait paraître plus librement ses desirs, ses espérances, ses dispositions. Ceci donna à penser à Messieurs les envoyés, et, avant d'aller plus loin, ils jugèrent à propos de tenir entr'eux un petit conseil sur ce qu'ils avaient à faire en semblable occurrence. Ils entrèrent pour cela dans le corps-de-garde occupé par une compagnie de gardes nationaux; lieu ouvert à tout venant et où chacun apportait les renseignements qu'il recueillait sur la marche des évènements.

— Messieurs, disait M. de *** à ses collégues de la députation, « il est sans doute bien pénible pour de fidèles sujets du roi tels que nous, d'avoir à traiter avec l'homme qui vient pour la seconde fois usurper le trône de Saint-Louis; mais nous devons à nos concitoyens le sacrifice de nos sentiments personnels, Dieu sait à quelles extrémités pourrait se porter envers les habitants de notre malheureuse cité une soldatesque effrénée si, dans ces déplorables circonstances, nous ne nous interposions pas entre elle et le peuple lyonnais. Notre premier devoir est d'empêcher à tout prix l'effusion du sang; nous ferons donc taire nos légitimes répugnances et nous nous rendrons au quartier général de *Buonaparte* pour remplir la mission qui nous est confiée. Mais, Messieurs, jurons de ne point déposer, même au milieu de ses sicaires, cette cocarde sans tache que nous avons l'honneur de porter. »

Et tous de s'écrier : Nous le jurons!

En ce moment entra un jeune habitant du faubourg qui semblait vouloir communiquer quelque chose au chef du poste.

— Eh bien! lui demanda celui-ci, qu'avez-vous appris de nouveau?

Digitized by Google

— Capitaine, répondit-il, la cavalerie de Vienne, abandonnant sa garnison, vient de se joindre aux soldats de l'Ile-d'Elbe, en criant : *Vive l'Empereur* ! Les éclaireurs de la Garde impériale commencent à se montrer à l'entrée du faubourg et avant peu, selon toute apparence, le gros de l'armée y sera arrivé.

— S'il en est ainsi, dit M. de ***, nous n'avons pas un instant à perdre pour nous rendre auprès de *Buonaparte* : Partons, Messieurs, partons.

— Eh quoi ! reprit le porteur de la nouvelle, vous croyez pouvoir arriver jusqu'à l'Empereur avec vos cocardes blanches ?

— Et qui pourrait s'y opposer ? répliqua fièrement le colonel...

— Qui ? et parbleu ! ceux qui en portent une autre !

— Comment ! vous croyez qu'ils oseraient.. ?

— S'ils oseraient ? Ah ! ils se gêneraient peut-être.

— Ne plaisantons pas, jeune homme. Savez-vous, avez-vous vu quelque chose qui puisse vous faire supposer.. ?

— Moi ? je sais, j'ai vu que les soldats de *Buonaparte*, comme vous l'appelez, enlèvent avec la pointe de leur sabre ou de leur baïonnette toutes les cocardes blanches qu'on expose imprudemment à leur vue, quels que soient ceux qui les portent.

Et le jeune homme appuya malicieusement sur ces derniers mots.

— Avec leur sabre ! avec leur baïonnette ! s'écria l'un des officiers de la députation, mais c'est une horreur, une véritable profanation !

— Allons, Messieurs, reprit M. de ***, je vois qu'il nous faut ici subir une dure nécessité, mais nous ne devons pas, pour notre seule satisfaction, exposer cette noble cocarde aux insultes d'une horde de furieux. Quoiqu'il puisse nous en coûter, dépouillons-nous pour quelques instants de ce signe vénéré, mais ne nous en séparons pas : plaçons-le sur notre cœur.

A ces mots, ces Messieurs détachèrent leur cocarde de leur chapeau et la cachèrent sous leur uniforme.

Digitized by Google

— Ils ne viendront pas l'arracher de là, dit M. de ***.

— Eh ! eh ! fit le donneur d'avis.

La députation allait se mettre en marche, lorsqu'elle fut encore arrêtée par un nouvel incident.

Un caporal de la garde nationale arrivait ou plutôt se traînait au poste, la mine piteuse, le chapeau déformé, la buffléterie en désordre, l'habit frippé et veuf de ses boutons. Le capitaine s'empressa de le faire asseoir en s'enquérant de ce qui l'avait mis en cet état. Le caporal raconta que la curiosité les ayant poussé, lui et deux de ses camarades jusques aux avant-postes impériaux, ils étaient tombés au milieu d'un groupe de chasseurs à cheval, lesquels, les voyant sans cocarde, s'étaient égayés à leurs dépens de toute manière ; qu'ils avaient coupé avec leurs sabres les boutons de leurs habits, pour voir, disaient-ils, comment étaient faites des fleurs de lys ; qu'enfin, après les avoir longtemps bernés, sans cependant leur faire subir aucun mauvais traitement, ils les avaient laissés partir, en recommandant de dire à leurs concitoyens qu'ils accueilleraient en frères tous ceux qui viendraient à eux avec la cocarde tricolore.

Quant à ceux qui, comme vous, n'oseraient porter ni l'une ni l'autre, avait ajouté l'officier, nous les traiterons comme des poltrons.

— Ah ça ! mais comment faut-il donc s'y prendre pour pénétrer chez ces enragés, s'écria M. de T... ?

— Vous l'avez entendu, dit le capitaine, il faut avoir la cocarde tricolore.

— La cocarde tricolore ! la cocarde tricolore ! s'exclama le colonel. Jamais, Messieurs ! jamais !.... à moins qu'une indispensable nécessité....

— Mais, colonel, dit en souriant le capitaine, il me semble que cette nécessité est assez évidente.

— Vous croyez, capitaine? Dans ce cas, Messieurs, faisons ce dernier sacrifice. Mais nous n'avons pas de ces cocardes, nous. Où en trouver ? Où ça s'achète-t-il ?

Digitized by Google

— En voici, colonel, en voilà, s'écrièrent à la fois tous les spectateurs de cette scène singulière.

Et des cocardes sortirent au même instant du fond de toutes les poches, de la coiffe de tous les chapeaux. Il s'en trouva en un clin-d'œil de quoi en munir toute une compagnie. Le colonel et ses collègues étaient ébahis; mais ils finirent par arborer cette maudite cocarde.

Enfin, ces Messieurs sortirent du corps-de-garde, suivis de quelques jeunes gens, témoins de leurs changements successifs de résolution, et fredonnant à leurs oreilles ce refrain bien connu de nous ne savons plus quel vaudeville :

Non, non, jamais dans la vie,
Il ne faut jurer de rien.

On vit bien les envoyés s'engager dans la Grand-Rue du faubourg, alors encombrée de soldats, de curieux de toute espèce, mais on ignora toujours s'ils avaient pu parvenir jusques à l'Empereur, et même s'ils avaient persisté à vouloir s'acquitter de leur mission. On ne les revit plus.

Le 10 mars, à la chûte du jour, Napoléon, précédé et suivi d'une foule immense, entrait en triomphateur dans la ville que, moins d'une année auparavant, il avait traversé en exilé ; il allait occuper, dans l'espèce de masure qu'on décore à Lyon du nom pompeux de Palais archiépiscopal, les appartements à peine délaissés par le comte d'Artois, comme dix jours plus tard il devait occuper à Paris la royale demeure des Tuileries, abandonnée à son appproche par Louis XVIII.

La ville était universellement illuminée : jamais il n'y avait eu parmi les habitants autant d'unanimité pour cette démonstration qui ne signifie quelque chose qu'autant qu'elle est libre et spontanée; les lampions ordinaires ne paraissant pas un moyen suffisant pour la manifestation de la joie publique, les marchands de charbon, dont les magasins flottants stationnent sur la Saône, dressèrent de distance en distance le long des quais Saint-Vincent et Saint-Benoît, d'énormes monceaux de leur combustible et y mirent

Digitized by Google

le feu en signe de réjouissance. Une foule compacte obstruait les abords de l'Archevêché et s'entassait sur les deux bords de la Saône, faisant entendre jusqu'à une heure fort avancée de la nuit le cri de : *Vive l'empereur !* auquel elle mêlait quelquefois, comme une plaisante dérision celui de : *Vive le roi.... de Rome !*

Qui croirait que le même évènement dont se réjouissaient tant de citoyens, en faisait mourir un autre de frayeur? Le fait est pourtant vrai.

M. de M....., véritable *fanatico per musica* et violoncelliste assez distingué, réunissait chez lui des artistes ou des amateurs pour exécuter des quatuors pendant les longues soirées d'hiver. Un soir du mois de février j'avais l'honneur de faire à ses petits concerts une modeste partie de second violon, dans une œuvre de Haydn ; nous en étions à l'*andante*. Je ne sais si le caractère mélancolique de ce morceau porta de tristes impressions dans l'âme de M. de M....., mais il en interrompit tout-à-coup l'exécution pour nous adresser le plus sérieusement du monde cette question, au moins singulière en un pareil moment :

» Messieurs, nous dit-il, si Bonaparte allait revenir que nous arriverait-il à tous? »

Un éclat de rire fut la seule réponse qu'on fit à cette étrange demande ; mais M. de M..... ne riait point, et, tout le reste de la soirée, il nous parut fort préoccupé du danger qu'il aurait à courir, lui, noble, ancien émigré, si jamais l'Empereur reparaissait en France. Qu'on juge de l'effet que durent produire sur un esprit de cette trempe les agitations de la journée du 10 mars ! Le pauvre M. de M....., auquel la peur avait donné le courage d'aller par toute la ville s'informer de ce qui se passait et de ce qui pourrait survenir, se mêlait à tous les groupes, questionnait chacun, prédisant malheur à tous. Le soir était venu qu'il n'avait pas encore songé à dîner, bien qu'il eût complètement oublié de déjeûner. Enfin, le teint pâle et livide, les traits altérés, la démarche chancelante, il regagna son logis, et, en rentrant chez lui, il tomba frappé d'apoplexie : on le releva mort.

Digitized by Google

Le lendemain 11, M. de Fargues fit placarder de bon matin une nouvelle proclamation que les afficheurs eurent la malice de coller à côté de celle du 7, sur tous les murs où il était resté quelque exemplaire de celle-ci. Comme la dernière est une preuve irrécusable de la souplesse du style et de la flexibilité de sentiments de cet excellent maire, nous allons la transcrire textuellement. La voici :

« Habitants de Lyon !

« Napoléon revient dans cette cité dont il effaça les ruines, dont il releva les édifices, dont il protégea le commerce et les arts ; il y retrouvera à chaque pas des monuments de sa munificence. Sur les champs de bataille comme dans ses palais, toujours il veilla sur vos intérêts les plus chers ; toujours vos manufactures obtinrent des marques de sa généreuse sollicitude.

« Habitants de Lyon, vous revoyez dans Napoléon celui qui vint arracher, en l'an VIII, notre belle patrie aux horreurs de l'anarchie qui la dévorait ;

« Qui, conduisant toujours nos phalanges à la victoire, éleva au plus haut degré la gloire des armes et du nom Français ;

« Qui, joignant au titre de grand capitaine, celui de législateur, donna à la France ces lois bienfaisantes et tutélaires dont chaque jour elle apprécie les avantages.

« Citoyens de toutes les classes, au milieu des transports qui vous animent, ne perdez pas de vue le maintien de l'ordre et de la tranquillité ; c'est le plus sûr moyen d'obtenir qu'il daigne vous continuer cette bienveillance particulière dont il multiplia tant de fois les gages.

« A l'Hôtel-de-Ville, le 11 mars 1815.

« Le maire de la ville de Lyon,

« Comte de FARGUES. »

Digitized by Google

Le même jour Napoléon passa la revue de toutes les troupes qui se trouvaient en ce moment dans la place, tant de celles qu'on avait voulu tourner contre lui, que de celles demeurées attachées à sa fortune. Quelle différence entre cette revue et celle de la veille ! La première n'avait présenté qu'une triste et pénible scène de défiance, de découragement et d'abandon ; l'autre offrait un heureux spectacle de confiance, d'espoir et de dévouement. Le silence le plus morne avait régné pendant celle-là ; les acclamations les plus vives éclataient pendant celle-ci. Une foule d'anciens militaires, d'officiers de toutes armes, licenciés par la Restauration ou volontairement retirés du service depuis la chûte de l'Empire, étaient accourus de toutes les villes, de tous les lieux circonvoisins au bruit de l'étonnant retour de celui qui les avait conduits à tant de victoires ; tous venaient demander comme une faveur à rentrer dans les rangs de l'armée. Le nombre en était si considérable qu'avant la fin de la journée on put former un bataillon de volontaires entièrement composé d'officiers.

Après la revue, les officiers de l'île d'Elbe se rendirent au dîner qui leur était offert par les mêmes citoyens qui, quelques mois auparavant, les avaient réunis en un repas d'adieux, alors qu'ils s'exilaient volontairement d'une patrie que nul d'entr'eux ne comptait revoir si tôt. On pense bien que la première santé portée à ce banquet fut celle de l'Empereur. L'un des convives ayant ensuite proposé celle d'Eugène Beauharnais, tous les officiers la repoussèrent, la conduite du vice-roi envers son père d'adoption et envers la France ayant besoin, dirent-ils, d'être expliquée et justifiée. Sur cette observation le toast proposé fut retiré.

Placé, à ce dîner, à côté le comte polonais Germanowski, colonel des lanciers de la garde, j'avais remarqué que ses regards se portaient fréquemment sur un petit aigle doré servant d'ornement au baudrier d'un sabre suspendu en face de nous. Ce sabre m'appartenait. Lorsque le dessert eut amené parmi les convives la familiarité et l'abandon qui viennent ordinairement

Digitized by Google

à sa suite, le colonel me dit, en me montrant le sabre qui avait si souvent fixé son attention :

« Oh ! que je serais heureux si je pouvais avoir un aigle comme celui que je vois là !

« Colonel, lui répondis-je, il est bien facile de vous procurer ce bonheur et j'en aurais un très-grand moi-même si vous vouliez bien accepter un objet qui n'a quelque prix à mes yeux que parce que je puis vous l'offrir. »

Allant alors détacher l'aigle de son baudrier, je le présentai au colonel qui le reçut avec autant de joie qu'en pourrait éprouver un enfant en se voyant tout-à-coup en possession d'un jouet longtemps désiré.

Je ne rapporte cette circonstance, assez puérile en elle-même, que parce qu'elle fit concevoir un projet à l'exécution duquel la ville applaudissait deux jours plus tard et qui faillit avoir pour moi les conséquences les plus graves.

Ce qu'on m'avait vu donner au colonel Germanowski mit la conversation sur la pénurie où se trouvaient les troupes actuellement à Lyon de ces aigles qui devaient *voler de clocher en clocher jusques sur les tours de Notre-Dame* ; la garde elle-même en était dépourvue. Il fut aussitôt résolu que les citoyens présents au dîner et ceux qui voudraient se réunir à eux feraient fabriquer un aigle et l'offriraient à l'empereur avant son départ pour être remis à sa garde au nom de l'industrie lyonnaise. On avait peu de temps pour faire préparer un pareil objet, mais on ne perdit pas un instant. M. Grognier, orfèvre d'un goût éprouvé, se chargea de le commander et d'en surveiller l'exécution : il alla immédiatement s'en occuper ; il eut le bonheur de rencontrer des ouvriers aussi zélés qu'intelligents ; ceux-ci se mirent à l'œuvre sans retard, et, en vingt-quatre heures, l'aigle fut fondu, doré, monté, orné de sa cravate tricolore à longues crépines d'or et portant cette inscription gravée sur son socle :

« A LA GARDE IMPÉRIALE,
« LES LYONNAIS INDUSTRIEUX,
« MARS 1815. »

Digitized by Google

Il fut convenu que nous accompagnerions cet aigle d'une adresse à la garde impériale et que je serais chargé de la rédaction de cette adresse.

Pendant qu'on travaillait ainsi activement à la confection de l'insigne impérial, c'est-à-dire le 12 mars, je reçus la visite de mon regretable ami, Camille A.....

« Je viens, me dit-il, te faire part d'une affaire dans laquelle je t'ai fourré sans te consulter, mais d'où tu seras libre de te retirer, si tu ne veux pas t'y engager plus avant.

« Et quelle est cette affaire, mon cher Camille ?

» L'Empereur a besoin de trouver parmi les Lyonnais deux hommes sur lesquels il puisse compter pour remplir secrètement une mission dans le midi ; il ne voudrait y employer aucun de ses officiers parce que, dans les circonstances actuelles, les allures militaires dont ces messieurs ne parviennent jamais à se défaire entièrement, éveilleraient sans aucun doute les soupçons de ces diables de Provençaux et risqueraient fort de compromettre l'ambassade et les ambassadeurs. Le général Drouot, avec lequel tu m'as laissé hier soir, s'est ouvert à moi sur les intentions de l'Empereur ; je me suis offert pour faire le voyage et je t'ai proposé pour t'y associer. Acceptes-tu ?

« Certainement et bien volontiers. Mais apprends-moi en quoi doit consister la mission qui nous sera confiée.

» Je ne le sais pas encore bien moi-même, mais le général Drouot, chez lequel tu vas m'accompagner, nous mettra au courant de ce que nous aurons à faire. »

Nous nous rendîmes chez le général que nous trouvâmes avec le maréchal Bertrand. Ces messieurs nous expliquèrent en quoi nous pouvions servir l'Empereur : il s'agissait d'aller à Toulon porter au maréchal Masséna un ordre de Napoléon.

— Il semble d'abord, nous dit Bertrand, qu'il ne soit pas nécessaire d'envoyer deux exprès pour une chose aussi simple ; mais dans l'incertitude où l'on est encore sur les dispositions des esprits dans les départements méridionaux, un peu de précau-

Digitized by Google

tion ne saurait être inutile, et l'Empereur a jugé prudent d'expédier le même ordre par deux personnes à la fois et dont l'une pourrait se rendre à Toulon par la route ordinaire de Marseille, tandis que l'autre prendrait celle des Alpes. C'est à vous, Messieurs, de voir quelle route chacun de vous préférera tenir.

Camille répondit qu'il me laisserait partir par Marseille et qu'il se rendrait à Toulon par les montagnes.

Ce point convenu, Bertrand nous demanda nos noms qu'il inscrivit sur de petites tablettes de poche; il voulut aussi savoir si nous étions garçons ou mariés. Nous répondîmes affirmativement, Camille à la première, moi à la deuxième partie de sa question.

— C'est bien, Messieurs, poursuivit le Grand Maréchal. Maintenant il faudrait trouver le moyen de vous faire connaître de l'Empereur, sans qu'il vous reçût en audience particulière.

— Il en serait, je crois, un bien simple, dit Camille; l'Empereur doit recevoir demain matin la députation chargée de lui apporter l'aigle que les Lyonnais offrent à la Garde; mon ami et moi, nous ferons nécessairement partie de cette députation. C'est moi qui présenterai l'aigle et c'est lui qui remettra l'adresse. Sa Majesté ne pourrait-elle être prévenue de cette particularité?

— C'est cela, répondit Bertrand. Eh bien! Messieurs, voilà qui est entendu: l'Empereur recevra votre députation demain matin à neuf heures. Soyez ici avec vos amis, un peu avant l'instant fixé, M. le général Drouot ou moi nous vous introduirons auprès de Sa Majesté.

A ces mots nous prîmes congé des deux généraux et nous nous rendîmes auprès de nos amis qui nous attendaient pour leur faire connaître l'heure à laquelle aurait lieu l'audience qui nous était promise pour le lendemain. L'aigle venait de leur être livré: il nous parut aussi parfaitement exécuté que si les ouvriers qui avaient concouru à ce travail avaient pu y consacrer tout le temps qu'il aurait exigé.

Le 13, nous étions réunis de bonne heure. La pluie et la neige qui étaient tombées par intervalle depuis le 11 avaient rendu les

Digitized by Google

rues de Lyon dignes de toute la réputation de malpropreté qu'elles avaient acquise de temps immémorial. Alors la ville n'était pas pourvue de trottoirs, il n'existait pas encore d'omnibus, et l'unique moyen de locomotion dont on pouvait disposer, consistait en quelques méchants fiacres qui disparaissaient des deux seules places, sur lesquelles ils stationnaient aussitôt qu'on avait le moindre besoin de ces véhicules. Force nous fut donc de traverser pédestrement une mer de boue noire et liquide qui recouvrait les affreux cailloux de notre pavé. C'est dire que nous arrivâmes à l'Archevêché aussi crottés que le fameux poète Colettet. Mais l'excellent et brave Drouot, chez qui nous nous présentâmes ainsi faits, n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

En allant prévenir l'Empereur de notre arrivée, le général nous fit passer et nous laissa dans une salle d'attente que nous trouvâmes remplie de solliciteurs de toutes conditions. Parmi eux, nous remarquâmes le comte de Fargues, encore maire de Lyon, et qui sans doute, venait expliquer comment pouvaient se concilier entre eux les différents textes de ses dernières proclamations. Dès qu'il vit notre aigle, il s'approcha de nous en s'écriant :

— Oh ! la charmante idée, Messieurs, la charmante idée !

— Charmante? répondis-je. Eh ! M. le comte, elle ne vous eût pas semblé telle, si elle se fût produite seulement huit jours plus tôt.

M. de Fargues se mordit légèrement les lèvres et continua :

— Vous allez offrir cet aigle à l'Empereur?

— A l'Empereur, répliquai-je, à l'Homme du Destin ou à Bonaparte, comme il vous plaira de l'appeler aujourd'hui.

M. le maire se mordit plus fortement les lèvres ; mais, sans paraître comprendre mes allusions, il poursuivit ainsi :

— Eh bien ! Messieurs, en ma qualité de maire et de chef naturel de la garde nationale (1), je présiderai votre députation.

— Notre députation, M. le comte, n'éprouve nullement le besoin d'être présidée ; elle vous remercie du patronage sous

(1) Nous étions tous en uniforme de gardes nationaux.

Digitized by Google

lequel vous lui proposez de la placer, mais elle vous prie de trouver bon qu'elle présente son aigle sans l'assistance du chef naturel de la garde nationale, comme elle l'a fait exécuter sans la participation de M. le maire.

Ici un mouvement bien visible de dépit se fit remarquer sur la physionomie ordinairement très insignifiante de M. de Fargues. Il insistait pour nous faire accepter sa présidence et nous persistions à la refuser, lorsque la porte des appartements intérieurs s'ouvrit et qu'on appela : Messieurs les membres de la députation pour la remise de l'aigle ! Nous entrâmes et la porte se referma entre nous et le malencontreux M. de Fargues.

L'Empereur était seul et debout dans la pièce où nous venions d'être introduits ; nous étions une quinzaine ; nous formâmes un cercle dont Napoléon occupa le centre. Camille lui présenta l'aigle ; le discours dont il l'accompagna ne fut pas long et n'emprunta rien au style des harangues officielles.

— « Sire, dit-il, nous venons offrir cet aigle à la Garde impériale, nos services à Votre Majesté et nos bras à la patrie. »

Napoléon, prenant l'étendard des mains de Camille et l'adresse que je lui présentai, répondit à peu près en ces termes :

— Je sais, Messieurs, que la France et moi nous pouvons compter sur votre patriotisme et votre dévouement. J'accepte votre aigle au nom de ma Garde et je vous en remercie pour elle. Heureuse de la tenir de mes braves Lyonnais, elle ne s'en séparera jamais.

Puis, s'approchant sans affectation de Camille, à côté duquel j'avais eu soin de me ranger, il ajouta à voix basse et de manière à n'être entendu que de nous deux :

— J'accepte aussi, Messieurs, les services que vous m'avez fait offrir par le général Drouot. Quand pourrez-vous partir ? demanda-t-il plus particulièrement à Camille.

— Sire, aujourd'hui même si Votre Majesté le désire.

— Bien. Allez voir Drouot, il vous donnera vos instructions. Vous, poursuivit-il, en me regardant, vous êtes marié, restez auprès de votre femme.

Digitized by Google

Ce petit colloque termina l'audience.

L'empereur ayant fait remettre notre aigle au comte Germanowski, désigné pour en être dépositaire, ce brave colonel vint le montrer aux officiers et aux citoyens qui se trouvaient en grand nombre sur la terrasse du Palais. A la vue de l'étendard impérial, la foule qui, depuis trois jours n'avait pas cessé d'entourer l'Archevêché, battit des mains et remplit les airs de vivats et d'acclamations prolongés.

Pendant ce temps, nos camarades de la députation, dont la curiosité avait été excitée au plus haut point par les quelques paroles échangées à voix basse et presque mystérieusement entre l'empereur et Camille nous demandaient ce que Napoléon avait eu de particulier à nous dire. Comme on le pense bien, nous éludâmes du mieux qu'il nous fut possible de répondre à leurs questions ; puis, saisissant le premier prétexte honnête, nous nous séparâmes d'eux pour revenir, Camille et moi, chez le général Drouot, qui nous attendait.

Le général nous apprit que les renseignements arrivés du Midi faisaient juger que l'envoi de deux messagers n'était plus nécessaire et que ne devant plus employer qu'un seul de nous, il avait semblé tout naturel à l'Empereur de choisir celui dont l'absence laisserait le moins d'inquiétudes derrière lui ; que, par conséquent, tout en me sachant gré du zèle que j'avais montré pour son service, S. M. avait décidé que Camille seul serait chargé du message à porter au duc de Rivoli, ensuite présentant à mon ami un canon de plume : « Voici, lui dit-il, les ordres que l'empereur vous confie : ils sont renfermés dans cette plume afin, que si, contre toute probabilité, vous tombiez entre les mains de gens mal intentionnés, vous pussiez facilement faire disparaître ce petit objet qui ne saurait attirer plus d'attention qu'un simple curedent dont il a la forme. »

Drouot donna encore quelques instructions à Camille, qui promit de se mettre en route le jour même, puis, nous ayant embrassés tous deux, il nous quitta pour aller s'occuper des préparatifs de son propre départ.

Digitized by Google

Quelques heures après notre dernière entrevue avec le général, Napoléon s'éloigna de Lyon, en adressant de touchants adieux à ses habitants dans la célèbre proclamation qui se terminait par ces mots : « Lyonnais, je vous aime. »

Avant la fin de la journée Camille partit un peu contrarié de demeurer seul chargé de la responsabilité qu'il avait acceptée. Je l'accompagnai jusqu'à l'entrée de la grande route de Grenoble, où je le laissai fort embarrassé du fameux canon de plume qu'il avait reçu de Drouot : la crainte de le perdre le tint dans une grande perplexité pendant tout le cours d'un voyage qui, depuis Grenoble, devint très-pénible et ne fut pas exempt de certains dangers, surtout à mesure que notre messager approchait de sa destination. Seul, et la plupart du temps à pied, il avait à traverser des pays affreux, au milieu d'habitants qui ne différaient guère du pays. Alors Camille avait toujours à la main le précieux cure-dents qui le tenait plus en souci que sa propre personne. Bref, après bien des peines de corps et d'esprit, il arriva sain et sauf à Toulon, avec la satisfaction d'avoir réussi à préserver de toute mauvaise rencontre le bienheureux tuyau de plume qui l'avait tant préoccupé.

Ce n'était pas tout ; arrivé à Toulon il fallait pénétrer auprès du Maréchal, ce qui fut presque aussi difficile que de traverser les Alpes. Camille se présenta plusieurs fois à son logement, plusieurs fois il fut éconduit. Ces mots : *de la part de l'Empereur*, qui faisaient ordinairement ouvrir toutes les portes, tomber toutes les barrières, étaient vainement prononcés en cette occasion. Soit que Masséna ne crut pas au succès de la hardie entreprise de Napoléon, soit qu'il se méfiât d'une population exaltée parmi laquelle il n'était pas impossible qu'il se trouvât un fanatique capable d'exécuter quelque atroce pensée contre un lieutenant de l'empereur, il refusait de recevoir l'envoyé lyonnais et se bornait à lui faire demander par un de ses officiers les dépêches dont il se disait porteur. Mais les

Digitized by Google

instructions de Camille lui faisant un devoir de ne les remettre qu'au maréchal lui-même, il insista tellement pour lui être présenté qu'il fut enfin conduit en sa présence. Le duc de Rivoli le reçut très-sèchement et, lorsqu'il eut pris connaissance des ordres de Napoléon, sa mauvaise humeur fut évidente. Il congédia presque brutalement le pauvre courrier qui s'était flatté d'un accueil bien différent.

Comme la plupart des généraux de l'empire, Masséna s'était promptement accoutumé aux douceurs du repos ; il avait cru qu'il lui serait permis de s'endormir tranquillement sur ses lauriers de Zurich et de Rivoli, et dans les souvenirs de sa belle défense de Gênes, il avait espéré qu'il n'aurait plus désormais qu'à jouir en paix de sa gloire passée et de ses immenses richesses ; le retour de Napoléon détruisait subitement ses nouveaux rêves d'avenir ; il n'est donc pas étonnant qu'il se montrât excessivement contrarié d'un évènement qui, l'arrachant à ses projets de quiétude, allait le jeter encore une fois dans toutes les agitations de la vie militaire, dans tous les hasards de la guerre. Masséna pourtant n'était pas homme à se tourner contre celui à qui il devait ses titres et ses honneurs ; il obéit donc, mais ce fut de la plus mauvaise grâce du monde.

De retour à Lyon, Camille n'eut à rendre compte de sa mission à personne, mais, comme j'avais dû la partager, il m'en raconta toutes les particularités, en me félicitant d'avoir échappé aux ennuis qu'elle lui avait causés et surtout de n'avoir pas eu à supporter le ton bourru de M. le maréchal. Camille concluait de sa triste ambassade qu'il en est de certaines célébrités comme de ces lanternes allumées pendant la nuit qui, aperçues de loin, ressemblent à d'immenses foyers de lumières, mais qui, lorsqu'on en approche, ne sont en réalité que de ternes et pâles lumignons.

Mais le voyage de Toulon eut plus tard un résultat autrement fâcheux pour Camille que l'espèce de désappointement qu'il en avait rapporté. Chacun sait que, à la suite des déplorables évènements provoqués à Lyon en 1817 , une petite terreur royaliste y fut

Digitized by Google

organisée. Les citoyens les plus inoffensifs étaient vexés, molestés, arbitrairement emprisonnés ou expulsés de la ville, par cela seul qu'ils ne professaient pas les opinions du jour. M. de Fargues redevenu maire de Lyon, après M. Jars, qui l'avait remplacé pendant les Cent Jours, se souvint de la petite humiliation qu'il lui avait fallu dévorer dans l'antichambre de l'Empereur; il n'eut garde de manquer l'occasion à s'en venger. Il s'aida pour cela du concours de M. de Senneville, alors lieutenant-général de police, qui prit une part active à toutes les persécutions de l'époque, bien qu'il en ait plus tard décliné la responsabilité, quand il vit que le gouvernement ne les approuvait pas entièrement. Camille reçut l'ordre de s'éloigner de Lyon, et comme il prévit que le régime d'oppression dont il était la victime serait de longue durée, il quitta la France et s'embarqua pour les États-Unis.

Quant à moi, n'ayant commis que d'intention, non de fait, le délit qu'on punissait si rigoureusement en Camille, je fus châtié moins sévèrement par la justice distributive de ce temps-là: on se contenta de me déclarer indigne de faire partie de la garde nationale, qu'on affectait alors d'appeler *garde urbaine*, tant on n'avait d'antipathie pour tout ce qui pouvait éveiller des idées de nationalité; on m'expulsa de ses rangs; on fit envahir mon domicile par une escouade d'agents de police, à l'effet d'y rechercher et saisir les armes dont je pourrais être détenteur. Je livrai mon arsenal, consistant en un vieux mousqueton sans chien, que j'avais reçu de la municipalité, et tout fut dit. Les braves gens qui ordonnaient ma radiation des rôles de la garde nationale ne savaient pas le plaisir qu'ils me faisaient en m'affranchissant par là de l'obligation de porter plus longtemps leur cocarde blanche qui ne m'avait apparu pour la première fois qu'entourée de baïonnettes ennemies, et pour laquelle je confesse que je n'avais jamais eu une bien grande vénération.

Digitized by Google

DU PRINCIPE MORAL

DANS LA RÉPUBLIQUE,

DISCOURS

PRONONCÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON,

LE 11 MARS 1848.

Au début de cet enseignement, nous avons salué le génie de la France comme l'initiateur politique et moral des nations modernes. Nous avons signalé dans l'œuvre littéraire des deux derniers siècles une prédication incessante des vérités qui devaient transformer le monde social. L'art infécond de bercer les âmes en de vagues rêveries, de charmer les yeux par les couleurs et les images, de lancer la fantaisie loin des réalités, cette littérature sans conclusions pratiques qui suffit à d'autres peuples, elle n'avait pu satisfaire la conscience de nos grands écrivains ; l'imagination fut toujours chez eux subordonnée à de plus mâles aptitudes. Dans cet immense atelier de la pensée humaine où Dieu distribue à chaque nation une tâche spéciale, « le génie de la France, disions-nous, est placé pour accomplir autre chose qu'une œuvre d'imagination et d'art pur ; il est chargé d'éclairer les principes fondamentaux de la justice et du droit, d'introduire dans la politique les conséquences du christianisme, d'achever l'affranchissement de l'humanité. Pendant deux siècles, l'œuvre littéraire de la France depuis les Provinciales jusqu'à l'Emile, depuis Cinna jusqu'à Mahomet n'a été qu'un gigantesque plaidoyer politique, dont Rousseau fit la véhémente péroraison : Plaidoirie tour à tour grave et légère, ironique ou enthousiaste,

Digitized by Google

mais cachant sous d'apparentes diversités une merveilleuse concordance, gardant son unité à travers le mysticisme de Fénelon, le scepticisme des Encyclopédistes et le rationalisme de Jean-Jacques, et marchant toujours à la même conclusion, l'égalité de tous les hommes et leur fraternité devant Dieu. »

Nous ajoutions : « la France n'est pas un poète peut-être, elle est mieux que cela, elle est un héros ! ce que d'autres voient dans leurs rêves et ce qu'ils chantent, la France l'accomplit de ses mains. » Nation merveilleuse chez qui l'action devance la rapidité même de la pensée ! Vainement les philosophes s'élancent dans l'avenir avec toute la hardiesse des théories ; au premier mouvement de ce peuple, les théories sont dépassées ; dans les problèmes qu'une époque doit franchir, il va plus vite et plus loin avec un sentiment que les penseurs avec toutes leurs lumières ; les difficultés pesantes que la science ne saurait mouvoir avec toutes ses ressources, un seul battement du cœur de ce peuple les soulève, et la route nouvelle est frayée pour le genre humain.

Hier, cet éclaireur des nations semblait avoir abdiqué son rôle périlleux et sublime. Tous les peuples qui attendent et qui souffrent se demandaient avec inquiétude : où est la France ? Cette colonne de feu qui dirige les esprits n'était plus qu'une nuée ténébreuse ; cette nation qui entraîne le monde à sa suite marchait au rebours de ses propres destinées. Chez le peuple apôtre et martyr, des voix avaient proclamé la politique de l'égoïsme et de la peur. Le premier, ce peuple tenta d'appliquer à la société terrestre l'égalité fraternelle de l'Evangile, et le Mammon de la richesse rêvait de le soumettre à une sordide oligarchie. Comme à Prométhée sur le Caucase, les faux dieux avaient forgé à ce peuple une chaîne de granit et de fer pour le punir d'avoir révélé aux humains le feu divin de la liberté. Dans une enceinte de forteresses on avait emprisonné cet esprit de prosélytisme, devant qui doivent tomber toutes les frontières. Le Titan prophétique semblait accroupi et résigné ; et voilà que, d'un seul bond, il a brisé toutes ses entraves et qu'en trois heures il a balayé de l'Olympe social toutes les divinités du passé.

Digitized by Google

Ce que tous les calculs et toutes les prévoyances faisaient considérer comme impossible, le peuple de France vient de l'accomplir d'un seul coup de main, à l'aide de cette force qui n'a pas besoin de calculer et de prévoir, parce qu'elle a Dieu pour guide. Souvent déjà, en vous parlant de faits littéraires, au-dessus de toutes les règles, de tous les préceptes, de toute la science acquise, nous vous avons signalé comme l'agent suprême des grandes choses cette force d'inspiration qui reste indépendante de toute direction réfléchie, de toute volonté humaine. Dans les faits sociaux, il se manifeste une pareille puissance de spontanéité qui plane au-dessus de tous les calculs. Comme il y a des hommes de génie, il y a des peuples de génie, et dans la vie de ces peuples il y a des moments d'inspiration qui rendent un seul jour plus fécond que tout un siècle. Pendant que les hommes de théorie et de calcul étudient les difficultés et s'arrêtent devant elles, les hommes chez qui le sentiment domine les franchissent d'un seul pas. Tandis que le philosophe discute encore sa route, le héros se précipite et touche déjà le but. Si c'est l'intelligence qui propose, c'est le cœur seul qui accomplit. Les peuples d'imagination ou de calcul sont parfois les premiers à entrevoir une idée, mais souvent les derniers à la traduire en acte. Or, la France est avant tout un peuple de cœur; durant que les autres cheminent lentement, elle peut quelquefois s'arrêter et s'endormir sur son chemin; en une heure d'héroïsme, elle se placera encore à la tête de la caravane; elle va plus vite dans les réalités que les penseurs dans les utopies.

Comme un terme encore lointain du progrès social pour les nations de l'Europe, les penseurs caressaient la noble idée d'une forme politique qui, supposant à tous les hommes du dévoûment et des lumières, leur accorde à tous une dignité et des droits. Ceux-là même qui l'appelaient de leurs vœux les plus ardents n'espéraient pas s'asseoir à cette communion fraternelle de toute la famille humaine; avec lenteur et dans l'ombre nous y préparions nos neveux; en présence d'une hostile réalité, ce n'était pour nous qu'une chère vision. Mais derrière ceux qui parlent et ceux qui rêvent, il y avait ceux qui sentent et qui agissent forte-

Digitized by Google

ment ; derrière cette France de la tribune et de l'école il y avait la France de l'apostolat militant, la France des champs de bataille, celle qui souffrait le plus dans ses souvenirs et dans son honneur ; c'est elle qui d'un coup de son épée a renversé l'échafaudage de la corruption et de la violence ; elle vient d'effacer avec son sang les derniers vestiges de l'invasion. Libre désormais de l'odieuse fatalité de 1815, rejettant l'imitation contre nature des formes britanniques, l'esprit français va rentrer dans ses voies légitimes et l'humanité l'y suivra.

Cette ère nouvelle qui commence, la littérature et la poésie ne sauraient être les dernières à la saluer. S'il est éternellement vrai que les idées engendrent les faits, s'il est certain que c'est la littérature des deux derniers siècles qui a produit la première explosion de la révolution française, nous avons droit de faire honneur de l'initiative du mouvement actuel à notre littérature moderne, à ces grands écrivains de notre siècle dont nous avons maintenu ici la gloire en face des gloires du passé.

D'ailleurs, comme pour témoigner des nobles tendances de cette société nouvelle et de la part que les travailleurs de l'intelligence peuvent revendiquer dans sa formation, ne semble-t-il pas que nous ayons vu ressusciter de nos jours un de ces faits merveilleux qui présidaient au berceau des sociétés primitives ? Dans une époque poursuivie de toutes parts, et souvent avec justice, par les reproches de matérialisme, de positivisme grossier, voilà que c'est la poésie elle-même, la plus pure, la plus spiritualiste, la plus idéale des poésies qui se dresse au milieu du champ de bataille encore fumant et qui vient prêter sa voix à la jeune République ?

Au milieu de cette révolution littéraire dont nous avons commencé d'étudier, avec vous, les vrais caractères et le but légitime, un poète a brillé entre tous, que le caractère intime, rêveur, religieux de sa poésie démontrait comme le plus exclusivement poète. Avant lui, notre poésie autant que notre prose nous promenait au travers des passions, des événements les plus positifs, jamais elle ne quittait les régions de le terre et les chemins fréquentés par la foule. Lorsqu'apparut ce poète nouveau

Digitized by Google

il semblait n'avoir jamais touché du pied les réalités de ce monde, il semblait n'avoir jamais habité qu'un monde meilleur, qu'une sphère toute idéale; sa voix nous arrivait comme l'écho d'une lyre immatérielle. Cet homme créa la poésie moderne; elle naquit de son génie, comme naissent toutes les grandes choses, à travers l'oubli des règles du passé, des préceptes de l'expérience, des calculs et des systèmes; elle naquit de l'inspiration et du cœur.

Cette poésie était bien, surtout en France, ce qu'il y avait de plus étranger à la vie, aux habitudes des hommes pratiques. Aussi quand l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* voulut traduire en nobles actions les nobles sentiments, les saintes idées dont se nourrit l'âme du poète, lorsqu'il demanda sa part des travaux et des fatigues de l'existence commune, on refusa de le prendre pour un des journaliers de la terre politique, et on le renvoya, non sans ironie, parmi ces anges dont les doigts sont inhabiles à d'autres fardeaux qu'au fardeau pacifique de la lyre. Et cependant, c'était lui qui devait tracer en lettres de flamme l'histoire de nos plus grandes et de nos plus terribles années; lui dont la voix devait dominer non-seulement les murmures de l'enceinte parlementaire, mais les tonnerres déchaînés de la place publique. Ce n'est pas vous qui serez surpris de voir que l'homme qui s'était élevé le plus haut dans les régions immatérielles de la pensée, dans la contemplation religieuse, dans le sentiment de l'infini, soit le même qui ait jeté ensuite sur les choses sociales le regard le plus ferme, le plus pénétrant; le même qui ait trouvé pour parler aux hommes le langage le plus énergique, le plus sage, le mieux écouté.

Pour savoir comme on doit vivre au milieu des grands évènements, il faut d'abord avoir vécu au milieu des grandes idées. Comment? ce seraient les hommes les plus occupés de calculs sordides et de mesquins intérêts qui sauraient le mieux comprendre, le mieux régir les faits de la société, les hauts intérêts des nations? Ce seraient les voix grossières et désordonnées qui qui pourraient le mieux convaincre les esprits? Non, messieurs, sachons-le bien, et pensons-y plus que jamais; dans le moment

Digitized by Google

où nous sommes, plus un langage est élevé, plus il est rationnel, plus il est religieux, et mieux il est senti par ces multitudes au sein desquelles palpitent tous les grands instincts de l'humanité. On a dit, avec raison, que la voix du peuple est la voix de Dieu ; il faut ajouter : la voix que le peuple comprend toujours, la seule voix qui l'émeuve profondément, c'est la voix de Dieu, c'est une parole qui adjure le peuple au nom des plus grandes idées, des sentiments les plus nobles, des plus religieux devoirs, des plus austères dévouements. Qui fera entendre cette voix de Dieu à la foule, si ce n'est l'homme qui l'a entendue lui-même, qui l'a écoutée avec recueillement dans ces hautes régions de l'esprit où l'inspiration n'est pas étouffée par le bourdonnement des passions vulgaires et des vulgaires intérêts ?

Spectacle merveilleux et rassurant, de voir l'ère qui commence trouver la personnification de sa première et de sa plus grande journée dans un homme qui n'a jamais fait entendre que des paroles de paix et d'amour, qui n'a jamais parlé qu'au nom des sentiments les plus élevés de l'âme humaine ! Entre cette intelligence formée dans la région la plus calme et la plus plus pure et l'intelligence ardente et passionnée de la multitude, l'harmonie s'est faite subitement au sein de la grande pensée de l'ordre et de l'union fraternelle. Le poète a été aussi énergique, aussi fier que ces hommes du champ de bataille, et les hommes sont devenus aussi paisibles, aussi intelligents que le poète. La main de Dieu s'est montrée des deux parts.

Arrière donc toute crainte de voir triompher la force brutale, et régner les grossières passions, quand, pour instruire l'Europe et nous-mêmes du sens de la Révolution actuelle, la Providence a voulu que la première parole qui résuma la pensée de tous, que le premier nom porté sur le pavois populaire, fussent la parole et le nom de Lamartine.

Ainsi notre littérature, notre poésie moderne en ce qu'elles offrent de plus pur et de plus élevé, sont associées à ce qu'il y a de plus grand, à ce qu'il y a plus de plus sage dans le mouvement qui vient de replacer la France dans les véritables voies de la civilisation. Cette littérature, cette poésie nouvelles,

Digitized by Google

que l'on juge si personnelles, si peu concluantes, si peu sociales, quand on les compare à notre littérature classique, n'ont pu se soustraire à la loi de toute œuvre de l'esprit français qui ne perd jamais de vue le résultat pratique, le but moral. Si exclusivement vouée à l'art pur ou à la pure spéculation, qu'ait pu le paraître cette littérature des trente dernières années, elle ne cessait de travailler à l'éducation politique et morale des esprits; c'est d'elle, c'est des idées qu'elle a répandues, aussi bien que des intérêts qui ont pris conscience d'eux-mêmes, que dérive la situation actuelle dans ses faits les plus nobles, les plus conformes aux grandes vérités morales, comme aussi peut-être dans ce que cette situation présente de tendances vicieuses et de faits dangereux.

La vie de l'homme privé et la société elle-même se composent d'une action et d'une réaction incessante des idées sur les faits et des faits sur les idées. La littérature est autre chose qu'une expression fatale de la société, elle est aussi un promoteur libre et responsable des principes, des passions qui dirigent le mouvement social. Ce qu'une littérature renferme de sublime et de bas, de noble et de grossier, de désordonné et de moral, vous le retrouvez dans la physionomie des faits sociaux qui se manifestent à la suite de cette littérature.

Nous avons donné, à plusieurs reprises, à la littérature du dix-neuvième siècle des éloges qui ont pu paraître excessifs et inconciliables avec l'admiration que nous témoignons en même temps pour notre littérature classique. Mais, tout en admirant les progrès véritables, nous n'en reconnaissons pas moins les vices de l'art actuel et leur influence sur les faits sociaux.

Dans les hautes régions des lettres, chez les grands écrivains de notre époque, les tendances générales en philosophie, en religion, en histoire, sont supérieures à ce qu'elles étaient au dix-huitième siècle; mais, le nombre de ces écrits d'un ordre inférieur qui faussent les idées et corrompent les caractères s'est considérablement multiplié de nos jours.

Le sentiment religieux, le spiritualisme, le respect des croyances, l'enthousiasme ont pris, chez nos grands écrivains, la place du scep-

Digitized by Google

ticisme et de l'ironie. De plus fortes études en métaphysique et en histoire ont renversé la philosophie superficielle des Encyclopédistes. Sans parler des penseurs qui ont gardé pour base la foi chrétienne ou le rationalisme chrétien, ceux-là même qui s'appuyent exclusivement sur la raison individuelle ont trouvé en elle assez de force pour saper le matérialisme, pour étayer les grandes vérités de l'ordre politique et moral. En un mot, tandis que la tendance générale du dix-huitième siècle allait au doute, à la critique, à la destruction, il y a chez tous les grands écrivains de notre époque une tendance plus religieuse, plus affirmative, plus enthousiaste, un besoin de croyance et d'organisation.

Mais comme il arrive de toutes les révolutions intellectuelles qui commencent d'abord dans les classes supérieures, dans les ordres supérieurs d'études, ce mouvement spiritualiste et religieux de la pensée de notre époque n'est guère sorti de la sphère de la philosophie et de la haute poésie. Tandis que les principes du sensualisme disparaissaient de la métaphysique et de la psychologie, les conséquences de ce vicieux système se développaient dans les arts, dans la littérature secondaire et pénétraient jusque dans la rénovation légitime que notre époque a fait subir à la poésie française.

Par une étrange contradiction, au moment où les artistes et les poètes revenaient à un sentiment plus enthousiaste, où ils semblaient affectionner les idées et les sujets religieux, en même temps les changements opérés dans le style de la poésie et de tous les arts attestaient davantage l'influence du principe matériel. Chez les peintres, la couleur tendait à prévaloir sur le dessin ; chez les poètes, l'image à remplacer l'idée. Partout enfin ce qui s'adresse à la sensation, se substituait à ce qui parle au cœur et à l'esprit.

Un caractère commun aux pièces de théâtre, aux romans et à un grand nombre de poésies modernes, c'est l'apothéose de la passion aux dépens de la liberté morale. Cette maxime : que la passion absout, qu'elle justifie même les actes les plus désordonnés, a régné dans la plupart des productions de l'école nouvelle. Pourvu

Digitized by Google

qu'un sentiment fût vrai, profond, sans calcul, on lui permettait de tenir fort peu de compte des lois de la morale et de la société. Un peu par réaction contre la littérature du siècle dernier, qui ne peignit que la débauche élégante et jamais la passion un peu à l'imitation des poètes étrangers, beaucoup d'écrivains modernes ont vu dans la violence, dans l'exubérance de la passion, un signe de la grandeur du caractère, comme si la vraie force, la vraie grandeur morale est autre chose que la domination exercée par la volonté, par la liberté humaine sur nos sentiments et même sur nos besoins.

Ces idées que l'héroïsme, que la puissance de l'individu se mesure non pas à la passion réprimée, mais à la passion qui déborde, que cette passion est un entraînement fatal déliant l'homme de toute responsabilité, que les sentiments et les besoins de la nature justifient tous les actes de la volonté, ces idées, qui détruisent par sa base la notion du devoir, le théâtre et la presse littéraire les ont répandues à profusion depuis vingt ans. L'idée du sacrifice de la passion à la loi morale ou sociale, que l'on apperçoit toujours dominante chez nos grands tragiques, avait disparu de la scène française. Avec plus d'influence encore que les dramaturges, les romanciers ont déifié de leur côté la passion fougueuse, et accoutumé les esprits à oublier que la véritable puissance de l'homme ne consiste pas à satisfaire tous ses désirs mais à supprimer en lui tous ceux qui s'opposent à l'accomplissement de la loi.

Une conséquence de cette apothéose de la passion et des jouissances aux dépens du sacrifice et de la liberté morale, c'était, dans les questions relatives à la société, de parler toujours au nom des intérêts, des besoins, du bien-être matériel, tandis qu'on avait parlé à nos pères au nom des droits, des devoirs, de la vérité, de la justice.

Dans quelques grands esprits de notre temps, les germes d'un développement spiritualiste et religieux se sont élaborés avec puissance, ils écloront sans doute un jour avec une puissance égale dans la société. En attendant, depuis longues années, la littérature, l'économie politique, la philosophie même n'attirent

Digitized by Google

l'attention des hommes que sur les intérêts, les besoins, les jouissances, les améliorations physiques. Il y a des besoins légitimes sans doute, mais tous ne le sont pas au même titre, et, dans cette hiérarchie des besoins, il a régné jusqu'ici une dangereuse confusion.

Pour augmenter le péril que fait courir à la dignité humaine cette lutte constante des sensations et des besoins contre les principes et les devoirs, une idée s'est fait jour dans quelques écoles, qui détruit sur le présent et sur l'avenir la véritable nature de la destinée humaine.

Le christianisme, et avec lui la raison, nous enseigne que cette terre n'est pas la demeure définitive de l'homme, qu'elle est un séjour d'épreuves et de combats, et que tous nos efforts n'aboutiront jamais à en faire un séjour de félicité. Quelques philosophes de notre temps, éminents d'ailleurs de lumières et de bonnes intentions, sont venus proclamer que le bonheur est possible en ce monde, qu'il est un droit pour l'individu et une obligation que la société contracte envers lui.

Quand l'expérience sociale depuis six mille ans, quand l'expérience intime de chacun de nous ne seraient pas là pour démentir ce principe, quand la saine philosophie ne l'aurait pas déjà réfuté, resterait encore l'impossibilité de son application. Mais son vice n'est point de poser un idéal impossible ; il est bon que l'homme aspire très haut, plus haut même qu'il ne peut atteindre ; le vice de ce principe, c'est de poser un faux idéal, de détourner l'homme de son véritable but. La destinée de l'homme en ce monde, ce n'est pas de jouir, c'est de mériter.

Combien donc n'a pas été funeste cette littérature qui peint avec tant d'amour les jouissances du luxe et de la vie oisive, en présence d'une philosophie qui n'excite les hommes au mouvement et au progrès qu'en vertu de leurs besoins matériels.

Si quelqu'appréhension peut se glisser en nous au moment du triomphe des vérités saintes pour lesquelles la France combat depuis soixante ans, c'est la crainte qui naît de cette surexcitation du besoin de jouissances matérielles, et de l'oubli dans

Digitized by Google

lequel la littérature et l'économie politique ont tenu la véritable idée du devoir, l'idée du sacrifice et du dévouement.

Dans les faits qui composent la situation actuelle de notre pays, l'influence de ces idées plus élevées, plus religieuses, plus chrétiennes qui règnent dans les sommités de notre littérature moderne, se traduit en des témoignages incontestables, par un plus grand respect pour la vie des hommes, pour la liberté de leur conscience, par une reconnaissance plus formelle de l'intervention de Dieu dans les choses humaines ; là est notre gloire, là est notre espérance. Mais cette basse et ignoble littérature du matérialisme, mais ces idées de jouissance à tout prix trouvent aussi des faits qui leur correspondent dans les réalités présentes. La pensée chrétienne de la patience et du sacrifice semble effacée de l'esprit des hommes ; c'est de là que viennent tous nos dangers.

Lorsqu'à la fin du dix-huitième siècle, nos pères se sont levés pour commencer le drame glorieux de la Révolution française, la grande masse de la nation était encore sous l'influence des principes moraux du christianisme ; le reste était imbu des idées d'une philosophie généreuse, d'un noble stoïcisme qui savait s'attendrir pour les misères d'autrui, et qui savait oublier ses propres souffrances devant la nécessité et la gloire du dévouement. Alors, ce ne fut pas au nom des besoins, des intérêts, des jouissances, que la grande nation prit l'initiative des réformes sociales. Le feu qui animait cette héroïque génération, ce n'était pas le désir du bien-être, mais la noble soif de la justice et du droit. Ce fut pour conquérir des richesses immatérielles que s'arma ce noble peuple de France ; c'est pour des vérités morales que tombèrent tant de martyrs. L'idéal qu'on entrevoyait alors au bout de la lutte, ce n'était pas les douceurs d'un festin pour les sens, c'était l'agrandissement de l'âme, l'austère triomphe de la dignité humaine.

La première pensée des hommes de ce grand jour ne fut pas de s'assurer une vie plus douce et plus commode pour le lendemain, mais de se préparer à une belle mort. Leur premier cri ne fut pas pour demander un pain meilleur ; ils se levèrent, pieds nus et sans pain, pour aller à la frontière placer le rempart de leurs poitrines entre la liberté naissante et les vieilles tyrannies ; ils se

Digitized by Google

levèrent pour aller, dans une sublime croisade, inscrire avec leur sang, dans tous les coins de l'Europe, cette triple devise que nous venons de replacer sur nos drapeaux.

Dans la décadence de Rome, lorsqu'à chaque changement de règne les fils dégénérés des légions républicaines battaient des mains au nouvel empereur, le premier vœu populaire qu'avait à satisfaire le pouvoir naissant, c'était celui-ci : *Panem et circenses*, du pain et des spectacles. Acclamation bien digne de s'élever du sein de la servitude, et de saluer le despotisme ! Acclamation que renouvelle, en dissimulant sa brutalité sous des termes pompeux, chaque époque de matérialisme où l'idée du dévoûment et du devoir a été minée à la fois par le sophisme et par la corruption ! Aux prises avec cette impatience de l'amour du bien-être quel pouvoir sage et prévoyant pourrait s'organiser ? Quel ordre solide pourrait se fonder dans un pays au milieu de cette anarchique réclamation des plus égoïstes intérêts ? Défions-nous de la précipitation des désirs ; l'impatience de toucher le but est la cause de tous les pas rétrogrades que font les individus et les sociétés. L'amour désintéressé de la justice et des principes, cette passion des grands cœurs, retarde elle-même quelquefois la société, par une trop grande impatience ; or, l'amour égoïste des jouissances est encore plus impatient que la soif de la justice.

Cet exemple du déchaînement égoïste, imprévoyant et brutal de tous les besoins, de tous les intérêts, qui n'aboutit qu'à rendre impossible leur légitime satisfaction, ce n'est point celui que donnera au monde qui nous contemple le peuple de la France républicaine. La grande nation n'est pas un troupeau de serfs affamés et sourds. L'Europe ne pourra pas dire que, si la première révolution a été faite au nom des idées, la nôtre est faite au nom des appétits. Non, jamais la France, jamais la terre du dévoûment et de l'apostolat ne méritera cette injure ! j'en atteste et les souvenirs de l'héroïsme de nos pères, et le sang généreux qui coulait hier pour le triomphe, non pas d'un intérêt, mais d'un principe !

Ce n'est pas au moment d'une aussi pure, d'une aussi belle victoire remportée au nom du droit, que peut faiblir chez les

Digitized by Google

vainqueurs la notion du dévouement et du devoir. Tout, après cette grande journée, nous fait espérer de la part des besoins les plus légitimes une patience, une résignation encore plus admirables, encore plus méritoires que ne l'ont été l'ardeur et l'énergie au milieu de la lutte. Pour un peuple qui vient de se charger, comme nous, de l'éducation, de la conversion du monde, c'est le moment des hautes et difficiles vertus; c'est l'heure de l'empire sur soi-même, du sang-froid, de l'abnégation, de l'oubli de ses droits personnels en faveur du droit de ses frères; c'est l'heure, enfin, de ce sacrifice de chacun à tous, qui n'a pour l'individu d'autres limites que l'imprescriptible souci de sa dignité.

Plus une forme politique est parfaite, et plus elle exige de perfection morale chez les hommes qui ont donné cette forme à leur gouvernement. En proclamant la plus belle, la plus juste, la plus fraternelle, et par conséquent la plus religieuse des formes que puisse prendre l'association humaine, la France a imposé à ses enfants les plus nobles, les plus religieux devoirs; elle a placé bien haut l'idéal qu'elle se sent capable d'atteindre. Montesquieu a eu raison: le vrai principe du gouvernement républicain c'est la vertu; c'est elle seule qui rend possibles tous les bienfaits de la liberté. En proclamant la République, la France a proclamé la nécessité de tous les généreux dévouements, elle s'est condamnée à toutes les vertus, à toutes les grandeurs. Glorieux jugement que la patrie a porté sur elle-même! Dans la chaleur même du combat qui la rendait libre, elle a placé sa main sur son cœur, elle l'a senti battre avec assez de calme, elle l'a reconnu assez pur de toute colère et de toute haine, de toute grossière idolâtrie, de toute mesquine passion, pour accepter cette tâche merveilleuse de la République, dont elle est seule capable encore parmi les grandes nations de l'Europe.

Sachons bien ce qu'une mission pareille commande à chacun de nous. Que la littérature et les arts, ces instituteurs des peuples, ne répandent plus autour d'eux de lâches enseignements! Ces préceptes du beau, que nous cherchons ici en commun, sont inséparables des règles du bien; la littérature de nos jours l'a

Digitized by Google

trop souvent oublié; elle a beaucoup parlé aux sens, elle n'a suscité dans l'âme que de vagues aspirations. Voici pour elle, aujourd'hui, le moment de faire entendre un plus austère langage, de donner un organe plus clair, plus précis, plus ferme aux grandes vérités morales.

La littérature de la France a fait autant que son épée pour la grande cause de la révolution. Elle y a travaillé la première; espérons qu'elle continuera à y travailler plus que jamais dans une ère de progrès pacifique. Les arts et la poésie, cette splendeur de la morale comme le beau est la splendeur du bien, les arts et les lettres doivent devenir les rayons les plus féconds et les plus vifs du soleil de notre jeune République. Déjà ce soleil jette assez d'éclat pour être reconnu de toute l'Europe; mais il a plus à faire, il faut qu'il répande à grands flots sa lumière et sa chaleur, et qu'il fertilise le monde.

Victor DE LAPRADE.

Digitized by Google

Voyages.

LETTRES SUR LA SARDAIGNE.[1]

IVe LETTRE.

A MONSIEUR C...

Vraiment, il me faut une grande dose de courage pour oser adresser à votre austère seigneurie l'épître verbeuse d'un voyageur, à vous le philosophe intraitable, le savant dédaigneux, l'ennemi de toutes frivolités littéraires inventées par la mode, ce tyran cruel, aujourd'hui surtout qu'il nous impose les sermons et la tragédie. Mais, rassurez-vous, je suis prêt à crier avec vous : « Au diable ces touristes et ces voyageurs qui ne se mettent en route qu'avec un parti pris d'accidents et d'émotions ! qui nous délivrera de ces anecdotes éternelles transcrites sous la dictée des guides et des filles d'auberge ? de ces relations de voyage, qui ne vous apprennent rien des habitudes ou des sites des pays parcourus : mauvais croquis sans dessin ni couleur ? » Et puis je serai

(1) Voir la dernière livraison (décembre 1847).

Digitized by Google

court : pas la moindre théorie. En ma qualité d'artiste je ne raisonne pas ; je jouis de tout ce qui est beau et ne fais point de catégories : pas la plus petite discussion. Enfin, quoique voyageant en pays monarchique, catholique et aristocratique, prêt à subir la réaction de l'Italie, j'éviterai de prononcer ces mots attendrissants de patrie et de liberté, dont a fait parfois un si bel usage le libéralisme égoïste et stupide ; je vous ferai grâce de toutes réflexions voltairiennes à l'endroit de l'oisiveté monacale et de la tyrannie ecclésiastique ; je n'aurai même pas une hymne funèbre pour cette pauvre noblesse, qui voit son écusson détrôné par les écus, pour ce pauvre parti légitimiste tombé partout à l'état d'opinion. Vraiment, j'ai si grande envie de vous plaire, que je vais essayer d'être grave, sérieux et instructif ; et, si par hasard quelque proposition impertinente étonnait votre regard, songez à ce précepte du comte de Maistre : « Il faut de l'im-« pertinence dans certains écrits, comme du poivre dans les « ragoûts ».

Vos connaissances géographiques sont assez étendues, pour que l'existence d'une ville, ayant nom Oristano, et située au sud-ouest de la Sardaigne, vous soit connue. Je n'élève pas là-dessus le moindre doute, quoiqu'il me souvienne qu'à l'époque de mon départ, certaines personnes, au demeurant fort estimables, m'engageaient instamment à prendre la voie de terre pour me rendre à Cagliari. Mais ce que vous ignorez certainement, et ce que je suis fier de vous apprendre, c'est l'étymologie du mot : Oristano. Je vais donc essayer une dissertation savante digne de votre intérêt. Un peu d'indulgence, s'il vous plaît. Mais, avant de vous étaler ma science à propos de cette ville intéressante, permettez-moi de vous parler du pays qui l'entoure, de ces grandes plaines du Campidano et Santa-Anna, heureuses et fertiles aux environs de l'établissement Victor-Emmanuel, puis désolées et brûlantes, et au centre des-

Digitized by Google

quelles se dresse, comme pour en marquer le milieu, le rocher de Mont-Réal.

Mont-Réal! ne trouvez-vous pas que ce nom, arrivant à la suite de celui de marquis, produit un effet superbe. Telle est la réflexion qui m'est venue à l'esprit, tandis que je gravissais à cheval, au grand préjudice de ma peau et de mes pantalons, la croupe pierreuse et aride du monticule que couronnent de vieux murs féodaux ; retraite séculaire et paisible des grands vautours blancs de la Sardaigne. Vraiment M. le comte B..., marquis de Mont-Réal, possède là un fier marquisat. A vrai dire, il le possède un peu à la manière dont son gracieux souverain possède le royaume de Jérusalem, où il serait, je crois, fort mal reçu à venir lever des impôts, ou bien encore, comme nos saints évêques de Maroc, Tripoli et autres *in partibus infidelium*, qui, s'ils se rendaient au milieu de leur diocèse, risqueraient fort d'être écorchés vifs ou embrochés sur le pal. Un mamelon granitique et calciné, aux flancs duquel s'accrochent ça et là quelques gazons jaunis, que broutent les chèvres sauvages ; au sommet des murailles décharnées se dessinant sèchement sur le bleu plombé du ciel, et au-dessus desquelles des vautours gigantesques planent en tournoyant ; tel est le fief de Mont-Réal. Ce tableau fidèle vous en donne une idée exacte ; mais ce qu'il me serait impossible de vous faire comprendre, c'est la magnificence de cette position, d'où l'œil plonge sur les plaines dorées au-dessus desquelles s'élève, comme d'un brasier ardent, une vapeur transparente, et dont les extrêmités se perdent à l'horizon dans l'azur des deux mers. Morbleu ! quelle châtellenie poétique, romantique et fantastique. Si j'étais Monsieur le Marquis je ne me contenterais pas du mot, je voudrais aussi la chose.

A peu de distance de Mont-Réal, sur un terrain qui se durcit et se crevasse sous les rayons ardents du soleil, s'é-

Digitized by Google

lèvent les toits bossus de trois ou quatre maisons blanches : c'est *Sardara-l'Aqua-Cotta*. Sans doute, à cette heureuse époque où Pline appelait la Sardaigne le grenier du peuple romain, Sardara devait être une villa joyeuse et charmante, avec des bains de porphyre, des portiques de marbre blanc perdus dans des bois d'orangers. O mes belles Caralitaines ! qui veniez ici livrer aux caresses de ces eaux bienfaisantes, vos beaux corps fatigués par les plaisirs, beaux chevaliers qui retrouviez dans ces chaudes vapeurs les forces et l'ardeur perdues dans les joyeuses saturnales ! Hélas ! qu'êtes-vous devenus ? Des femmes en haillons, laides et malpropres ; des hommes taciturnes, couchés dans leur manteau de laine, gissent ça et là sur une terre humide, dans une chambre délabrée, au milieu d'une vapeur épaisse et brûlante. Hélas ! beaux temps passés, qu'êtes-vous devenus !

Un des regrets de ma vie, c'est de ne pas être le moins du monde archéologue et de n'avoir pas envie de le devenir. Quel bonheur, en effet, de découvrir, en grattant cette terre dégénérée, un débris de statue ou l'anse d'une urne funéraire ! car, les antiquaires sont un peu comme les *collectionneurs* qui poursuivent, pleins de désirs, l'insecte le plus laid, la fleur la plus insignifiante par cela seul qu'ils sont rares. Une inscription tombale indéchiffrable, un taurobole, un caillou druidique leur fait plus de plaisir que la vue d'un bas-relief du Parthénon. Mais je ne suis pas archéologue ! Au moins, si j'étais chimiste ! je pourrais vous donner l'analyse scientifique de ces eaux thermales ; vous sauriez qu'elles contiennent en dissolution des sels de soude et de magnésie, et de l'hydrogène sulfuré à l'état libre, etc., etc., etc...., tandis que je suis condamné à vous dire, comme le simple vulgaire, que ces eaux exhalent une odeur sulfureuse, et sont assez chaudes pour faire cuire un œuf. Près des bains s'élève une petite chapelle, aux murs de laquelle pendent ac-

Digitized by Google

crochées des cages contenant des pigeons et des bartavelles : pieuses offrandes laissées par les malades, et dont la vente fait un modique revenu au pauvre religieux qui les garde. De Sardara à Oristano, le pays ne change pas : ce sont toujours ces horizons durs et inflexibles, ces plaines grillées et poudreuses, s'allongeant sous un ciel, qui blanchit de chaleur comme la voûte d'une fournaise. Ça et là quelques pauvres villages : Uras, Terra-Rosea, Babylus dressent dans le ciel leur clocher solitaire, pour guider et encourager les voyageurs épuisés. Quelquefois une petite vallée creuse la plaine ; une végétation touffue en couvre les bords ; au-dessus voltigent des milliers de calandres familières et des guêpiers aux ailes d'or ; au fond coule une source limpide.

Un jour, il y a bientôt dix ans de cela, un voyageur traversant à cheval la plaine Santa-Anna, descendit vers l'une de ces fontaines pour y trouver un abri contre le soleil de midi ; mais à peine arrivait-il au fond du ravin, que, poussant un grand cri, il remonta tout effaré et partit au triple galop. Il avait aperçu, artistement rangées autour de la source, douze têtes sanglantes, séparées de leurs corps dépouillés. C'était une facétie, assez habituelle aux bandits de ce temps-là, qui attendaient, cachés dans les buissons, les voyageurs fatigués, et leur enlevaient la bourse et la vie ; mais, à cette époque, la civilisation, représentée par la gendarmerie royale et le génie civil, n'avait pas encore pénétré en Sardaigne. Aujourd'hui, des gendarmes parcourent le pays, et la grande route de Cagliari traverse la plaine. Les gendarmes sont ce qu'ils doivent être : de beaux et braves militaires ; et la grande route, le long de laquelle s'échelonnent de distance en distance des cantonnières, offrant au voyageur un refuge assuré, est sans cesse couverte par les charriots des marchands d'oranges, les merciers et les épiciers ambulants : espèce de négociants forrains, qui établissent

Digitized by Google

leur boutique sur le dos de leur cheval et galoppent en croupe derrière un tonneau d'huile. Il y avait déjà six heures que nous avions quitté Sardara lorsque nous entrâmes dans les étangs salés qui environnent Oristano.

Rechercher l'origine du nom d'une ville a toujours semblé aux esprits sérieux un travail d'une haute importance. Vous vous rappelez certainement quelques-unes de ces centaines d'opinions, gravement émises par les savants sur l'étymologie du mot *Paris* ou *Lutèce* ; celle de François Rabelais surtout a dû vous frapper par sa simplicité : Gargantua, monté sur les tours de Notre-Dame, voulut payer dignement sa bienvenue aux maroufles qui l'entouraient. « *Il les compissa si aigrement*, nous dit l'auteur, *qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix et huict, sans les femmes et les petitz enfants. Quelque nombre d'iceulx évada ce pissefort à la légiéreté des pieds. Et quand feurent au plus hault de l'Université, commençoient à renier et à jurer, les ungs en cholère, les autres par rys. Carymary, Carimara, par saincte m'amye, nous sommes baignez par rys. Dont feut depuis la ville nommée Paris.* » Quant au mot Lutèce, il le transforme en s'appuyant sur l'autorité de Strabon, en Leucèce, c'est-à-dire blanchette pour « *les blanches cuisses des dames dudict lieu.* » L'étymologie du mot Oristano ne présente pas les mêmes difficultés. C'est évidemment la réunion de ces trois mots : *Oro nello stagno* : Or dans l'étang. Mais l'explication de ces paroles mystérieuses est chose difficile, et digne de fixer l'attention des esprits sérieux et amoureux de la vérité. Pour moi, j'ai réfléchi longtemps, et je suis arrivé à différents systèmes d'explication que je vais soumettre à vos lumières. Il y a de l'or dans l'étang : est-ce un fait positif ? est-ce une figure ?... Un jour peut-être, fuyant devant les Pisans victorieux, un prince espagnol jeta-t-il dans ces eaux bourbeuses et discrètes les trésors qu'il ne pouvait emporter et qui de-

Digitized by Google

puis y restèrent ensevelis ? ou bien, adoptant le sens figuré, faut-il croire que cet or n'est autre chose que les poissons abondants et variés, les oiseaux aquatiques de toute espèce, qui peuplent ces eaux stagnantes, et qui, habilement exploitées, deviendraient pour les habitants une source de richesses ? ou bien encore, n'y faut-il voir qu'une leçon mystérieuse, le conseil de détruire ces marais infects dont le dessèchement ferait des plaines fertiles, et rendrait aux Oristaniens la santé, la plus précieuse de toutes les richesses ? En tous les cas, quelle que soit l'explication adoptée, s'il y a de l'or dans l'étang, il n'y en a pas dans la ville. Je n'ai jamais rien vu de plus misérable que ses rues désertes, ses maisons en deuil, ses palais délabrés, d'où l'on dirait que la peste a chassé les habitants. Pourtant Oristano est une ville importante, une ville épiscopale, renommée à bon droit pour l'excellence de son vin et l'élégance de ses poteries. Elle possède une bonne auberge, dans laquelle je trouvai un lit suffisant, des repas copieux et une société nombreuses de ces négociants, qui amènent à Oristano des arbres et des chevaux de l'intérieur et les embarquent sur les étangs, qui les conduisent à la mer.

La ville renferme plusieurs monuments d'un intérêt fort médiocre : un évêché construit dans le style-caserne, dont la façade représente un échafaudage de balcons et de fenêtres, soutenus par des pilastres peints, parfaitement imités ; une cathédrale, grande et élégante, mais dont l'architecture espagnole napolitaine n'offre rien de remarquable. En parcourant les nefs latérales, je m'arrêtai devant une chapelle, dont la simplicité attira mon attention : sur l'autel de marbre blanc était posée une statue de jeune fille, qui pressait sur sa poitrine un beau lys épanoui, et foulait aux pieds le vieux serpent, qui se relève toujours. Au-dessous étaient gravés ces mots : SANCTA PURITAS. C'était une chapelle consacrée à la pureté. Gracieux souvenir de la forme païenne, que sanc-

Digitized by Google

tifie la religion du Christ ! Hommage poétique rendu à une vertu si rare chez un peuple enfant, dont un soleil de feu allume les passions charnelles ! — J'ai admiré, dans le chœur de l'Eglise, un grand tableau représentant l'Assomption de la Vierge. Une couleur titienesque, une grande vérité, beaucoup de vie m'ont fait oublier l'incorrection des lignes et la faiblesse de l'exécution. Mais, vous le savez, et en cela je suis fier d'être de son avis, Gœthe a dit quelque part : Je n'admire l'art qu'en tant qu'il aspire à imiter la nature, que j'ai vu si belle, et par cette raison une œuvre d'art, même inachevée et imparfaite, me met en extase, pour peu que j'y découvre cette aspiration vers la sainte nature. » Dans l'intérieur de la ville, un seigneur, dont je vous dirais le nom si je ne l'avais oublié, fait élever une centième reproduction, amoindrie et dégénérée du Panthéon romain. La seule construction d'Oristano, qui offre quelqu'intérêt, est une tour carrée, percée de deux voûtes ogivales, dans l'une desquelles est suspendue la cloche de l'horloge, dont le cadran doré rayonne au-dessous. Cette tour bâtie à l'époque de la domination espagnole sert de porte à la ville, et s'ouvre sur la place du faubourg de Cabras.

Toute la vie d'Oristano paraît s'être concentrée dans ce modeste faubourg. La rue est pleine de charriots, de chevaux et de bœufs. Les marchands envahissent le sol de la place. Nichés sous des nattes de palmiers courbées en voûte, ils étalent autour d'eux des oranges et des citrons dorés, qui parfument les airs, et des jarres en terre porreuse de formes variées et pittoresques, du ventre desquelles l'eau s'échappe en sueur perlée. A l'angle de la place, dans une maison de chétive apparence, les buveurs ont établi leur casino. Naturellement ce casino est un cabaret, et, pour plus de commodité, ce cabaret est simplement une cave ; le long du mur s'aligne une rangée de futailles rebondies, qui servent de bancs et

Digitized by Google

de tables, et quelques lampes fumeuses répandent juste assez de clarté, pour que les buveurs puissent trouver leur bouche et la guille des tonneaux. Le soir, il y a foule au caveau : ouvriers, voyageurs, flaneurs, ces hommes dont l'existence est un mystère, qui, le jour dorment au soleil, et, comme le Juif errant, trouvent toujours pour aller boire cinq sols dans leur poche ; tout le monde s'y donne rendez-vous, jusqu'à ces frères mendiants, qui cachent leur maigreur et leur misère sous un manteau déchiqueté en dents de scie comme celui de dom César. Aussi, à l'heure du souper, il s'échappe de ces voûtes empestées une odeur épaisse de fromage, de vin et de poisson. On cause, on célèbre la bonté de son cheval, on vante son pays, on se querelle, on jure, on se menace, on va s'assommer à coups de pots, puis l'on s'apaise, et, comme toujours, tout finit par des chansons.

En sortant d'Oristano, la route s'élargit et s'allonge à l'ombre des grands peupliers de Virginie, qui dressent dans les airs leur feuillage découpé. Au dessous, s'étendent, d'un côté, les horizons bleus de la mer ; de l'autre, de vertes prairies, qu'arrose le joli fleuve du Tirse ; un rideau d'oliviers, couronné par les têtes chevelues des pins parasols, sert de fond au paysage. Nous suivîmes quelque temps la grande route ; puis nous entrâmes dans le chemin humide et rabotteux, qui conduit au village de Cabras, où m'attiraient plusieurs séductions irrésistibles. Il devait y avoir, ce jour-là, course de chevaux, lutte d'hommes, danses champêtres ; et puis la beauté des femmes du pays est devenue proverbiale dans toute la Sardaigne.

Cabras est un triste village, jeté sur le bord de la mer, au milieu des plaines marécageuses. La terre est rouge et brûlée : à peine quelques lentisques, quelques pâles azéroliers étalent ça et là leurs touffes jaunissantes : point de gazon ; pas le moindre ruisseau ; pas même un bouquet d'herbes plus hautes,

Digitized by Google

indiquant la source voisine. Mais, à défaut d'arbustes et de fleurs, son sol dépouillé produit encore de fières jeunes filles, belles comme les marbres de la Grèce, portant majestueusement leur tête gracieuse, que couronne un turban de cheveux noirs, et puis aussi des essaims de beaux enfants blancs et roses, à peine couverts de petites chemises de laine, qui, soulevées par la brise, laissent apercevoir leurs formes charmantes. Une bande de cette race joyeuse, regardant avec de grands yeux effarés mes bottes et ma veste, m'accompagna jusqu'à l'église. Des murs humides, un autel chancelant, quelques tableaux délabrés, dont une couche de fumée grasse recouvrait le barbouillage ascétique; vraiment cela ne compensait pas la chance d'un refroidissement, ni l'humiliation de ces bruyants éclats de rire, que provoquait mon travestissement *européen*. Il n'était pas midi, et j'avais épuisé toutes les ressources distrayantes, que pouvait m'offrir le village; je ne trouvai donc rien de mieux à faire, avant l'heure de la fête, que d'aller me promener au bord de la mer. Je ne connais pas de spectacle qui occupe davantage, ni qui jette l'âme du voyageur dans de plus douces rêveries, que celui de la mer; vous avez dû l'expérimenter dans vos courses vagabondes; d'abord, on se promène sur le rivage, en contemplant vaguement le nuage doré qui roule à l'horizon, les îles blanches qui se découpent au bord du ciel, et ces voiles s'évanouissant dans la brume lointaine; puis l'esprit s'engage dans les pensers infinis : il pleure le passé, cherche l'avenir, et songe à la gloire, ce rameau d'or de la sibylle, récompense des grands courages, à la conquête duquel il faut sacrifier les douces illusions du cœur; puis viennent les souvenirs du foyer paternel, du clocher qui vous vit naître; et comme on est fils, et qu'on aime sa patrie, on sent alors une larme germer péniblement au coin de son œil. Enfin, rêves et regrets, tout s'efface : on ne songe plus à rien, mais on regarde les

Digitized by Google

poissons, l'on fait des ricochets avec des coquilles d'huîtres ; et l'on finit par se coucher sur le sable, en songeant que l'air est doux, le ciel charmant, et qu'il serait très agréable de passer ainsi sa vie, étendu sur le dos.

Pendant ma promenade, Cabras avait été transformé : le village, triste et solitaire le matin, était envahi par une foule compacte, barriolée et bruyante. Aux vestes coquettes, aux jupes écarlates, aux mouchoirs éclatants du Campidano, se mêlaient les pourpoints noirs, les robes assombries du cap supérieur ; mais, entre tant de belles rassemblées, les femmes de Cabras se faisaient remarquer par la perfection de leur personne ! Ah ! que j'aurais grande envie de vous la détailler; mais il faudrait recommencer cette inutile et éternelle description : cheveux de jais ; front d'albâtre, doré aux rayons du soleil ; yeux de velours ; peau comme celle de la pêche, que recouvre un duvet blond et soyeux, etc., etc. Essayez un jour avec vos pinceaux la réalisation de ces ravissantes choses, vous aurez une affreuse monstruosité. Il faut donc me contenter de vous dire que les femmes de Cabras sont belles, mais de cette beauté puissante, que nous admirons dans les maîtresses du Titien et certaines madones de Raphaël ; seulement je suis obligé de convenir qu'elles ont l'air un peu moins niais. Quant à leur costume, c'est un mélange de satin, de velours et d'or, de l'aspect le plus séduisant. Ah! mon cher philosophe, qu'elles étaient adorables avec leurs fleurs de grenadiers, piquées dans leurs cheveux, leur mouchoir blanc tombant de leurs tresses noires sur leurs épaules à moitié découvertes, leur chemise plissée, fermée sur la poitrine par de gros boutons de corail, leur petite veste grecque garnie de passementeries aux entournures, et de franges au poignet, leur jupe de laine rouge et leur tablier de cachemire blanc broché or, leurs bas rayés et leurs souliers de satin, emprisonnant des jambes faites au tour et les pieds les plus mignons de la Sardaigne !

Digitized by Google

Pour moi ébloui et fasciné par tant de séductions, je m'engageai hardiment au milieu de cette population fourmillante et joyeuse, rivière vivante qui roulait ses flots tumultueux entre les murailles blanches des maisons pavoisées. Les *bonas dies*, les quolibets se croisaient jetés au passage ; les cris, les chants, les vivats montaient dans l'air perdus dans les nuages d'une poussière lumineuse. Tout-à-coup une détonnation ébranla les airs : l'heure de la course allait sonner. Aussitôt trois Cabrasiens, armés jusqu'aux dents et montés sur leurs chevaux, s'avançaient dans la rue où la course devait avoir lieu, chassant devant eux la foule qui la remplissait à pleins bords. La multitude refoulée, culbutée déborda dans tous les sens ; il y eut alors un moment de tumulte incroyable. On envahissait les maisons ; on escaladait les fenêtres ; on se poussait ; on se renversait ; on se précipitait dans les rues voisines ; et puis, des cris, des jurons, des imprécations à faire tomber en syncope un sacristain, un vacarme enfin à troubler les corbeaux dans leur vol. Un quart d'heure après, les trois commissaires traversaient la rue devenue libre, et une seconde détonnation se fit entendre. Alors on vit apparaître au sommet de la rue cinq généreux coursiers qui allaient se disputer un gilet de flanelle rouge et une grande écharpe de soie blanc et or, digne prix du vainqueur. Ces chevaux, d'une taille médiocre mais vigoureux et ardents, étaient tous les cinq de nobles bêtes ; crinières nattées de fleurs, prunelles enflammées, narines fumantes, cachant les reflets miroitant de leur robe soyeuse, sous une selle de velours et de riches harnais ; et se cabrant, se renversant sous leur cavalier inébranlable. Un troisième signal annonça l'instant du départ et les cinq chevaux s'élancèrent sur la pente raide et rugueuse de la rue. Caché derrière l'angle d'une muraille, je les vis passer devant moi, rapides comme un ouragan, ou comme les cavales échevelées de la chasse du

Digitized by Google

Burgrave. A l'extrémité de la rue, ils tournèrent bride et revinrent au point d'où ils étaient partis. Bientôt le cavalier vainqueur, précédé des joueurs de laonedda et de deux héros portant étalés les prix de la course, s'avança sur le champ de son triomphe, faisant piaffer son cheval ruisselant d'écume, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et d'une pluie de fleurs et de branches de lauriers roses, que lui lançaient les jeunes filles ravies.

Après quelques minutes d'entr'acte, trois cavaliers se présentèrent à l'entrée de l'arène. Montés sur des chevaux de taille égale, ils allaient de front, serrés, enlacés, les bras mutuellement passés autour du col, de telle sorte que celui qui se trouvait au milieu était obligé de tenir les brides entre ses dents. Puis, au signal donné, ils s'élancèrent dans la rue. La chûte d'un cheval précipite à terre les trois cavaliers, qui se relèvent souvent avec un œil poché, le front fendu, un bras cassé, ou bien ne se relèvent pas du tout. Comme cette course n'est pas approuvée par l'autorité civile, aucun prix n'est décerné aux courageux champions, ils courent simplement pour le plaisir de courir. Ce jour-là, les choses, au dire de tous, se passèrent le mieux du monde. Un fer de cheval détaché dans la rapidité de la conrse avait estropié une matrone, un cheval s'était cassé la jambe en s'abattant, et son cavalier s'était fait un trou à la tête : les amateurs étaient enchantés.

La course finie, la foule s'éparpilla d'abord de côté et d'autre, puis vint peu à peu se ranger en cercle autour d'un champ sablé, préparé pour la lutte. Deux jeunes garçons s'avancèrent dans l'arène, soutenus chacun par deux camarades auxquels ils donnaient le bras ; ils marchaient l'un contre l'autre. Après les salutations d'usage, les formules sacramentelles et les poignées de mains amicales, ils commencèrent à se lancer avec fureur de grandissimes coups de

Digitized by Google

pieds dans les jambes, de ces coups de pieds à estropier un âne ou un professeur de chaussons. C'étaient des cabrioles, des sauts de carpes, des contorsions, qui faisaient mal à voir. Pourtant l'assistance était attentive et charmée, et saluait par des trépignements et des bravos convulsifs chaque ruade bien allongée. Quant aux doubles accolytes, impassibles et muets, ils soutinrent les combattants jusqu'à ce que leurs forces furent épuisées.

Les luttes se prolongèrent jusqu'au soir et furent trouvées superbes : il y avait eu suffisamment de jambes écorchées, un talon foulé et deux chevilles déboitées : l'enthousiasme était à son comble.

Le soir, sur le rivage, les danses s'établirent de tous côtés. Hommes et femmes, se tenant par la main, formèrent des rondes immenses, se trémoussant, tortillant les pieds, secouant les épaules, sans oublier jamais la mesure de l'orchestre, quant à celle de la bienséance, les cavaliers échauffés par les libations de la journée, hasardèrent certaines cabrioles que n'eût peut-être pas approuvées la chaste pruderie de la gendarmerie royale. Mais les gendarmes, grâce à Dieu, n'ont pas encore eu le loisir de faire connaître aux Cabrassiens la distinction du bien et du mal ; aussi ces bons habitants, innocents et primitifs, se donnent parfois quelques petits coups de couteaux dans l'ardeur de la discussion, se cassent le cou par vanité, et lèvent en dansant la jambe au niveau de l'œil, sans se douter qu'ils offensent les saintes lois de l'humanité et de la modestie. Et maintenant qu'un moraliste vienne leur dire, qu'en agissant ainsi, ils se rendent criminels et justiciables du commissaire, de la prison et de la potence, ils ne changeront en rien leur conduite, seulement ils auront la conscience de leur culpabilité : innocence et ignorance sont synonymes. Et vive l'ignorance ! et vous, cher ami, ne froncez pas le sourcil, vous qui prêchez la diffusion

Digitized by Google

des lumières et célébrez les progrès de la civilisation, vous êtes un philosophe, et il n'y a pas d'opinion si ridicule, qu'il ne se soit trouvé un philosophe pour la défendre. C'est M. T. Cicéro, votre maître qui nous le dit. O pauvre Sardaigne, que vas-tu devenir quand tes mœurs pittoresques, simples et farouches, quand tes costumes éclatants et tes forêts embaumés se seront effacées, ternies et profanées au contact des gendarmes, de la civilisation et de ce qu'on appelle le progrès? hélas! une terre maussade et malheureuse, la patrie d'un peuple de mendiants, d'espions et de voleurs. Mais il te restera toujours ton soleil de feu dans ton ciel lumineux et limpide.

Quand on a traversé les eaux cristallines du Tirse qui vont lentement se perdre dans le golfe d'Oristano. On entre dans un pays nouveau : c'est le cap supérieur. Adieu les plaines brûlantes, aux teintes fauves et hâlées, et les palmiers solitaires! adieu les steppes infinies, que traversent les troupeaux voyageurs, et les étangs immenses, où folâtrent les flamands, aux ailes roses, et les courlis étincelants! adieu ces charmantes femmes, aux pieds nuds: troupe joyeuse qui descendait le soir, la cruche sur la tête, vers les fontaines voisines, et dansaient en rond au son de la laonedda, et ces Campidaniens, aux allures franches et gaies, si fiers de leurs cheveux tressés et de leur pourpoint de velours!... Une prairie, constellée de fleurs, s'étend au loin comme un tapis diapré. Des touffes d'herbes ondoyantes et de joncs triangulaires, qui croissent aux bords du fleuve, y dessinent des méandres capricieux; au-dessus voltigent les libellules émeraudes et les martin-pêcheurs; des forêts d'oliviers gigantesques de liéges et d'yeuses tapissent le pied des montagnes, qui s'échelonnent comme un vaste amphithéâtre jusqu'aux sommets neigeux de l'Arrizou. Les solitudes desséchées du Campidano font trouver plus séduisantes encore ces campagnes fraîches et

Digitized by Google

fleuries. Des bouquets d'accacias et de noisetiers s'élèvent le long de la route, et le voyageur en passant éveille les oiseaux criards, endormis dans leur feuillage ; des milliers de calandres à collier noir voltigent sans cesse devant lui et semblent le suivre dans sa course ; de gros corbeaux indigènes, les ailes noires et le dos blanc, volent pesamment sur la prairie, où des chevaux en liberté foulent, dans leurs folles gambades, les soucis et les jacynthes et les herbes embaumées. —Parfois de sombres, cavaliers à l'air fatal comme les hommes solitaires, les cheveux ras, la barbe épaisse, enveloppés dans un sarreau de laine brune, dont l'ouverture laissait entrevoir le manche luisant d'un poignard traversaient la route au galop et s'enfonçaient dans les montagnes. Des femmes qu'à leur costume on eût pris de loin pour une procession de religieuses, le buste caché sous une chemise plissée à manches longues, et portant une double jupe, couleur violette, dont la première relevée par-dessus leur tête, leur servait de coiffure, descendaient dans les prés pour faucher les trèfles et les joncs. Puis venaient de longs attelages de bœufs, traînant des carrioles pleines d'oranges ou de grands chênes coupés dans les forêts. Enfin, grâce à la beauté et à la variété du pays que je traversai, je me trouvai à l'entrée du chemin qui conduit aux vallons où dorment les bois de Millis, sans m'être aperçu que je trottais depuis quatre heures sous un ciel embrâsé.

Sans doute, mon austère ami, vous gardez au fond de votre cœur, comme un rêve de bonheur évanoui, le souvenir de quelque promenade heureuse dans une campagne ravissante. C'était, n'est-il pas vrai? au mois de mai, le soleil nouveau inondait les prairies : il en faisait monter des arômes enivrants que le vent chassait au loin. Vous étiez heureux de vivre, et vous abandonniez votre cœur à ces émotions involontaires, à ces désirs sans but, qu'y fait naître un

Digitized by Google

beau jour de printemps. Pour moi, ces bonheurs inconnus, ces extases secrètes, je les ai trouvées sous les ombrages embaumés de Millis; ils ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Je marchai longtemps, m'enfonçant au hasard dans des abîmes de verdure, écartant de la main les branches aux fruits d'or. Les fleurs détachées couvraient d'une neige odorante le frais gazon, qu'empourpraient les fraises des bois et les lys ravissants. Des érables noueux et les sombres yeuses, autour desquels s'enroulaient en serpent les vignes sauvages, balançaient leurs têtes épanouies au-dessus du noir feuillage des orangers! toit ondoyant et immense, où gazouillaient sans cesse les mésanges amoureuses et les merles babillards. De petits ruisseaux couraient en réseaux d'argent sous les arbres chenus, et formaient çà et là de petits lacs ignorés : source mystérieuse où la cigogne blanche vient tremper ses longues jambes.

Mais je crois vraiment que je me laisse aller au pathos facile d'une description fleurie, et j'oublie des faits et des circonstances, que mes prétentions économiques et la reconnaissance me font un devoir de vous raconter. Je vous dirai donc que ces arbres, qui couvrent de leurs ombres parfumées plusieurs lieues de terrain, que ces arbres, dont quelques-uns, les rois de la forêt, hauts de vingt mètres, et gros à ne pouvoir être embrassés par un homme, prodiguent toute l'année à cette terre barbare leurs trésors inutiles. Les oranges de Millis mûrissent, tombent et se flétrissent sur le gazon, sans qu'une main industrieuse les daigne ramasser. A peine quelques cultivateurs moins indifférents cueillent-ils les plus belles pour les vendre aux marchands voyageurs, qui les voiturent jusqu'aux villes prochaines. Et pourtant, prises avant leur maturité, et envoyées dans les ports de l'Europe, elles deviendraient pour les propriétaires

Digitized by Google

une source de richesses incalculables. Aussi, cher ami, si, abandonnant vos rêves métaphysiques, vous voulliez entreprendre quelque spéculation industrielle, et que vous daignassiez adopter une idée étrangère, ce qui n'est guère probable de la part d'un philosophe, je vous engagerais à affermer pour une dixaine d'années les forêts de Millis. Mais vous auriez à vaincre la répugnance des Sardes, méfiants et soupçonneux, et qui ne croient pas qu'il soit possible de faire mieux ou autrement qu'ils ne font eux-mêmes. Au fait, qu'ont-ils besoin qu'un étranger spéculateur vienne leur apprendre, à son bénéfice, le parti qu'ils peuvent tirer de leurs richesses. Ils sont heureux comme ils sont, laissons les donc avec leur bonheur tels qu'ils l'entendent. Quant au devoir que m'impose la reconaissance, c'est de vous parler du propriétaire de Millis, du marquis de Boyle et de sa royale et gracieuse hospitalité. Son château, d'une élégance toute moderne, s'élève au milieu de la forêt ; les maisons du village blanchies à la chaux se groupent tout au tour, et semblent, vues du sommet des collines , une volée de ramiers abattus sous les arbres. C'est dans cette villa charmante que, voyageur inconnu, je fus reçu comme une ancienne connaissance. Ce jour-là était un dimanche : j'aperçus le marquis au sortir de l'église ; il était entouré des habitants du village, qui adressaient à leur généreux seigneur leurs hommages et leurs demandes. Par un patriotisme plein de coquetterie, il portait un costume sarde, en velours cramoisi, que rehaussait l'or de ses décorations et du collier seigneurial. Il me fit l'accueil le plus bienveillant, le plus affable, et exigea, avec une grâce irrésistible, que je restasse son hôte jusqu'au lendemain matin.

(*La suite à un prochain numéro*).

Digitized by Google

REVUE MONUMENTALE ET LITURGIQUE

DE ROME[1].

Nous croyons devoir extraire de l'intéressant écrit que vient de publier notre collaborateur, M. Joseph Bard, les pages suivantes.

« Aujourd'hui que le glorieux pontificat Pie IX, fixe sur Rome les regards de toute l'Europe intelligente, et que cette auguste métropole du monde s'apprête à en redevenir le centre moral et matériel, réconciliée qu'elle est avec la civilisation moderne dont elle aurait dû rester la reine; le moment est opportun, je crois, pour constater sa magnifique situation, au point de vue des monuments historiques de l'architecture chrétienne. Archéologiquement parlant, ils n'ont jamais été ni classés, ni comparés, ni décrits. — On le comprendra facilement : la science toute septentrionale de l'archéologie monumentale n'a pu se constituer et n'avait pas de motifs sérieux dans une

(1) Un joli volume, illustré, à Lyon, in-18, chez Chambet fils et Dorier, libraires (Dejussieu, éditeur, à Beaune).

Digitized by Google

cité qui, ayant à peine entrevu l'art *gothique* comme un nuage lointain, au-delà de ses horizons, passa majestueusement de l'école latine, continuée et modifiée dans ses basiliques constantiniennes, aux formes toujours nationales pour elle de la Renaissance. L'archéologie n'existe rigoureusement à l'état scientifique que là où sont des débris anciens à exhumer et à maintenir. Rome n'avait de ruines que des ruines païennes, son archéologie a dû rester païenne, pour veiller dans la poudre des tombeaux et retrouver le sens des monuments peints, sculptés, gravés, frappés, bâtis, que nous offre l'antiquité. Les temps moyens n'ont déposé sur son sein ni en germes, ni en produits, aucune architectonique particulière : elle n'a eu ni génie civil ou militaire, ni démolisseurs jurés, ni bandes noires, ni iconoclastes et vandales révolutionnaires du XVIIIe siècle, pour réduire à la condition toujours précaire d'édifices historiques, les splendides monuments de son culte. Ses églises sont intactes, et nulle atteinte ne les menace : on n'a pas eu besoin d'y faire de la science un sacerdoce, pour les protéger. L'archéologie chrétienne, telle que nous la connaissons, n'avait de raison logique que dans les contrées où le style *gothique*, sorti meurtri et mutilé de ses luttes contre les protestants, la renaissance, le mauvais goût, les révolutions politiques, les dédains des novateurs ou plutôt des imitateurs, enveloppée de périls, chancelait sur le sol et tremblait pour sa vie. — Le jour, où revenus d'un engouement trop exclusif pour la moderne architecture classique, quelques hommes de cœur comprenant pleinement le sens moral et la mystique beauté de la cathédrale du moyen-âge, voulurent propager, populariser leurs sympathies, leurs études, leur amour, prêcher une croisade en sa faveur contre les conspirations qui l'entouraient, la relever, la restaurer, la glorifier, la sauver, l'archéologie chrétienne fut découverte. Parmi les nations du Nord, c'est en France qu'elle devait naître, en France qu'elle devait fleurir avec le plus d'éclat, parce que c'est en France que la cathédrale *gothique* avait éprouvé les plus cruelles blessures et qu'on s'était le plus violemment acharné contre elle.

La *Revue monumentale de Rome* que je vais esquisser rapidement, sera d'autant plus utile dans nos contrées burgundo-lyonnaises, que la basse architecture antique, issue de Rome sous le

Digitized by Google

nom de *romane* ou émanée de la Grèce sous le nom de *byzantine*, y a constamment prédominé sur les monuments du type ogival. Ainsi, au point de vue romano-byzantin, Rome fut notre régulateur et notre boussole, comme le fut Amiens au point de vue *gothique ;* c'est en remontant sans cesse du rayon au centre et du ruisseau à la source, en comparant nos sous types aux types, en nous inspirant au foyer suprême d'une impulsion que nous reçumes si vivement, que nous augmenterons l'énergie et la ferveur de ce culte devenu populaire, qui embrasse nos monuments chrétiens.

Les basiliques nées immédiatement du souffle de Constantin, celles construites, bâties ou restaurées entre son ère et le XIIe siècle, n'ont jusqu'ici connu qu'un seul ennemi, depuis les Barbares qui se ruèrent si souvent sur Rome, dans le cataclysme des civilisations antiques, c'est le besoin d'innover. Les papes qui, par position, devaient plus particulièrement respecter l'authenticité apostolique empreinte sur la pierre des premiers temples chrétiens, les papes partagèrent la fièvre commune, surtout dans les XVe et XVIe siècles. Les anciennes basiliques romaines disparurent en corps ou en esprit, ou perdirent plusieurs de leurs membres : celle-ci vit sa façade et ses flancs inscrits dans un palais, celle-là ne put garder que son vieux sanctuaire en hémicycle, cette troisième ne trouva grâce que pour son clocher, cette quatrième, enfin, ne conserva presque fortuitement que son mobilier primitif, sans doute, parce qu'on n'était pas assez riche pour le renouveler : aucune d'elles n'a été complètement maintenue dans la forme originelle. Toutefois, en donnant à l'une ce qui manque à l'autre, en établissant des échanges entr'elles, par la pensée, on retrouve à Rome plus qu'en aucun lieu de la terre tous les éléments de la basilique latine; on peut littéralement la rebâtir sans qu'une seule disposition et un seul symbole lui fassent défaut; un peuple de temples facilitent cette synthèse.

Digitized by Google

SAINTE-MARIE-MAJEURE.

Tout calculé, Sainte-Marie-Majeure, ce temple si connu par les bulles pontificales et les encycliques datées de son ombre, est, à mon avis, la basilique romaine qui, par ses immenses dimensions, son plan, son caractère liturgique, à l'intérieur du moins, développe le plus énergiquement le sentiment chrétien dans le cœur du monumentaliste qui la contemple. Il ne lui manque que les verrières peintes pour avoir les lointains, l'idéal et l'infini de nos grandes églises ogivales. Ce n'est point le plus auguste musée du monde comme Saint-Pierre, la représentation exclusive de la Renaissance, comme Sainte-Marie-des-Anges; ce n'est point la plus belle architecture de palais comme dans la nef de Saint-Jean-de-Latran, ce n'est point la plus somptueuse salle de concerts comme Saint-Ignace, la basilique primitive à l'état rudimentaire comme aux SS.-Nérée-et-Achille, aux Quatre-Couronnés et à Sainte-Praxède; mais c'est la basilique constantinienne à l'état de progrès. Ici, l'art moderne sobre, raisonné, ne se voit qu'à l'épiderme ; il a respecté l'élément primitif partout où il emportait une idée de majesté, il se combine partiellement et secondairement à la forme ancienne en des proportions tellement harmonieuses qu'il ajoute plus à la splendeur du temple qu'il ne lui ravit de sens historiques. Cette basilique, d'ailleurs, ne remonte pas à la plus haute antiquité : elle représente l'âge où déjà le *triforium* était devenu moins nécessaire par suite de la fusion des vierges avec les matrones et les femmes dans la nef qui leur était destinée, et qui, à Rome, fut tantôt l'*australe*, tantôt la *boréale*, par suite de l'absence de toute règle relative à l'orientation, comme je le dirai à propos de Saint-Laurent-hors-les-Murs.

Au commencement du IIIe siècle, les ruines du temple de Junon-Lucine (*Lucina*) couronnaient encore la cime verdoyante de l'Esquilin. Le pape Libérius fonda la basilique qui nous occupe près de ces ruines. Le phénomène le plus étrange précéda cette fondation:

Digitized by Google

la neige, dans la mémorable nuit du 5 août CCCLII, tomba abondamment à Rome. Le lendemain matin, les premiers rayons du soleil la firent disparaître de partout, excepté du faîte de l'Esquilin. Cet emplacement encore couvert de neige, figurait celui d'une basilique, et Libérius la fit bâtir à la suite d'une vision qu'il partagea avec Joannes Patrizius. C'est ce qui fit appeler le temple *Sancta Maria ad Nives*. On la connaît aussi sous les noms de *Libériane*, du nom de son fondateur, de *Sancta Maria ad praesepe*, et de *Sixtine*, parce que Sixte III la plaça dans des conditions où elle est aujourd'hui. Ce fut le pape Benoît XIV qui l'orna de marbres et de stucs dorés.

La basilique *Libériane* est une des quatre basiliques ayant la *porte sainte*, l'une des sept majeures et la quatrième en hiérarchie des cinq patriarchales. Sous la couche d'art moderne qui l'enveloppe à l'extérieur et qui a eu le bon esprit de respecter plus qu'en aucun autre temple ses régions internes, la vieille ossature de la basilique sixtine est toujours apparente. La manie papale et romaine de donner la forme carrée aux baies cintrées des temples chrétiens ne l'a point atteinte, ses fenêtres ont gardé l'arc demi-circulaire ; cependant les vitres qui les ferment sont monstrueusement grandes et carrées, comme des vitres de palais. Si, du moins, ces verres incolores offraient de petits compartiments en losanges, avec armatures de plomb, ils seraient supportables ; mais ce genre de fénestrage est inconnu à Rome. C'est ce qui me fait dire qu'il ne manque à la basilique de Sainte-Marie-aux-Neiges, que les verrières peintes de nos cathédrales *gothiques*. Ce qui manque à ses échos aussi, c'est le chant dogmatique, c'est la langue sacramentelle de l'église, le plain-chant. Oh! pourquoi les *acémètes* d'Orient, la *laus perennis*, la psalmodie perpétuelle qu'on entendit jadis dans l'abbaye d'Agaune, dans celle de Saint-Marcel-lès-Chalon, Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Symphorien d'Autun, dans l'abbaye de Luxeuil, ne retentissent-elles plus à travers ces trente-six colonnes ioniques de marbre blanc qui la partagent en trois nefs; ces quatre colonnes de granit qui soutiennent les arcs du transsept, dans cet *augusteum* vêtu de mosaïques à fond d'or, sous ces deux magnifiques coupoles qui abritent sa croisée, dans cette

Digitized by Google

confession, sur laquelle s'élève, sous un somptueux baldaquin, le *sacrificatorium* ou autel-majeure? — Pourquoi la *sacrée* synaxe (la messe) ne s'y développe-t-elle plus avec la mystérieuse gravité de l'Orient, comme à Saint-Jean de Lyon?

Je ne connais pas de proportions architectoniques plus justes que celle de Sainte-Marie-Majeure. — Ceux qui croient que, hors du *gothique*, il n'y a pas de salut pour l'architecture chrétienne, n'ont qu'à voir l'éclat de ces trente-six colonnes, sur lesquelles repose directement l'architrave, l'effet auguste de lointain et d'harmonie qu'elles produisent. Aucun des meubles liturgiques de l'ère constantinienne n'existe ici ; on y cherche en vain les *ambons*, le *Ciborium*, etc., mais l'autel majeur est orienté en sens inverse des nôtres ; il est sans tabernacle, sa décoration est sévère, et ses parements de soie changent selon le temps et la fête qui règlent les couleurs hiératiques ; mais une suite de mosaïques s'interposent dans la nef royale, entre les fenêtres et la corniche posée sur la colonnade. à la place qu'occuperait le triforium.—Le triforium a deux périodes bien constatées d'existence : l'une à l'époque constantinienne et l'autre sous l'ère lombarde. — Quel calme et quelle magnificence dans tout cet ensemble de la basilique Libériane! C'est en elle qu'on conserve l'humble berceau du Sauveur, c'est-à-dire cinq petites tablettes de bois qui faisaient partie de la crèche, et que renferme un petit tombeau d'argent. De là le nom de *Sancta Maria ad praesepe*. Son plafond (*soffitto* ou *lacunare)* est d'une incroyable splendeur.

Le vieux temple de Libérius et de Sixte est littéralement enseveli dans quatre façades extérieures qui conviendraient à un palais romain, à un hôtel-de-ville français ; mais que, malgré leur magnificence, on ne peut trouver convenablement placées ici. Il fut un temps où les papes ne croyaient jamais pouvoir séculariser assez la manifestation architectonique de l'église. Remarquez que ces façades offrent un style tout moderne qui dissimule et absorbe complètement au dehors la grave architecture que Sixte III y avait développée en CCCCXXXII. Jamais on ne supposerait qu'on est devant une des plus vénérables basiliques romaines, n'étaient ces deux coupoles des chapelles Sixtine et Pauline, et ces clochers qui

Digitized by Google

jaillissent de la masse. Le clocher engagé de Sainte-Marie-Majeure est le plus important de Rome. C'était le type du *campanile romain*, tel que nous le décrirons, en parlant de Saint-Laurent-hors-les-Murs, le campanile de briques, orné d'incrustations de marbres verts, dont les compartiments circulaires sont évidés comme une assiette creuse; mais un amortissement conique et une balustrade posés postérieurement à son faîte, en ont altéré le caractère. Nous avons, sur le territoire sacré de la province ecclésiastique de Lyon, un simple clocher de campagne, celui de Virey-le-Grand (canton nord de Chalon-sur-Saône), qui rappelle exactement la forme de celui de Sainte-Marie-Majeure.

Quant à la couleur d'or du monument dont les quatre façades sont de *travertino*, je n'en dirai rien. A Rome, la couleur la plus magnifique, toute la magie des reflets de l'Orient, sont inséparables des horizons et des monuments. Malgré la prédominance extérieure de l'architecture civile dans cette basilique, située au faîte de l'Esquilin, sur une place solitaire et silencieuse où croît la grande herbe romaine, ombragée de beaux arbres, entre un obélisque de granit et une majestueuse colonne antique de marbre grec, d'ordre corinthien, que le pape Paul V couronna d'une statue de bronze, de la Vierge-mère, elle est celle de Rome qui produit le plus imposant et le plus pittoresque effet : on la voit de presque tous les points du saint quartier des monts. Quelques-unes de nos basiliques lyonnaises ou burgundo-lyonnaises sont enveloppées des conditions de quiétude et de paix qui entourent celle-ci. Bornons-nous à citer la basilique des Martyrs ou de Saint-Irénée-sur-la-Montagne, à Lyon; la basilique abbatiale de Saint-Philibert à Tournus, et celle d'Issy-l'Évêque (diocèse d'Autun).

Digitized by Google

SAINT-LAURENT-HORS LES-MURS.

Cette vénérable basilique est, avec le temple de Sainte-Agnès-hors-les-Murs, celle dont le caractère liturgique a le moins payé de tribut à la mode. — J'en vais faire une courte description. — Ce vaste vaisseau, bâti de briques, posé dans un coin solitaire et recueilli de la campagne romaine, sur l'ancien *campus Yeranus*, qui touchait au jardin de Sainte-Cyriaque, et à deux pas de la route qui mène à Tivoli, l'ancien Tibur, est à trois nefs. Basilique constantinienne élevée dans un but direct, offrant encore son pronaos et l'emplacement de son atrium, dans les conditions originelles, elle constate énergiquement, avec tant d'autres, que ce que nous nommons la règle de l'orientation n'a jamais été ni tracée ni connue à Rome. J'ai eu occasion de m'étendre longuement ailleurs sur ce sujet. Les églises primitives ou secondaires furent constamment tournées arbitrairement, dans la capitale du monde chrétien. La foi des hommes du Nord, plus intime, plus idéale que celle des Romains, inventa cette orientation propre aux églises, dont les premiers exemples se trouvent en Toscane, que la Ligurie, le Piémont, la Lombardie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne observèrent si religieusement, dans les deux ères romane et *gothique*, et qui, consacrée par le temps, finit par être considérée comme liturgique. L'influence des idées du Nord a amené jusqu'en Toscane deux faits parallèles, l'orientation et la verrière peinte. — Rome étant au cœur de la vérité, Rome ayant remplacé directement l'Orient comme centre et dépositaire suprême de cette vérité, Rome n'avait plus qu'à se regarder elle-même ; l'orient chrétien avait reflué et s'était incarné en elle. Elle posa ses basiliques sur le tombeau de ses martyrs, sans s'occuper du point qu'ils regardaient. Quant à la *mensa sacra*, elle se fit une loi de la disposer toujours de telle manière que le sacrificateur regardât les fidèles. C'est ce qui explique peut-être la croix brodée sur le devant de la *planète*, au lieu de l'être au dos (comme cela existe en France, etc.), et le peu de longueur

Digitized by Google

du surplis italien, conditions qui ont survécu au besoin qui les fit naître, même dans les églises où l'autel majeur a été modifié dans son orientation. — Le *sacrificatorium*, dont les marches sont tournées du côté de la *tribune*, est le signe le plus certain auquel on reconnaît encore aujourd'hui, à Rome, les basiliques d'une haute antiquité. Dans les sept basiliques majeures, et, parmi elles, dans les cinq patriarchales notamment, cette règle liturgique n'a jamais varié, et Saint-Pierre-du-Vatican, Saint-Sébastien, sur la voie *Appia*, les plus jeunes d'entr'elles, l'ont maintenue avec respect dans leur neuve architecture.

Vingt-deux colonnes, tant de granit que de marbre antique, d'ordre ionique, c'est-à-dire onze pour chaque flanc, partagent en trois nefs la basilique de Saint-Laurent. Comme dans les temples et les basiliques judiciaires de l'antiquité, la corniche repose immédiatement sur ces colonnes qu'aucune arcade ne sépare. Au-dessus de la corniche est un espace lisse qu'ornèrent ou que durent orner soit des fresques, soit des mosaïques murales, comme à *Saint-Apollinairein-Classe* de Ravenne. Entre cet espace et le plafond est le *clerestory*, composé de douze petites baies à plein-cintre, inscrites dans une sorte de feuillure, tant aveugles qu'ouvertes. — Douze sur chaque côté, bien entendu. — J'ai lieu de croire que, dans l'origine, chaque entrecolonnement de la nef majeure était accusé par une arc, car la corniche qui se voit aujourd'hui, composée de pièces de rapport, dont une même est posée en sens inverse de la profilation, fut évidemment employée par après-coup, sous des arcades bouchées dont on voit le cintre légèrement esquissé. Le revers de la façade est accidenté par la porte *regia* et par trois fenêtres analogues à celle de la nef. Le *soffitto* ou plafond de bois est sculpté en compartiments à caissons. La nef majeure a son aire plus élevée d'un degré que celle des contre-nefs qui ne se terminent point par des apsides mineures, mais continuent à cheminer, pour inscrire dans leur prolongement le sanctuaire, aux limites duquel ils offrent un arc de force à plein-cintre, surmonté d'une baie de même forme. Le plafond manquant à ces nefs secondaires, rien ne voile ni la charpente visible, ni les tuiles nues, ni le plan incliné de la toiture.

Digitized by Google

L'ambon, posé à gauche du spectateur, entre la huitième et la neuvième colonne, et la chaire ou *pulpito*, orné du chandelier placé en regard, à droite, indiquent les bornes de l'ancien chœur, sur-élevé d'une marche sur le niveau de la nef, dont il envahit l'espace. Ces deux meubles, vraiment liturgiques du temple constantinien, brillent de toute leur forme antique, de tout l'éclat des marbres rares et variés, de tout l'appareil savant de compartiments et de marquetterie qui les composent. J'en dirai tout autant du merveilleux pavé de marbre antique et de porphyre qui décore cette zône. Au-dessus de la *confession* que couronne l'autel majeur, règne le *presbyterium*, dont sept degrés de marbre blanc exhaussent l'aire au-dessus de celle du chœur. Une seule marche sur-élève encore la *mensa sacra* à coffre carré, vêtue de parements de soie dont les couleurs liturgiques varient suivant le temps, comme cela se pratique à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Pierre-du-Vatican, dans toutes les basiliques qui ont conservé avec soin le dépôt des primitives traditions hiératiques, et qu'abrite un magnifique *ciborium*. Cet autel, disposé de manière à ce que le prêtre regarde le peuple, en célébrant les saints mystères, n'a pas de tabernacle ; un seul petit gradin, posé dans l'axe de sa longueur, divise sa surface en deux parties égales. Sous le *ciborium* est une suspension par les saintes espèces. On lit dans sa portion interne cette inscription :

† IOHS . PETRVS . ANGELS . ET . SASSO
FILII . PAVLI
MARMOR . HVI . OPIS . MAGISTRI . FVERVNT

L'arc triomphal est très-prononcé. Son revers, du côté de la nef, est orné de fresques frustes; son intrados et son revers, du côté du sanctuaire, de mosaïques que l'on s'occupe en ce moment à restaurer. La région apsidaire se termine carrément, et forme comme une seconde basilique cousue à la première. Elle est séparée latéralement du prolongement des nefs mineures qui l'embrassent, par cinq colonnes de marbre blanc, cannelées, à chapiteaux corinthiens (pour chaque flanc), provenant des édifices antiques et soutenant une frise, composée comme la corniche de la

Digitized by Google

nef, de pièces de rapport, mal ajustées, admirables restes de l'art latin, ayant le plus beau marbre pour matière, d'une richesse de détails, d'une pureté merveilleuse d'exécution et de goût. Au-dessus de ce portique sans arcades, règne un second ordre d'entre-colonnements, de même caractère, formés de colonnes aussi de marbre, toutes différentes les unes des autres, ayant au faîte de leur chapiteau ce tailloir cunéiforme observé à Saint-Vital de Ravenne, et ressemblant à un second chapiteau placé sur le premier. Cette galerie formerait un véritable triforium, si un plancher s'interposait entre le portique inférieur et le portique supérieur. Tout cet appareil de colonnades débute par deux pilastres. Le plafond de bois de cèdre, comme celui de Sainte-Agnès, sans dorure, sans peinture aucune, est coupé avec une énergie et une verve que je ne puis exprimer. Au pourtour de l'espace apsidaire, s'étend une banquette de marbre blanc oriental, offrant à sa naissance deux têtes de lion vivement sculptées et posées sur elle : cette banquette à dossier du même marbre s'élève d'un degré sur le niveau du sanctuaire. Au fond de cette région, et dans l'axe du *sacrificatorium*, on remarque un antique siége de porphyre destiné à l'évêque, s'élevant de quatre marches sur une estrade formée d'un degré. Près de cette chaise curale chrétienne, on observe quatre délicieuses colonnettes torses, vêtues de mosaïques en marquetterie. Cette région, véritable carrière ou plutôt véritable musée des marbres profilés les plus précieux, est éclairée latéralement par trois fenêtres pour chaque flanc, un peu plus larges que celles de la nef, et pavée avec une rare somptuosité. La séparation du fond de l'apside d'avec la nef mineure s'opère à l'aide d'une grande arcature à trois divisions, dont les deux colonnes de jaspe oriental, coiffées d'un chapiteau de marbre blanc, jaillissent d'une base carrée où l'on remarque une croix grecque sculptée. Dans celle de gauche, l'A et l'α sont placés, dans les conditions normales, dans le triangle formé par la rencontre de la branche horizontale et de la branche verticale, inférieurement ; mais dans celle de droite, l'α est à gauche et l'A à droite, contrairement à la règle générale. Les colonnes formant le portique inférieur de l'apside ne sont visibles qu'à moitié, sur les flancs descendant

Digitized by Google

jusqu'au niveau de la confession : au fond du sanctuaire, voilées par le mur de marbre qui accompagne la chaire épiscopale, elles ne laissent apercevoir que leurs chapiteaux.

Cette basilique regorge de fresques. Au revers de la façade, à droite de la porte royale, on remarque, près de peintures très-curieuses un magnifique sarcophage en marbre blanc, d'une étourdissante sculpture, placé sous un ciborium. Le sujet représenté est une cérémonie nuptiale. Le nom de GVLIELMVS est encore très-lisible sur l'épitaphe ; c'est le tombeau de Guillaume, cardinal Fieschi, neveu du souverain pontife, Innocent IV.

L'ordonnance extérieure de Saint-Laurent est simple. Ses fenêtres n'ont pour ornement qu'une archivolte formée par des briques disposées en cintre. Son clocher quadrilatéral, bâti de briques comme le temple, sans adhérence immédiate à la basilique, mais jeté sur son flanc et engagé dans ses dépendances, est une des plus complètes expressions du *campanile* romain. Sa profilation se compose d'étages superposés de petites baies cintrées, séparées par des colonnettes : sa toiture est à quatre égouts ; une girouette couronnée d'une croix en forme l'amortissement. Les murs offrent des incrustations de marbres coupés circulairement, concaves, dont la couleur verte tranche vivement sur la teinte rougeâtre de l'édicule. — La porte royale est couronnée d'un aigle, et les deux lions de la basilique civile des Latins veillent à ses flancs.

Le pronaos à charpente visible est soutenu par six colonnes. Les fresques qui décorent ce narthex représentent des scènes relatives à saint Laurent, à saint Étienne et à l'empereur Honorius III qui en fut l'ordonnateur. On y reconnaît ce prince couronnant empereur de Constantinople, Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, dans la basilique de Saint-Laurent elle-même, ainsi qu'Iolande, femme de ce dernier. Vous y trouverez, représentées aux portes du temple, ces portières ou voiles qui ornaient les basiliques grecques et latines, et dont la tradition s'est maintenue à Rome, dans ces lourdes portières de cuir piqué qui pendent aux portes des églises, mais n'ont ni l'élégance, ni la souplesse ni la légèreté du voile antique. Ces fresques sont très-utiles pour l'histoire de la liturgie et de l'art : elles font voir comment était disposé l'autel

Digitized by Google

majeur, et quels éléments austères composaient sa décoration.

Le basilique Tiburtine, TIBVRTINA, est l'œuvre de deux architectes grecs, Saurus et Batracus, qui y ont laissé leur monogramme dans un lézard et une grenouille sculptés.

SAINT-CLÉMENT.

Ce temple célèbre, situé près du Colysée bâti sur le lieu où habitait le pape saint Clément, a constamment servi de point de mire aux monumentalistes qui ont voulu faire revivre les conditions matérielles de la basilique latine. Sa nef a été singulièrement modernisée. C'est ce que les papes des trois derniers siècles appelaient embellir et restaurer, comme le témoignent les inscriptions :

N..... PONTIFEX . MAXVMVS.
INSTAVRAVIT
ET . IN . AMPLIOREM . ORDINEM
ADEGIT

. . . . . .

Toutefois, malgré les altérations qu'elle a subies, elle a conservé intact l'appareil de sa *solea* originelle, inscrite dans une enceinte de marbre, meublée de son ambon, de sa chaire ornée du chandelier ; elle a conservé son sanctuaire primordial et son atrium, enveloppé du quadriportique et précédé du porche antique. Ses mosaïques de l'arc triomphal et du *concavo* ou voûte en cul-de-four de la tribune brillent de tout leur éclat. On y lit la belle légende :

GLORIA . IN . EXCELSIS . DEO . SEDENTI . SVP
THRONVM
ET . IN . TERRA . PAX . HOMINIBVS . BONE
VOLVNTATIS

On y voit le mot *sanctus* exprimé par le nom grec : ἅγιος

AGIOS . PAVLVS . — AGIOS . PETRVS

Le Christ levant le pouce, les doigts index et medium de la main

Digitized by Google

droite, tenant le livre de ses Évangiles de la main gauche ; les symboliques brebis, dont une, celle du milieu, nimbée, signifie le Sauveur; l'autel majeur de Saint-Clément, abrité par le *ciborium* primitif: tout cela est si connu que je croirais abuser du temps de mes lecteurs, en le répétant. Il est à remarquer ici que le Christ n'est représenté qu'en buste, à l'arc triomphal, tandis qu'à sa place habituelle, dans le *concavo* apsidaire, est une simple croix latine. J'ai retrouvé à Saint-Clément le *repositorium* pour les saintes espèces tel, à peu près, qu'il fut compris dans nos contrées et notamment dans l'église de Villars-en Dombes (diocèse de Belley); ici, c'est une niche du XVe siècle, d'une ornementation sobre, formant placard, pratiquée à droite du spectateur, aux limites du *presbyterium*. Je n'ai trouvé à Rome aucune trace de ces somptueux *repositorium* intérieurs de Notre-Dame de Grenoble et de Notre-Dame de Semur-au-Auxois ; mais la même idée y a déposé le même germe. Quant au *repositorium* communiquant avec l'extérieur et visible au dehors, tel qu'il existe dans une foule d'églises de la Bourgogne lyonnaise; rien, à Rome, ne constate sa présence, même à l'état d'esquisse. Le *repositorium* de Saint-Clément sera devenu nécessaire, à l'époque où on changea le mode primitif et liturgique d'asservation, et où on aura privé la colombe de cuivre doré suspendue sous la voûte du *tabernaculum*, au-dessus de la *mensa sacra*, du droit de conserver les Saintes Espèces. — Ne quittons point ce temple, l'un des plus intéressants de la ville éternelle pour la double histoire de la liturgie et de l'art, sans recommander à l'attention, les merveilleuses fresques de Masaccio, dans une chapelle à gauche en entrant, chapelle renfermant un second *repositorium* ou crédence, et sans dire que nous avons rencontré, dans la mosaïque apsidaire, le monogramme du Christ offrant l'*v* tourné en sens inverse : »

Joseph Bard,

De la pontificale Académie romaine d'Archéologie.

Digitized by Google

DE L'USAGE

DES

EAUX THERMALES

DANS LA GAULE

A L'ÉPOQUE ROMAINE (1).

—

C'est dans le plus ancien des livres, le Pentateuque, dans la Vulgate, du moins, que nous trouvons les eaux thermales mentionnées pour la première fois. Il y est dit que l'Iduméen Ana, antérieur de beaucoup à l'âge de Moyse, rencontra dans le désert une source d'eaux chaudes : *Iste et Ana qui invenit aquas calidas in solitudine, cum pasceret asinas Sebeon, patris sui.* Je ne vois pas qu'il soit parlé d'autres sources sembables dans les livres saints, quoique Josèphe signale celles d'*Emmaus*, bourg de Galilée célèbre dans l'Évangile, et celles de *Callirhoe* auxquelles Hérode-le-Grand essaya de recourir, peu de temps avant sa mort.

(1) Sous le titre d'*Études archéologiques sur les eaux thermales ou minérales de la Gaule, a l'époque romaine*, M. l'abbé Greppo a publié, voilà quelques mois déjà, un livre aussi curieux que savant, et dont nous n'avons pu encore parler à nos lecteurs. Afin de ne pas être plus longtemps en retard avec M. Greppo, nous reproduisons ici l'introduction de cet excellent livre, que l'on trouvera à la librairie de M. Savy, place Bellecour.

Digitized by Google

Dans les âges anciens de la Grèce, Homère décrit les sources du Scamandre : l'une chaude, exhalant une fumée comparable à celle d'un feu ardent ; l'autre, aussi froide que la grêle, la neige ou l'eau durcie par la gelée. A une époque ancienne aussi, mais indéterminée, la connaissance de ce phénomène naturel nous est révélée chez les Hellènes, par le nom de ce défilé des montagnes thessaliennes sur lequel le dévouement des héros de Sparte répandit tant de gloire : les Thermopyles le devaient à une source chaude qui coulait en ce lieu. Dans la suite, des sources de même nature sont mentionnées par les écrivains grecs, et quelquefois aussi leurs vertus médicales. Hippocrate désapprouve comme boisson certaines eaux métalliques ou minérales. Aristote pose diverses questions générales sur ce sujet ; et ailleurs il indique, à *Scotussa*, en Thessalie, une source qui guérissait les blessures. Enfin Pindare lui-même, chantant un vainqueur sicilien, a célébré les eaux thermales d'Himera.

Les Romains dépassèrent de beaucoup les Grecs dans la connaissance et l'usage des sources médicinales. Parmi leurs écrivains, Sénèque et Vitruve en ont traité avec quelque détail ; mais Pline est celui qui s'en est occupé de la manière la plus suivie et la plus étendue ; car il leur a consacré presque tout le livre XXXI de son ouvrage. Il faut que j'en donne ici une sorte d'analyse, avant de passer à quelques particularités plus intéressantes, que j'emprunterai soit à lui, soit à beaucoup d'autres écrivains de l'époque romaine.

Pline reconnaît une grande variété d'eaux minérales, sans employer, on le pense bien, les nomenclatures de la science moderne. Il en distingue de froides, de tiédes, de chaudes à divers degrés ; de sulfureuses, d'alumineuses, de salines, de nitreuses, de bitumineuses, d'acidules, de ferrugineuses, de gazeuses etc ; d'autres où se combinent ces divers éléments. Quant à leurs vertus, médicales ou autres, on le trouve plus varié encore ; mais on a lieu de sourire plus d'une fois de la crédule bonhommie avec laquelle il raconte certains effets merveilleux, dont je ne parlerai pas. Il indique des eaux purgatives ou dépuratives, de stomachiques, de fortifiantes ; d'autres efficaces dans les cas

Digitized by Google

de goutte, de sciatiques, de paralysie, de fractures, de luxations, de blessures, d'ulcères ; d'autres puissantes contre les fièvres, les douleurs de tête, les affections des yeux, des oreilles, la pierre, la gravelle, les maladies cutanées, la stérilité des femmes, la démence, etc.

Les Romains paraissent avoir préféré de beaucoup les eaux thermales à celles qui étaient simplement minérales, ce qui doit tenir à l'usage fréquent des bains chauds, qui faisait partie de leur vie domestique. Ce fait complexe, je ne vise pas à l'établir ici ; mais il résulte, si je ne me trompe, de l'ensemble d'une foule de données, et notamment de tout ce qu'on verra dans le cours des présentes recherches. Ils savaient utiliser les eaux de diverses manières. Ainsi nous voyons qu'ils connaissaient les douches, celles du moins que l'on appelle descendantes ; et si quelques textes, que j'omets à dessein, ne paraissent pas aussi probants qu'on pourrait le désirer, du moins il n'est pas possible de les méconnaître dans ces deux vers d'Horace sur les eaux de *Clusium*, aujourd'hui *San-Cassiano*, près de *Chiusi :*

> Qui caput et stomachum supponere fontibus audent
> Clusinis, Gabiosque petunt et frigida rura.

Ils savaient également tirer partie de la vapeur qu'exhalent les sources chaudes : *Vapore quoque ipso aliquæ prosunt*, dit Pline. Celse, qui est moins concis sur ce moyen thérapeutique, nous apprend qu'il était employé notamment dans un établissement thermal de Baïes dont le nom nous est connu d'ailleurs. *Siccus calor est et arenæ calidæ, et laconici, et clibani, et quarumdam naturalium sudationum, ubi a terra profusus calidus vapor ædificio includitur, sicut super Baias in murtetis* (sic) *habemus.* Nous voyons enfin que chez les anciens, comme de nos jours, la médecine trouvait un remède salutaire dans les boues que forment certaines eaux minérales : *Utuntur*, lisons-nous encore chez le naturaliste romain, *et cœno fontium ipsorum utiliter, sed ita, si illitum sole inarescat.*

C'est le cas de rappeler une phrase de Pline, qui n'est pas ici sans importance, à raison des faits variés qu'elle résume, et

Digitized by Google

qui demande quelques développements. Il dit des eaux minérales, qu'elles ont peuplé l'Olympe de nouveaux dieux, et la terre de villes nouvelles : *Augent numerum deorum nominibus variis, urbesque condunt, sicut Puteolos in Campania, Statyellas in Liguria, Sextias in Narbonensi provincia.*

Pour commenter la première de ces deux observations, reconnaissons d'abord le caractère essentiellement religieux que l'antiquité attribuait à ces eaux. Selon Aristote, on regardait comme sacrées toutes les sources thermales ; et Sénèque dit aussi : *coluntur aquarum calentium fontes.* Athenée nous apprend qu'elles étaient consacrées à Hercule ; et Strabon le dit en particulier de celle qui donna son nom aux Thermopyles. Cette consécration est attestée encore par des inscriptions assez nombreuses. Quelquefois elles étaient consacrées à Apollon, comme il paraît par un passage d'Eumène, ainsi que par les noms d'*Aquæ Apollinares* et d'*Aquæ Solis*. Les nymphes que leur nature attachait aux eaux n'en conservaient pas moins leurs droits : c'est à elles que s'adressent le plus souvent les vœux des malades guéris, exprimés par des inscriptions qu'ils leur consacraient ; j'en aurai plus d'une à signaler : les noms des lieux y forment quelquefois un surnom donné à ces nymphes. On peut rapporter au même culte les autels votifs dont la dédicace est ainsi formulée : AQVIS, OU FONTIBVS, quelquefois avec des indications plus précises. Enfin, à une époque où le droit de divinité était accordé aussi facilement, au moins, que celui de bourgeoisie, la superstition avait singulièrement multiplié les dieux locaux, dont quelques-uns, sous divers noms, étaient les protecteurs spéciaux des sources chaudes. On en connaît plusieurs dans les Gaules, par des inscriptions découvertes auprès de nos eaux thermales ; et peut-être ailleurs beaucoup d'autres, révélés également par des marbres antiques, avaient-ils aussi de semblables attributions. Tout cela justifie pleinement l'assertion de Pline : *Augent numerum deorum nominibus variis.*

Quant à ce qu'il ajoute, de villes que les eaux avaient fondées, les trois qu'il nomme à l'appui de ce fait ne sont assurément pas les seules. Dans cette belle Italie, si riche en ce genre encore au-

Digitized by Google

jourd'hui, les écrivains de Rome en ont mentionné un grand nombre où affluaient les baigneurs, et qui leur devaient au moins leur prospérité, peut-être leur existence. A la tête de ces lieux, il faut d'abord mettre Baies, où, plus que nulle autre part, dit Pline, la nature se montrait libérale de tels dons : *nusquam autem largius quam in Baiano sinu.* Horace, qui aimait ce séjour, et se plaignait quand le médecin d'Auguste, Antonius Musa, l'adressait à d'autres nymphes, avait exprimé la même pensée dans ce vers :

Nullus in orbe sinus Baiis prœlucet amœnis,

et dans cet autre si pittoresque :

Seu liquidæ placuere Baiæ.

Martial a dit *principesque Baiæ* ; et ailleurs :

Littus beatæ Veneris aureum Baias,
Baias superbæ blanda dona naturæ, etc.

Au dire de Pline, Baies possédait des eaux de natures fort diverses. Les auteurs anciens abondent en détails sur ses bains, ses palais, ses maisons de campagne, sa magnificence et le concours immense de visiteurs qu'elle réunissait. Mais Strabon nous apprend, et cela s'accorde avec une infinité d'autres données moins précises, que le plus grand nombre y étaient attirés bien plus par l'amour du luxe et des jouissances, l'habitude de l'imitation, le désir d'une vie molle et douce, que par les besoins de leur santé.

Naples avait les mêmes avantages naturels, dit Strabon ; mais avec moins de diversité, et le voisinage de Baies lui faisait tort à cet égard. Il n'en était pas ainsi de Pouzzoles que nous avons vu citée par Pline, parmi les lieux qui devaient tout à leurs eaux thermales ; elle en possédait aussi une grande abondance, et son nom, *Puteoli*, semble venir des puits par lesquels sortaient les sources. On peut lui appliquer une grande partie de ce qui vient d'être dit de Baies.

Nous voyons souvent nommées les eaux *Cutiliæ* près de *Reate*, aujourd'hui *Rieti*. Strabon dit qu'on les prenait en bains et en

Digitized by Google

boisson ; Vitruve les range parmi les eaux nitreuses ; Pline leur attribue un froid aigu et mordant : *Cutiliæ in Sabinis gelidissimæ, suctu quodam corpora invadunt, ut prope morsus videri possit.* C'est par là qu'elles hâtèrent la mort de Vespasien, qui les prit inopportunément, et non pour la première fois, semble dire Suétone, dont le texte mérite d'être rapporté : *Consulatu suo nono, tentatus in Campania motiunculis levibus, ac protinus Urbe repetita, Cutylias* (sic) *ac Reatina rura, ubi æstivare quotannis solebat, petiit. Hic, cum super urgentem valetudinem creberrimo frigidæ aquæ usu etiam intestina vitiasset, nec eo minus muneribus imperatoriis ex consuetudine fungeretur, ut etiam legationes audiret cubans, alvo repente usque ad defectionem soluta, imperatorem ait stantem mori opportere. Dumque consurgit ac nititur, inter manus sublevantium extinctus est*, etc.

Capoue avait à ses portes des eaux célèbres, sortant de la montagne qui portait le nom pluriel de *Tifata*, et près desquelles était un temple de Diane. Sylla victorieux y célébra solennellement un acte religieux rapporté par Velleius Paterculus, le seul ancien qui parle de ces eaux. *Post victoriam*, dit-il, *qua descendens montem Tifata cum C. Norbano concurrerat Sulla, grates Dianæ, cujus numini regio illa sacrata est, solvit ; aquas salubritate medendisque corporibus nobiles, agrosque omnes addixit Deæ. Hujus gratæ religionis memoriam et inscriptio templi adfixa posti hodieque, et tabula testatur ærea intra ædem.* Sur la carte de Peutinger, on retrouve ce temple figuré par un petit édifice avec la légende *ad Diana* (sic), et près de là un autre temple, à côté duquel on lit : *Jovis Tifatinus.* Des inscriptions découvertes à Capoue sont aussi relatives à ce temple de Diane.

Martial, qu'il faut citer souvent quand on traite de la vie domestique de ses contemporains, célèbre diverses sources minérales de la Péninsule italique. Telles sont les eaux d'*Anxur*, près desquelles il semble placer le séjour favori de Domitien ; la fontaine *Aponus*, aujourd'hui *Abano* près de Padoue, que le roi Théodoric orna plus tard de somptueux édifices, et qui sous les premiers empereurs n'était pas moins célèbre comme moyen de divination ;

Digitized by Google

les eaux qu'on appelait *Albulæ*, à présent *Bagni di Tivoli*, lesquelles guérissaient les blessures, et qu'Auguste fréquentait pour soulager une affection nerveuse. D'autres lieux mentionnés par le poète sont plus difficiles à reconnaître sous les périphrases qui paraissent voiler leurs noms. On n'a rien dit de satisfaisant, que je sache, sur les *fervidi fluctus Passeris*; quant au *Phœbi vada*, on a pensé que ce pouvaient être les *Aquæ Apollinares* de l'itinéraire d'Antonin.

Sinuessa, aujourd'hui *Mondragone*, ville Campanienne, qu'il appelle *Sinuessa mollis*, est moins connue pour la puissance de ses eaux contre la stérilité, que pour des événements qui appartiennent à l'histoire. C'est là qu'Agrippine donna le poison au malheureux Claude, qui, se sentant fort malade, avait voulu recourir aux eaux. *In tanta mole curarum*, dit Tacite, *Claudius valetudine adversa corripitur, refovendisque viribus mollitie cœli et salubritate aquarum, Sinuessam pergit. Tum Agrippina sceleris olim certa, et oblatæ occasionis propera, nec ministrorum egens, de genere veneni consultavit*, etc. (8). Suivant le même historien, c'est encore à ces eaux que Tigelin, apprenant que le cri du peuple avait enfin obtenu l'arrêt de sa mort, se la donna lui-même, à l'aide d'un rasoir. *Tigellinus, accepto apud Sinuessanas aquas supremæ necessitatis nuntio, inter stupra concubinarum, et oscula, et deformes moras, sectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu sero et inhonesto.*

Un grand nom attache un vif intérêt aux eaux qu'on appela *Ciceronianæ*, parce qu'on les vit sourdre dans cette *villa* près de Pouzzoles, que Cicéron avait illustrée du nom d'Académie. Il ne vivait plus alors, et son habitation était possédée par Antistius Vetus; mais Tullius Laurea, affranchi du grand orateur, célébra dans une pièce de dix vers ces eaux nouvelles, qu'on avait reconnu salutaires pour les yeux. Pline nous l'a conservée avec le récit dont j'extrais la substance. Je la donne ici sans hésitation, pensant avec lui qu'elle est bonne à lire, même loin de la source.

Digitized by Google

Quod tua, romanæ vindex clarissime linguæ,
Sylva loco melius surgere jussa viret,
Atque Academiæ celebratam nomine villam
Nunc reparat cultu sub potiore Vetus ;
Hic etiam apparent lymphæ non ante repertæ,
Languida quæ infuso lumina rore levant.
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
Hoc dedit, hac fontes quum patefecit ope,
Ut, quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures, oculis quæ medeantur aquæ.

Je ne me suis point proposé de faire un tableau complet des sources minérales ou thermales de l'Italie ancienne, je veux seulement en mentionner encore quelques-unes qui ont été moins souvent indiquées par les auteurs les plus connus, et qui cependant nous rappellent des souvenirs intéressants. Commençons par la ville de Cumes ; ses bains naturels l'ont rendue bien moins célèbre que sa Sibylle, chantée par le prince des poètes latins. Ils reçurent toutefois un consul dont le nom n'est pas sans éclat dans l'histoire, mais en faveur duquel leurs eaux furent impuissantes, et qui n'y arriva que pour mourir. *Cn. Cornelius consul,* dit Tite-Live, *ex monte Albano rediens concidit : et parte membrorum captus, ad Aquas Cumanas projectus, ingravescente morbo Cumis decessit.* L'antique ville étrusque de *Cœre*, aujourd'hui *Cervetri* avait aussi des thermes réputés fort salutaires. Jadis célèbre et brillante, elle était déchue et presque ruinée au temps de Strabon, uniquement visitée, dit-il, par les malades qui venaient y chercher la santé. En Étrurie aussi, un taureau, disait-on, avait fait découvrir des sources chaudes excellentes, qui furent appelées pour cela *Aquæ Tauri*, et qui figurent sous ce nom sur la carte de Peutinger. Pline les indique en quelque sorte, quand il appelle les habitants de ce lieu *Aquenses Taurini*. Le poète voyageur Rutilius leur a consacré quelques vers, et a vanté la pureté de leur goût. Je ne citerai que ces quatre, où il rappelle l'histoire du taureau.

Digitized by Google

Credere si dignum famæ, fragrantia taurus,
Investigato fonte, lavacra dedit;
Ut solet excussis pugnam præludere glebis,
Stipite cum rigido cornua prona terit.

On peut placer encore dans la classe des eaux minérales celles de la maison de campagne d'Horace. Lui seul en a parlé; mais les expressions qu'il emploie leur attribuent évidemment des propriétés médicales. Qu'on en juge d'après ces vers :

Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracum, nec purior ambiat Hebrus.
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.

C'est apparemment la même fontaine qu'il nomme ailleurs *Digentia*; mais elle n'a rien de commun avec celle de *Bandusia*, laquelle coulait loin de là et dans la patrie du poète.

Il faut aussi que je cite Pline le jeune, et ce qu'il dit du lac appelé *Vadimonis*, aujourd'hui *Bagnaccio*, dont les eaux étaient salutaires pour les fractures. *Exegerat prosocer meus*, écrivait-il, *ut Amerina prædia sua inspicerem. Hæc perambulanti mihi ostenditur subjacens lacus nomine Vadimonis; simul quædam incredibilia narrantur.... Color cœruleo albidior, viridior et pressior; sulphuris odor saporque medicatus; vis qua fracta solidantur*, etc. Mais ces eaux n'eurent pas pour elles ce hasard capricieux qu'on appelle la mode, lequel n'est point exclusivement moderne et français : elles étaient, pour ainsi dire, inconnues aux habitants de la ville-reine, comme elles l'avaient été à Pline lui-même, qui s'en étonne.

Nous avons entendu Strabon dire que parmi les habitués des thermes de Baies, beaucoup recherchaient moins la santé que la mollesse et les plaisirs. J'ai dit que cette assertion était confirmée par d'autres faits; j'aurais pu ajouter que tel est le résultat des nombreuses données que nous possédons d'ailleurs, et que cette observation était assez applicable, alors aussi bien qu'aujourd'hui, à la plupart des eaux minérales ou thermales. Si l'on se rappelle ce qu'étaient les mœurs romaines à l'époque si cor-

Digitized by Google

rompue et si corruptrice des empereurs, on pourra aisément se faire une juste idée de la vie qu'on menait dans ces lieux de réunion, où se rassemblaient les riches, les oisifs, les hommes voluptueux de la capitale de l'univers, et l'on n'hésitera pas à leur appliquer le jugement de Sénèque, qui ne paraît pas trop sévère lorsqu'il appelle la ville voluptueuse de la Campanie un rendez-vous de tous les vices: *Diversorium vitiorum.* Des mémoires du temps sur les thermes de l'Italie les plus fréquentés du beau monde de Rome eussent été bien curieux, et nous auraient conservé bien des anecdotes scandaleuses, tragiques ou ridicules.

Ailleurs qu'à Baies, ils eussent pu dire, sans doute, avec le philosophe que je viens de citer: *Illic sibi plurimum luxuria permittit; illic, tanquam licentia debeatur loco, magis solvitur.... Videre ebrios per littora errantes, et commissationes navigantium, et symphoniarum cantibus perstrepentes lacus et alia, quæ velut soluta legibus luxuria non tantum peccat, sed publicat.* Ailleurs peut-être qu'à Sinuessa, ils nous auraient montré quelque gastronome peu soigneux du régime, arrosant sa chair délicate d'une boisson plus enivrante que les eaux, puis rentrant attardé et chancelant, pour subir dans toute sa rigueur le sort auquel échappa le Philostrate de Martial:

A Sinuessanis conviva Philostratus undis
Conductum repetens, nocte jubente, larem,
Pæne imitatus obit sævis Elpenora fatis,
Præceps per longos dum ruit usque gradus,
Non esset, Nymphæ, tam magna pericula passus,
Si potius vestras ille bibisset aquas.

Enfin, plus d'une fois aussi, ils nous auraient fait voir la fidélité d'une épouse, l'union d'un ménage, l'avenir d'une famille heureuse détruits par une liaison coupable, que facilitait la licence de ces lieux; car, à coup sûr, on ne peut regarder, comme chose bien rare, l'aventure racontée dans cette petite pièce d'un poète trop souvent licencieux, mais toujours observateur et quelquefois moral, que j'ai déjà cité bien souvent:

Digitized by Google

Casta, nec antiquis cedens Lævina Sabinis,
Et quamvis tetrico tristior ipsa viro,
Dum modo Lucrino, modo se permittit Averno,
Et dum Baianis sæpe fovetur aquis,
Incidit in flammas, juvenemque secuta, relicto
Conjuge, Penelope venit, abit Helene.

Voilà de bien longs détails, sans que j'aie encore abordé précisément le sujet essentiel de mes recherches. Il m'a paru que ces notions formeraient une introductiou convenable à ce qui me reste à dire maintenant, sur les eaux minérales et thermales de notre patrie, à l'époque qui la vit une des provinces les plus distinguées du grand Empire

H. GREPPO.

Digitized by Google

Nouveaux documents recueillis dans les archives de Flandres, depuis 1505 jusqu'en 1527, avec dissertation, par M. DUFAY, secrétaire de l'intendance militaire, membre de la société de l'Ain (1).

Nos historiens et nos chroniqueurs mettront probablement autant de temps à découvrir le véritable architecte de l'église de Brou, que Marguerite d'Autriche en mit à élever le riche sanctuaire de ses douleurs. Et pourquoi nous en plaindrions-nous? A chaque dissertation nouvelle, avec chaque vieux titre exhumé de nos archives, on voit surgir la main d'un artiste inconnu qui a fait sa statuette et sculpté son feuillage dans le riche monument. Aussi, est-ce pour cela que tous les écrits qui paraissent sur l'église de Brou sont recueillis avec un soin particulier par les amis de l'histoire : il y a dans ces exhumations comme un parfum moyen-âge qui nous reporte au temps où les habiles *imagiers*, où les *maistres massons* élevaient la splendide basilique qui ouvre si bien l'entrée de la ville de Bourg, sur le chemin de l'Italie.

M. Dufay, après avoir longtemps admiré l'édifice de Brou, après avoir souvent contemplé son portique si majestueux sous les derniers rayons du couchant, prit la résolution d'étudier sans relâche tout ce qui se rattachait à l'histoire de la construction. Le hasard le servit bien. Il fut envoyé à Lille pour y occuper un emploi de son administration. Là il sut bientôt que les trésors concernant l'église de Brou, étaient renfermés dans les vastes archives de Flandres. Il en extrait sept documents, jusque-là inédits, qui furent imprimés en 1844 et qui contribuèrent beaucoup à éclairer un point de l'histoire du monument. Plus tard, M. Dufay trouva encore un grand nombre d'autres pièces qu'il adressa à la Société de l'Ain, et dont cette Société a voté l'impression.

(1) Brochure in-8, imprimerie de Milliet-Bottier, à Bourg, et publiée par les soins de la Société de l'Ain.

Digitized by Google

A cette brochure, M. Dufay vient de joindre une dissertation intéressante, dans laquelle il explique, à son point de vue, la coopération des artistes qui ont travaillé à Brou.

Mais quel est le véritable architecte ?

M. Puvis a écrit, d'après les documents fournis par M. Leglay, que c'était Jean Perreal, peintre du roi Louis XII ; — M. Baux a établi, dans ses *recherches*, qu'il fallait considérer Van-Boghem comme le véritable architecte de Brou ; — M. Dufay, à son tour, se rallie à Jean Perreal, en reconnaissant toutefois les frères Michel, Coulombe, de Tours, pour auteurs des mausolées.

Adieu donc à André Colomban dont le nom n'apparaît plus dans les écrits de nos modernes chroniqueurs ; ils ont soufflé sur les vieux titres et point d'André Colomban ! Adieu à la poésie de M. Gabriel de Moyria où l'ombre du pieux architecte était si délicieusement encadrée. Adieu aussi aux belles pages de M. Ernest Falconnet, où la légende s'étalait en merveilleux langage! Mais qui sait si ces pages ne deviendront pas aussi un jour pour nos descendants un sujet de contestations sérieuses et s'ils ne feront pas titre à leur tour.

Revenons à la dissertation de M. Dufay et aux documents qu'elle produit. Parmi les soixante et quelques titres qu'elle met en évidence et qu'elle discute, il est une lettre de 1512, classée sous le n° VIII, qui nous paraît offrir un véritable et sérieux intérêt. C'est une lettre de Loys Barrangier à Marguerite d'Autriche; elle précise la date de l'arrivée de Van-Boghem à Brou, et l'état des travaux à cette époque ; mais citons un fragment précieux de cette lettre :

« 1512. Ma très redoubtée dame, très humblement à vostre bonne grace me recommande.

« Madame, suyvant ce qu'il vous a pleu m'escripre, ay fait toute adresse à maistre Loys, maistre maçon, lequel a bien et au long veu vostre édiffice de Brouz et la trouvé très beau et bien ordonné, et y ont honneur les maçons, comme il ma dit. Il a aussi veu la place pour faire l'esglise et treuve qu'il n'est besoing de pillots, qu'est grand adventaige. Il la reculera bien de quinze ou vingt piedz loin du dict édiffice, afin de n'empesché point la vehue du dortoire, aussi pour fère les chappelles et sacresties tant plus belles et grandes, et avec ce en sera la dicte église plus magniffique. Dessubz la dicte sacrestie il pourra fère ung oratoire pour vous s'il vous plait.

«Et quant à voz chapelles, à la vérité, madame, selon que vous diz à mon partement, il les fera à l'opposite du dict édiffice, et entend d'en fère une qui sera ung chief d'œuvre et pourrez descendre par dessubz le jubé, comme je dysais, en vostre chappelle, de laquelle pourrez voir par dessubz

Digitized by Google

vostre sepulture, au grand haulte, ainsi que le tout a plain le dict maistre Loys déclairera.

«Madame, aucuns disaient que debvriez fère nouveau maisonnement pour vous du cousté de vostre dicte chappelle. Je ne suis point de cet advis et me semble que en avez assez. Combien que après l'esglise faicte, et avoir veu le tout, pourriez tousjours ordonné ce qu'il vous plaira.»

Ainsi nous voilà désormais bien d'accord sur un fait : c'est en 1512 que Van-Boghem arrive des Flandres sur la terre de Bresse ; il y vient pour la première fois, et déjà il y a un plan et un ordonnancement de l'édifice. Qui a fait ce plan et cet ordonnancement? Est-ce Jean Perreal ? c'est possible. Dans tous les cas, Van-Boghem voit *la place* pour faire l'église, il propose de la *reculer* de quinze ou vingt pieds, de faire des sacristies, un oratoire, des chapelles plus belles; il entend surtout en faire une qui sera un *chief-d'œuvre*. Voilà, ce nous semble, un *maistre-masson* qui bouleverse à son gré tous les plans de ses prédécesseurs, et qui peut, à bon droit, être considéré comme le véritable architecte de Brou. Il nous fâche seulement que ce maistre Loys Barangier se soit opposé au *nouveau maisonnement* que voulait faire Van-Boghem, car il nous aurait sans doute donné, du côté de la chapelle, un *chief-d'œuvre* de sa façon, d'une apparence plus élégante que les bâtiments opposés et qui sont occupés par le Grand-Séminaire. Ces MM. les intendants n'en font jamais d'autre.

M. Dufay conclut de tous les documents transcrits par lui, et dont une copie certifiée par l'architecte de Lille est déposée dans la Bibliothèque de la Société de l'Ain, que les fondations de l'église de Brou datent de 1512, bien que la première pierre ait été posée dès 1505 ; — que Jean de Paris a été le seul architecte du couvent de Brou, que les plans de l'église faits par Jean de Paris ont été largement modifiés par Van-Boghem.

M. Dufay entre ensuite dans de nouveaux détails sur la durée des travaux, sur les sommes dépensées, sur les artistes, sur les employés appelés à coopérer à ce grand chef-d'œuvre de Brou. On éprouve quelque joie à lire toutes ces lettres à *una très-redoubtée* dame qui nous a dotés d'un tel édifice ; on parcourt avec une sorte de piété filiale cette correspondance dans laquelle on voit *madite dame* accorder des gratifications aux *maistres des œuvres de Brou*, à *Estienne Chevillard*, à *maistre Thiébaut*, à ses *contrerôleurs*, etc.

Toute cette correspondance sent son bon vieux temps ; elle a son langage imagé et expressif; elle décèle toujours une vive sollicitude pour conduire à bon terme ce *chier édifice de Brou*, *qui est une chouse morveilleuse*. Ce n'est pas qu'il fallut grandement de la *despense et des desniers*. Le maistre Loys

Digitized by Google

Van-Boghem n'en avait jamais assez. Nous le croyons facilement et l'en félicitons bien aujourd'hui.

A ces documents spéciaux au monument de Brou, viennent s'en ajouter d'autres également inédits et se rattachant à l'administration des biens de Marguerite en Bresse; elle s'occupe d'intérêts divers, elle délivre *seize pieds de chêne à Loys Chanel, prêtre, de Marbor, pour maisonnement.* Par donation, datée du *Pont-Dayus* (1506), elle gratifie la ville de Bourg d'une grange pour construire une maison commune (A-t-on fait cette maison commune?); elle s'occupe du mariage de l'un, des querelles de l'autre, de charges, de comptes d'intérêt : c'était véritablement la femme diplomate et habituée aux affaires, mais elle se retrouve ici dans les plus minces détails de l'administration de ses pays de Bresse. C'est l'histoire du temps passant sous nos yeux avec sa physionomie originale et naïve.

Sans doute, il ne nous sera plus jamais donné de voir s'élancer un monument comme celui de Brou, mais à chacun sa tâche : à nous celle de le conserver, afin qu'il aille au loin dans l'avenir porter la gloire des artistes du temps passé; à d'autres celle d'apporter leur part de recherches sur l'histoire de la construction matérielle : il faut qu'à côté du monument dominant la campagne de toute sa majesté, émerveillant les regards des voyageurs sous le charme de tant d'étonnantes créations, il y ait une histoire complète par le récit, par le dessin (1) pour le jour où la main impitoyable du temps ne présentera plus de ce qui fait aujourd'hui notre admiration, que quelques débris d'un âge lointain et incompris peut-être.

Ét. Milliet-Bottier,

Rédacteur du *Journal de l'Ain.*

(1) M. Dupasquier, architecte de Lyon, publie tous les dessins de l'église de Brou par la gravure et la lithochromie : c'est une publication sur une grande échelle, faite avec autant de luxe que de talent.

Digitized by Google

Nous empruntons à une remarquable publication de MM. Buchez et Bastide, la *Revue nationale*, l'appréciation suivante consacrée à l'ouvrage de l'un de nos compatriotes, M. l'abbé Lacuria.

Les Harmonies de l'Être exprimées par les nombres, ou les Lois de l'ontologie, de la psychologie, de l'éthique, de l'esthétique et de la physique, expliquées les unes par les autres, et ramenées à un seul principe, par P.-F.-C. Lacuria. — 2 vol. in-8°. Comptoir des imprimeurs-unis.

La recherche de l'absolu : on pourrait ainsi formuler le but que quelques écoles modernes ont posé à la philosophie. Dévoiler l'essence intime de toutes choses, pénétrer l'Être et la substance jusque dans leurs derniers fondements, découvrir par une science certaine et évidente en quoi consistent la matière, l'esprit, le mouvement, l'intelligence, éclairer même les mystères de la nature divine et la manifester à nos yeux dans toute son immensité et sa splendeur : telle est la tâche que se sont attribuée la plupart de nos philosophes, tels sont les grands résultats que nous promet leur science. *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum.*

C'est toujours le vieux péché d'Adam, c'est toujours la même aspiration au fruit défendu ; mais c'est de plus l'impossibilité de le cueillir. Les essais de ce genre n'ont jamais manqué dans l'histoire de l'humanité. Tandis que la science véritable, s'efforçant, d'une part, de développer au point de vue pratique les hautes notions fournies par la religion, de les rendre claires et intelligibles, et d'en tirer les conséquences applicables à la conduite des hommes, et, d'autre part, de pénétrer les lois qui régissent le monde matériel, afin d'en procurer à l'homme le véritable domaine ; tandis que la science, disons-nous, progressait ainsi en s'augmentant sans cesse d'acquisitions nouvelles, il s'est toujours trouvé, en même temps, une science fausse et stérile qui s'écartait du droit chemin pour aller se perdre à droite et à gauche dans des abîmes. Que de penseurs éminents ont échoué ainsi misérablement, sans profit pour eux-mêmes ni pour les autres, pour avoir voulu chercher sur des hauteurs inaccessibles des solutions qu'il n'est pas donné à l'homme de concevoir ! Pénétrer l'absolu ! connaître l'essence intime des choses ! Mais c'est demander le partage de l'intelligence divine même. Avec une telle science, nous reconstruirions le monde s'il venait à être détruit ; le passé, le présent et l'avenir seraient clairs et manifestes devant nos yeux ; nous ne serions plus

Digitized by Google

des créatures faillibles, mais les égaux de Dieu. L'énoncé seul d'un tel but prouve assez combien il est absurde d'espérer y atteindre.

Ce n'est pas que nous prétendions ravaler la science. L'homme n'est pas une force aveugle et fatale. Dieu a voulu qu'il remplît sa fonction librement et avec intelligence, et il l'a initié en partie à la vérité éternelle. Mais naturellement Dieu ne lui a communiqué que la partie de cette vérité dont il importait réellement que l'homme eût la connaissance pour pouvoir remplir sa mission ici-bas et accomplir sa destinée. Or, pour cela, il suffisait de lui donner des notions *relatives*. Mais ici nous devons nous expliquer, de peur qu'on ne nous attribue une pensée qui n'est pas la nôtre.

Un fait quelconque, même une simple relation, est *absolument* vrai du moment qu'il existe réellement; et, de ce point de vue, nous ne nions pas que l'homme ne connaisse des vérités absolues : tout ce que Dieu lui a révélé est d'une absolue vérité. Mais une *connaissance* absolue suppose que l'on connaît un être d'une manière complète, intégrale, en lui-même, indépendamment de ses rapports avec d'autres, et voilà ce qui n'est pas donné à l'homme ! Les plus hautes vérités qui nous aient été révélées ne nous dévoilent que des caractères relatifs. Dieu nous a-t-il initiés à la nature intime de son être? Nullement, il ne s'est fait connaître que par les caractères qui lui donnent autorité sur nous et le distinguent de nous, comme créateur, Tout-Puissant, éternel, miséricordieux, etc. Si le mystère de la Trinité a été révélé, ce n'est pas pour donner une satisfaction à la curiosité humaine, c'est que l'incarnation du Verbe et l'action du Saint-Esprit en rendaient la connaissance indispensable. On peut donc dire que notre science n'est que relative à notre mission ici-bas, et n'a d'autre but que de nous donner les moyens de l'accomplir. Ainsi limité, son champ est encore grand et vaste. Il touche à Dieu, à l'univers créé, à l'éternité, et les vérités certaines et absolues qu'il nous est donné d'y cueillir sont bien suffisantes pour nous consoler de la privation de la connaissance absolue, qui est incompatible avec notre nature d'êtres créés.

L'expérience le démontre d'ailleurs. Qu'ont produit toutes ces tentatives si fastueusement annoncées? Où a-t-elle abouti, cette recherche de l'absolu? à revêtir de grands mots des pensées vides, à envelopper d'un vague mystérieux des notions précises, et à leur donner une portée apparente qu'elles n'ont pas réellement ; à mettre ainsi à la place de la science réelle des formules qui paraissent profondes et élevées, parce qu'elles sont creuses et subtiles. Rien de si grand que le but auquel on aspire, rien de si mesquin que le résultat dont on se contente. Citons un exemple.

Les mots force, énergie, vie, n'expriment évidemment que des rapports,

Digitized by Google

des relations. Quelqu'un sait-il en quoi consistent la force, l'énergie, en elles-mêmes? Non! il ne les affirme que parce qu'il en perçoit les manifestations; il ne les distingue et définit comme causes que par les effets qu'elles produisent. Le mouvement, les phénomènes que nous offrent les êtres organisés, notre pensée et notre volonté, voilà les faits sur lesquels se basent les idées de force, de vie, d'activité. Otez ces faits, ces idées elles-mêmes cessent d'avoir une valeur quelconque. Or, que fait la science absolue? Elle ne se contente pas d'accepter ces notions telles qu'elles sont, c'est-à-dire ayant un sens bien réel sans doute, mais seulement relatif. Elle ne se contente pas de dire, avec la Révélation, que cette force et cette puissance que nous trouvons en nous-mêmes, Dieu la possède à un degré infini. Elle attribue à ces mots une valeur absolue; elle prétend leur donner un sens indépendant des relations dont ils tirent leur signification; puis elle applique ces notions ainsi transfigurées aux objets dont il s'agit de pénétrer l'essence; elle affirme, par exemple, que Dieu le père, c'est la vie, la force, la puissance, et voilà une grande vérité conquise! Mais, au bout du compte, quel est le résultat obtenu? Quel pas avons-nous fait dans la découverte de l'absolu? Pas le moindre. Nous nous sommes payés de mots. A une idée nette et précise, nous avons substitué une idée incompréhensible et indéfinissable, que nous avons cru concevoir parce que nous lui avons laissé le nom de la première. Ce nom, dépourvu de signification, nous l'avons attribué à la substance divine, et c'est ainsi que nous avons pénétré dans l'essence de Dieu! Autant valait nous en tenir à l'enseignement du catéchisme; au moins n'eussions-nous pas commis l'erreur de prendre un des attributs de Dieu pour une des personnes de la Trinité.

Ces réflexions peuvent s'appliquer à toutes les explications que les mêmes philosophes donnent sur la nature intime de Dieu. En voici un autre exemple. On suppose que l'intelligence divine est sujette aux conditions de l'intelligence humaine; et comme l'homme ne connaît les substances que par leur forme, c'est-à-dire par les relations extérieures par lesquelles elles se manifestent, on commence par admettre que Dieu aussi a besoin de se donner une forme pour se comprendre. Et ainsi, quand nous ignorons même si la différence entre une substance ontologique et sa forme est essentielle, quand nous ignorons en quoi consiste réellement cette différence, même dans les êtres qui nous sont directement accessibles, on s'imagine avoir découvert une grande vérité en prononçant que la seconde personne de la Trinité est la forme de Dieu, et en même temps son intelligence. Nous ne poursuivons pas plus loin cette critique. Ces exemples suffisent pour démontrer la vanité de ces résultats qui paraissent si prodigieux.

Digitized by Google

L'ouvrage qui nous inspire ces réflexions est encore un des produits de cette malheureuse tendance. Nous regrettons d'autant plus que l'auteur soit entré dans cette voie, qu'une pensée nette, un style facile, une grande clarté d'expressions, une exposition simple et logique, prouvent que, dans une autre direction, il aurait rendu de véritables services à la science. Tel qu'il est, son travail nous paraît complètement stérile.

L'auteur, en effet, n'a donné qu'une nouvelle variante du thème déjà élaboré par la philosophie allemande, et, chez nous, par M. de Lamennais. Il a suivi ce dernier dans toutes ses données générales, et ne s'en est éloigné qu'en quelques points particuliers, sauf en ce qui concerne la religion : M. Lacuria est sincèrement catholique. Mais, comme M. de Lamennais, il prend son point de départ dans la considération de l'être absolu, et accepte cette notion comme impliquant la somme de toutes les réalités, en faisant ainsi la base de l'idée de Dieu. Par suite, tous les êtres contingents ne sont que des limitations de l'être absolu, et représentent à un degré amoindri la nature divine ; ainsi la lumière, l'électricité et le calorique, les sections coniques, etc., sont des expressions de la Trinité, etc., etc.

L'idée du non-être, infini comme l'être, joue un grand rôle dans le système de l'auteur. C'est par l'idée du non-être que Dieu distingue et reconnaît son être. L'être donne l'unité ; le non-être, le nombre deux. Des différentes combinaisons entre l'être et le non-être, naissent tous les êtres particuliers, et les lois nécessaires auxquelles ces combinaisons sont sujettes sont exprimées par les nombres significatifs, tels que 3, 4, 7, qui se retrouvent dans tous les grands faits de l'ordre physique et moral.

Nous ne prétendons pas, en ces quelques mots, donner l'analyse du livre de M. Lacuria. Ils suffisent cependant pour faire voir à quel point de vue l'auteur s'est placé ; et comme il poursuit les développements de son idée avec une grande rigueur logique, on peut juger, par le principe général, de la manière dont il a traité les points de détail. Ce principe nous paraît doublement faux ; d'abord, à cause du but dont il émane, de la science absolue à laquelle il prétend nous conduire. Sous ce rapport, toutes les réflexions que nous avons émises plus haut lui sont applicables, et il serait facile de faire voir que ces idées d'être et de non-être par lesquelles on prétend tout expliquer ne nous en apprennent pas davantage sur le fond des choses que celles que nous avons prises pour exemple ; et que la formule : *Dieu est ce qui est*, entendue dans le sens que lui donne l'auteur, au lieu de nous faire pénétrer plus avant dans la nature divine, ne fait qu'obscurcir à la fois et la notion de Dieu que nous donne le catéchisme, et la notion de l'être que nous fournit le bon sens. En second lieu, nous croyons ce principe faux, parce que

Digitized by Google

confondre l'idée de Dieu avec celle de l'être, et considérer l'être comme une unité, renfermant en elle toutes les réalités, c'est nier la notion véritable de l'être, qui n'est que celle de l'existence ; c'est supposer que les êtres contingents ne sont pas réellement ; c'est soumettre Dieu à un développement nécessaire ; c'est conclure définitivement au panthéisme. L'auteur n'a pas poussé jusqu'à cette dernière conséquence la rigueur logique de son système ; cependant elle était contenue dans ses prémisses, et les distinctions par lesquelles il pense y échapper ne sont pas de nature à convaincre personne.

A. Ott.

Digitized by Google

CATALOGUE

DES PRODUITS CHINOIS RECUEILLIS PAR M. ISIDORE HEDDE, DANS SON EXCURSION EN CHINE.

Quoique l'attention publique soit de toutes parts portée vers les événements politiques, il ne faut pas oublier les intérêts de notre industrie, ceux de notre fabrique lyonnaise qui ont fait et qui feront encore longtemps la prospérité de notre grande et noble cité. Nous annonçons à nos concitoyens une bonne nouvelle pour tous ceux qui ont à cœur de favoriser la connaissance des arts des contrées les plus éloignées. C'est un ouvrage publié par un ancien ouvrier de Lyon, M. Isidore Hedde, dont nous avons salué le retour; et qui, pendant tout le temps de la dernière exposition, avait fourni de vive voix aux ouvriers, chefs d'ateliers et fabricants, tous les renseignements qu'il avait recueillis dans ses voyages. Voici ce dont se compose cette publication :

Un volume d'environ 400 pages, grand in-8°, Jésus, accompagné d'un plan de la ville de *Sou-Tchou;* d'un tableau, tissé en soie, représentant l'intérieur de la manufacture impériale de *Kou-Sou*, et de différents caractères chinois.

L'ouvrage est divisé en trois parties: La première mentionne les objets qui se rapportent aux contrées successivement parcourues par M. Hedde, dans l'ordre suivant: Cadix, Séville, Canaries, Sénégal, Cap de Bonne-Espérance, Bourbon, Ceylan, Pondichéry, Madras, Sincapore, Manille, Java, Cochinchine, Macao, Canal intérieur, Canton, Amoy, Tchang-Tchou, Ning-Po, Shang-Haï, Sou-Tchou, Chusan, Hong-Kong.

La seconde partie est la description de l'industrie de la soie en Chine, ainsi démontrée : Graines de mûriers, mûriers

Digitized by Google

sauvages et cultivés, instruments propres à la culture, graines de vers à soie, vers à soie, cocons, chrysalides, papillons, appareils employés à l'éducation des vers à soie, filature, soies grèges, soies ouvrées, appareil pour le moulinage et l'ouvraison, soies teintes, teinture chinoise, essais comparatifs de teinture, devidage, ourdissage, cannetage, ustensiles et métiers employés dans la fabrication des tissus unis et façonnés; tissus unis et façonnés, dans l'ordre suivant:

Foulards écrus, foulards cuits et teints, taffetas, popeline-coton, popeline-laine, gros de Naples, sergés, satins cinq lisses, satin huit lisses, damas cinq lisses, damas huit lisses, lampas, drap d'or uni et façonné, velours uni deux corps et sans pareil, crêpe de Chine et du Japon uni et façonné, gaze et étoffe damassée à fil de tour, impressions et peintures sur tissus de Chine et du Japon, étoffes lancées et brochées à plusieurs navettes, tissus comparatifs, broderies, dessin, mise en carte, rubans, lacets, passementerie.

Collection générale de tous les tissus de Chine et du Japon, apprêt des chaînes et des tissus de soie, pliage, vêtements de soie, emballage, vente, récapitulation par tableaux.

La troisième partie traitera des divers articles de l'industrie chinoise, en quatre grandes catégories, l'histoire naturelle, l'agriculture, les arts et le commerce.

L'ouvrage paraîtra le 15 mars.

ON SOUSCRIT

Chez MM. Léon Boitel, quai Saint-Antoine, 36;
Bohaire fils, rue Puits-Gaillot.

Le produit de la souscription, prélevés les frais d'impression et de planches, sera remis au comité chargé de soulager les victimes des derniers événements.

Digitized by Google

DERNIÈRES JOURNÉES

DE LA

ROYAUTÉ DE LOUIS-PHILIPPE.

« Ralliez-vous franchement et sincèrement à la République, car j'emporte avec moi la monarchie française, et je descendrai avec elle au tombeau. J'ai été le dernier roi de France. Adieu. » Voilà, suivant une lettre particulière communiquée à la *Presse*, ce qu'aurait dit Louis-Philippe à une personne présente à l'embarquement du roi fugitif. Ainsi, à la grande voix de Napoléon laissant tomber du rocher de Sainte-Hélène la fameuse prophétie : « Avant cinquante ans l'Europe sera républicaine ou cosaque, » la voix brisée de celui qui passait pour le plus habile et le plus heureux politique de l'Europe, aurait répondu, sous l'empire si non sous l'inspiration des événements : « Ralliez-vous à la République ! »

Que ce mot ait été réellement, ou non, l'adieu du monarque si soudainement, si complètement et si rudement chassé, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est trouvé aussitôt le mot de tout le monde, qu'il est dans toutes les bouches, et, à ce qu'il paraît,

Digitized by Google

sincèrement dans l'immense majorité des esprits, s'il n'a pas encore pénétré profondément dans tous les cœurs. Le *Journal des Débats* lui-même a fait sa conversion ; plus d'un républicain de la veille s'est vu dépasser par ceux du lendemain, et les gens peu décidés le sont du moins sur ceci : qu'il n'y a plus que la République ! qu'il n'y a que la République !

Sans vouloir répéter les faits universellement connus, essayons, conformément à notre rôle d'observateur, de caractériser les principales journées ; d'y placer quelques anecdotes qui nous sont propres et que nous pouvons garantir, nous ou nos amis, comme témoins oculaires ; puis d'apprécier un peu l'état présent, l'état du jour, en attendant l'avenir. — Les faits, même importants, sont nombreux, et notre cadre est borné ; enfin, on écrit comme on vit : à la hâte.

Il s'agissait d'un banquet ; d'un banquet réformiste comme il y en avait eu une soixantaine dans les départements, mais qui cette fois devait avoir lieu à Paris. Après de vifs débats à la Chambre sur ce mot du discours de l'Adresse : *passions aveugles ou ennemies*, le gouvernement ayant remporté la victoire, l'Opposition décida de protester par ce banquet. Le ministère annonça son intention de le dissoudre et de faire les interventions nécessaires pour que la question de droit (le droit de réunion) fût portée devant les tribunaux. Le lundi, 21 février, la ville n'était pas, extérieurement, fort émue. Chacun se proposait seulement d'aller le lendemain, aux Champs-Elysées, voir passer les députés réformistes se rendant à leur lieu de réunion, qu'ils avaient eu assez de peine à fixer. Un comité invitait les gardes nationaux à leur faire haie, et à les escorter par compagnies et en uniforme, mais sans armes.

Le gouvernement considéra cet article du programme comme une usurpation de ses droits. Il fit afficher une proclamation à la garde nationale, la loi contre les attroupements, et occuper les points principaux des quartiers où se porterait naturellement la multitude, par la troupe de ligne et la garde municipale à cheval. On apprit ainsi, le mardi, 22 au matin, que le banquet n'aurait pas lieu, que les signataires y avaient renoncé, mais qu'en revanche

Digitized by Google

l'Opposition allait demander la mise en accusation du ministère. Pour triompher encore, le pouvoir n'en paraissait, à tous, excepté à lui-même, ni plus heureux, ni plus habile, ni plus fort. Il y avait foule aux boulevards des Italiens et des Capucines, devant l'hôtel du ministre des affaires étrangères, aux environs de la Madeleine, sur la place de la Concorde et dans les Champs-Elysées; sur plusieurs points, des postes nombreux d'infanterie et de cavalerie. Cette foule se composait de beaucoup de simples curieux, de beaucoup d'ouvriers et de prolétaires, les uns criant : *A bas Guizot!* les autres regardant et attendant; on ne rencontrait presque pas de femmes. Le temps, sans être assez mauvais pour devenir un obstacle, était humide, aigre, irritant.

Comme je regardais aussi, un homme du peuple m'accosta et se mit à causer avec moi. — « Eh bien! dit-il à un autre, un de nos voisins : il faut danser. » — « Mais, répartit celui-ci, en riant, je n'ai pas encore entendu le violon. » Mon interlocuteur bénévole continua de m'entretenir avec cette vivacité, cet esprit sociable et ouvert qui est le don et le charme du Français, particulièrement du Parisien, et qui surprend si agréablement l'étranger. Je viens de chez un négociant, me dit-il. — « Bougez-vous? m'a-t-il demandé. » — « Ils ont des troupes partout, lui ai-je répondu; nous risquons d'être fusillés. » Il dissertait sur l'Opposition, sur les ministres, tantôt les blâmant, tantôt observant que de part et d'autre les choses étaient mal engagées. « Guizot, Duchâtel, disait-il, jouent leurs têtes; ce ne sont pas des Mazarin ni des Richelieu... Il vous semble qu'il n'y a ici que des curieux; mais quand on est attaqué, on passe bientôt de la curiosité à la méchanceté (dans sa pensée, cela signifiait seulement : à la riposte); quand on reçoit un coup, n'est-ce pas? on le rend. Vous voyez tous ces gens en blouse, ajouta-t-il plus bas d'un ton expressif : eh bien! il n'y en a pas un qui n'ait dans sa poche un couteau. » Et pour preuve, se tournant un peu de côté, il tira de la sienne... une bonne paire de ciseaux. Sa démonstration, à lui, était grotesque; mais dans ce moment et avec l'entourage des circonstances, elle avait un air comiquement sérieux, et j'aurais été mal venu auprès de lui si j'avais cédé à mon envie de rire de l'arme qu'il

Digitized by Google

avait choisie, ou à laquelle il avait été réduit. Ses propos, on le voit, étaient assez incohérents, et ses intentions encore indécises : cependant le fond en était qu'on voulait, mais qu'on ne savait pas si l'on pouvait tenter quelque chose.

J'allai à mes affaires. Entre trois et quatre heures, je revins à la place de la Madeleine. Il y avait beaucoup de monde, mais qui s'entretenait seulement avec vivacité des événements de la journée, de l'Opposition et du ministère: «Quelle faute des deux parts,» disait-on ! Aux Champs-Elysées la scène était plus animée ; c'est là que le drame s'essayait, mais il n'en était encore qu'au badinage, qu'aux *bagatelles de la porte*. Les chaises que l'on loue aux promeneurs, les treillis et les enclos des jardins publics avaient été disposés en petites barricades, bien légères et bien maigres pour cette large avenue qui va de l'Obélisque à l'Arc-de-triomphe de l'Etoile, et qui partage les Champs-Elysées dans le sens de leur plus grande dimension. Parmi l'une d'elles figurait pourtant un omnibus renversé. Des gamins se délectaient à faire sonner interminablement l'espèce d'horloge qui, dans ces voitures, sert à marquer l'entrée de chaque nouvel arrivant et à en constater le nombre total à la fin de la course. D'autres, ou peut-être les mêmes, avaient fait mieux : ils étaient montés quelques-uns sur le toit d'un corps-de-garde, pendant que le factionnaire, tranquille sur le devant, ne se doutait guère de ce qui se passait par derrière et au-dessus de lui. Parvenus donc à se hisser sur le toit et munis d'allumettes chimiques, ils avaient réussi à y mettre le feu. La chose sûre, — « Dis-donc, factionnaire, ça prend : » lui crièrent-ils en se penchant sur le bord, et alors ils détalèrent. Bientôt après le corps-de-garde était en flamme. C'était un des traits sinistres du tableau. On avait aussi coupé quelques arbres, et les vitres de tous les réverbères étaient cassées.

De forts détachements d'infanterie et de cavalerie étaient en position sur la place, devant la Chambre des Députés et sur les quais. Des escadrons de gardes municipaux, soutenus d'un bataillon de troupe de ligne, faisaient des deux côtés de l'avenue et sur celle-ci des charges contre la foule, qui fuyait et revenait de même, en criant et en riant. On leur jetait des pierres, mais on disait :

Digitized by Google

« Vive la ligne ! » quand celle-ci venait à passer. C'était le cri le plus significatif de la journée. « Si nous pouvons seulement tenir douze heures devant la ligne, elle est à nous, » avaient dit des ouvriers à un fabricant, de qui nous tenions ce propos. « Vive la ligne ! » étaient évidemment le mot d'ordre. Du reste, le mouvement n'avait point encore de symbole positif. J'entendis un homme, chargé de dire : « Vive la réforme ! » qui, apparemment plus acoutumé aux *à bas* qu'aux *vivats*, s'écria par la force de l'habitude : « *A bas* la réforme ! » et se reprit en riant. Le peuple en voulait beaucoup aux gardes municipaux de ce qu'ils donnaient quelques coups de sabre et ne se contenaient pas toujours au point de repousser pacifiquement la foule. Sur les boulevards, les magasins commençaient à se fermer.

Telle fut la physionomie de la première journée. M. Guizot, déjà, ne dînait ni ne couchait plus à son hôtel. Mais personne ne croyait à rien de sérieux. Louis-Philippe passe pour avoir dit le soir à un ambassadeur : « Je suis tellement à cheval ou, si vous voulez, à califourchon sur mon gouvernement, que je ne crains rien, ni un changement de ministère, ni une désobéissance à mes volontés. C'est toujours le *quos vult perdere dementat* ; c'est toujours

cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Une longue prospérité enivre et aveugle les simples particuliers, même les plus modérés et les plus défiants. Que doit-ce être pour ceux qui sont au pouvoir ! Il se forme dans les cours comme une autre atmosphère, laquelle empêche ceux qui y vivent de bien voir ce qui se passe au dehors et d'en apprécier l'importance : elle les enveloppe d'un voile, elle trouble leur entendement et leurs regards. « Politique de cafés ! propos de cafés ! » répondaient M. Guizot et Louis-Philippe, lorsqu'on voulait leur représenter la situation. Comme si la politique des cafés n'était pas celle du grand nombre et ne signalait pas l'opinion ! — « Le roi nous perdra, » aurait dit l'infortunée duchesse d'Orléans ; le voyage du prince de Joinville à Alger aurait été, assure-t-on encore, une espèce

Digitized by Google

de disgrâce et la suite d'une vive et inutile explication entre le père et le fils.

Le mercredi 23, la garde nationale commença à se rassembler dès le matin. Elle avait été convoquée la veille au soir. C'était une faute de la part du pouvoir, puisqu'elle était en majorité pour la réforme et contre le ministère. Dès-lors, volontairement ou involontairement, elle appuya le mouvement ; elle s'interposa entre les troupes et le peuple, en attendant d'aider celui-ci, de paralyser celles-là et de contribuer à les gagner ou à les démoraliser. Des barricades s'élèvent, quelques fusillades s'engagent dans les quartiers populeux, surtout dans les rues Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, ces grandes artères du Paris industriel, et dans leurs affluents. Il n'y eut cependant pas d'engagements graves, mais beaucoup plus de troupes, de foule, d'agitation que la veille, et, cette fois, outre le cri : « A bas Guizot ! » celui de « Vive la réforme ! » maintenant très-décidé, très-prononcé.

Entre trois et quatre heures, on annonça la démission du cabinet, démission déjà offerte, dit-on, depuis plusieurs jours, et la formation d'un nouveau ministère sous la présidence de M. Molé. Je vis le général Tiburce Sébastiani avec ses officiers d'ordonnance, accompagnés et presque poursuivis, en rentrant aux Tuileries, par un flot de peuple, en tête duquel courait à plusieurs pas en avant un homme criant avec fureur : « A bas Guizot ! à bas Guizot ! » — « C'est fait : » répétait le général, qui se hâta de franchir la grille et la poterne, et d'entrer dans la cour.

La nomination d'un ministère Molé causa peu de satisfaction. « Ce n'est pas assez, » disait-on de toutes parts dans les groupes. Néanmoins, la ville fut, le soir, spontanément illuminée. Les femmes avaient reparu dans les rues. La cohue y était compacte, au point de vous fermer quelquefois le chemin. Il passait des bandes, chantant la *Marseillaise* ou le *Chœur des Girondins*, et déjà armées, en partie, de fusils, de sabres, enlevés à quelques postes militaires ou aux armuriers, mais surtout d'instruments et d'outils de toute espèce, de bûches de bois, de bâtons où l'on avait fiché à la hâte une pointe de fer. On croyait tout fini cependant.

Digitized by Google

Rien n'était commencé, au contraire. Ce qui détermina la véritable explosion, ce fut *l'accident providentiel*, comme on s'exprime, de l'hôtel du ministère des affaires étrangères; le détachement chargé de le garder, fit feu par étourderie, par un malentendu, à ce qu'on a expliqué, sur la foule rassemblée devant l'hôtel, et tua ou blessa une cinquantaine de personnes. La défiance avec laquelle on avait accueilli le changement de ministère; l'idée, toujours subsistante dans le peuple, que l'annonce de ce changement était seulement destinée à cacher des projets de trahison, parut confirmée. On cria : « Aux armes ! on nous égorge, on nous assassine ! on massacre nos frères ! »

Avant cela, vers neuf heures, j'avais rencontré sur le boulevard trois hommes marchant ensemble, en habit bourgeois. L'un d'eux dit aux autres, en levant les yeux sur les façades des maisons, éblouissantes de mille feux : « S'ils savaient combien il leur en *cuira* demain dans les yeux, de toute cette illumination..... » Cette parole, dite en passant, me fit remarquer les trois promeneurs; elle me frappa, sans que je pusse découvrir alors ni que je sache aujourd'hui l'intention exacte de celui qui la prononçait; mais il avait l'air assuré de son fait et on voit que cette parole, de quelque part qu'elle vînt, n'était pas sans portée. En rentrant chez moi par l'intérieur de Paris, et avant qu'on y eût appris ni que je susse moi-même *l'accident* de l'hôtel du ministère, j'eus à traverser deux barricades encore debout dans la rue de Rambuteau. Ceux qui se trouvaient autour ne voulaient pas les défaire. Un peu plus loin, un vieux homme et un enfant étaient occupés tous seuls à en construire une nouvelle. On les voyait déchausser et remuer tranquillement les pavés, sans avoir l'air de s'inquiéter ni de s'apercevoir de rien, comme de gens à leur ouvrage et *qui ont leur idée*. A minuit, nous fûmes réveillés par la fusillade, et nous sûmes le matin *l'accident*; tout était irrévocablement engagé de nouveau.

Un journal légitimiste, l'*Union*, donne comme authentiques les détails suivants. Une association secrète, composée de 7,700 hommes, divisés par dizaines sous 770 *capitaines* ou chefs, existait et existe probablement encore à Paris. Elle s'était formée en

Digitized by Google

prévision de la mort de Louis-Philippe, et ne comptait agir qu'à ce moment. Nous tenons nous-mêmes d'un fabricant qu'un ouvrier lui montra un jour, il y a quelques mois, une poignée d'argent, et lui dit : « Je suis bien pauvre, mais voilà ce que j'amasse pour acheter de la poudre et en avoir, quand il le faudra. » Les chefs de cette association, dont cet ouvrier faisait peut-être partie, voyant la tournure que prenaient les choses, jugèrent le moment venu, et, ajoute le journal, donnèrent l'impulsion. Puis, la révolution opérée, ils sont rentrés dans la foule et l'obscurité.

La journée décisive du jeudi 24, plus décisive pour tout le monde que personne, même les plus ardents, n'aurait jamais pu l'imaginer, a eu surtout pour caractère celui d'une immense démonstration morale, qui, aidée de l'impéritie du pouvoir, de son aveuglement, de son ignorance de la situation, de la lâcheté de ses amis, de la défiance, du mépris ou au moins de la complète désaffection du grand nombre, a tout renversé devant elle en un instant, tout chassé, tout balayé. La matinée vit peut-être s'élever dix mille barricades dans Paris ; mais il n'y eut que deux coups de canon de tirés, et qu'un seul engagement sérieux, celui du poste militaire du château d'Eau devant le Palais-Royal. Des colonnes innombrables, mêlant à la *Marseillaise* le *Chœur des Girondins* qui en adoucit l'âpreté, partaient à tout instant des quartiers populeux, surtout du quartier Saint-Antoine, et se dirigeaient sur le centre ; mais la plupart ne servaient qu'à renforcer et continuer l'élan, et elles arrivaient souvent que tout était terminé.

Témoin de la révolution de 1830, nous avons pu bien juger de la différence. En juillet, on constata douze mille morts, et il y en eut probablement quinze mille en y comprenant ceux qui furent jetés dans la Seine et dont les cadavres formèrent longtemps après les attérissements sur les bords du fleuve. En février, il n'y a eu en tout, de part et d'autre, à-peu-près par égales portions, que trois ou quatre cents morts tout au plus. Ce n'est donc pas ici une véritable bataille comme en 1830, une bataille de trois jours et d'une partie des nuits, qui, sur quelques points plus particulièrement disputés, se poursuivit pendant trente-six heures avec

Digitized by Google

acharnement. Les mesures de résistance, en juillet, avaient été mal prises ou insuffisantes; mais il y eut pourtant une défense réelle : en février, il n'y en a point eu. On parlait depuis longtemps d'un plan stratégique, combiné surtout pour la mort de Louis-Philippe, et qui devait rendre une grande émeute, une révolution, impossibles. Paris, divisé en six zônes militaires, se verrait dans un instant, s'il remuait, pieds et poings liés entre les mains du pouvoir. Eh bien ! de tout ce fameux plan, rien n'est apparu qu'une lettre du secrétaire du duc de Montpensier pour faire venir, de Vincennes, des pièces d'artillerie dans l'une de ces *zônes* que la lettre indique. Point d'ensemble, point d'ordre, point d'énergie, aucun sentiment, aucune vue, même militaire, de la situation. Des soldats furent oubliés vingt-quatre heures et plus à leur poste, sans boire ni manger. Les troupes avaient plutôt reçu pour consigne de s'opposer au désordre, de faire la police, que celle de tirer. Plusieurs corps restèrent dans l'inaction. Celui de la garde municipale, le plus beau de tous et le plus sûr, était détesté du peuple, et ses divers postes se voyaient d'un instant à l'autre coupés, écharpés, massacrés. On ne sait pas même au juste qui commandait. Des susceptibilités, dit-on, du duc de Nemours et du général Jaqueminot empêchèrent de donner à temps le commandement au maréchal Bugeaud. Enfin, Charles X était tombé en roi, mais Louis-Philippe, quand trop tard il ouvrit les yeux, ne sut plus que fuir. Mais reprenons les faits.

Dès le matin du jeudi, il avait nommé un autre ministère encore, un ministère Thiers et Odilon-Barrot, avec le général Lamoricière pour commandant de la garde nationale. Le *Moniteur*, imprimé dans la nuit, n'annonçait que la nomination du maréchal Bugeaud, faite la veille, au commandement supérieur de toute la force armée, et pas même le ministère Molé : confirmation malheureuse et probablement fortuite des soupçons du peuple sur quelque perfidie du roi. Le maréchal, véritable figure de vieux soldat encore vert et au teint fortement coloré, avait parcouru les boulevards, souriant, saluant et donnant des ordres. Mais on avait répondu à ses saluts par des *A bas Bugeaud !* accompagnés de coups de fusil. S'avançant alors vers les groupes

Digitized by Google

de peuple : « Savez-vous, dit-il, ce que c'est que Bugeaud? Je « vais vous le dire : Bugeaud est un vieux soldat, qui a assuré la « possession de l'Algérie à la France, qui a *flanqué* des balles aux « Autrichiens et qui est prêt à leur en flanquer encore à la fron- « tière. » — « Vive Bugeaud ! » s'écria-t-on aussitôt sur cette harangue toute militaire, dont j'ai adouci les expressions techniques. Mais il aurait fallu en recommencer l'épreuve à chaque pas, et le maréchal dut se décider à quitter la partie. Le jeudi, à dix heures et demie, la proclamation annonçant la nouvelle combinaison ministérielle ne paraît un instant que pour être déchirée, et les colonnes populaires se dirigent sur les Tuileries par le Palais-Royal et le Carrousel.

Le roi allait se mettre à table, ne se doutant encore de rien. Tout d'un coup l'alarme et la confusion se répandent dans le Château. Nul des courtisans et des généraux n'a d'ordre ni d'avis, pas même de nouvelles ; ils ne savent qu'en demander. Des pairs et des députés vont au roi, M. Thiers, M. de Lasteyrie, M. Dupin, etc. M. Emile de Girardin qui, seul, avait montré de la fermeté et de la tête après l'affaire de l'Adresse et donné sa démission, est aussi présent. C'est lui, d'après son propre récit, accepté généralement, qui aurait déclaré la nécessité d'abdiquer. Voici comment se serait passé, nous dit-on, ce moment solennel. — « Sire, aurait dit M. de Girardin, les circonstances sont graves. Il n'y a plus qu'un moyen : abdiquer. » — Le roi, troublé, consulta les personnes présentes, entre autres le maréchal Bugeaud. — « Vous, maréchal, lui dit-il, vous avez vu par vous-même, quel est votre avis ? » — Sire, la situation est en effet très-grave ; tout n'est pas désespéré, mais il faudrait sacrifier 150,000 hommes, armer les forts comme on pourrait, tirer sur Paris et l'affamer. » — S'il en est ainsi, répondit le roi, c'est assez de sang versé comme cela. » Et il signa son abdication. On lui fit observer que le duc de Nemours était impossible comme régent à cause de son impopularité, qu'il fallait la duchesse d'Orléans. Il y consentit.

Cependant, le peuple forçait le passage du côté du Palais-Royal ; là aussi des coups de feu accidentels déterminèrent cet engagement, inutile au point de vue stratégique, mais qui ache-

Digitized by Google

vait de rendre toute conciliation impossible. Du Carrousel, le peuple débordait déjà dans la cour des Tuileries, remplie de troupes, avec lesquelles il avait à peine eu à échanger quelques balles. — « Ce n'est pas possible! » s'écria le roi. — Il descendit, et vit les soldats qui avaient la crosse en l'air. Il s'échappa alors en toute hâte, avec la reine, par le chemin couvert et la partie du jardin qui longe la rivière. Vers les Champs-Elysées, il trouva une voiture de place, où, protégé par M. Crémieux, il dut monter précipitamment. Le duc de Montpensier était là à pied, suivant le roi. Il avait son uniforme d'officier d'artillerie. M. Crémieux lui dit: — « Vous allez être reconnu, vous risquez votre vie. » — « J'aime mieux être massacré, lui répondit le jeune prince, que de quitter mon uniforme. Je le garderai, mais je ne ferai point usage de mon épée. » Et, mettant les mains dans ses poches, il s'éloigna.

On ne sait pas bien encore tous les pélerinages du roi fugitif, d'abord dans ses anciennes résidences, puis de ferme en ferme sur les côtes de Normandie. Mais on en sait déjà trop pour sa gloire. Jamais chute moins noble et moins relevée! Au bout de huit jours seulement, le jeudi 2 mars, le vieux roi parvenait à s'embarquer sur un bateau-pêcheur, dans les environs du Tréport. Un de ses anciens officiers l'accompagnait. Ils voyageaient sous les noms de Martin et de Dormeuil. Après dix-sept ans de règne, partir pour l'exil sous un nom de comédie et de vaudeville! ainsi disparut la royauté. Autre dérision du sort, autre langage symbolique des événements: Louis-Philippe portait une blouse verte, qu'on lui avait prêtée. C'était donc, sauf la couleur, sous le costume de ceux qui l'avaient chassé de son palais, qu'il s'enfuyait déguisé.

Pendant que le roi s'éloignait, la dynastie de Juillet voyait se briser sa dernière branche de salut, la régence, dans l'orage qui, avec les combattants dans les tribunes, envahit soudain la Chambre des Députés. La scène fut terrible et rappela un moment celle de la Convention. Le président, M. Sauzet, couché en joue, se hâta de déguerpir. La duchesse d'Orléans voulait parler et, comme on le trouva dans quelques mots crayonnés par elle à la

Digitized by Google

hâte, se remettre, « elle, pauvre veuve, » avec ses enfants, entre les bras de la nation. La confusion, le trouble, la rapidité des faits ne lui permirent pas d'élever la voix, et on l'entraîna à moitié évanouie. Elle s'était jetée, dit-on, aux pieds du roi, le suppliant de ne pas partir. Quelques jours auparavant, elle l'avait conjuré de changer son ministère. Tout avait été inutile. Rien n'avait pu fléchir ni éclairer cette vieille tête, obstinée et affaiblie. La popularité de la duchesse d'Orléans, l'estime du moins qu'elle inspirait, la différence que l'on mettait entre elle et les autres membres de la famille royale, rien de tout cela ne tint devant la véhémence du souffle populaire et l'explosion subite, le gigantesque élan de la révolution. La duchesse resta quelque temps cachée dans Paris, se cramponnant encore pour son fils à l'idée de ce trône si beau, mais si périlleux, qui déjà n'existait plus.

Le peuple s'était assis sur ce trône aux Tuileries. Il avait pris plaisir, comme le véritable maître de céans, à siéger et à se carrer dans le royal fauteuil. Puis, il l'avait porté le soir même à la place de la Bastille (c'est la première fois, disaient-ils à leur manière, que le trône s'appuie réellement sur le peuple), et, là, ils l'avaient solennellement brûlé au pied de la colonne de Juillet. Un ouvrier qui, dans le trajet, l'avait eu sur ses épaules, parlait avec exaltation de ce moment, qui serait, s'écriait-il, sa gloire et le suprême souvenir de sa vie. Ils avaient traité encore plus outrageusement la couronne, comme aurait pu le faire Panurge, afin que personne ne voulût plus la porter. Enfin, le peuple avait tout brisé et brûlé dans les appartements particuliers du Palais-Royal; un feu immense s'élevait dans la cour, et quelques jours après, on y voyait des femmes occupées à gratter la terre pour y recueillir quelques paillettes d'or et d'argent, seuls restes de tant de meubles somptueux entassés en bûchers énormes et que les flammes avaient consumés. Les Tuileries furent moins dévastées; mais il y eut là aussi, dans le premier instant, des scènes pareilles. Chacun se choisit son trophée, plus ou moins bizarre, plus ou moins pittoresque; les uns un lambeau de soie enlevé aux housses et aux rideaux, les autres une pièce de cuisine ou un vulgaire objet de toilette, des comestibles, une éponge, une

Digitized by Google

plaque de savon. Deux combattants emportaient un bocal de prunes à l'eau-de-vie. On voulut le leur faire restituer : — « Non, dirent-ils ; il nous a envoyé assez de prunes pour que nous puissions garder celles-là. » — Du reste, peu de choses véritablement précieuses furent emportées, ou ne le furent que par des malfaiteurs, dont le peuple, lorsqu'ils étaient découverts, faisait sur le champ justice. Un écriteau placé sur leurs cadavres disait tout par ce seul mot : VOLEUR.

Le mouvement, sans grande effusion de sang pour un si vaste ensemble, avait été essentiellement moral, plutôt que violent et matériel, mais d'un essor et d'une portée inouie. Il fut semé de traits individuels de courage et d'esprit, d'un caractère tout français, vifs, gais, dégagés, spirituels, polis même au milieu de la bagarre et du tumulte, quelques-uns sublimes. Le plus beau de ces derniers est celui-ci. On voulait sauver un garde municipal. Arrive un homme dans un état d'exaltation, qui s'écrie : — « On a tué mon frère, il faut que je tue quelqu'un pour le venger. » — « Mais en ce cas vous tuerez aussi un frère ! » lui répond un des assistants, qui sauve ainsi la victime. De tels mots font pleurer.

Les gamins de Paris sont une race particulière, unique dans son genre, parfois cruelle par étourderie, par ignorance, par insouciance, comme le sont en général les enfants (*cet âge est sans pitié*), mais étonnante d'audace et d'esprit, et d'un esprit qui n'est qu'à eux. Le plus habile homme du monde et le plus grand génie verrait pâlir le sien à côté du leur. L'un d'eux était sur une barricade, où se trouvait un omnibus. Il entend la fusillade qui vient de son côté. Il n'a pas le temps de descendre. Que fait-il alors ? il se jette dans l'omnibus, en criant : *Complet !* comme le font les conducteurs de ces voitures en hissant un écriteau qui porte ce mot, lorsqu'ils n'ont plus de place à donner. Un autre, aux Tuileries, quand on annonça l'abdication, répondit de sa voix de petit Stentor : « — Non ! pas d'abdication, pas de régence ! nous n'en voulons pas ! » traitant ainsi d'égal à égal avec la royauté. Un autre tombe dans une charge de cavalerie, et se voit particulièrement poursuivi par un garde municipal qui y met de l'acharnement et le serre de près. De détour en détour, long-

Digitized by Google

temps il échappe ; mais il va être atteint ; le cavalier lui allonge un coup de sabre. L'arme frappe et se brise sur une borne, derrière laquelle le gamin s'aplatit ; puis il s'esquive à quatre pattes, se redresse, se retourne, fait la nique au soldat, lui joue de la trompette avec les deux mains, et lui dit : « T'es donc enragé, municipal ; t'as été mordu par Louis-Philippe. »

Lamartine n'a pas été seulement grand, puissant de parole, éloquent dominateur des vagues populaires bondissant au seuil de l'Hôtel-de-Ville ; il a eu des mots charmants de saillie et d'esprit. Quelques jours après la révolution, il est invité, en passant, par un groupe qui se rafraîchissait chez le marchand de vin ; il accepte, et, trempant ses lèvres dans le verre qu'on lui tend, — « Messieurs, dit-il, voilà le banquet. » On raconte aussi que, George Sand s'étant présentée à l'Hôtel-de-Ville, il l'aurait reçue en lui disant : « — J'ai l'honneur de vous embrasser au nom du gouvernement provisoire, et moi j'en ai le plaisir. »

Aux Tuileries, le peuple a improvisé une de ces Comédies en action qui sont partout dans son génie, où il est à la fois personnage et acteur, et qui montrent comment naît le drame, l'art scénique, en même temps qu'elles prouvent combien celui-ci est dans la nature et non pas une chose factice et de convention. Parmi les combattants, les uns, revêtus de riches habits, de robes de cour, avec lesquelles il y en eut même qui vinrent se montrer jusque sur les boulevards ; s'asseyaient gravement sur les canapés et dans les fauteils. D'autres, endossant les vêtements des laquais, prenaient un plumeau, et faisaient mine d'épousseter les glaces et les meubles ; ou bien ils s'approchaient des premiers, comme pour les servir. — « Jacques, criaient ceux-ci, une tasse de thé ! un verre de Malaga ! » — Et la troupe en livrée répondait à ce jeu par un air d'empressement à obéir. Nous tenons ce détail d'un de nos amis qui se trouvait là en garde national, chargé avec d'autres de faire évacuer le palais. Ceux qui s'y étaient ainsi installés ne voulaient pas en sortir. — « Nous sommes chez nous, » disaient-ils, et ils se rasseyaient, se renfonçaient dans leurs siéges. Il fallait s'y prendre avec dextérité, et surtout ne pas les brusquer, pour les décider à opérer leur retraite. —

Digitized by Google

« Sans doute, nous sommes chez nous, leur disait-on ; mais il se fait tard ; nous reviendrons demain ; et puisque ceci est à nous, il faut le respecter, ne pas gâter ce qui nous appartient, » etc. On réussit avec le plus grand nombre ; mais il y en eut une centaine environ que rien ne put persuader, ou qui s'arrangèrent pour rester au château. Ils y sont demeurés une douzaine de jours, montant la garde et, dit-on, menant joyeuse vie. On a eu toutes les peines du monde à les faire déguerpir. Mais le peuple était très-irrité contre eux ; à leur sortie, il les assaillit de huées et d'insultes, et s'ils n'eussent pas été protégés, peut-être leur eût-il fait un mauvais parti. Ce n'est pas là un des moins curieux épisodes de cette étonnante révolution. Dans un roman, on le déclarerait invraisemblable ; et pourtant, c'est la réalité même, avec tout ce que l'imagination peut s'en figurer.

Nous venons de dire les traits touchants, gais, spirituels, pittoresques ou bizarres. Ce sont ceux-là que l'on cite le plus ; mais il y en a d'autres, bien différents, que l'on sait ou que l'on dit moins. Que de ruines particulières, que de catastrophes individuelles dans la chute générale de la monarchie ! Des personnes sont devenues folles en l'apprenant. Au sortir de la Chambre des Députés, le petit duc de Chartres fut séparé de sa mère, la duchesse d'Orléans, et entraîné dans les flots de la foule. On croyait même que c'était le comte de Paris. Un garçon boucher s'en saisit, et il l'emportait, en criant dans un transport de rage : « Il faut que je l'étrangle ! il faut que je l'étrangle ! » Le duc de Nemours, les yeux égarés, la tête perdue, allait et venait, ne faisant que répéter : « Mais cet enfant n'est pas à vous ! vous ne pouvez pas disposer de cet enfant ! » L'enfant était le moins troublé de tous ; il disait : « Où est maman ? je veux aller vers maman. » Enfin, on parvint à le soustraire au furieux, et à le mettre en lieu sûr, chez une famille du peuple, d'où il fut rendu à sa mère. Un républicain qui venait de se battre, témoin oculaire du fait, pleurait en le racontant. Le comte de Paris avait couru aussi des dangers à la Chambre. Emporté par un petit escalier, il se trouva un moment dans l'obscurité. « Mais que va-t-on me faire ? s'écriait-il, ne reconnaissant pas la personne qui l'avait dans ses

Digitized by Google

bras. Si l'on doit me tuer, je veux le voir, je veux le voir! » répétait-il. Aux Tuileries également, il y a eu des scènes de désolation au départ de la famille royale. Le soir, un huissier qui s'y trouvait encore, disait à notre ami le garde national : — « Ah! Monsieur, une heure avant on n'y pensait pas. » — Cela est si vrai que, dans la précipitation et le trouble, la duchesse de Montpensier, cette belle et jeune infante dona Luisa dont le mariage avait fait tant de bruit et mis en émoi la diplomatie, fut oubliée, seule, faible, encore à demi étrangère et dans un état de grossesse déjà avancée. Elle erra d'appartement en appartement, voulut sortir par un escalier dérobé qu'elle connaissait mal, descendit, se perdit dans les caves, remonta et se trouva dans une salle où elle entendait, dans la salle voisine, le tumulte, les cris du peuple et les coups de fusil. Elle fut prise d'un tel saisissement, qu'elle restait là, n'osant, ne pouvant plus remuer. Heureusement un habitué du Château la découvrit, l'emmena et l'accompagna jusqu'en Angleterre. Son impression de frayeur était telle que, durant tout le voyage, qui dura trois ou quatre jours pendant lesquels elle ne se déshabilla ni ne se coucha jamais, elle ne voulut pas abandonner un instant le bras de son compagnon, et s'y tint toujours serrée comme si le danger était encore là. M. Guizot et M. Duchâtel durent rester cachés plusieurs jours dans Paris, qu'ils quittèrent enfin sous un déguisement. Des gardes municipaux, poursuivis, ou échappés au massacre de leurs postes dispersés, dévorés, anéantis avec la rapidité de l'éclair, furent retirés dans des maisons particulières. Là, en toute hâte, on leur coupait leurs moustaches, on leur faisait changer d'habits : tout le monde, même les femmes, s'aidait à la transformation. Quelle scène enfin, parmi les dévastations commises dans la banlieue, que celle de l'incendie de Neuilly, où une partie des incendiaires, descendus dans les caves, défonçant les tonneaux, ayant du vin jusqu'aux genoux, trébuchant sur des débris de bouteilles, s'entretuant dans l'ivresse, furent oubliés par leurs compagnons ou s'oublièrent eux-mêmes, et brûlèrent avec le château.

Mais, tragiques ou héroïques, d'une couleur gaie ou lugubre,

Digitized by Google

ce ne sont là que des épisodes, et on ne doit pas y voir l'esprit ni l'ensemble de la révolution. Celle-ci, il faut le répéter, a été dans le moment même et est restée jusqu'ici comparativement peu violente; sa force a été moins matérielle que morale, et son immensité, sa grandeur, consistent dans le caractère social qu'elle a aussitôt révélé.

Le premier fait qui s'est produit dans ce sens, car il avait bien réellement cette signification-là, ça été, après la séance tumultuaire de la Chambre, la proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville. Elle fut demandée par des ouvriers, des combattants, des élèves de l'Ecole polytechnique, qui avaient suivi dans la salle et qui entouraient le gouvernement provisoire. La plupart de ses membres n'y songeaient pas, n'en voulaient pas, ou du moins ne parurent pas en avoir pris le parti tout d'abord et d'eux-mêmes. Ce fait nous est revenu par l'un des assistants, qui se trouvait là plutôt en spectateur qu'en acteur; il nous a été confirmé par un autre témoin, parfaitement étranger au premier. Les membres du gouvernement provisoire étaient dans le plus grand embarras, ne sachant encore que résoudre et que faire. Ledru-Rollin, les mains dans ses cheveux, s'était jeté de fatigue sur un canapé, doutant même s'il était du nouveau pouvoir, dont l'élection, comme on sait, s'était faite d'une manière orageuse; il était à se demander s'il n'y en avait pas un autre. Les ouvriers, les étudiants, les élèves de l'Ecole polytechnique conversaient, discutaient avec le gouvernement provisoire, refusant, approuvant, indiquant les idées et les choix. Tout cela se conçoit aisément dans une situation pareille. Arrive une lettre du général Lamoricière, offrant ses services. On lui envoie, par le porteur, sa nomination instantanée de ministre de la guerre. Les assistants l'apprennent, sont furieux, ce général ayant servi au dernier moment la royauté déchue. Heureusement il répond par un refus, motivé sur ce qu'il ne connaît pas assez l'armée, s'offre pour un commandement à la frontière, et indique pour le ministère le général Bedeau. Celui-ci est nommé sur l'heure; puis, ayant aussi refusé, ce fut définitivement le général Subervic. Peu à peu cependant on se décide, toujours au

Digitized by Google

milieu d'oscillations et d'un chaos qui avait peine à s'éclaircir. La République était là, mais encore dans le nuage. Lamartine partageait l'embarras général de ses collègues. Un premier projet, rédigé par lui et signé des membres du gouvernement provisoire, ne contenait pas expressément le mot de *République*, ni ceux même de *Gouvernement républicain*. Il commençait ainsi, à ce que nous assure une personne qui a vu et tenu cette pièce : « Le roi Louis-Philippe est déchu. » Lamartine ratura de sa main les mots : *Le roi*, et mit : « Louis-Philippe n'est plus roi. » Quelques voix murmuraient autour de lui : « C'est un légitimiste, un carliste. » Ce premier projet fut abandonné, et remplacé par celui qui a paru : « Le gouvernement de la France est le gouvernement républicain. »

Le cri de : Vive la République ! retentit dès lors dans Paris. Tout le monde l'accepta. Il était plus particulièrement le symbole des ouvriers, des travailleurs. Ils se montraient encore ça et là défiants. J'en eus une preuve, le jeudi soir, dans une scène dont il ne faut pas sans doute s'exagérer l'importance, mais qui ne laisse pas d'être caractéristique. C'était à la Place Royale, le principal point de jonction, soit de départ, soit de retour, des colonnes du quartier Saint-Antoine. L'une d'elles, assez forte, avec de la foule autour d'elle, était arrêtée devant le balcon de la mairie, d'où on la haranguait. Victor Hugo, qui demeure quelques maisons plus loin, y parut, et fit signe qu'il voulait parler. — « Soyons unis, leur dit-il ; soyez dignes, soyez calmes, dignes de vos pères qui sont morts pour la liberté et qui reposent près d'ici. Allons leur rendre un pieux devoir. Allons à la Colonne ! J'irai avec vous. » Il descendit en effet, et se mit en marche avec eux, tête nue et entre deux gardes-nationaux. Après les avoir suivis au pied de la colonne de Juillet, il les harangua encore au retour du balcon de la mairie. — « Le peuple et la garde-nationale, c'est tout un, s'écria-t-il : qu'ils soient dignes l'un de l'autre, afin de se montrer grands tous les deux, afin de faire voir un grand peuple à l'intérieur, et, sur la frontière où nous irons peut-être bientôt, une grande nation au dehors. » Ces paroles excitèrent un fort applaudissement. Mais un homme d'une

Digitized by Google

cinquantaine d'années, en blouse courte, figure dans le type franc-comtois, énergique, bien dessinée, les yeux serrés, interrompit soudain l'orateur par ces mots dits d'un ton brusque et vigoureux : —« Avant d'envoyer le peuple à la frontière, vous devriez donner du pain à ceux qui n'en ont pas pour ce soir. » Ce fut le signal d'interruptions de ce genre, répétées par le premier interrupteur, et reproduites par un autre avec le même geste et la même voix déterminée : ce dernier, non en blouse, mais se disant pourtant ouvrier, était aussi d'un certain âge et d'un type analogue ; seulement ses yeux étaient grands et ouverts, avec quelque chose de trouble et d'orageux. — « Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le dis, poursuivait Victor Hugo ; je l'ai écrit, vous pouvez le lire dans un de mes ouvrages ; la constitution française doit commencer ainsi : article 1er : *Tout Français est électeur;* article 2 : *Tout Français est éligible.* Je l'ai écrit... » — « Programme de l'Hôtel-de-Ville (de 1830) ! » fit une voix dans la foule. — « Monsieur Victor Hugo, reprit le premier interrupteur, la main étendue vers lui, faites quelque chose pour le peuple, cela vaudra mieux que tout votre *bagout...* » et il répéta avec cette variante : « que tout votre *bagouillage.* » — « Mais laissez-le donc parler, ne lui coupez pas toujours la conversation, » dit un garde-national. — Bah ! ne voyez-vous pas qu'ils parleraient là pendant des heures, si on voulait les écouter. Voilà comme on nous enjôle, comme le peuple se laisse toujours enjôler. » — « C'est un philippiste ! » disait un autre. — « Taisez-vous donc ! » répétait en vain le garde-national. — « Pourquoi voulez-vous que je me taise ? Avez-vous quelque chose à commander ici ? répliqua l'homme en blouse. Ne suis-je pas autant que lui, là ? » Un autre personnage en vieux manteau fripé, à la mine grêlée, aux petits yeux durs, au nez retroussé, à la voix calme et froide, mais à la langue aiguisée, se mit à dire dans un groupe : — « Pourquoi le laisser parler ! il ne peut rien nous dire de bon, puisque c'est un ennemi : il a mangé la soupe à Louis-Philippe. » — « Mais il a un grand talent. » — « Que m'importe ? j'aime mieux un imbécille qui a de bons sentiments. » L'ouvrier aux regards troubles et emportés ajoutait d'autre part, mais toujours très-haut, dans

Digitized by Google

les groupes : — » N'est-ce pas indigne qu'un pair de France vienne nous parler là, lui qui, si le peuple eût été vaincu, aurait jugé ces malheureux et les aurait envoyés à la mort? » Puis, reprenant avec véhémence : — « En 1830 et 1832, j'ai combattu, comme garde-national, pour Louis-Philippe. Qu'ai-je eu en retour? la misère et l'humiliation. » Cela fut dit avec un tel jet de pensée, de voix, de tête et de bras, qu'il n'y avait pas d'éloquence littéraire qui pût tenir devant ce mouvement d'éloquence naturelle. — « On nous a volés en juillet, dit-il encore, nous ne voulons pas l'être en février. » Puis, se tournant vers ses voisins : — « On veut nous donner une régence. Ce serait toujours *verjus verjus vert*. » — « La République ! » cria l'homme en blouse. — « Vous l'aurez : » répétait-on du balcon. — « Mais avec une République, observa une homme du peuple, il y aura également des lois qu'il faudra respecter. » — « Nous respecterons les lois qu'on aura faites pour le peuple. » — Victor Hugo ayant dit que le quartier Saint-Antoine, qui s'était conduit le plus vaillamment, devait se montrer aussi le premier par le respect des personnes et des propriétés, — « Eh ! fit l'ouvrier, en haussant les épaules, on ne veut pas piller. »

Victor Hugo ne répondait pas aux interruptions embarrassantes. Il se contentait de réclamer, de la main, le silence et la permission de continuer. Il parle et gesticule avec aisance. Sa figure est pâle, et, dans le bas, autour des lèvres, il y a maintenant une sorte de pli, de dépression fugitive et légère ; lorsque parfois ce trait vient à se marquer davantage, il contraste avec le front, large et haut, sur lequel le sculpteur David, dans un fort beau buste du poète, a placé la couronne de laurier. Il saluait la foule avec un sourire assez expressif, dans lequel il entrait comme une cajolerie de supérieur à inférieur, comme une câlinerie d'amitié.

Le lendemain, vendredi 25, au même endroit, il fut plus généralement et plus franchement applaudi. Il s'agissait du drapeau rouge, que le parti extrême voulait substituer au drapeau tricolore, comme plus sûrement républicain. Mais Lamartine avait déjà emporté l'affaire (et elle menaça de devenir très-grave),

Digitized by Google

à l'Hôtel-de-Ville. Il le dut peut-être à un mot heureux : « Le drapeau tricolore a fait le tour du monde, et le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars dans le sang des citoyens. » Ce mot parut aussitôt si juste et si parlant, que des hommes du peuple vous le répétaient, non seulement comme une raison à laquelle il n'y avait rien à opposer, mais comme une expression naturelle et de la langue pour dire la chose, ou comme si eux-mêmes l'avaient trouvé. Grâce à ce mot, et à force de persuasion, de courage et d'éloquence, Lamartine détourna cette nouvelle tempête ; ni comme orateur, ni comme poète, il ne fut jamais si grand que ce jour-là.

Je le vis le dimanche suivant, 27, quand le gouvernement provisoire alla en cérémonie à la colonne de Juillet. Il a l'air assez vieux, et on le dit vieilli et souffrant. Quelqu'un à qui on ne le nommerait pas le prendrait pour un gentilhomme de campagne, simple, bienveillant, de race noble, mais un peu rustique pourtant, instruit et chasseur. Ses bustes sont meilleurs que ses portraits, presque tous très-mauvais.

En levant les yeux vers la colonne, comme les nuages couraient au-dessus, il semblait que c'était elle qui se mettait en marche, et que, portant le drapeau de la République, elle s'avançait avec lui sur le monde. Un esprit tourné aux présages aurait pu en voir un dans cette illusion d'optique, car les présages, les pressentiments, les signes et le symbolisme des faits, n'ont pas manqué. A la nouvelle de la prise d'Abd-el-Kader, un journal remarquait avec intention que la chute d'Alger avait précédé la chute de la branche aînée. Quand mourut la sœur de Louis-Philipe, on dit que c'était son bon ange qui s'en allait. La tour du Palais-de-Justice, de l'ancien palais des premiers Capétiens, ce vieux donjon royal auquel se rattachaient féodalement tous les donjons de France, menaçait ruine. On en avait démoli le faîte pour le restaurer. La restauration de la tour du roi n'est pas encore achevée, et la royauté n'est plus. Le jeudi, l'incendie de guérites placées à l'une des extrémités du Pont-Louis-Philippe se communiqua au tablier, et une partie du pont tomba dans la Seine, où elle flottait comme un radeau naufragé.

Digitized by Google

Enfin, vous avez eu là-bas, un peu avant la révolution, votre aurore boréale sur le Jura, du côté de la France; des rives de Savoie on la vit, dit-on, se terminer par la figure d'un homme couronné qui s'évanouit. C'est une prétention aujourd'hui fort répandue que celle d'être prophète. Chacun a la sienne, mais ne poussons pas la nôtre si loin.

(Nous avons extrait d'un intéressant recueil, la *Revue Suisse*, qui se publie à Neufchâtel, les pages qu'on vient de lire et qui ont encore, par la nouveauté des détails, un intérêt de circonstance deux mois après l'évènement qu'elles retracent. Nous saisissons cette occasion pour donner à la *Revue Suisse* le témoignage d'estime que lui méritent à bon droit ses travaux littéraires et sa piquante *Chronique* de chaque mois, laquelle peut faire, à elle seule, la fortune d'une Revue.)

Digitized by Google

Voyages.

LETTRES SUR LA SARDAIGNE.[1]

SUITE ET FIN DE LA IVe LETTRE.

A MONSIEUR C.

La journée était déjà avancée quand je me décidai à abandonner les bois d'orangers et de citronniers, pour aller à Paoli-Latino. Mon guide connaissait un chemin de traverse, qui abrégeait la course de deux heures ; le sentier était peu praticable, il est vrai, pour un piéton, mais pour un cheval sarde, disait-il, il était excellent.

Le voyage d'abord fut charmant ; la route serpentait dans la plaine à travers des bouquets d'érables et de genevriers géants ; les chèvrefeuilles et les clématites enlaçaient le tronc raboteux des liéges, et se suspendait à leurs cîmes touffues, qui laissaient à peine filtrer sur le gazon quelques rayons de soleil : un filet d'eau, descendu des collines, courait en babillant à travers les roseaux ; les oiseaux chantaient ; les insectes

(1) Voir la dernière livraison (février 1848).

Digitized by Google

bourdonnaient ; enfin, toutes ces divines harmonies de la nature, qui ne s'entendent que dans les pays solitaires, où le bruit des hommes ne les étouffe pas, remplissaient les airs, que parfumaient encore les brises lointaines de Millis. Mais, insensiblement le paysage se transforma, les arbres se dispersèrent, le gazon devint rare et perdit sa verdure, le ruisseau s'évapora, et le sentier disparut. Des collines rocailleuses, hérissées de cactus et d'olivastres se dressèrent sous nos pas ; nos chevaux, suspendus à leurs flancs, glissaient et se cabraient sous leur cavalier qui s'abandonnait à leur instinct ; puis, arrivés au sommet, il fallait redescendre une pente rapide, dans un ravin profond, pour escalader encore de nouveaux sommets âpres et inaccessibles, qui se multipliaient devant nous. Déjà, à l'Orient, quelques étoiles perçaient l'azur du ciel devenu plus sombre, tandis que les clartés du couchant allumaient au front des nuages une frange dorée : en un mot, la nuit approchait, lorsqu'arrivant enfin sur le dernier plateau, nous aperçûmes devant nous le clocher de tuiles vernies de Paoli-Latino, que les derniers rayons du soleil faisaient étinceler au loin comme un fanal conducteur.

Pendant les trois heures de cette course au clocher, à travers les monts et les plaines, nous ne rencontrâmes pas une habitation, pas un visage humain, pas le plus petit objet digne d'intérêt, si ce n'est pourtant d'abord, l'antre de la sibylle, où la jurisconsulte Eléonore d'Arborée venait puiser cette sagesse profonde, encore admirée par les savants, dans les lois qu'elle donna à son pays : et puis ensuite des monuments étranges, d'une architecture primitive, appelés Nuragues.

Quand nous passâmes devant la grotte de la sorcière, mon guide, sans doute pour conjurer sa maligne influence, se signa et passa vite. Pour moi, dans la crainte de l'affliger, je fis à sa superstition le sacrifice de ma curiosité. Toute con-

Digitized by Google

viction profonde me paraît respectable, et parce qu'un homme ne pense pas comme moi, ce n'est pas une raison pour qu'il ait tort. La caverne, dont les figuiers et les broussailles envahissent l'entrée, est creusée aux flancs de la montagne; et s'ouvre sur cette vallée enchantée, où s'étendent les ombrages énivrants de Millis. La place pour rêver était on ne peut mieux choisie. Cachée dans cette grotte solitaire, la belle Eléonore venait tremper son âme dans ces sagesses antiques, qui s'exhalent des bois, des monts et des plaines, de la nature enfin, cette savante Egérie qui dictait jadis au vieux Numa ces lois immortelles, mortes, hélas! tout comme lui. Mon explication aura, je l'espère, le mérite de vous plaire; pour moi, je la trouve prétentieuse et improbable. Éléonore, comme son prédécesseur Numa, ne pouvait-elle pas avoir des accointances secrètes avec le monde invisible, avec quelque diable, par exemple; mais un bon diable, qui, grâce à quelque pacte mystérieux, mettait à sa disposition son expérience et ses lumières. La croyance au démon et à sa puissance me semble toute naturelle. Qui croit à Dieu doit croire à Satan. La conséquence est nécessaire; l'idée du bien implique celle du mal. Pourtant mon guide s'inquiétait médiocrement de l'existence du Père Éternel; mais, en revanche, il avait un profond respect pour le Diable. Ne vaut-il pas mieux croire au Diable que de ne croire à rien?

Les Nuragues sont des monuments bizarres, dont l'existence remonte à l'antiquité la plus reculée: absolument comme disent les historiens à propos de l'origine des peuples de l'Asie-Mineure qui leur est inconnue. Ce sont des ruines pélasgiques, semblables à d'immenses pains de sucre, placés sur les sommets âpres et nus des collines. Leur construction est cyclopéenne, c'est-à-dire qu'elle est formée de globes immenses et irréguliers, entassés, sans ciment qui les lie, par une race de Titans inconnus. Ces monuments, que l'on retrouve

Digitized by Google

sur toutes les collines, les plus inaccessibles parfois du Cap-Supérieur, ont la forme d'un cône immense; et quelques-uns encore recouvrent parfaitement des chambres intérieures, dans lesquelles on peut pénétrer. Quelle était leur destination? Étaient-ce des tombeaux? étaient-ce des temples? M. de la Marmora, dans son bel ouvrage sur les antiquités sardes, leur consacre un article savant et plein d'intérêt, mais qui ne donne sur ce point aucune certitude. Au fait, l'explication est difficile. Les Nuragues ne présentent pas la moindre inscription, pas le moindre hiéroglyphe, pas même quelques-uns de ces caractères cunéiformes, qui se prêtent avec tant de complaisance aux explications variées des savants. Les idoles phéniciennes, les antiquités d'Iglesias et les Nuragues surtout, qu'elle seule possède, font de la Sardaigne une véritable terre promise pour les savants archéologues. Dans les îles Baléares, on trouve, dit-on, ces mêmes ruines pélasgiques, mais je n'ai pas vu que George Sand en fit mention dans son livre des Majorquins.

Paoli-Latino est un grand village dépeuplé, qui porte encore les traces d'un passé plus heureux. On y rencontre quelques maisons construites en pierres de taille, avec balustres et corniches: mais ruinées avant même d'avoir été achevées, et une fontaine ornée de mascarons à barbe limoneuse, qui semblent attendre encore que l'eau vienne à leur bouche béante. Le village ne possède aucun monument, aucune antiquité remarquable: son église, pourtant, petite et misérable a tout le charme religieux d'une église gothique. Mais si Paoli-Latino est pauvre en monuments et en antiquités, il est, au contraire, très riche en religieux de tous ordres. Une vingtaine d'abbés et de desservants vivent là aux dépens de quelques centaines d'habitants qui se trouvent ainsi condamnés à travailler pour l'amour de Dieu et de son clergé; mais ils ont au moins la consolation de voir que leur travail

Digitized by Google

profite à leur prêtre qui jouissent d'une douce aisance et d'une santé magnifique. Les dîmes, prébendes et redevances, auxquelles il a droit, produisent des revenus superbes au recteur du village. Vénérable pasteur, il surveille lui-même ses bœufs et ses moutons, dont la beauté et la vigueur sont chèrement estimées en Sardaigne. Le saint homme, une des gloires du clergé sarde, a toujours refusé les évêchés qu'on lui a proposés; il est vrai que les revenus en étaient moins beaux que celui de son rectorat; mais je serais un ingrat si je me permettais, à l'endroit de son désintéressement, le moindre doute irrévérencieux. Ayant appris qu'un noble étranger, arrivé à Paoli-Latino, était descendu à la locanda et n'était pas allé lui demander l'hospitalité, il eut la politesse de se dire offensé, et m'envoya un de ses vicaires, à l'effet de me faire savoir qu'il m'attendait à dîner pour le jour même et pour tout le temps de mon séjour au village.

C'eût été cependant grand dommage de ne pas être descendu à la locanda, et, une fois descendu, de n'y pas rester: j'y restai donc. C'était un établissement vraiment intéressant par lui-même et par les individus qu'il renfermait. L'auberge se composait de deux étages. On entrait dans un vestibule: à droite, était la cuisine; à gauche, l'écurie. Un escalier en pierre, tout à fait monumental conduisait à deux chambres à coucher; dans l'une, le plancher manquait; dans l'autre, on avait négligé, à l'époque de la construction, de poser les vitres aux fenêtres. De petits polissons, me dit mon hôte, les avaient cassés, il y avait un jour ou deux, et il attendait un vitrier; il l'attendait depuis trente ans. Cet hôte était bonhomme, réjoui et farceur, quoiqu'il fut sec et maigre comme un traître de mélodrame. C'étaient de grands revers de fortune qui l'avaient réduit à tenir une locanda; la politique même et le changement de royauté n'étaient pas étrangers à sa ruine. Il parlait beaucoup de sa haute position

Digitized by Google

perdue : il avait eu l'honneur de servir Charles-Félix dans les cuisines du palais de Cagliari. Il y avait appris quelques mots du vocabulaire savoyard ; ces mots mélangés avec l'Italien et le Sarde, lui formaient un idiome inintelligible, qu'il débitait avec aplomb, persuadé qu'il parlait français comme le premier venu.

Retiré à Paoli-latino, il avait voulu faire le bonheur d'une femme, en la prenant pour épouse, et la chargeant de toute la besogne de la maison. C'était une frêle créature, qui vous regardait avec de grands yeux doux et tristes comme ceux des gazelles, et ne parlait que par monosyllabes ; quant à lui, par respect pour son ancienne dignité, il se contentait de causer avec les voyageurs et de leur présenter leur compte. Le soir, comme j'étais harrassé de fatigue, je me privai du charme de sa conversation et je montai me coucher dans la grande chambre sans vitres. Trois lits, cachés sous d'épais rideaux, occupaient les angles de la chambre. Je m'assieds au pied de l'un, et me déshabille à la hâte, sans m'inquiéter d'un ronflement sonore qui remplissait la chambre : sans doute c'était le vent qui mugissait en passant par la fenêtre ! Mais au moment, où, écartant les rideaux, je me disposais à reconnaître la virginité de mes draps, je reculai épouvanté, les couvertures soulevées comme une montagne, recouvraient l'abdomen énorme d'un moine mendiant ; sa tête était rouge et pelée, et sa bouche entr'ouverte chassait une respiration bruyante. Évidemment c'était un ténor léger qui venait demander une place de chantre au lutrin de la paroisse. Je pris mes habits sous mon bras et me sauvai dans l'autre lit. Il était libre. A peine avais-je soufflé ma lampe, que j'entendis la porte s'ouvrir, et je vis entrer deux femmes, mais deux femmes... vraiment j'aime mieux ne pas vous en faire la description ; je laisse ce travail à votre imagination. D'abord elles s'approchèrent du lit, où ronflait le religieux, et reconnaissant sans doute à ce

Digitized by Google

sommeil plein d'innocence, à cette mine vermeille, un homme de Dieu, elles se retirèrent en faisant le signe de la croix ; alors elles vinrent de mon côté, poussèrent en me voyant un joyeux éclat de rire, et me jetèrent un *bonas tardas* de l'air le plus gracieux du monde ; puis, fermant mes rideaux, elles allèrent au troisième lit. Au bout d'un moment, cédant à un mouvement de curiosité bien naturel, j'entr'ouvrais doucement mon rideau, mais soudain la lampe s'éteignit et la chambre rentra dans l'obscurité. Franchement la nuit fut orageuse : je ne pus fermer les yeux ; il était venu me trouver dans mon lit une ou plusieurs de ces horribles bêtes antropophages, qui dévorent les voyageurs, et qu'Henri Heine a anathématisé avec une verve pleine de bon goût dans son poème d'*Ata-trol*. O mon cher philosophe, si jamais vous voyagez en Sardaigne, ne couchez pas dans la locanda de Paoli-Latino, à moins que l'espérance d'une aventure nocturne ne vous fasse affronter les horreurs d'une couche livrée aux bêtes.

Le lendemain, sur la recommandation de mon hôte, je fis une course à la *Tanca Regia*. Comme le nom vous l'indique, c'est un établissement royal, destiné spécialement aux soins de la race chevaline. Mais il est aujourd'hui complètement ruiné et ne présente plus d'autre intérêt que celui d'une admirable position. Quelques cabanes de verdure et de gazon, s'élèvent au milieu d'une clairière : vaste rotonde, qu'enferment, semblables à des portiques gigantesques, les troncs entrelacés des chênes verts et des liéges : à leurs pieds, des sources cachées font jaillir des touffes de roseaux, de myrthes et d'herbes grimpantes. Mais les cavales hennissantes sont dispersées et courent en liberté à travers les sentiers inconnus de ces forêts vierges encore.

En rentrant au village, le premier être humain qui frappa mes regards, fut un malheureux qui se traînait sur les mains

Digitized by Google

et les genoux, et criait d'une voix suppliante : la carita, la carita. — Qu'est-ce donc que cet infortuné, demandai-je à mon guide ? qui a pu le mettre dans un état si piteux ? — Ah ! Monsieur, me répondit-il, c'est un homme qui a subi, il y a vingt ans de cela, le supplice de la roue. — Comment, m'écriais-je, il a été roué ! — Ah ! Monsieur, c'est une terrible histoire ! Il y avait un moine amoureux... et un bandit, qui était amoureux aussi..., et une femme qui en aimait un autre..., mais je ne saurais pas vous raconter tout cela ; vous ne me comprendriez pas, il faut le demander à votre hôtelier, lui qui parle si bien français. Le soir donc, après avoir soupé d'un rôti d'agneau et bu de l'excellente muscatel, en compagnie de deux marchands de bestiaux et d'un chevau-léger, j'interpellai mon hôte et lui demandai l'histoire du roué. L'hôte se leva, vida son verre et toussa. Tout le monde resta attentif, tandis que sa femme vint sournoisement s'asseoir dans un angle obscur de la chambre. Ce début était beau comme le commencement du second livre de l'Énéïde.

Mais, en vérité, que vais-je faire ? vous conter une histoire de brigand, d'amoureux et de supplicié, à vous l'homme grave, qui méprisez les romanciers, leurs pompes et leurs œuvres ! non décidément, je la réserve pour une dame, qui a le bon goût de les aimer et la politesse de me le dire, je n'ai déjà que trop abusé de ces instants précieux que vous consacrez aux études sérieuses, aux profondes théories. Je remonte dans la grande chambre. Qui sait ? peut être cette nuit aurais-je une seconde aventure !

M. H. M.

Digitized by Google

Excursions autour du Lyonnais.

CHAGNY.

I.

Malgré le nombre restreint de treize communes qui concourent à le former, le canton de Chagny n'en est pas moins un des plus riches, des plus peuplés et des plus magnifiques du département de Saône et Loire, cette perle de l'ancienne couronne ducale de Bourgogne. Tout autour du chef-lieu, sont la prospérité et la vie. A sa porte, s'élève sur des collines vivement mouvementées, le bourg de Rully, aux vins estimés, au pittoresque château flanqué de tours, dominant toute la région; un peu plus loin, l'immense village de Fontaines-sur-Chalon, ressemble à un géant dont la tête s'appuye sur la montagne Saint-Hilaire, et dont les pieds reposent sur les prairies émaillées de la plaine du Gauchard. Derrière les côteaux qui abritent Chagny au sud-ouest, l'industrieux Saint-Léger-sur-Dheune emplit l'air du bruit incessant de son activité et de son commerce. Dans le plat pays, le long de cette douce rivière de Dheune qui serpente au

Digitized by Google

milieu des plus gras pâturages, Chaudenay dont la vieille église romane blanchit à l'horizon, et Demigny, roi des plaines bourguignonnes, produisent l'effet de villes secondaires semées comme des satellites dans la dépendance de la ville principale. —Toutes les églises rurales de cette zône vraiment privilégiée dont se compose le territoire du canton de Chagny, sont marquées d'un sceau propre de grandeur et de majesté, attestant le sentiment élevé de l'art qui caractérise nos calmes et harmonieuses populations. Celle de Fontaines offre l'importance d'une basilique; celle de Chaudenay se fait remarquer par la justesse de ses proportions et la pensée dogmatique de son architecture; celle de Demigny, couronnée d'une flèche énergiquement hardie, frappe les regards enchaînés à nos riants paysages, par le rôle qu'elle joue dans l'horizon et par sa chaude, par sa moëlleuse couleur cendrée. Le svelte *campanile* sub-aigu de ce bourg de Rully presqu'aussi peuplé que le chef-lieu de canton, est d'un goût si correct, d'une profilation si ferme et en même temps si pure, qu'on lui cherche en vain un rival dans la contrée: celui de Saint-Léger né sous l'inspiration de l'admirable *grande trompe* (1) d'Autun, semble continuer jusque dans la vallée qui le contemple, l'ombre affaiblie de l'église cathédrale; les vieux temples de Dennevy, Lessard-le-Royal, de Bouzeron et d'Aluze, correspondent aux jours austères de ce type romano-byzantin, dont le portail de l'église de Remigny, représente la phase progressive (2).

Le canton de Chagny est certainement l'un de ceux de notre beau département où l'intelligence politique s'est développée dans les meilleures conditions et où l'agriculture

(1) C'est le nom que l'on donne à la flèche d'Autun.

(2) J'ai décrit toutes ces églises soit dans l'Annuaire de Saône-et-Loire, soit dans les *Derniers Mélanges de littérature et d'archéologie sacrée.*

Digitized by Google

brille du plus vif éclat, soit dans le pays bas, soit sur les côteaux. Divisé en deux grandes régions, la plaine et la montagne, il n'a jamais formé qu'un peuple de frères, s'aimant, s'entr'aidant, se comprenant, marchant comme un seul homme dans la voie que le patriotisme général et local a tracée devant lui. Ses intérêts moraux et matériels ont toujours convergé vers l'unité. Aussi, au conseil général du département, au conseil d'arrondissement de Chalon-sur-Saône, n'a-t-il voulu avoir pour mandataires que ses propres enfants, ce qui est louable comme règle, quand des circonstances particulières, le besoin de récompenser un dévoûment éprouvé, une haute vertu ou une haute intelligence, hors des étroites limites cantonnales, ne provoquent point l'exception. Peu de cantons sont aussi généralement que celui-ci animés d'un saint amour du bien public. — Mais occupons-nous de la ville de Chagny.

II.

La situation de Chagny est certainement une des plus délicieuses qu'on puisse trouver en Bourgogne. Comme toutes les cités des régions essentiellement viticoles de la province, elle regarde l'Orient dont la lumière imprime à ses paysages et à ses monuments cette merveilleuse couleur que les peintres voyageurs admirent, en traversant nos contrées. Derrière elle, est cette vallée de Santenay, à la limpide atmosphère, aux fabuleuses perspectives, que j'ai chantée ailleurs (1). Les ruines d'un ermitage, flanquées de deux arbres, grisonnent sur la colline qui l'ombrage ; l'élégante *villa* de M. Leclerc aîné, avocat, s'élève par enchantement sur la montagne voisine, au milieu d'un magnifique emplacement qu'une agriculture intelligente

(1) Dans le premier volume du *Journal d'un Pèlerin.*

Digitized by Google

rend de plus en plus productif; de vastes carrières à la robe d'or et de pourpre, sur lesquelles on croirait que l'aurore a déteint, accidentent tout ce radieux horizon. Au nord, les gracieux villages de la Côte-d'Or étincellent sur leurs côteaux; à l'est, la plaine qui vient de Demigny et de Chaudenay, elle-même, se mouvemente pour arranger autour de Chagny une poëtique enceinte : je ne connais pas de bassin plus harmonieux et plus splendide que celui qui forme sa couche. Son territoire, comme celni du canton entier, offre tous les genres de cultures, les pâturages et les bois, la vigne et les céréales : toutes les variétés de légumes et l'hortolage y prospèrent sous un ciel bienfaisant et suave.

Chagny n'a le titre de ville que depuis fort peu de temps : ce n'était qu'un gros bourg. Bien que ce titre n'émanât d'aucun acte authentique, il fut admis sans conteste, même dans la langue officielle, parce qu'il était logique et presque de droit, parce qu'il existait de fait dans l'opinion; ce qui le prouve, c'est que d'anciens dictionnaires le lui conférent. C'est à partir du régime impérial que les maires de Chagny ont donné à cette commune le titre de ville. Le maire et les deux adjoints, actuellement en fonctions, ont été nommés par le roi. Les anciens historiens de la province et les documents manuscrits nomment Chagny indistinctement *Chagné*, *Chaigné*, *Chaigny*, en français, et en latin, *Caliniacum*, *Chaigniacum*, *Chagneyacum* et *Chagneium*. Tout cela semble indiquer un lieu originairement entouré ou complanté de chênes, car dans notre patois, *Chaigny*, *Chagny* ou *Chani* signifient chêne, (*quercus robur*). Il y a à Demigny, le *Chagny-vert*, c'est-à-dire le chêne vert. — Il est fait mention de Chagny dans une charte de l'empereur *Lother Ier*, datée de *Caliniaco*, *villâ comitatûs cabilonensis*. Ce qu'il y a d'aussi certain que cette désignation, c'est que Chagny fut le siége d'une baronnie appartenant aux ducs de Bourgogne. Eudes

Digitized by Google

de Bourgogne, seignenr de Montaigu, affranchit en MCCXXIV le pays groupé auprès du féodal château et accorda des priviléges aux nombreuses familles qui l'habitaient, car à cette époque, certainement, Chagny était déjà plus qu'un gros village. Quatre ans avant cet affranchissemant, Durand, évêque de Chalon-sur-Saône, avait fondé dans ce pays un prieuré de l'ordre de Saint-Ruf. Même après la suppression de l'Ordre et depuis l'année MDXXVI où la cure de Chagny dominée par le prieuré, fut rendue à des prêtres laïques, le bénéfice prioral n'en subsista pas moins. La maison priorale est celle contiguë à l'église de Saint-Martin, au midi; on en a fait depuis quelque temps le presbytère de Chagny. Avant 1789, le prieur était de nomination royale, et, dans l'année 1769, le titulaire porta la croix de Saint-Lazare, par concession du dauphin, alors grand-maître de l'Ordre.

L'acccroissement successif de la population de Chagny ne se ralentit que devant les pestes, les guerres et les fléaux du moyen-âge : ce bourg ne prit une importance considérable que dans le siècle dernier; et, depuis le dix-neuvième, il a si rapidement progressé qu'on ne pouvait plus légitimement lui refuser le titre de ville qu'il mérite, moins par son passé que par son présent. Si les destinées politiques de cette population, ne sont marquées par aucun évènement majeur, depuis l'affranchissement, un fait historique assez saillant vient s'y mêler dès l'année MCCCLXV. Ce fut dans ces belles plaines situées entre Chagny et Chalon, et dont les restes de la commanderie de Belle-Croix signalent les premiers plans, que les *Écorcheurs* ou *Tard-venus* qui ravagèrent alternativement plusieurs provinces de France, sous le règne de Charles V, se rassemblèrent au nombre effrayant de trente mille hommes. Chagny était leur quartier général. Le pape Urbain V, qui résidait à Avignon, ne se lassait point de lancer sur eux les foudres de l'excommunication; mais, tout dévots

Digitized by Google

qu'ils étaient, les *Écorcheurs* n'en persistaient pas moins dans leurs rapines, leurs exactions à main armée et leurs ripailles. A l'instigation du souverain pontife qui les redoutait singulièrement, le roi de France voulant porter la guerre en Espagne contre don Pédro, roi de Castille, dépêcha à Chalon-sur-Saône le fameux Bertrand Duguesclin. Arrivé sur les rives embaumées de la Saône, le connétable se hâta d'envoyer un hérault d'armes à Chagny, pour demander une entrevue aux chefs des *Écorcheurs*. Ce sauf-conduit lui ayant été accordé sans peine, Duguesclin se présenta au quartier-général. « Nous avons assez fait, s'écria-t-il, vous et moi, pour damner nos âmes; vous pouvez même vous vanter d'en avoir fait plus que moi : faisons honneur à Dieu, et le diable laissons. » Après ce début sans préparation et cet exorde *ex-abrupto* qui peint le caractère du connétable, il entra en négociation avec d'autres arguments. Il leur offrit d'abord deux cent mille livres de la part du roi, puis il leur promit tous les trésors du roi de Castille et de forts impôts sur les terres papales dans le Comtat. Les capitaines des compagnies franches ne résistèrent point à une telle logique, développée par un tel homme; ils acceptèrent le parti que le connétable leur présentait et se rendirent avec lui en Espagne où ils détrônèrent Pierre-le-Cruel. Un riche butin fut sans doute leur récompense; mais aucun d'eux ne revint de la poétique Ibérie. C'est là précisément ce que désiraient et le roi Charles V et le connétable Duguesclin. La devise des *Écorcheurs* était, on le sait :

Les amis de Dieu et les ennemis de tout le monde.

L'affranchissement des habitants de Chagny, dans le commencement du XIIIe siècle, exerça, sans doute, une influence notable sur ce pays dont l'origine, peut-être romaine, se perdant dans l'obscurité des siècles écoulés, n'est pas his-

Digitized by Google

toriquement appréciable. Toutefois, j'aime à croire fermement que les Latins eurent, sur son emplacement, une station momentanée et quelque camp temporaire ou volant entre les places militaires de MINERVIA et de CABILLO. Le lieu était si favorable par sa position à l'extrêmité d'une des principales gorges conduisant à AVGVSTODVNVM! Et puis, le bas-relief gallo-romain trouvé dans le charmant jardin de M. Gobel, sur l'emplacement de l'ancien cimetière, et représentant un prêtre celte, ne semble-t-il pas déposer en faveur des précédents antiques de Chagny? Mais, revenons aux progrès de notre intéressante commune. Quoiqu'elle ne fût pas alors paroissiale, à en juger par le caractère monumental et l'étendue de son église, jadis enveloppée dans l'enceinte castrale, la population de Chagny devait, dès la fin du XIIe siècle et le commencement du XIIIe, présenter une situation importante, car bien que ce temple fut affecté à un service conventuel et occupé par des prêtres réguliers, il n'en doit pas moins être considéré comme représentant les besoins de la population d'alors, au point de vue du culte. Du type architectural de ce vaisseau, résulte une date, et cette date correspond parfaitement à cette ère de progrès qu'on vit luire pour les habitants, aussitôt que dégagés par l'affranchissement d'un abrutissant servage, ils purent compter sur un avenir plus libre, se mouvoir plus aisément, se livrer à toute la verve de l'esprit communal et s'adonner avec plus de sécurité à l'agriculture et au commerce pour lesquels la Providence les a faits.

Après avoir changé plusieurs fois de maîtres, la baronnie de Chagny passa à la famille de Clermont-Montoison, qui y fit bâtir le magnifique château moderne que nous effleurerons tout-à-l'heure. Avant 1789, il y avait à Chagny un grenier à sel et une compagnie de l'arquebuse, composée de seize chevaliers, qui parut avec honneur et en bel uniforme, au grand prix de Beaune, le 22 août 1778. Chagny avait

Digitized by Google

aussi une halle publique qui existe toujours, dans la rue de ce nom, à côté de la vieille tour castrale du XIIIe siècle. Les anciens seigneurs du lieu y avaient un prévôt, car on voit dans le tome IV des *Ordonnances de nos rois*, page 377, Bernard, prévôt de Chagny, en MCCCXXIV. Le roi Jean, dans ses lettres de MCCCLXII, dit que Chagny a toujours dépendu bailliage de Chalon-sur-Saône, mais que par suite des démarches de quelques habitants, s'étant indûment rattaché à celui de Mâcon, il le réunit de nouveau à son ancien ressort. Il existait jadis, sur les ponts, une léproserie, dont les bâtiments ont été démolis en 1777. L'hôpital actuel fut fondé en 1700 par Charles de la Boutière, pour les pauvres malades de Chagny, Chassagne, Corpeaux, Remigny, Bouzeron, et ceux de la rue de *Poiseuil*, de Puligny, dans le fief de Cromey, rue de Curtil. On y ajouta en 1776, nne seconde salle. Cette maison tenue avec le plus grand soin et la propreté la plus recherchée, est desservie par des sœurs de l'ordre de Sainte-Marthe.

Louis-Claude de Clermont-Montoison, érigea à la fin du dernier siècle, sous l'inspiration du goût italique, ce château qui produit un si somptueux effet dans l'horizon de Chagny. L'architecte constructeur de ce monument fut le célèbre ingénieur Gauthey de Chalon. Il est bâti sur pilotis et était jadis environné de fossés. Il ne reste de l'appareil militaire de l'ancienne enceinte castrale, que des débris de murs enclavés dans des propriétés particulières et une tour carrée, d'un style ferme, percée d'une grande porte ogivale, servant aujourd'hui de prison, et autrefois défendue par un pont-levis. Louis-Claude de Clermont-Montoison n'oublia pas de reproduire, dans son château de Chagny, la devise de sa noble famille :

A . LA . RESCOVSSE . MONTOISON

C'est le mot de Charles VIII à la bataille de Fornoue,

Digitized by Google

en MCCCCLXXXXV, alors que pressé par l'ennemi, il dut la victoire à la charge impétueuse de Philibert de Clermont. Cet intrépide capitaine, mort lieutenant-général des armées de Louis XII, fut inhumé dans l'église de Montoison, bourg formant le titre de cette antique maison de Clermont, première baronnie du Dauphiné. Le château de Chagny présentant la figure d'un carré long, avec renflement sémi-circulaire, sous l'élégante coupole qui le domine, percé de fenêtres richement profilées, couvert en plate-forme, offre les plus heureuses proportions; son architecture est d'une rare harmonie. Il est aujourd'hui occupé par une communauté. Malheureusement l'espace qui s'étend au levant de l'édifice est devenu trop irrégulier et trop restreint, par suite de l'extension du terrain communal à ses dépens, après la révolution, pour le percement d'une ruelle qui, d'ailleurs, a son but marqué d'utilité, et rase l'angle du château au sud-est. Le sol adjacent contenant des constructions tant anciennes que nouvelles, faisait partie des dépendances du château. On y remarquait une vieille tour qui a été sapée par ses fondements, après la révolution. Il est vivement à regretter que la ville de Chagny ne se soit pas trouvée en position d'acheter le château. Elle aurait pu réunir, dans ce magnifique local, la mairie, l'auditoire judiciaire, l'école communale, et plus tard peut-être, y former une bibliothèque à l'usage des citoyens. Ce château avait été d'abord vendu, comme propriété nationale, à MM. Fichot, Marichey et Perrin. Il passa ensuite à M. Audiffred aîné, qui le remit à M. Louis-Félicité de la Magdeleine, mort, en 1826, maire de Chagny. Les héritiers de ce dernier le vendirent à MM. Malfilastre et Fortoul. Licité entre ces deux derniers coacquéreurs, il resta à M. Mafilfastre, duquel l'acquit M. l'abbé Perret, professeur actuel, et directeur de la communauté que j'ai indiquée.

Près du château est l'église de la ville, consacrée à Saint-

Digitized by Google

Martin, dont le type romano-byzantin a été altéré par des restaurations oiseuses. Ce vaisseau à trois nefs déterminées par trois entre-colonnements à arcades ogivales, pour chaque flanc, a de l'ampleur et un austère mouvement de lignes. Sa nef mineure australe, à la droite du spectateur qui franchit le seuil, est plus large que la contre-nef boréale. Voici probablement la raison de ce fait. On sait que, dans le moyen-âge, la loi orientale de la séparation des sexes dans les basiliques était religieusemeot observée: or, il paraît que, dès ces temps de foi, à Chagny comme ailleurs, les rangs des femmes étaient toujours plus pressés que ceux des hommes dans le temple, c'est pourquoi on donnait des dimensions plus grandes à la région de l'église qui leur était affectée. Il est aisé de voir qu'un plafond dut rendre primitivement l'église de Chagny conforme à la basilique latine, et que la voûte y est une addition très-postérieure, car, sans cette disposition, les baies supérieures de la nef majeure se seraient trouvées trop près des naissances, et l'on aperçoit d'ailleurs la corniche où s'appuya le plafond. L'architecture originelle n'avait rien préparé bien évidemment, dans ce vaisseau, pour recevoir une voûte. Sous l'étage supérieur des fenêtres de la grande nef, on voit un second rang de petites baies à plein-cintre, comme celles du haut, aujourd'hui bouchées, qui simulaient le *triforium*. Les deux aspides mineures se terminent carrément. Plusieurs piliers cannelés annoncent le luxe qui avait présidé à cette construction, dans le commencement du XIIIe siècle. La primitive apside majeure voûtée en demi-coupole a été remplacée, au XVe siècle, par le chœur actuel bâti dans les limites de l'ancien. Le sanctuaire existant aujourd'hui, terminé carrément, infiniment plus bas que la nef qui s'élança avec la voûte, est séparé d'elle par un arc triomphal démesurément développé: sa croisée d'honneur offre un fenestrage élégant et souple. La

Digitized by Google

seule région de l'édifice qui ait conservé sa forme historique sans altération, est celle que couronne le clocher, et c'est précisément là que l'on remarque les pilastres cannelés dont j'ai parlé plus haut. La façade de Saint-Martin de Chagny, (1) percée de trois portes sans signification, de deux *oculus* et d'une grande fenêtre cintrée au-dessus de la porte *regia*, couronnée d'un simple pignon, n'offrant pas sur ses murs lisses la plus petite partie profilée, est d'une nullité absolue. L'ornementation s'est réservée pour le clocher. Je regarde cet édicule comme une des plus riches épreuves bourguignonnes de l'architecture romano-byzantine de l'ère transitionnelle. Il a une énergie toute égyptienne. De forme quadrilatérale, il est accidenté par un rang inférieur de baies simulées et par un second étage composé de deux baies ouvertes, pour chaque face, flanquées d'élégantes colonnettes cantonnées. C'est un peu l'image du clocher de Notre-Dame de Beaune, à sa base ; mais le clocher de Chagny est d'une transition romano-byzantine infiniment moins avancée que ce dernier, et celui de Saint-Loup-de-la-Salle. Le plein-cintre y règne presque exclusivement et l'ogive s'y montre à peine à l'état d'esquisse ou d'embryon. De cette puissante masse devait, sans aucun doute, jaillir une flèche de maçonnerie, qui n'existe pas : une toiture conique, à quatre égouts, vêtue de tuiles plates, la supplée. Une sonnerie mineure très-harmonieuse est renfermée dans ce clocher dont le couronnement deviendrait bien pittoresque, si on songeait à le couvrir de tuiles vernissées de couleurs vives, disposées en mosaïques. Cette sonnerie se compose de trois cloches, dont les deux plus grosses furent refondues en 1835. Le plus important de ces corps sonores peut passer pour une des plus belles cloches du

(1) Cette façade semble annoncer que l'église qui devait être plus longue, s'est brusquement arrêtée.

Digitized by Google

nouveau diocèse d'Autun. Son poids est de 2,000 kilogrammes. Je tiens ces renseignements de l'honorable et bienveillant M. Latour, ancien juge-de-paix de Chagny. L'église priorale de Chagny orientée dans les conditions réputées liturgiques, était inscrite, comme je l'ai indiqué, dans l'enceinte castrale. C'étaient les mêmes conditions matérielles qu'autour de l'église abbatiale de Tournus et de la basilique de Saint-Jacques d'Issy-l'Evêque. Il règne, à l'ombre de ce temple vénérable, un silence et un calme qui prédisposent au recueillement. Indépendamment de ce temple, il existe, au milieu du cimetière, une fort jolie église de la fin du XIVe siècle, consacrée à Saint-Jean, où l'on retrouve quelques restes de verrière peinte, et que couronne un petit clocher-arcade. Ce temple aurait servi de paroisse au pays, avant que la grande église priorale et castrale de Saint-Martin n'eût été concédée au service paroissial, si l'on en croit une tradition locale, pleine de vraisemblance et d'autorité (1). La chapelle de l'Ermitage était sous l'invocation des SS. Thibault et Abdon.

L'hôpital de Chagny est un monument assez régulier, d'une belle construction; à sa partie centrale s'élève un svelte clocher en coupole orientale. Cette ville offre dans ses rues quelques restes de la pittoresque architecture du moyen-âge : vous remarquerez, tout près du château, une maison présentant, aux deux arêtes de son pignon, ces degrés si communs en Allemagne, en Belgique et en Hollande. Dans la ruelle étroite qui tourne derrière la demeure de M. Alexis Bête, et qu'on nomme populairement *ruette du château Gaillard*, on admire une délicieuse fenêtre *gothique*. Près de l'église encore, à côté de la maison curiale, se trouvent des baies du même style.

(1) La fenêtre apsidaire de cette église est finement nervée dans le goût du XVe siècle.

Digitized by Google

III.

La vue générale de Chagny la plus complète, celle d'où l'on embrasse la ville dans son plus grand développement, et où tous ses édifices et ses clochers saillissent dans les conditions les plus favorables à la peinture, est celle que le spectateur a sous les yeux, en arrivant par la route de Remigny; près de la fontaine de Vertampierre, ou mieux encore du chemin de halage qui borde le canal. La coupole du château brille de tout son éclat. La tour très-élevée, formant belvédère, bâtie dans les dépendances de la maison James, la grosse tour féodale servant de prison, le clocher de Saint-Martin, la gracieuse coupole de l'hôpital, tout cela se dessine d'une manière distincte sur le ciel azuré et limpide de la Bourgogne.

La ville de Chagny, située entre la Dheune et le canal du centre, traversée par les routes royales de Paris à Lyon, et de Dijon à Châlon-sur-Saône, les routes départementales n° 5, tendant à Montcenis, et n° 11, tendant à Mâcon, et par la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon, par Dijon, laquelle y a une importante station; la ville de Chagny, point auquel aboutit le chemin de grande communication de Saint-Loup-de-la-Salle, est peuplée d'environ 3,400 habitants. Ses riches carrières de pierre à bâtir et l'industrie de la chaux occupent une partie de sa population qui augmente tous les jours. La puissance commerciale de la ville de Chagny ne remonte guère au-delà de l'établissement du beau canal du centre, qui fut commencé en avril 1783 et achevé en 1791. Il n'y eut pas d'inauguration officielle de ce beau fleuve artificiel. La seule cérémonie dont il ait été l'objet, est celle qui eut lieu après le commencement des travaux, le 23 juillet 1784. La médaille frappée à l'avance,

Digitized by Google

pour être déposée sous les fondations, présente, sur l'une de ses faces, la figure de Louis XVI, avec la légende :

LVDOVICO. XVI. FR. ET. NAV. REGI. OPTIMO
COMITIA. BVRGVNDIAE

On voit au revers quatre figures allégoriques : la Saône, la Loire, le Rhône et la Seine, avec des inscriptions latines relatives au sujet :

VTRIVS. QVE. MARIS. IVNCTIO. TRIPLEX
FOSSIS. AB. ARARI. AD. LIGERIM. SEQVANAM
ET. RHENVM. SIMVL. APER.

Elle porte le millésime M DCCCLXXXIII. Toutefois, plusieurs personnes s'accordent à dire que la première pierre du canal ne fut posée qu'en 1685, à Chalon-sur-Saône, par le prince de Condé, gouverneur de la province. Au mois de novembre 1791, un bateau parti de Digoin, ne put arriver jusqu'à la gare de Chagny, à cause d'une fuite d'eau qui s'établit en vue de la ville, au-dessus de la fontaine de Vertampierre. L'année 1792 se passa en réparations sur une grande partie du canal, ce qui n'empêcha pas toutefois à 650 bateaux de Saint-Léger de naviguer jusqu'à Digoin. Mais, en janvier 1793, l'eau fut mise complètement dans cette rivière factice. Alors, Chagny devint un entrepôt considérable pour les plâtres, les fers, les fontes, les merrains, etc., et plus tard pour les houilles. Il y eut, à partir de 1793, une exemption de droits de navigation sur le canal du centre, qui dura trois ans. Ce fut dans cet intervalle de temps qu'on dressa les tarifs d'après lesquels ces droits ont été ensuite perçus. Je ne connais pas, en Bourgogne, de centre de population appelé à un plus vaste avenir d'intérêts matériels. Les principales rues de Chagny, celles de la *Ferté*, de *Beaune*, des *Marchands* (autrefois de la Halle), du *Bourg*, de *Curtil*,

Digitized by Google

de *Presles*, pleines de mouvement et de vie, présentent un aspect agréable : il est à regretter, toutefois, que celle du *Bourg*, la plus centrale de toutes, ne s'élargisse pas et ne chemine point sur une ligne moins courbe. La partie supérieure de la rue de la *Ferté*, la plus voisine de l'embranchement des routes de Chalon et de Mâcon, est la plus neuve. Le port du canal en motiva originairement la construction. Malgré son plan vivement incliné, elle offre, par sa largeur et sa régularité, un appareil imposant. La place qui la précède, la *Ferté*, est susceptible, toute inégale qu'elle est dans le niveau de sa surface, de recevoir beaucoup d'embellissements : il serait à désirer qu'une fontaine monumentale s'élevât à son milieu et que son plan occidental se peuplât d'élégantes demeures. Cette place et la rue qui y mène tirent leur nom de l'Abbaye de la Ferté-sur-Grosne, première fille de Citeaux, qui avait des propriétés considérables foncières et bâties dans ce quartier et dans la campagne adjacente. Elle possédait de même des maisons et des terrains à Chalon-sur-Saône et à Beaune. Toutefois, il paraîtrait qu'avant 1789, elle avait aliéné ces biens, car il n'en est pas question dans une pièce importante que j'ai consultée à Mâcon, aux archives départementales de Saône-et-Loire. Je veux parler de l'*Inventaire des titres et papiers provenant des cy-devant maisons religieuses, des maisons d'émigrés, etc. du cy-devant district de Chalon-sur-Saône, déposés aux archives de l'administration de ce district*, et daté de la même ville, le 16 thermidor, an 6 de la république une et indivisible, signé :

BORDET, P. PARISE (1).

(1) On lit au bas de cet inventaire qui m'a été obligeamment communiqué par M. Ragut :

« Vu le présent inventaire et vérification faite d'icelui ; nous, administra

Digitized by Google

Parmi les belles maisons particulières de Chagny, je signalerai celle que vient de faire bâtir M. Adolphe Dubois, près de l'hôpital, la maison de Maizière, celles de MM. Lespagniol, Fortoul, Lapierre, Duret, le joli pavillon des *Buttes* et les bâtiments abritant des caves monumentales, commencés avec un luxe et dans un goût tout italiens, par un homme qui avait évidemment de grandes idées, M. James. — C'est à Chagny qu'on trouve les premières épreuves bourguignonnes des fresques lyonnaises appliquées extérieurement aux maisons. Les anciennes familles ou souches du pays sont celles des de Maizières, des Lafouge, des Guillemot. etc. Quelques hommes, dont le nom mérite de n'être pas tout-à-fait oublié, ont eu Chagny pour patrie. Je citerai Philippe de Maizières, curé de cette ville pendant quarante ans, et qui acheta une charge de conseiller-clerc au bailliage de Chalon-sur-Saône. Il a fait des vers et des livres de piété dont parle l'abbé Papillon dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. Fr. Leroux, né au même lieu, provincial des Cordeliers, produisit six livres de dévotion. Le père Ruffier prononça son oraison funèbre. La commune de Chagny n'a point d'armoiries authentiques et reconnues : cependant M. le maire me fit naguère l'honneur de me montrer un bouton de garde nationale de 1790, portant le blason de Chagny, et représentant un chêne. Mais quels sont les émaux ?... Rien sur ce bouton n'est disposé héraldiquement. Sur la chaire de l'église paroissiale ce blason est également figuré ; d'après lui, Chagny porterait d'or au chêne feuillé de sinople, avec le tronc de couleur naturelle.

teurs municipaux de la commune de Chalon S. S., l'avons clos et arrêté,

Audit Chalon S. S., le 20 thermidor, an VI de la République françoise une et indivisible.

Signé : Payelle, président. J. B. Henriot, adm. municip.
Charles, adm. municip. Dubois, secrétaire »

Digitized by Google

Un enfant de Chagny, mort prématurément, Hyacinthe Bruchet, avait conçu le projet le plus logique de chemin de fer de Paris à Lyon, par son intéressante patrie. Ce projet était éminemment national, éminemment économique, éminemment utile pour les populations traversées, au milieu desquelles la voie de fer eût porté la vie et les débouchés qui leur manquent. Mais, il n'émanait pas d'un ingénieur des ponts-et-chaussées, il venait d'un homme obscur, sans influence politique, inconnu des députés, des puissants, des corrupteurs et des corrompus du pouvoir, sans patronages, sans prôneurs officiels et officieux, n'ayant pour lui que sa haute intelligence, ses consciencieuses études, la droiture de ses intentions, un amour sans bornes de son pays; — il fut écarté : on ne songea pas même à demander s'il était rationnel. On préféra, dans l'intérêt exclusif de Dijon, adopter un tracé géographiquement absurde, qui allongera singulièrement le trajet entre Paris et Lyon, frappera de frais plus onéreux les marchandises en transit, et fera perdre un temps précieux aux voyageurs. — Si jamais le gouvernement revient en France aux idées nationales, et qu'il veuille les appliquer à un nouveau chemin de fer de Paris à Lyon, on ira exhumer les projets d'Hyacinthe Bruchet. Par eux, les intérêts généraux concordaient merveilleusement avec les intérêts particuliers de la ville et du canton de Chagny. Ce centre important devenait le point de fraternisation et de ralliement des industrieuses populations du Charollais, de celles de la terre éduenne et de toute la plaine de nos environs. Beaune et Nuits, Dijon même ne perdaient rien à ce tracé, car la ligne générale de Paris à Lyon par Chagny, ne détruisait par la ligne partielle de Dijon à Chagny. — Un nouveau projet de chemin de fer de Joigny à Chagny, a été proposé naguère par M. Raudot, ancien député de l'Yonne : il maintient pour notre chef-lieu de canton, les avantages que lui

Digitized by Google

promettait le projet Bruchet, et il est vivement à désirer qu'il réussisse, dans l'intérêt de la France et dans l'intérêt de Chagny. Tout ce qui, dans la localité, exerce quelque influence morale ou politique, devrait provoquer ce succès par des démarches, des écrits, des souscriptions et des paroles.

Chagny, doté de foires importantes et d'un marché hebdomadaire qui se tient le jeudi; Chagny, simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chalon-sur-Saône, est posé d'une si heureuse manière que, dût-il demeurer toujours dans les conditions qu'on lui a faites par rapport à la ligne actuelle du chemin de fer de Paris à Lyon, par Dijon, il ne m'en paraîtrait pas moins appelé à un grand développement, car il est le point de jonction et de rencontre de l'agriculture et de l'industrie, et sa station sera une des plus importantes de toute la ligne. Ses destinées sont grosses encore de prospérité, surtout si l'on songe bientôt à relier Chagny à l'admirable usine du Creusot, par un petit chemin de fer dont j'ai eu le premier l'idée et que je ne cesserai pas d'invoquer. — N'oublions pas de dire que Chagny possède une fabrique de pointes.

Le pont du canal, l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon, sont pour Chagny deux causes immenses et immédiates d'accroissement. Les travaux exécutés pour le passage de la voie ferrée, sont dignes des Romains : cette voie traverse d'abord le canal du centre sous un pont-canal de soixante-quatorze mètres dix centimètres, puis de vastes bancs de rochers au milieu et aux racines desquels on a pratiqué la tranchée à ciel ouvert, longue de cent quarante-six mètres soixante-dix centimètres ; enfin, il chemine sous un *tunnel* de deux cent dix mètres de longueur, suivi d'une tranchée de mille huit cent mètres, ayant seize mètres de profondeur dans sa plus grande cavité. Ces travaux ont per-

Digitized by Google

mis de recueillir une foule d'ossements fossiles extrêmement curieux et intéressants pour la science.

Les vins de Chagny n'ont point l'exquise finesse de ceux qui les environnent; mais ils sont colorés, généreux e francs. Ce territoire ne produit guère que des crûs ordinaires, d'une excellente qualité; mais il est enveloppé de vins renommés : le Mont-Rachet et le Morgeot sont à deux pas de lui; l'ombre de Chassage, Santenay, Rully plane sur ses vignobles. La portion de son finage qui se confond avec celui de Bouzeron, donne des vins recherchés.

Les riches lyonnais qui cherchent, à quelque distance de la grande métropole de nos contrées, d'agréables maisons de campagne, enchaînées à de suaves paysages et à de productives cultures, devraient bien penser à placer leurs capitaux dans ces riants alentours. Chagny, par les moyens de transport si faciles, si commodes, si rapides qu'offre la navigation à vapeur, n'est littéralement qu'à quelques heures de Lyon. Les habitants de Lyon retrouveraient ici les mœurs hospitalières, cordiales et franches, la nature épanouie, le ciel limpide et les douces collines du Lyonnais : ils auraient toujours au couchant ces côteaux paysagés qui continuent celui de Fourvières, et au levant, cette Saône qui baigne leur illustre cité. Ils seraient, parmi nous, au milieu des grands vins et des fruits les plus savoureux, dans l'air le plus salubre et le plus pur, tout près de cette vallée magnifique de Santenay, dont les bienfaisantes eaux minérales agissent d'une manière si efficace sur les affections hépathiques qui en réclament l'usage. A Chagny, ils mangeraient le plus beau et le meilleur pain, la macaronnerie la plus excellente qui se fabriquent en Bourgogne; ils seraient placés entre deux villes importantes, Chalon-sur-Saône et Beaune, dont les clochers embelliraient leurs horizons. — A la porte de Chagny, est Bellecroix, ancienne commanderie de Malte,

Digitized by Google

du grand-prieuré de Champagne, ainsi nommée d'un reliquaire où était enchassé un morceau de la vraie croix, apporté des Croisades, suivant la tradition bien entendu, car je constate la croyance et ne me charge point de garantir le fait. Il y eut tant de morceaux provenant ou réputés de la *vraie croix* semés dans le monde, qu'il serait difficile de savoir où fut le bon. Tout près de Chagny encore, sur le territoire de la commune de Chaudenay-sur-Dheune, à Créteuil, s'élève une curieuse croix rogatoire, de pierre, monument du XVe siècle, que j'ai décrit dans l'*Album de Saône-et-Loire*.

Le bassin, au centre duquel repose la ville de Chagny, sert comme de baromètre aux contrées situées en amont de ce lieu: quand les nuages s'amoncèlent dans ce qu'on nomme populairement le *Creux de Chagny*, on est sûr qu'un orage ne tardera pas à éclater.

Joseph BARD.

Digitized by Google

DISSERTATION

SUR

L'ORIGINE DE LA TRADITION DES GÉANTS.

Nous trouvons la tradition d'une race ancienne de géants établie chez tous les peuples et s'appuyant sur les plus antiques monuments de leur histoire. Grecs, Égyptiens, Indiens rappellent dans leurs Mythologies l'existence d'une race qui aurait apparu dans le monde avec une taille au-dessus de toutes les proportions humaines et qui, par son audace et ses violences, se serait rendue l'objet de la haine et des Dieux et des hommes. Les peuples du Nord parlent de cette même race dans leur Edda, et nous la dépeignent sous des traits également odieux. Nous trouvons cette tradition chez des peuples placés pour nous aux extrémités du monde. Les Chinois (1) et les Japonais (2) mentionnent dans leurs annales un peuple d'une taille gigantesque qui aurait habité leurs contrées dans les premiers âges. Les Mexicains et les Péruviens (3) nous dépeignent, dans leurs récits des temps pri-

(1) *Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla, tom. I, Mémoires des Chinois et autres ouvrages.

(2) Kampfer : *Histoire du Japon*, tom. I, pag. 78.

(3) Garcilosso de la Vega : *Histoire du Pérou*, l. X, ch. 8.

Digitized by Google

mitifs, une race de géants ennemie de la Divinité qui fut détruite par le feu. En outre, les contes des orientaux, les récits des peuples de l'Afrique, les poèmes informes des sauvages de l'Amérique, même les croyances superstitieuses du moyen âge de notre Europe nous parlent fréquemment d'un peuple de géants, d'une race d'une taille colossale, objet de la terreur et de la haine du genre humain. Sur la surface du globe, nous voyons semés ça et là des monuments, des dénominations qui rappellent cette croyance antique aux géants : des châteaux de géants, des montagnes de géants, des rochers de géants, des champs et chaussées de géants. Même cette croyance a pénétré jusqu'aux îles de l'Océan-Pacifique, et les statues colossales de l'île de Paques en sont un monument remarquable.

Ainsi cette tradition a été générale chez les peuples anciens. Cependant les découvertes de la science moderne en ont démontré la fausseté, et on reconnaît aujourd'hui avec raison que cette opinion si répandue dans l'antiquité et même dans des temps moins reculés est de toute invraisemblance et doit être réléguée dans le vaste domaine des fables et des mensonges.

Nous devons avouer pourtant qu'il y a pu exister quelques hommes d'une taille supérieure à la taille ordinaire accordée au genre humain. Mais ces géants, s'il faut les appeler ainsi, n'étaient et ne pouvaient être que des hommes isolés, des anomalies qui, se présentant de siècle en siècle, ne peuvent contredire la règle générale. Il faut d'ailleurs se défier des historiens grecs et romains, quand ils parlent de certains peuples et de certains rois de ces peuples. Plus éloquents que critiques habiles, enclins au merveilleux, ils admettaient trop facilement les traditions mensongères des nations et les fables populaires. Nous voyons même, dans nos derniers siècles, un exemple de cette exagération à laquelle

Digitized by Google

l'esprit humain est si naturellement porté. Les Patagons, que les premiers voyageurs, Magellan, Sarmiento, Hawkins, Lemaire, Schouten et autres avaient représentés d'une taille si prodigieuse, se sont trouvés réduits, d'après des rapports sûrs et récents, à une taille de bien peu supérieure à la taille ordinaire.

On pourrait opposer ici ce texte de la Genèse : *Gigantes autem erant super terram* (1). Mais il n'est pas sûr que le mot HÉBREU, *Nephelim* que les Septante et la Vulgate rendent par *Gigantes* signifie des hommes d'une haute taille. Aquila et Symmaque le traduisent par: hommes violents et agresseurs, et ce sens a été suivi par un grand nombre de commentateurs et de Pères, Philon, Origène, Eusèbe, etc. Consignons ici, avec dom Calmet, la coincidence singulière du nom HÉBREU *Nephelim* avec celui que les Grecs donnaient aux Centaures race violente et redoutable, υἱοὶ νεφελῶν, enfants des Nuées.

Mais puisque cette tradition des géants est une tradition fabuleuse, quelle cause a pu lui donner naissance? Qui a pu la répandre chez tant de peuples d'origines, de coutumes, de religions si diverses, tellement éloignés les uns des autres et même séparés par la vaste étendue de l'Océan? Cette question, assez importante cependant, n'a pas, je le pense, été encore examinée. Qu'on me permette de présenter ici mes conjectures à ce sujet.

Une des premières causes qui ont pu faire croire dans les premiers siècles à l'existence antique d'une race de géants, ce sont tous ces ossements, ces restes gigantesques d'animaux anté diluviens, de mastodontes, d'hippopotames qui se trouvent répandus dans toutes les contrées, sur le haut des montagnes, dans les cavernes profondes, sur les rives escarpées des fleuves et dans les diverses couches des terrains que

(1) Ch. VI, v. 4.

Digitized by Google

les géologues appellent secondaires et tertiaires, restes, ossements qui devaient certainement, dans les premiers âges, être plus nombreux qu'aujourd'hui et couvrir en quelque sorte la face du globe. Très souvent, soit en creusant la terre pour établir les fondements des villes et tracer leurs murailles, soit même en l'ouvrant légèrement avec le soc de la charrue, pour recueillir les dons d'un sol fertile, soit surtout en sondant le sein des monts, pour en retirer les richesses et en extraire des métaux utiles et précieux, on trouvait de ces ossements, de ces restes d'animaux dont les dimensions démesurées devaient exciter l'admiration. Souvent même l'éboulement d'une montagne, les efforts d'un fleuve rongeant les parois de ses rives découvraient les vestiges de ces animaux inconnus. L'ignorance des peuples, leur peu de connaissance dans l'anatomie leur a fait confondre ces restes avec des restes de corps humains (1) Voyons leurs proportions gigantesques, ils ont été portés à en conclure qu'autrefois régnait sur la terre une race de géants qui, détruite, ou par la vengeance du ciel, ou par quelque catastrophe naturelle, avait laissé ses vestiges épars ça et là dans les différentes contrées de l'univers. On ne doit pas trouver étrange cette erreur des peuples anciens. Dans des temps plus éclairés, au dix-septième siècle, où les sciences naturelles avaient commencé à lever le voile qui les couvrait et à faire briller leurs lumières, n'avons-nous pas vu attribuer à des corps de géants ces restes d'animaux antédiluviens? Qui n'a pas entendu parler de la prétendue découverte faite, en 1613, en Dauphiné, du tombeau du géant Teutobachus (2)?

(1) Leibnitz est le premier qui ait soupçonné que tous ces prétendus ossements de géants étaient des restes d'animaux dont l'espèce avait disparu. (Protogea : *Par :* II, tab. 12).

(2) Ne serait-ce pas cette multitude d'ossements gigantesques trouvés ainsi dans le sein de la terre qui aurait engagé les Grecs des premiers temps à

Digitized by Google

La seconde cause de cette tradition des géants doit être attribuée à l'orgueil et à la vanité des peuples, tantôt, pour ennoblir leur origine, ils représentaient leurs ancêtres avec une taille bien supérieure à celle des autres hommes ; c'est ce qu'ont fait les Scandinaves, (1) les Egyptiens (2) et même les Grecs (3). Tantôt, pour exalter le courage et la valeur de leurs pères, ils les montraient combattant des peuples de géants et remportant sur eux de nobles et illustres victoires. Ainsi, les Athéniens, les Grecs donnèrent le nom et la qualité de géants aux Atlantes que leurs pères vainquirent et dont ils repoussèrent les redoutables invasions. Ainsi les nations du nord de l'Europe et de l'Asie, nous dépeignent leurs princes et leurs Héros combattant avec gloire contre des hommes d'une taille gigantesque et d'une force de corps bien supérieure à la leur.

Cette croyance à l'existence d'une race de géants ne pourrait-elle pas devoir son origine, surtout en Grèce et en Italie, à ces constructions colossales, appelées cyclopéennes et attribuées à un peuple dont l'origine se perd dans les nuées des temps? Ces masses énormes paraissaient aux nations anciennes, habitant ces deux régions, n'avoir pu être élevées que par des dieux ou par des hommes d'une taille et d'une force éminemment au-dessus de la leur. Ils ignoraient sans doute ce que peut une multitude de bras dirigés par une seule volonté et travaillant pour un but commun, les secours que leur apportent l'art et l'industrie et combien leur réunion peut enfanter d'œuvres merveilleuses.

donner aux Géants le nom d'Enfants de la Terre, Γιγαντες (de Γη Γαιοι, *nati terræ*), comme si la terre seule eût pu enfanter cette race colossale et la recevoir dans son sein après sa destruction ?

(1) Saxon le grammairien : *Poemata* 4.

(2) Hérodote : livre II.

(3) Philostrate, Pausanias.

Digitized by Google

Enfin, une dernière cause de cette croyance si générale est la manière dont les dieux, les princes, les héros sont représentés sur les anciens monuments, les stèles, les hypogées des peuples primitifs. Ils sont tous représentés avec une stature gigantesque et bien au dessus de la taille du commun des hommes. C'est ainsi qu'Hérodote nous dépeint les statues élevées par les Egyptiens à Sésostris et à sa femme devant le temple de Vulcain, celles élevées par Mycérinus à ses nombreuses concubines et celles qui, à Thèbes, représentaient une suite de prêtres et de pontifes de la religion (1). Telle est la statue d'Oxymandrias, vulgairement connue sous le nom de Memnon. C'est ainsi que nous voyons encore, dans les peintures et les sculptures qui tapissent les temples et les tombeaux des rives du Nil, les dieux et les héros armés d'une taille gigantesque. Ces formes colossales se trouvent encore dans divers temples de la Grèce, dans l'Inde, aux temples d'Eléphanta et d'Ellora (2), et, même en Amérique, dans ceux de Coban et de Palenque. Sans doute, par ces formes grandioses, les peuples antiques voulaient exprimer d'une manière allégorique et frappante la puissance de leurs dieux, la gloire de leurs princes, et combien leurs actions glorieuses les élevaient au-dessus du commun des hommes. Mais les générations suivantes perdirent de vue ces intentions allégoriques, prirent pour réalité et représentation véritable ce qui n'était qu'un symbole et crurent que leurs ancêtres avaient une taille de beaucoup supérieure à la leur : ce qui rendait vraisemblable à leurs yeux les faits extraordinaires et prodigieux que les traditions fabuleuses leur attribuaient.

(1) Hérodote : livre II, ch. 86, 110, 130, 143.

(2) On pourrait citer encore plusieurs autres statues colossales dans divers autres endroits de l'Inde, et en particulier celle de Gomata-Raga à Shrivanabalagol dans le Mysore : cette statue de granit a près de vingt-trois mètres de hauteur. Voyez Buchanon : *Journey From Madras.*

Digitized by Google

Il est cependant important de remarquer que d'ordinaire les peuples anciens choisissaient pour chefs et pour princes des hommes distingués par leur taille et par leurs forces physiques. Ces qualités étaient grandement estimées dans ces temps de barbarie ou de civilisation imparfaite où les rois étaient seulement chefs des expéditions guerrières et où le gouvernement intérieur et le pouvoir des lois étaient confiés à la race des prêtres et des pontifes. L'antiquité nous donne maints exemples de cet usage. Ainsi Nemrod, le *robuste chasseur*, fut le premier roi de Babylone (1). Ainsi Saül, choisi pour premier roi des Juifs, était plus haut de toute la tête que les autres enfants d'Israël (2). Ainsi Homère représente les héros, ces princes des armées, soit grecques, soit troyennes, d'une taille et d'une force supérieures à celles des autres guerriers ! C'est pour cela que dans les festins on leur donnait une part trois, quatre fois plus considérable qu'aux autres convives. Cette coutume de choisir pour chef le guerrier le plus grand et le plus robuste était en usage chez les Normands et chez les Scandinaves et l'est encore dans les peuplades à demi-barbares de l'Afrique intérieure et chez les sauvages de l'Amérique.

L'abbé Jolibois, curé de Trévoux.

(1) *Genèse* : ch. x, v. 9.
(2) I. *Livre des Rois*. ch. x, v. 23.

Digitized by Google

SUR

L'EMPLACEMENT D'ÉPONE,

DANS LE DIOCÈSE DE VIENNE (1).

Environ un an avant sa mort, qui arriva le 27 décembre 1707, Dom Mabillon avait adressé à Monseigneur de Montmorin un billet dont l'original resta aux mains de l'abbé Claude Didier, doyen de l'église de Vienne. Le savant Bénédictin disait au prélat :

« Je prends la liberté de prier instamment Monseigneur l'archevêque de Vienne de vouloir bien m'aider à découvrir la situation du lieu d'Epaonis, où l'on a tenu un concile assez célèbre, au VIe siècle. Ce lieu était assurément dans le diocèse de Vienne, et il appartenait à l'église de Saint-Maurice, à laquelle Louis-le-Débonnaire le restitua. Il y avait deux églises, au moins anciennement, en ce lieu, qui étaient dédiées à saint André, apôtre, et à saint Romain, martyr. Avec ces indices, il me semble qu'il sera facile de découvrir la situation de ce lieu, dont les savants ne conviennent pas.... Je prie

(1) Dissertation communiquée par M. Collombet, en supplément à son *Hist. de l'église de Vienne.*

Digitized by Google

instamment Monseigneur d'avoir la bonté de me faire donner ces éclaircissements dont je lui serai très-obligé.

« Je suis avec un profond respect et un sincère attachement, son très-humble et très-obéissant serviteur.

« F. Jean MABILLON, Bénéd. »

Don Mabillon ne reçut jamais l'éclaircissement qu'il désirait, et ce ne fut qu'à la prière du Recteur du Collége des Jésuites de Vienne, que l'abbé Didier rédigea là dessus une petite dissertation publiée dans les *Mémoires de Trévoux*, avec la lettre du Bénédictin (1). C'est le même travail que nous reproduisons ici.

« MON RÉVÉREND PÈRE :

« Vous avez souhaité que j'eusse l'honneur de vous marquer les raisons que j'avais de croire que l'ancien lieu d'Épone, où saint Avite tint un concile en 517, était ce que nous appelons aujourd'hui le Comté d'Albon, à cinq ou six lieues de Vienne, et je m'acquitte avec plaisir de ce que j'ai promis à Votre Révérence.

« Pour trouver le vrai lieu d'Épone, que saint Avite appelle *Parochia Epaunensis*, il faut trouver un lieu qui ait, 1° appartenu à l'église de Vienne ; 2° que ce lieu soit dans le diocèse de Vienne; 3° qu'il y eût dans ce lieu deux églises, l'une dédiée à saint André, apôtre ; l'autre à saint Romain, martyr ; 4° il faut que ce lieu, par sa situation, fût proportionné à la distance des évêques du royaume de Bourgogne, qui devaient se rendre au Concile.

La première, la seconde et la troisième de ces conditions

(1) Novembre 1737, pag. 1967 - 1975.

Digitized by Google

se trouvent dans un diplôme de Louis-le-Débonnaire, tiré par M. Baluze du Cartulaire de l'église de Vienne, et rapporté à la fin de la collection qu'il a donnée des capitulaires, dans l'*Appendix. Act. Vet.*, tom. II, col. 1433.

« Par ce diplôme, on voit que l'empereur oblige le comte Albon de restituer Épone à l'Église de Vienne, à qui ce lieu appartenait, et marque en même temps que ce lieu était dans le diocèse de Vienne, et qu'il y avait deux églises, l'une dédiée à saint André, et l'autre à saint Romain.... *Spontanea voluntate adiens Serenitatem Culminis nostri vir illustris Abbo comes, qui vicum qui dicitur Epaonis, qui erat ex regione S. Mauritii ex Épiscopatu Viennensi, ubi nunc authore Deo Bernardus archiepiscopus præsul esse dignoscitur, beneficiario munere ex nostra largitione habebat, ubi erant etiam ecclesiæ destructæ et discoopertæ, quarum sunt vocabula S. Andreæ apostoli, et S. Romani, martyris, etc.*

« Voilà les trois premiers caractères du lieu d'Épone bien clairement marqués. Un lieu qui appartient a l'Église de Vienne, qui était dans le diocèse de Vienne, et dans lequel il y avait deux églises ruinées, l'une dédiée à l'apôtre saint André, l'autre au martyr saint Romain.

« La quatrième marque se tire de la lettre de convocation du Concile, qui est la LXXXe de saint Avite, dans le recueil que le P. Sirmond en a donné.... *Cunctos simul poscimus Fratres ut, Deo favente, octavo Iduum Septembrium in Parochia Eponensi adesse dignemini. Qui locus, omnium fatigatione perpensa, conventui satis opportunus electus est* (1).

« Ces quatre marques supposées pour constantes, conviennent parfaitement bien à la Comté d'Albon. Elle est dans le diocèse de Vienne; c'est une terre qui avait appartenu à

(1) Sirmondi Op. tom II, col. 120.

Digitized by Google

l'Église de Vienne, pour laquelle les comtes d'Albon et les Dauphins rendaient hommage à l'Église de Vienne. Et depuis que cette Comté d'Albon a été réunie avec le Dauphiné à la couronne de France, les rois de France, en qualité de dauphin, font offrir, tous les ans, par le Juge du Roi, à Vienne, un cierge de douze livres, en reconnaissance de l'ancienne dépendance de la comté d'Albon. C'est une cérémonie qui se pratique avec pompe tous les ans, aux premières vêpres de la fête de saint Maurice, patron de l'Église de Vienne.

« La principale église de la Comté d'Albon est dédiée à saint Romain, martyr, et l'on voit encore peu loin de là les ruines d'une Église que les habitants de ce lieu appellent saint André de Mocune.

« Cette terre d'Albon n'est qu'à un quart de lieue du Rhône, au-dessous de Vienne, ce qui rendait ce lieu commode pour les évêques dont les siéges étaient plus éloignés. Cette Comté est, d'ailleurs, au milieu du royaume de Bourgogne, tel qu'il était du temps de saint Avite, ce qui faisait dire à ce saint prélat, dans sa lettre de convocation : *omnium fatigatione perpensa, satis opportunus*, ou, comme porte un manuscrit du XIIIe siècle (1), que j'ai dans mon cabinet : *medius atque oportunus* (sic) *locus electus est.*

« Il est certain que le lieu d'Épone avait appartenu à l'Église de Vienne, quand Louis-le-Débonnaire le donna *beneficiario munere* au comte Albon. Comment et quand cette terre était-elle sortie du domaine de l'Église de Vienne ? Je n'ai rien trouvé là-dessus dans nos annales ; mais nous trouvons les maux et les désolations que cette Église souffrit

(1) C'est le manuscrit dont nous avons parlé à la fin de notre premier volume. La lettre dont il s'agit, s'y trouve la première. — Au lieu du XIIIe, nous assignons à ce manuscrit la date du XIe siècle, qui est celle que croyait lui pouvoir donner M. Chelle, archiviste de la Préfecture du Rhône.

Digitized by Google

dans le VIIe et le VIIIe siècle par l'incursion des Barbares, et ce qui avait échappé à leurs mains fut envahi par les seigneurs, qui s'étaient armés pour les chasser.

« C'est ce qui nous est attesté par notre archevêque saint Adon, dans ses Annales, à l'an 726 et 727, où, parlant de saint Villicaire, l'un de ses prédécesseurs, il fait la triste peinture de l'état de la ville de Vienne en ces termes : *Willicarius, cum furioso et insano satis consilio Franci res sacras Ecclesiarum ad usus suos retorquerent, videns Viennensem Ecclesiam suam indecenter humiliari, relicto episcopatu in monasterium sanctorum Martyrum Agaunensium ingressus, vitam venerabilem duxit. Vastata et dissipata Viennensis et Lugdunensis provincia aliquot annis sine episcopis utraque Ecclesia fuit, laicis sacrilege et barbare res sacras obtinentibus.*

« Le comte Albon, instruit par son archevêque saint Bernard, qu'Épone était une terre de son Église, se laissa persuader par ce saint archevêque de remettre cette terre à l'empereur, de qui il la tenait, lequel la rendit en même temps à l'église de Vienne. Il n'est pas difficile de comprendre que, par un esprit de reconnaissance, ce saint archevêque et son Église donnèrent Épone au comte Albon, en fief mouvant de Vienne, et que ce comte donna dans la suite son nom à cette terre. En effet, les gens de cette contrée, encore aujourd'hui, ne disent point la comté d'Albon, mais la comté d'Abbon, et dans les anciens actes on ne la nomme pas autrement.

« Il ne faut donc pas mettre le comté d'Épone à Ponas, qui est à trois lieues de Vienne, parce que ce lieu n'a jamais appartenu à l'Église de Vienne, et qu'on n'y trouve point les vestiges des églises de Saint-André et de Saint-Romain.

« Il ne faut pas non plus le mettre à Yenne par les mêmes raisons, et parce qu'Yenne n'est ni du diocèse, ni de la métropole de Vienne.

« Il est aisé de voir que ceux qui ont fait les dissertations

Digitized by Google

sur le lieu d'Épone ne se sont fondés que sur des conjectures, n'ayant pas connaissance des notes certaines qui doivent constater la topographie d'Épone, sur lesquelles j'établis l'opinion que j'ai l'honneur de vous exposer, et sur laquelle je recevrai bien volontiers vos avis.

« J'ai l'honneur d'être avec respect,

« Mon Révérend Père,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

DIDIER, doyen de Vienne.

« A Vienne, le 18 juin 1737. »

Charvet, en adoptant l'opinion de Didier, la confirma par un charte de l'église de Vienne, qui caractérisait encore mieux la situation d'Épone. Cette charte contenait la donation qu'Arlulf et sa femme Adoara faisaient à l'Église de Vienne des biens qu'ils avaient dans le Viennois, au territoire d'Épaone, dans le lieu appelé Aneyron. *Idcirco ego Arlulfus et conjux mea Adoara... condonamus et cedimus aliquid ex rebus propriæ facultatis nostræ quas visi sumus habere et possidere Basilicæ sancti Mauritii et sociorum ejus sex mille sexcenti sex, quæ est constructa infra* (*intra?*) *mœnia in urbe Vienna, quam Dominus ac venerabilis Adtramnus archiepiscopus ad regendum habet; hoc sunt res consistentes in pago Viennensi, in agro Ebbaonensi, in villa et loco ubi dicitur Anarioni.* Cette charte était datée du 17 des calendes de décembre, l'an 2 de la destruction de Vienne, Charles, empereur régnant. Ce prince est Charles-le-Chauve,

Aneyron, disait Charvet, est une paroisse du diocèse de Vienne, dans le comté d'Albon, à six lieues de Vienne, peu éloignée du Rhône, et joignant celle de Saint-Romain d'Al-

Digitized by Google

bon. Épaone a perdu son nom, et Aneyron a conservé le sien (1).

Nous avons eu occasion de nommer l'abbé Didier pour un manuscrit des *Lettres* de saint Avit, manuscrit qui se trouva quelque temps dans sa bibliothèque (*Hist. de l'Église de Vienne*, I, 442), et pour le rôle qu'il remplit dans un synode diocésain (tom. III, pag. 315 et suiv.).

L'abbé Didier mourut le 3 février 1744 (2).

(1) Charvet, pag. 120.
(2) Charvet, pag. 623.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

CHARLES CHELLE.

Dans les premiers jours de mars, M. Chelle, archiviste de la Préfecture du Rhône, a été enlevé à la suite d'une courte et violente maladie : c'est une perte qu'ont vivement sentie ceux qui avaient pu apprécier sa droiture de cœur, sa complaisance pour les hommes d'étude et de recherches, dans la place qui les mettait souvent en rapport avec lui. M. Chelle était élève de l'Ecole des chartes, et, en cette qualité, il a rendu de vrais services dans notre ville, soit pour le classement des archives de la Préfecture, soit pour les travaux scientifiques qu'il a souvent aidés de ses connaissances en paléologie. M. Chelle était né à Avalon, vers 1807, et était conséquemment dans la force de l'âge et de la raison ; il recueillait depuis longtemps des notes pour une histoire de l'esclavage, et se préparait à publier un manuscrit en langue romane, opuscule fort curieux pour la liturgie des Vaudois. Le manuscrit appartient à la Bibliothèque de notre Palais-des-Arts, mais nous ne croyons pas que le travail de M. Chelle soit prêt.

M. Chelle est mort après avoir reçu de M. l'abbé Boué, curé d'Ainay, et d'un prêtre de la paroisse St-François, les secours de la religion.

Digitized by Google

ALPHONSE DUPASQUIER.

Une autre perte pour la science, c'est la mort de M. Alphonse Dupasquier, professeur de chimie à la Martinière. M. Dupasquier est décédé le 14 avril, à l'âge de 55 ans. On a de lui plusieurs rapports sur des eaux thermales, comme celles d'Allevard, et le premier volume d'un traité de chimie.

M. le docteur Dupasquier avait coopéré à la rédaction de diverses feuilles, notamment à celle du *Courrier de Lyon*.

Digitized by Google

FABLES[1].

LA MACHINE A VAPEUR ET LE BERGER.

Immense scolopendre aux mille pieds roulants,
Une ligne de chars, de sa machine armée,
Semant le feu, sifflant, soufflant flamme et fumée,
Sur deux rubans de fer, s'avançait dans les champs.
Accourez, bourgeois, paysans,
Criait, à fendre les oreilles,
La machine à tous les passants.
A genoux devant ces merveilles!
De la richesse et du savoir,
Venez adorer le pouvoir.
Entendez-vous cette insolente!
Répondait un berger. Guillotine ambulante,
Qui m'as pourfendu mes moutons;
En deux coupé mon héritage,
Incendié mes blés et gaspillé mes fonds:
Quand ma ruine est ton ouvrage,

(1) Nous empruntons à un gracieux volume de fables que va publier M. Fleury Donzel, de Rive-de-Gier, les trois pièces suivantes. Elles donneront un avant-goût de la grâce et de l'esprit qui règne dans tout le recueil qui nous est prochainement promis. On y retrouvera quelque peu de la bonhommie et de l'honnêteté de notre bon Lafontaine.

Digitized by Google

Il faudra t'adorer, toi fille de l'enfer,
Avec ta flamme et ta fumée
Et ton sifflet de Lucifer!
Quand je te trouve désarmée!
Quand je puis dans un tour de main,
T'anéantir sur ton chemin!
—Ah! j'ai pitié de ta folie,
Reprend la machine : ignorant,
Petit rustre, pauvre manant!
Insensé, va, je te défie.
— Nous allons voir, dit le berger
Qui brûle alors de se venger.—
Sans perdre du temps, il ramasse
Un caillou qu'à cheval sur les rubans il place.
C'en est assez : la roue abandonne la trace :
Le train déraille, et contre un roc
La machine frappe ; et du choc,
Tout se renverse, tout se casse.
Le berger est vengé, le sot orgueil puni.
Beaucoup diront : c'est pain bénit.

De ce récit tirons l'enseignement qu'il donne :
J'y vois, comme il n'est point de petit ennemi,
Qu'il faut ne défier personne ;
Il nous fait souvenir aussi
Que toute puissance est fragile ;
Qu'un colosse souvent n'a que des pieds d'argile.

Digitized by Google

LE BRIN D'HERBE.

A ma petite fille Hortense Revol.

Sous la rosée et le zéphir,
Un brin d'herbe avait pris naissance,
Il croissait avec l'espérance
De se voir un matin fleurir,
Quand un homme, dans la prairie,
Vint promener sa rêverie.
Le gazon l'invite à s'asseoir.
Il s'assied, se couche et sommeille ;
Courbé par la brise du soir,
Le brin effleure son oreille.
Le dormeur en sursaut s'éveille.
Qu'arrive-t-il? à quel propos,
Ose-t-on troubler mon repos?
Dit-il d'un ton fier et superbe :
Serait-ce toi, chétif brin d'herbe?
— Oui, je viens d'avoir ce malheur,
Répond le brin plein de frayeur.
Ma racine tient à la terre :
Je n'ai pu m'éloigner. Excusez-moi ; le vent,
De cette insulte involontaire,
Est plus que moi coupable. — Ah, petit insolent!

Digitized by Google

Je saurai bien t'apprendre à vivre. —
A ces mots l'homme, en le brisant,
Du malheureux brin se délivre.

Gens médiocres ou petits,
Si près de vous un grand vient s'asseoir ou s'étendre,
Tenez-vous bien pour avertis
Que c'est la fuite qu'il faut prendre.

Digitized by Google

LES RAISINS ET L'ÉCHALAS.

à Monsieur Delegallery.

Comment jusqu'à ce jour avons-nous pu souffrir
Ce bâton près de nous, cette figure indigne?
Disaient à leur mère la vigne
De beaux raisins prêts à mûrir.
Sur plus de patience, il ne faut pas qu'il compte.
Voyez comme il est sec, comme il est vieux et noir!
Autant qu'il est hideux, nous sommes beaux à voir :
Son voisinage nous fait honte.
Allons! va-t-en triste échalas :
De t'avoir près de nous, enfin nous sommes las.—
Ah! mes enfants, quelle imprudence!
Répond la vigne; il a soutenu votre enfance;
Et vous avez, même aujourd'hui,
Plus que jamais besoin d'appui.
— Nous saurons nous passer de lui,
Répliquent les raisins d'un ton de suffisance. —
Mère, on vous le dit nettement :
Nous n'en voulons aucunement.
Nous sommes assez grands pour faire à notre guise.
Bâton, va-t-en : cent fois faut-il qu'on te le dise? —
L'échalas là-dessus, laissant la mère en pleurs

Digitized by Google

Et les enfants riant, va se planter ailleurs.
C'était la saison des orages.
Bientôt le vent du nord amasse les nuages ;
La foudre gronde et les éclairs
Brillent et sillonnent les airs.
La vigne sans soutien ne peut plus faire tête
A la tempête.
Son feuillage est brisé, ses pampres sont rompus :
Hélas ! et c'en est fait des raisins de Bacchus :
Ils s'en vont rouler dans la fange.
Point ne fut pour eux de vendange.

Qu'à méconnaître un protecteur,
Ton erreur, jeunesse, est profonde !
Tu seras, sans lui, dans le monde
Ce qu'est la vigne sans tuteur.

Fleury DONZEL.

Digitized by Google

DE LA

STATUE DE LOUIS XIV,

A BELLECOUR.

Lyon possède la place la plus vaste et la statue équestre la plus belle peut-être de l'Europe (1) ; le monument est fait pour le lieu et le lieu pour le monument; tous les deux sont notre orgueil et l'envie de toutes les capitales. Eh bien! il s'est trouvé à Lyon un pouvoir qui a osé décréter la disparition de ce chef-d'œuvre d'un compatriote, de ce trophée de la gloire locale et de la gloire nationale! Ah! comme ils ont méconnu l'esprit de cette grande révolution de 1848, cette révolution des nobles instincts contre les passions mes-

(1) La statue toute posée a coûté 840,000 fr. — La hauteur totale de la statue est de six mètres cinquante centimètres; celle du cheval seul, depuis la base jusqu'au sommet de la tête est de cinq mètres dix-sept centimètres; la longueur du cheval est de trois mètres quatre-vingt-deux centimètres; sa tête a un mètre soixante-dix centimètres de longueur. Il y a quatre-vingt-cinq centimètres entre la base sur laquelle repose la statue et le pied de devant qui est levé.

Digitized by Google

quines, cette révolution de la France humiliée dans sa grandeur plus encore qu'enchaînée dans sa liberté ! Le peuple, lui, n'a brisé dans sa victoire que le sapin vermoulu du trône, il a respecté les œuvres de l'art et celles de l'histoire. Soixante ans nous séparent des iconoclastes de 93 ; ces soixante ans n'ont pas été perdus pour l'esprit humain ; l'amour des arts qui n'était que l'apanage d'un petit nombre est devenu le noble patrimoine de tous ; c'est aujourd'hui le peuple tout entier qui prend la défense de l'œuvre de ses artistes contre le vandalisme de quelques esprits étroits ; le peuple républicain qui étend son bras protecteur sur l'effigie d'un roi ! Le chef-d'œuvre de Lemot est maintenant sauvé par la noble attitude qu'a pris en cette circonstance M. Martin Bernard, commissaire du gouvernement. Il restera sur cette place admiré par l'étranger, il continuera à donner à nos enfants cette éducation du beau qui devrait ressortir de tous les monuments publics. Mais quoiqu'il arrive, lors même qu'une lâche et clandestine attaque mutilerait cette grande figure qu'on n'a pu réussir à faire déporter aux Catacombes, Lyon nous a donné ces jours derniers un spectacle plus digne, plus attendrissant, plus cher au cœur de l'artiste que la plus belle œuvre de son ciseau. On nous croyait indifférents aux questions d'art, au culte du beau ; nous-mêmes parfois nous nous en accusions. Mais venez sur nos places publiques, voyez cette population qui depuis deux mois souffre avec tant de calme et de patience dans ses intérêts matériels ; les questions les plus vitales pour le peuple, celles du travail, du salaire, n'ont pas réussi à former des groupes aussi nombreux, aussi animés que ceux que vous voyez partout discuter dans cette ville sur une question d'art ; et avec quelle verve, quelle chaleur, quelle intelligence ! Que les factieux et les vandales s'agitent dans l'ombre, la cause de Louis XIV et de Lemot s'est plaidée et gagnée en plein soleil, au grand tribunal de la con-

Digitized by Google

science du peuple. Le peuple de France ne veut pas qu'on mutile son histoire, il ne veut pas qu'on décourage les mains qui l'écrivent sur le bronze et sur le granit ; il sait que les fautes d'un homme politique disparaissent dans la grandeur de son siècle ; il ne hait plus les rois morts, parce qu'il ne craint plus les rois vivants. Maintenant que la monarchie est scellée dans la tombe, il peut se souvenir de ses bienfaits ; la reconnaissance pour ceux qui ne sont plus n'est pas un danger. Le peuple sait, et nous le lui avons entendu dire, quel est l'homme qui a donné à la France l'Alsace, la Franche-Comté, la Lorraine, et Molière. Le peuple sait que les gouvernements ont leurs mauvais jours, la République comme la monarchie ; qu'ils s'effacent tous dans la gloire nationale. Parlons moins de la Saint-Barthélemy et des Cévennes, pour qu'on parle moins des échafauds de 93. N'existe-t-il qu'un mot de Louis XIV que nous puissions retenir ? D'ailleurs, le mot tant reproché, l'*Etat c'est moi !* qu'était-ce à l'heure où il a été dit, si ce n'est une protestation de l'unité du pouvoir contre le morcellement, un mot dit contre l'aristocratie en faveur de la nation tout entière. On le sait aujourd'hui, les rois de France ont été les premiers tribuns du peuple. Dans le vrai, Richelieu et Louis XIV ont commencé l'œuvre de la Convention. D'ailleurs, il y a un autre mot de Louis XIV que le peuple, le peuple de Paris surtout, n'a pas oublié, car il est une couronne de patriotisme posée sur son front : « Si vous êtes battu, disait-il à Villars, dans le moment du plus grand danger qu'ait couru la France sous son règne, ne l'écrivez qu'à moi, je parcourrai les rues de Paris, votre lettre à la main, *je connais le peuple*, je vous amènerai cent mille hommes et nous nous ensevelirons ensemble sous les ruines de la patrie. » Mais c'est d'art qu'il s'agit ici encore plus que d'histoire, la population de notre ville l'a bien senti: on a compris qu'une statue de dimension colossale ne pouvait

Digitized by Google

supporter la prison d'un musée, que toutes les grandes œuvres de la statuaire ont besoin du grand air de la place publique. L'immense majorité de la population demande que son cavalier de bronze reste sur sa place immense, et il y restera. Mais nous n'avons pas besoin de dire que, au premier bruit du projet vandale, tous ceux qui sont à Lyon les représentants de l'art se sont émus aussitôt que le peuple et avec lui. Les *Amis des arts*, les *Professeurs de Saint-Pierre*, tous les corps d'artistes ont fait immédiatement leur protestation. L'Académie des sciences, lettres et arts de Lyon a levé sa séance, le jour de l'affiche sacrilège, pour se porter en masse chez le commissaire du gouvernement, et elle est revenue rassurée par les paroles qu'elle avait entendues ; paroles qui honorent à la fois et M. Martin Bernard et notre jeune république, dont ce courageux et dévoué citoyen a, plus que personne, le droit de se dire la caution et l'organe.

Digitized by Google

LA TENTATION,

POÈME.

I.

Anges dont le bonheur n'est qu'une longue enfance,
Sphères où ne croît pas l'arbre de la science,
D'ici-bas jusqu'à vous quel nuage est monté
Et trouble au fond du ciel votre sérénité?
Est-ce bien que la terre, objet d'inquiétudes,
Doux astres, vous distrait de vos béatitudes?
Vos habitants, rêveurs comme sont les humains,
Laissent la harpe d'or languir entre leurs mains;
Et, du haut des soleils que l'azur nous dérobe,
Curieux et craintifs se penchent vers ce globe.

Tels, du sommet des tours, dans les plaines, là-bas,
Les enfants des guerriers regardent les combats,

Digitized by Google

Et, devant la mêlée à leur âge interdite,
Sentent confusément que leur destin s'agite.

Ainsi l'aspect de l'homme et ce monde orageux
Vous détournent souvent de vos célestes jeux.

Or, jamais plus émus, plus tremblants qu'à cette heure,
Vous n'avez contemplé la terrestre demeure.
Tant d'étoiles jamais, dans leur rayonnement,
Jamais tant de regards tombés du firmament,
Depuis les jours d'Adam et des premières larmes,
N'ont cherché notre terre avec autant d'alarmes.
Moins nombreux et moins vifs ces feux dont l'éther luit
Scintillent dans l'azur de la plus belle nuit.

II.

C'est sur un bourg obscur que ces rayons affluent,
C'est un seuil indigent que les anges saluent,
C'est Nazareth, le toit d'un humble charpentier;
Un cep de ces rameaux l'embrasse tout entier,
Et l'ombre d'un figuier soir et matin dépasse
Le mur qui du jardin enclot l'étroit espace.
Là, se parlent, assis sur le banc des aïeux,
Une femme et son fils qu'elle implore des yeux.
Recevant dans son cœur ce que le cœur adresse
Grave et beau, le jeune homme écoute avec tendresse :

« Rien ne me sera plus quand vous aurez quitté
L'abri de votre mère et notre obscurité.
Mon cœur saigne déjà du sang dont vous inonde

Digitized by Google

Le combat du désert, surtout celui du monde ;
Et la voix qui vous dit : va, fais l'œuvre de Dieu !
Je la sens dans mon sein comme un glaive de feu.

Laissez-moi regretter votre enfance éphémère !
Que la gloire du fils est pesante à la mère,
Et combien doit trembler celle à qui Gabriel
Annonce qu'elle engendre un envoyé du ciel !
Le sang qu'elle lui donne est tout promis au glaive,
Elle nourrit l'agneau pour qu'un boucher l'enlève.
O mon fils, pardonnez la faiblesse aux adieux,
Je vous aurais voulu moins grand et plus heureux !
Je voudrais vous garder toujours à cette place,
Sous notre pauvre toit qu'éclaire votre face ;
Vous qu'attend Israël pour sauveur et pour roi,
Je voudrais tout entier vous retenir en moi.
Car vous êtes ma vie, ô mon fils, il me semble
Qu'en ce paisible enclos nous grandîmes ensemble,
Que toujours je vous eus m'aimant et m'écoutant,
Et que j'ai commencé de vivre en vous portant.
Oui, Dieu, me visitant dans mon obéissance,
Mit la maternité si près de mon enfance,
Qu'avant l'heure où son fruit dans mon sein eût germé,
Avant vous, ô mon fils, je n'avais pas aimé ;
Et qu'à votre berceau j'offris, tendre et jalouse,
Tout le cœur d'une mère et celui d'une épouse.

Jésus ! depuis qu'un ange, éveillant mon émoi,
M'eût dit que c'était vous qui palpitiez en moi,
En vous seul et par vous je m'attriste ou m'égaie ;
Et, dès l'heure où le fils tend ses bras et bégaie,
Enfant dans vos baisers, jeune homme en vos discours,
Vous m'avez été bon et consolant toujours.
Votre cœur me parla dès que vos yeux s'ouvrirent;
Par vous des jours mauvais les instants me sourirent,
Lorqu'enfant, dans le vie entrant par un exil,

Digitized by Google

L'ange vous emporta vers les roseaux du Nil,
Vous sentiez mes douleurs avant de les comprendre ;
Par un mot caressant vous saviez tout me rendre,
Le pays, les autels pleurés chez l'étranger,
Des plus secrets ennuis prompt à vous affliger.
Je vous parlais déjà sérieuse et tout comme
Si vous portiez conseil et si vous étiez homme.
Mon esprit bien souvent s'en trouva raffermi ;
Tout enfant, votre mère eut en vous un ami.
Et lorsqu'en Israël, à la fin, nous rentrâmes,
En vous donnant la main, heureuse entre les femmes,
Je passais, vous étiez entre ceux du hameau
Si grand déjà, si plein de sagesse et si beau !

Jamais d'un mot, d'un geste appelant les reproches,
Vous n'avez affligé votre père et vos proches.
Un jour, — mais que de joie a payé ce tourment —
Nous avons accusé votre enfance un moment.
La faute était à moi, mère sans vigilance !
Ce souvenir encor m'est comme un coup de lance.
Pour la Pâque à Sion, dans la foule, arrêtés,
Nous vous avions perdu dans les solennités.
Je sais déjà, mon fils, ce que l'absence coûte !
Trois fois en vous cherchant nous refaisons la route ;
Ce n'est qu'après trois jours de soucis bien pesants,
Que nous vous retrouvons, vous, enfant de douze ans,
Enseignant dans le temple, et droit sous le portique,
Ebranlant les docteurs dans leur sagesse antique ;
Et tous vous écoutaient étonnés et ravis.
Je pleurais, et bientôt vous nous avez suivis.
Or, mon cœur conservait ce qu'il venait d'entendre.
Dès lors auprès de nous toujours soumis et tendre
Vous vivez en bon fils, Seigneur, et partagez
L'humble abri de ce toit qu'en un ciel vous changez ;
Votre amour souriant sur nos douleurs y brille.
Vous gagnez de vos mains le pain de la famille ;

Digitized by Google

Par vos travaux constants son sort s'est adouci ;
Depuis trente ans, Seigneur, nous vous gardons ainsi.
Pour son œuvre aujourd'hui que l'esprit vous réclame,
Tout mon bonheur de mère échappe de mon âme ;
Car d'un monde ennemi je sens déjà les coups,
Au calice de fiel je m'abreuve avant vous.
Malheur aux flancs choisis pour porter un prophète !
La volonté de Dieu, cependant, sera faite ;
Allez, — quoique mon sang, hélas, puisse en crier,
Faire l'œuvre du maître en fidèle ouvrier ;
Mais pour rendre, en partant, ma douleur moins amère.
Mon fils et mon Seigneur, bénissez votre mère. »

L'homme, que la colombe, aux yeux de Jean charmé,
Baptisait dans l'éclair du nom de bien aimé,
Courba son front puissant que ceindront les épines,
Prit les mains de Marie entre ses mains divines,
Lui parla longuement d'un retour éternel,
Et partit, revêtu du baiser maternel.

O famille, ô foyer, temple cher à Dieu même !
O filial amour, religion suprême ;
Doux asservissement qui fait les hommes forts,
Paix qui prépare l'âme aux combats du dehors,
Loi dont les plus grands cœurs suivent le mieux les règles,
Humble nid où s'accroît l'envergure des aigles,
Joug aimé des plus fiers et des plus triomphants
Qu'un regard maternel trouve toujours enfants !

Digitized by Google

III.

Or, poussé par l'Esprit dans ses austères voies,
Jésus fuit ce que l'homme a de plus saintes joies,
Sa mère et ses amis, la paix de son foyer,
Ses fleurs, son banc de pierre à l'ombre du figuier,
Et les rêves d'été, les sommeils sur la mousse,
Et du toit des aïeux l'obscurité si douce;
Tous ces biens que la foule a le droit de goûter,
Mais qu'aux élus le ciel montre pour les tenter;
Ces chastes biens à qui tout prophète renonce
Pour suivre un dur sentier de cailloux et de ronce.

Au voyage sanglant le fils de l'homme est prêt,
Et, marchant au désert, traverse Nazareth
A l'heure où, saluant l'aube qui la ravive,
S'éveille la cité plus fraîche et plus active.
Les joyeux artisans, par le coq avertis,
Entonnent leurs chansons au bruit de leurs outils;
Les voisins, s'abordant de paroles amies,
S'égaient à frapper aux maisons endormies.
Sur la place, déjà, les marchands étrangers
Abreuvent les chameaux de leurs faix déchargés.
La serpe en main plusieurs vont voir de l'œil du maître
Leur vigne et leur froment qu'il faut cueillir peut-être;
D'autres, se disputant sur leurs droits indécis,
Font parler les vieillards près de la porte assis;
Deux longs flots de passants se croisent sous son arche,
Le gain ou le plaisir aiguillonne leur marche.
Or, cherchant la douleur, son but et son devoir,
Jésus ceignit ses reins et sortit sans les voir.

Digitized by Google

Le matin colorant les gazons qu'il arrose
Faisant tout verdoyer dans une vapeur rose.
Nul vent lourd et poudreux ne ternissait encor
Les bois tout d'émeraude et les froments tout d'or.
L'air se peuplait d'oiseaux. Fraîche, embaumée et tendre,
La campagne invitait le cœur à s'y répandre.
C'était la fenaison ; et du labeur commun
Le fardeau partagé s'allégeait pour chacun.
Mille fleurs, qu'avec l'herbe abattent les faucilles,
Se nouaient en couronne au front des jeunes filles ;
Les faucheurs excités redoublaient à leurs chants.
Tout transforme en plaisirs le saint travail des champs,
Où l'invisible nœud des douces sympathies
Lie en gerbes, souvent, les âmes assorties.
Pour l'heure un gai repas à l'ombre du hallier
Rassemble des faneurs le cercle irrégulier,
Et dans leur joyeux groupe ils offrent une place
Au voyageur aimé qui leur sourit et passe.
Et c'est à chaque instant quelque tableau pareil
Où l'homme a mis sa joie, où Dieu met le soleil.

Dans un vallon plus frais que les rosiers parfument,
Sur la pente opposée au bourg où les toits fument,
Près des eaux soupirant leurs bruits doux et confus,
Un palais s'abritait, sous les cèdres touffus,
Un palais écarté dont le plaisir est l'hôte,
Et dont chaque ornement est le prix d'une faute.
Eteignant ses splendeurs dans l'aurore aux flots d'or,
La fête de la nuit s'y prolongeait encor.
Les conviés cherchaient la fraîcheur hors des salles.
Baignant leurs fronts fiévreux aux brises matinales
Des couples nonchalants errent au bord des eaux.
Accoudée au milieu des hôtes les plus beaux,

Digitized by Google

Magdeleine, au balcon ouvert sur les prairies,
Sourit, sans les entendre, aux molles flatteries ;
Belle à faire oublier l'aube qui se levait,
Les yeux vers l'horizon, sans voir, elle rêvait,
En proie au vague ennui que sa pâleur atteste.

Précipitant le pas devant ce seuil funeste
Le plus beau des humains, mais aussi le plus pur,
Marchait. Or bien souvent de l'artisan obscur
L'image avait troublé les nuits de Magdeleine ;
Elle en gardait au cœur une secrète peine ;
A le voir là, si près, ce passant adoré,
Elle a frémi dans l'âme et peut-être espéré.
Et, couvrant de gaîté le frisson qui l'agite,
Elle ose le nommer de son nom, et l'invite
Aux plaisirs de sa fête avec un regard tel
Qu'un roi de sa couronne eût payé cet appel.

Alors l'Adam nouveau qui consentit à naître
Pour être aussi tenté, mais comme un Dieu peut l'être,
Lance un regard sévère où pourtant est caché
Le pardon du pécheur sous l'horreur du péché ;
Et dans le cœur déchu que cet instant relève
Le douloureux reproche est entré comme un glaive.
Magdalum aux plaisirs fut fermé dès ce jour,
Des austères devoirs il devint le séjour ;
Un baptême de pleurs en lava les souillures ;
Le pauvre toucha l'or des coupables parures :
Et, dans un souvenir plongée avec ferveur,
La pécheresse eut foi la première au Sauveur.

Or, longeant à grands pas la moisson déjà blonde,
Jésus suit le chemin qui l'éloigne du monde :

Digitized by Google

Derrière la montagne aux sinueux contours
Disparaissent déjà Nazareth et ses tours.
Les bornes sur le sol déjà sont plus distantes ;
Plus rares, les maisons, déjà, font place aux tentes.
C'est, au lieu des faneurs, la tribu des bergers.
Plus de grasse vallée et de flancs ombragés ;
Quelques maigres sillons qu'interceptent les roches
Tout de la terre inculte annonce les approches.
Un dernier champ d'épis cotoyant le sentier,
Autour de quelques ceps un buisson d'églantier,
L'herbe autour d'un vieux puits plus épaisse et plus verte,
Près d'une humble maison de platanes couverte
Quelques fleurs, un verger orné d'arbres choisis,
Font, au bord du désert, un extrême oasis.
Tout est propre et charmant dans cet étroit domaine,
Les chars plus élégants que le bouvier ramène,
Les arbres mieux taillés, la blancheur du bétail,
Tout montre en ce logis la joie et le travail.

Dès qu'en son vert enclos parut la blanche ferme,
Le pélerin distrait marcha d'un pied moins ferme,
Son bâton sur le roc sonna moins rudement
Son front de plis rêveurs se rida vaguement.
Ses regards hésitants cherchaient cette demeure,
Il semblait ne souffrir qu'à partir de cette heure,
Cet intime combat dont le ciel est l'enjeu,
Et que soutient en lui l'homme appuyé du dieu.
Il a connu ce toit où tant de paix se cache,
Un lien hospitalier dès longtemps l'y rattache,
Au retour du désert à ce foyer admis,
Il y trouvait toujours des visages amis.
Car il allait souvent, comme tous les prophètes,
De la nature au loin goûter les saintes fêtes ;
C'est là que par son père il était visité,
Là qu'il se souvenait de sa divinité.

Digitized by Google

Puis quand il descendait pour rentrer chez les hommes
Et se sentir encore être ce que nous sommes,
C'était à ce foyer qu'il se disait comment
Le bonheur peut nous luire ici-bas un moment.

Dans l'heureux champ, qui semble aimer aussi ses maîtres,
Un vieillard vénéré vit comme ses ancêtres ;
Sa fille, dernier fruit dont le ciel l'a béni,
Fait la joie et l'orgueil de son toit rajeuni,
L'orne de sa beauté, par sa douce prudence
Maintient dans la maison et l'ordre et l'abondance.
Que de soirs elle avait, plus belle en sa rougeur,
Accueilli sur le seuil le divin voyageur,
Sur le cèdre pour lui placé la blanche nappe,
Et le miel en rayons d'où le parfum s'échappe,
Et la figue, et l'olive, et le vin écumant,
Et les gâteaux pétris de lait et de froment.
Là, tandis qu'épuisant la rustique largesse
Le vieillard et son hôte échangent leur sagesse,
Active à les servir et rêveuse pourtant,
La vierge, à leur côtés, s'empresse en écoutant ;
Quand le grave discours prolonge la veillée,
Sous le charme qui tient son âme émerveillée,
Le fuseau n'est pas moins agile entre ses doigts ;
Un mot, discrètement, vient révéler parfois
Sa raison, sa candeur ; puis le chant d'un cantique
Marque de doux repos à l'entretien mystique.
— Tel, en nos bois, l'oiseau, qui l'aime et le comprend,
Interrompt le discours du chêne et du torrent. —
Puis aux soucis du jour versant les vrais dictames,
La prière du soir unit en Dieu leurs âmes.

Quelle paix, quelle joie offre cette maison
Au cœur dont son enclos ferait tout l'horizon,

Digitized by Google

Au mortel, investi d'un humble ministère,
A qui restent permis les amours de la terre;
Qui n'ayant à porter que sa part de douleur
Ignore encor le poids de l'esprit du Seigneur!
Heureux l'homme inconnu, sans mission jalouse,
Qui prendrait sous ce toit sa sœur et son épouse,
Et dotant ce vieillard de rejetons nombreux
D'un sort pareil au sien se flatterait pour eux!
Mais Dieu donne au prophète une loi plus sévère
Et lui défend les fleurs qui bordent son calvaire.
Quand l'homme avec sa croix porte les croix d'autrui
Ce qui fait nos vertus est un piége pour lui.
L'amour qui purifie et soutient nos cœurs frêles
Souille un cœur de lévite et fait tomber ses ailes.

Or Jésus approchait, à tous les yeux caché
Par le buisson en fleurs sur le chemin penché;
Au travers il peut voir la cour hospitalière
Où parle en ce moment une voix familière.
Près du char des faneurs ployant sous l'heureux faix
Le vieillard déliait ses taureaux satisfaits;
Et devant lui sa fille, ignorant qu'à cette heure
Le bonheur qu'elle rêve échappe à leur demeure
S'offrait en souriant au baiser du matin.
Le platane ombrageait leur rustique festin.
Ah! si l'hôte adoré se détourne et se montre
Comme ces cœurs joyeux iront à sa rencontre.
Comme ce mot: toujours! dit par lui sur le seuil
Du bonheur des élus payera leur accueil!
Il le sait et, près d'eux, il sent bien en lui-même
Qu'on peut se faire un ciel de la terre où l'on aime.
Plus loin c'est un combat librement entrepris,
Ici c'est le repos entre des bras chéris.
Un cœur est là qui s'ouvre et, penché vers sa lèvre,
Demande à lui verser le flot dont il se sèvre,

Digitized by Google

Un lys qui lui gardait sa rosée et son miel...
Ailleurs c'est le calice et l'éponge de fiel !

Ah ! va-t-il s'arrêter pour respirer cette âme ;
Va-t-il se souvenir qu'il est né d'une femme ?
L'arbre qui sur le monde un jour doit dominer
Dans cet étroit jardin va-t-il s'enraciner,
Et n'offrant son appui qu'à cette jeune vigne ;
Le chêne est-il perdu pour un fardeau plus digne ?
Si c'est le cœur humain qui dans vous a battu,
Si c'est bien notre chair qui vous a revêtu,
Et si tout fils d'Adam, né du même lignage,
O Maître, a droit de voir en vous sa propre image ;
Ce n'est ni le désert, ni la tour de Sion
Qui vous ont vu trembler dans la tentation,
Ni le bois d'olivier qui, le jour du supplice,
Vous a vu repousser le plus amer calice.

Voici, dans cette lutte où son cœur se brisait,
A l'esprit du Seigneur ce que l'homme disait :

« O Verbe dont la flamme habite dans ma cendre
Chez un autre que moi ne pouviez-vous descendre,
Et donner à porter à des pieds moins tremblants
Ce Sauveur retardé depuis quatre mille ans.
Oh ! terrible union d'une double nature,
Du Verbe créateur avec la créature !
Oh ! brisement du sein qui contient l'infini !
A la chair d'un mortel pourquoi vous être uni ;
Ou pourquoi votre esprit touchant notre matière
Ne la peut-il, Seigneur, consummer toute entière ?
Comment de l'homme en vous est-il assez resté
Pour trembler et souffrir dans la divinité ?
Tout mortel, à me voir, me prendrait pour un frère,

Digitized by Google

Et s'il m'appelle ainsi sa bouche est téméraire ;
Lorsque au-devant de moi je sens son cœur venir,
Je voudrais l'embrasser, et je dois le bénir!
Mon front doit se voiler devant un regard tendre.
L'amour qui m'est offert c'est à Dieu de le rendre,
Je ne puis me donner selon mes doux penchants,
Car j'appartiens à tous et surtout aux méchants ;
Et ceux qui m'ont aimé de l'amour la plus forte
N'ont fait qu'unir leur croix à celle que je porte. »

Il passa, la prière abrégea le combat;
Et les anges ont dit qu'une larme tomba.
Larme attestant l'effort, mais que Jésus avoue;
L'urne des Séraphins la reçut de sa joue,
Et des pauvres humains par un amour brisés
Les cœurs faibles et doux y seront baptisés.

Or il marchait, rempli de cette ardeur plus prompte
Que puise dans la lutte une âme qui se dompte;
Prêt à tous les périls que Dieu dans ses desseins
Suscite à chaque pas sur la route des saints.

IV.

Il atteignait déjà cette âpre solitude
Que l'âme des plus forts trouve souvent trop rude;
Ce royaume du vide où l'air même tarit,
Où l'homme ne vit pas si Dieu ne l'y nourrit.
Il s'offrait aux périls de ces luttes secrètes
Que cachent le désert et les longues retraites.
Seul avec l'Esprit-Saint il vécut dans ces lieux
Pleins d'étranges terreurs, d'ennemis merveilleux,

Digitized by Google

Dont la nature aux yeux de l'homme qu'elle entraîne
S'entoure pour le vaincre et rester souveraine.

Durant quarante jours, sur les sommets ardus
Qu'interdit le vertige aux voyants éperdus,
Il habita, jeûnant de toute nourriture
Par l'homme préparée ou prise à la nature ;
Sevrant surtout son âme, attentif à bannir
Tout terrestre aliment et jusqu'au souvenir ;
Faisant place au Seigneur, rendant son cœur semblable
A la virginité de la neige et du sable ;
Et, pour garder au Verbe un vase sans levain,
N'admettant rien en soi si ce n'est le divin.

Les oasis tendant sous ses pas leurs embûches ;
Etalaient devant lui leurs sources et leurs rûches,
Trésors plus séduisants, car ils sont plus cachés
Par des vagues de sable ou des murs de rochers.
Le gazon, près des puits, semé de fleurs sans nombre,
Formait pour la mollesse un lit tout baigné d'ombre ;
Mille arbres y versaient leur fraîcheur et leurs fruits.
L'air, au sein des rameaux, éveillait ces doux bruits,
Ces souffles qui, passant sur des âmes lassées,
En rêves fugitifs effeuillent les pensées,
Et comme une poussière, en leur vol énervant,
Emportent nos vouloirs dissipés à tout vent.
Pour l'enivrer de loin et l'avoir par surprise,
Les jardins lui jetaient leurs senteurs dans la brise,
Afin qu'à son insçu le charme amolissant,
Avec l'air respiré, pénétrât dans son sang.
Sur un fond sablé d'or l'eau, qui brille et fascine,
Creusait là, pour le bain une fraîche piscine,
Dans l'herbe et dans les fleurs s'encadrait en miroir ;
Onde flatteuse où l'homme a plaisir de se voir,
Et qui tient, l'entourant d'azur et de nuage

Digitized by Google

Le rêveur jusqu'au soir penché sur son image.
Sur les branches bercés entre les pommes d'or
Les oiseaux l'invitaient à cueillir ce trésor.
De leur plus frais carmin les rosiers voulaient luire.
Les lys s'étaient parés afin de le séduire,
Et d'avoir pour eux seuls les regards de ses yeux
Distraits des fleurs de l'âme et détournés des cieux.

Ainsi pour l'arracher à sa vision pure
Et pour ôter son cœur aux hommes, la nature,
Les arbres, les fruits d'or, les brises qui chantaient,
Les sources, les oiseaux et les fleurs le tentaient.

Ailleurs, n'espérant plus le vaincre par ses charmes,
Contre lui la nature essayait d'autres armes,
Aux yeux du solitaire active à s'entourer
Des sauvages grandeurs qui la font adorer,
Et tiennent sous son joug, enchaînés par la crainte,
Ceux dont l'âme secoue une plus molle étreinte.
Les cratères éteints se rouvraient tout-à-coup;
Des reptiles fangeux sifflaient, dressant le cou;
De livides éclairs et des oiseaux funèbres
Sur le front de Jésus glissaient dans les ténèbres;
Furieux de subir un étrange ascendant
Les tigres contre lui s'élançaient cependant.
Les rochers, les débris des cèdres centenaires
Croulaient sur son chemin lancés par les tonnerres;
L'orage, enfin, tâchait, en ébranlant son corps,
D'occuper sa grande âme aux choses du dehors.

Mais lui s'arme en priant d'une force paisible,
Il tient son cœur tourné vers le père invisible,
Et, l'homme intérieur dominant ce concert,
L'esprit parle en son sein plus haut que le désert.

Digitized by Google

Nuit et jour il entend sa parole profonde,
Nuit et jour il répond, n'écoutant rien du monde;
Sans ouir les serpents pas plus que les oiseaux,
Ou l'invitation des arbres et des eaux.
Sa pensée est ailleurs, et, perçant tous les voiles,
Monte sans s'arrêter, même autour des étoiles,
Et parcourt sans effroi ces lieux éblouissants
Où l'homme n'entrera que dépouillé des sens.

Ainsi, pour voir le Dieu fermant les yeux au temple,
Père! c'est bien vous seul qu'il cherche et qu'il contemple,
A genoux sur le sable, aux brûlantes lueurs,
Sur les gazons baignés de sang et de sueurs.
C'est là qu'abolissant toute humaine doctrine,
Tout aiguillon charnel brisé dans sa poitrine,
Mieux qu'entre les docteurs de Thèbe ou de Sion
De la lumière vraie il eût la vision,
Et connut, sans terreur ni mouvement superbe,
Qu'en toute plénitude il possédait le Verbe.

Divine région qui confine le ciel,
Solitude où grandit l'homme immatériel,
Il est bon de chercher sur ta lointaine grève
Ce sol vierge de pas où croit la fleur du rêve,
Où, comme deux époux que nul n'y vient troubler,
Notre âme et le Seigneur aiment à se parler!
Il est bon pour le cœur, quand la chair le gouverne,
De vêtir le cilice au fond de la caverne,
Aux impurs souvenirs d'y creuser des tombeaux,
Et de manger le pain qu'apportent les corbeaux.
Cependant, ô désert de Moïse et d'Élie,
Où sous l'ardent charbon la langue se délie,
Cîme où circule un air enivrant et subtil
Même pour les élus tu n'es pas sans péril!

Digitized by Google

Nul homme impunément, sur tes rocs téméraires,
N'aborde une hauteur inconnue à ses frères,
Et, ne se croit, un jour, dans la splendeur du lieu,
Plus distant des mortels qu'il n'est distant de Dieu.
Le plus rude ennemi pour le cœur d'un apôtre
Ce n'est pas le plaisir qui triomphe du nôtre ;
Jusqu'aux neiges sans fin plus d'un sage est monté,
Qui tombera du haut de son austérité.
C'est quand les sens vaincus meurent de leur défaite,
Que Satan, plus hardi, visite le prophète,
Et, parfois, du ciel même envahissant le seuil,
Creuse entre l'âme et Dieu l'abîme de l'orgueil.

V.

Qui n'entrevit Satan, mais qui peut le décrire?
Quel homme ayant vécu n'entendit pas son rire,
Ce rire de l'abîme à l'heure où nous tombons ;
Nous l'avons connu tous, hélas ! même les bons.
Pourtant lorsqu'il médite une attaque nouvelle,
Nul ne devine plus en lui l'ange rebelle ;
Tant il sait sous le fard, sous l'éclat déployé,
Effacer les sillons de son front foudroyé ;
Tant son or emprunté luit sur ses ailes sombres,
Tant il s'orne à propos de lumières ou d'ombres.
A voir ses yeux d'azur, ses cheveux blonds et fins,
Qui ne l'a pris souvent pour un des Séraphins.
Dans les lieux les plus purs il nous cache ses piéges,
Ses feux infects couvés sous les plus blanches neiges.
Nul ne peut dénombrer les formes qu'il revêt.
L'innocence en dormant l'entend sur son chevet ;
Il surgit de la lampe et des piliers du temple,

Digitized by Google

De l'austère cellule où le sage contemple.
Il se sert contre nous de nos meilleurs penchants ;
Il force à nous tenter même les fleurs des champs,
La colombe, le lys, créatures fidèles
Et dont rien n'a terni le calice et les ailes.
Mais le cœur est son lieu, c'est là qu'il vit toujours ;
Vaincu même il s'y cache en de secrets détours.
Il sait le faible endroit de l'âme la plus forte.
Dans toute région l'homme avec soi l'emporte.
Dans la nature même, elle que Dieu conduit,
Le noir esprit du mal sur nos pas s'introduit.
Il suit la liberté si loin qu'elle pénètre,
Avec elle il sortit des mystères de l'être,
Il est né de ce jour où, créant le désir,
Dieu fit don à l'esprit du pouvoir de choisir.

Or le rusé démon dans ses métamorphoses
Dispose en souverain de la forme des choses.
Contre l'être inconnu qui met le doute en lui
D'horreur ou de beauté s'arme-t-il aujourd'hui ?
Quel sphynx ou quel serpent, quel ange au front mystique
Cache à l'Adam nouveau le séducteur antique ?
Et qui le peindra tel qu'aidé de tout son art,
Il osa de Jésus affronter le regard ?

Il vient par le désert qu'il a rendu complice,
Il roule sur le roc, où sur les fleurs il glisse ;
Il s'alonge et grandit comme un nuage errant,
Autour de l'ennemi tourne en le resserrant ;
Il décrit lentement ses spirales infâmes
Le vautour infernal qui s'abat sur les âmes ;
Il arrive sans bruit et de chaque horizon,
Et forme autour du cœur une étroite prison.

Digitized by Google

Mais Jésus s'est muni du jeûne et du silence,
Et l'esprit garde en lui toute sa vigilance.
Il avait vu de loin poindre cet ennemi
Qui nous cherche dans l'ombre et prend l'homme endormi ;
Et pour la lutte armé d'une ardente prière
Il veillait et pleurait, à genoux sur la pierre.

« Mon père, disait-il, ma force est toute en vous;
Vous seul accomplissez l'œuvre que je résous;
Malgré ce nom de fils, dont votre amour me nomme,
Je suis faible et craintif du jour où je suis homme,
Et si votre vertu m'abandonne aujourd'hui
En moi le sang d'Adam faillira comme en lui.
Car tout nous vient de vous, de votre sein auguste,
La lumière de l'astre et la candeur du juste;
Et tout s'éclipserait, l'âme et le firmament,
Si le flot créateur tarissait un moment.
Ce qui n'est pas de vous dans l'âme et la nature
N'est que mal ou néant et menteuse figure.
Tous les cœurs séparés de vous et qui croiront
Trouver en eux leur vie et leur vertu, mourront;
Ils sont pareils au fleuve orgueilleux de sa course
Qui refuserait l'eau jaillissant de la source.
L'humilité reçoit à genoux sur le seuil
Ce flot vivifiant rejeté par l'orgueil.
Sur l'homme humble et contrit vos présents se répandent,
Car vous ne vous donnez qu'à ceux qui vous demandent.
Il suffit, en pleurant, de dire un de vos noms
Et tout ce qui nous manque alors nous l'obtenons.
Autour de nous rôdant, l'esprit de mort épie
L'heure où vous délaissez la maison de l'impie.
Telle, au soir, sur un mont d'abord clair et vermeil,
L'ombre envahit le flanc quitté par le soleil;

Digitized by Google

Ainsi le morne enfer envahit chaque place
Des cœurs dont à pas lents se retire la grâce.
Versez-moi donc à flots le rayon bienfaisant,
O mon père, et dans moi soyez toujours présent.
Que le Verbe éternel votre fils et vous-même,
Ce fils que vous aimez, seigneur, et qui vous aime
Ne délaisse jamais mon cœur qu'il a fait sien ;
Hors ce qu'il peut en moi, mon âme ne peut rien ;
Oui, je le sens, mon Dieu, cette chair qui le porte
Reçut, étant si faible, une tâche trop forte.
Soufflez-moi chaque jour votre haleine de feu,
Car l'homme tremble en moi de faillir sous le Dieu.
Vous soutiendrez mon cœur, l'ayant fait votre vase,
Votre main qui posa l'univers sur sa base,
Sur sa tige affermit la pauvre fleur des champs.
L'âme, ici-bas livrée aux aquilons méchants,
Ne mûrit pas de grains pour la moisson divine,
Si dans votre amour seul elle n'a pris racine.
O Verbe, dont chacun porte un rayon dans soi
Puisque vous m'habitez, Seigneur, protégez-moi,
Et défendez mon cœur du démon qui l'effraie
Comme vous défendez le froment de l'ivraie,
L'étoile du nuage et de l'obscurité,
En abondant chez eux de sève et de clarté.
Je suis prêt au combat, mon père, et vous supplie ;
L'homme a fait ce qu'il peut il pleure et s'humilie ;
C'est à vous d'enchaîner le tentateur fatal,
Oh ! vous, souverain bien, délivrez-nous du mal ! »

Or l'esprit saint à qui l'humilité commande,
A qui toute prière ouvre l'âme plus grande,
Vint dans le fils de l'homme emplir, dès ce moment,
La place faite à Dieu par le renoncement.

Digitized by Google

Mais observant de loin que Jésus se prosterne,
Déjà l'esprit d'orgueil goûte un triomphe interne,
En son aveuglement Satan s'est écrié :
« S'il était plus qu'un homme il n'aurait pas prié ! »
Et, préparant son dard, l'infernale couleuvre
Dont le venin jadis du maître a souillé l'œuvre,
Voyant ce corps maigri par le jeûne et défait,
Des besoins de la chair tente d'abord l'effet ;
Car le premier conseil du prince de l'abîme
Prend avec art la voix d'un besoin légitime.

« Es-tu le fils de Dieu, commande, et dans tes mains
Ces pierres, lui dit-il, vont devenir des pains. »

Et Jésus répliqua « L'homme, a dit le saint livre,
Ne vit pas seulement de pain, mais il doit vivre
De tout Verbe qui sort de la bouche de Dieu. »

Alors Satan le prend et le porte au milieu
De la sainte cité, sur le faîte du temple,
Et citant l'Écriture à son tour en exemple :
« Es-tu le fils de Dieu, ce Christ que l'on attend,
Tu peux nous le prouver en te précipitant ;
Car il est dit que Dieu, qui d'en haut te regarde,
Aux anges a prescrit de t'avoir sous leur garde,
Et qu'ils empêcheront te portant dans leurs mains
Que ton pied ne se heurte aux pierres des chemins. »

Satan voulait sonder, en sa vieille imposture,
L'âme du solitaire et sa double nature.

Digitized by Google

A défaut de l'orgueil il cherche incessamment
A souffler aux élus l'esprit d'abattement;
Il les pousse à douter, à se trouver indignes,
Et pour se rassurer à demander des signes.
Or le saint doit trembler, et Dieu n'a pas voulu
Dès ce monde annoncer la victoire à l'élu;
Dieu commande l'espoir, mais il maintient l'obstacle
Et craint l'oisiveté qui peut suivre un miracle.

Jésus répartit donc : « il est encore écrit
Tu ne tenteras point ton Dieu. »

Le noir esprit
L'emporta de nouveau sur un mont solitaire,
Et, d'en haut, lui montra les choses de la terre,
Les royaumes du monde et toutes leurs splendeurs,
Tout ce que l'homme enfin poursuit de ses ardeurs.

Et Satan lui disait : « Vaut-il mieux, examine,
Être celui qui sert, ou celui qui domine.
Vois ce qu'on fait, là-bas, de tout lâche rêveur
Qui se dévoue au nom de saint et de sauveur.
Choisis ou de régner ou de souffrir chez l'homme;
Promène ton regard de Babylone à Rome,
Vois dans la pourpre et l'or et dans les voluptés
Trôner sur les mortels les princes des cités.
Les peuples à genoux adorent leurs fantômes;
Les tours de leurs maisons des dieux cachent les dômes;
Leurs gloires sont à moi : trônes, trésors, palais,
Je les donne à tous ceux en qui je me complais.
Je te les donne à toi, pouvoirs, titres sonores,
Si, t'étant prosterné, devant moi, tu m'adores. »

Digitized by Google

Paisible et patient comme il convient aux forts
Jésus au Tentateur répondait jusqu'alors;
Mais à voir le démon revendiquer un culte
Plein du zèle de Dieu vers qui monte l'insulte :
« Retire-toi, Satan, dit-il, retire-toi !
N'adorer, ne servir que Dieu telle est la loi ! »
Or Satan le quitta sans l'avoir pu connaître.
D'où vient, se disait-il, cet humble et puissant être,
De la terre ou du ciel? homme il serait tenté;
Ange, il eût devant moi montré plus de fierté. »
Car Satan lit au fond des âmes qu'il abuse
C'est à juger les cœurs qu'il met d'abord sa ruse;
Habile à préparer à chacun son écueil,
Dans l'homme il comprend tout... hors l'absence d'orgueil.

VI.

Esprits immaculés d'amour et de lumière !
Astres vêtus encor de la candeur première !
Séraphins dans l'extase à jamais absorbés,
Vous qui ne luttez pas et n'êtes pas tombés !
Habitants de l'azur et des blanches étoiles !
Anges supérieurs qui voyant Dieu sans voiles
N'en pouvez éloigner vos cœurs un seul moment,
L'homme est plus grand que vous, il est libre en aimant !
Il peut, même au Seigneur, refuser ce qu'il donne ;
Il travaille lui-même à sa propre couronne;
Il achète ce ciel qui ne vous coûta rien,
Et, capable du mal, il accomplit le bien.
Des périls du combat c'est lui qui vous dispense,

Digitized by Google

Pour qui ne sait qu'aimer, l'homme veut, souffre et pense ;
Son front reçut pour tous, en sa noble pâleur,
Avec la liberté le bandeau de douleur.

Oui ! de ton œuvre, ô Dieu, la douleur est proscrite,
Notre globe est le seul qui souffre et qui mérite ;
Car toi, tu ne veux pas, père tendre et clément,
Que même un vermisseau souffre inutilement.
Du sel de la douleur ta main fut économe,
Et tu l'as concentré sur le séjour de l'homme.
Ah ! quand nous y portons notre croix à genoux,
C'est trop, Seigneur, c'est trop, si ce n'est que pour nous !
Mais tous sont rachetés par nos larmes fécondes ;
Oh ! l'homme en verse assez pour payer tous les mondes !

Tous les anges aussi, par instant soucieux,
Sur l'astre des douleurs jettent d'en haut les yeux ;
Le trône de Dieu même et ses vivantes flammes
Ne leur font oublier ce Calvaire des âmes.
Oui, chaque être avec nous se relève ou s'abat.
Le prix dépend pour tous de celui qui combat.

Mais du démon vaincu répandant la nouvelle
Des messagers divins l'hosanna la révèle.
Le peuple des esprits, tous les purs habitants
De ces soleils où règne un éternel printemps,
Le radieux essaim des oiseaux de l'Aurore
Qui ne peut plus tomber mais peut monter encore ;
Tous ceux dont notre chûte attristait le bonheur ;
Les séraphins vivants de l'amour du Seigneur,
Et ceux que voit le ciel, en un moins doux partage,
Aimer moins ardemment et savoir davantage,

Digitized by Google

Et tous les fils d'Adam qui vers ce jour si beau,
Aspiraient, enchaînés dans la nuit du tombeau,
Et qui, lutteurs aussi, vont, couronnés de nimbes,
Après le grand combat sortir brillant des limbes,
Tout être enfin sentant, quoique faible et puni,
Qu'un invincible espoir lui promet l'infini,
Tout coin de l'étendue où la pensée habite,
Où le desir de vie en un germe palpite
Tout connut ce triomphe.... excepté les humains,
Car le glaive toujours doit veiller dans leurs mains.
Du repos énervant que pour l'âme il redoute
Dieu veut nous préserver par la crainte et le doute,
Et de peur de l'orgueil il ne nous fait savoir
Qu'assez de nos grandeurs pour engendrer l'espoir.

Or tous ceux des esprits qu'en leurs sphères lointaines
Le poids d'un corps trop lourd ne tient pas dans les chaînes,
Et qui, pour s'élancer dans les champs infinis,
Comme de grands oiseaux peuvent quitter leurs nids,
Tous ceux dont les destins sont attachés aux nôtres,
Et pour qui notre globe est le centre des autres,
Partis de leurs soleils rapides messagers,
Remplissaient l'air, pareils à des flocons légers.
Ils volaient vers la terre, innombrable cortège,
Ils teignaient les sommets d'une blancheur de neige,
Et, passant tour à tour, adoraient à genoux
Celui qui triompha pour eux comme pour nous.

VII.

Les anges le servaient comme ils servent son père,
Moins timides pourtant et tels qu'auprès d'un frère :

Digitized by Google

Tels qu'auprès d'eux, jadis, ces divins voyageurs
Ont vu, l'urne à la main, accourir les pasteurs.

Autour du fils aîné rentré de la bataille
Tel s'empresse, admirant son armure et sa taille,
L'essaim joyeux et fier des plus jeunes enfants,
Prenant son bouclier dans leurs bras triomphants,
Lui présentant le pain, et, vers la table, en groupe
Portant la lourde amphore et remplissant la coupe.

Chacun d'eux à l'envi, pour apaiser sa faim,
S'employait de son mieux, archange ou séraphin,
Et remplaçait le pain qu'en sa ruse grossière
L'esprit d'orgueil prétend susciter de la pierre.
Chacun lui préparait des aliments divers :
Les célestes greniers pour eux étaient ouverts.
Chaque ange, parcourant la sphère qu'il cultive,
Moissonnait pour Jésus d'une main attentive,
Choisissant les épis et les fruits les plus beaux,
La manne et la rosée et les plus fraîches eaux,
Et du cœur des palmiers la moëlle nourrissante,
Et la sève de tout sous leurs doigts jaillissante.
Ils s'envolaient ainsi, des mondes étrangers
En un rapide essort dépeuplant les vergers,
Et, pour former un miel de toutes leurs merveilles,
Allaient et revenaient ainsi que des abeilles.

Mais un plus doux tribut par eux était offert
Au lutteur fatigué des combats du désert;
A ses yeux, consolés par de riants prodiges,
Ils venaient de Satan effacer les vestiges:
Et les noirs souvenirs que, même à son vainqueur
Le sombre esprit du mal laisse toujours au cœur.

Digitized by Google

Ils montraient à Jésus en leur divin langage
Où l'action vivante unit au son l'image,
Tout le bien qu'opérait sur terre en ce moment
Chaque juste avec lui concourrant librement.
Des secrètes vertus lui déroulant le drame
Ils faisaient devant lui passer toute belle âme.

Ce qu'il verrait lui-même en son propre horizon
S'il n'eût d'un corps humain accepté la prison,
A cette heure il le vit dans les discours des anges,
Et sa chair frissonna de ces clartés étranges.
Il voyait, des soleils harmonisant l'essor,
Se croiser dans l'azur leurs mille rênes d'or,
Et courir par les airs les germes impalpables
Des mondes à venir plus nombreux que les sables,
Et l'immense nature en son ordre éternel
Suivre un chemin tracé par le doigt paternel,
Et l'ordre plus parfait qu'établit en soi-même
L'âme qui suit sa loi librement et qui l'aime,
Tout ce qu'en naissant homme il renonçait à voir,
Tout ce qu'il sauvera de l'infernal pouvoir.

Dans l'âme humaine ainsi quand tout orgueil s'abdique,
Dieu lui prête souvent un regard fatidique,
Et fait voir de son ciel les vives profondeurs
A qui ferme les yeux aux mortelles splendeurs.

Tel ayant écarté l'orgueilleuse vipère
Jésus rentre un moment dans le sein de son père,
Et le verbe dans l'homme étant seul écouté
Reprend possession de son éternité.
Il habite d'avance en la cité qu'il fonde
Et dans les temps meilleurs qu'il veut donner au monde.

Digitized by Google

Au lieu de ces palais de pierre et de limon
Et des trônes impurs offerts par le démon,
Dieu fait part, en son sein, du céleste royaume
Au fils du charpentier né sous un toit de chaume.

Oui, Seigneur, au milieu de leurs tentations,
Vous donnez à vos fils de telles visions;
Montrant à l'ouvrier la splendide muraille
De la sainte cité pour laquelle il travaille.
Car le présent est rude et pour nous soutenir
Ce n'est pas trop, Seigneur, de voir dans l'avenir.

Il vit donc sur le mont d'où Satan prit la fuite,
Cette Jérusalem nouvellement construite,
Aux murs de jaspe et d'or, aux douze fondements
Faits de douze couleurs, de douze diamants;
Où jamais n'entrera rien de tout ce qui rampe,
Où l'esprit est le temple, où l'amour est la lampe,
Et qui porte en son ciel, toujours pur et vermeil,
La gloire du Seigneur pour lune et pour soleil.

Tout donc lui fut montré dans cette courte extase;
Mais lui-même à sa lèvre arrachant le doux vase;
Et quittant le festin par les anges servi,
Il reprit le sentier précédemment suivi,
L'âpre et l'étroit sentier qui bientôt le ramène
Aux labeurs acceptés de l'existence humaine.
Il rentre sous le toit de l'artisan obscur,
Il reprend les outils qui tapissent le mur,
Et rompt le pain grossier qui l'attend sur la table
Entre le plat d'argile et la coupe d'érable.

Digitized by Google

VIII.

Nul ne veut de ton joug que le Christ a porté
Et chacun te blasphème, ô sainte pauvreté !
Le sage même épris des luttes qu'il surmonte,
T'appelle une douleur et le riche une honte.
Eh bien ! moi je te nomme un vrai présent du ciel :
Non, la haine en ton sein ne cuve pas son fiel,
O mère des grands cœurs, nourrice aux flancs robustes,
Dieu te donne à former les voyants et les justes,
Et tu leur fais goûter, dans l'ombre où tu te plais,
Ces fortes voluptés qui n'énervent jamais.

Salut, rustiques murs qu'on revoit avec larmes,
Où pendent des aïeux les outils et les armes !
Pain noir que la fatigue a rendu savoureux,
Et que tes fils gaîment se partagent entr'eux !
Compagne du travail jusqu'à l'aube prochaine,
Lampe de fer veillant sur la table de chêne !
Simple vase de terre où reste frais longtemps
Le rameau de lilas, premier don du printemps !
Livres jaunis rangés en ordre sur la planche !
Antique cheminée où le soir on s'épanche,
Place où le fils rassure, en lui prenant la main,
La mère, hélas, qui songe au pain du lendemain !
Ah ! souvent quels festins apportés par les anges
Entre l'homme et le ciel quels radieux échanges,
Quel royaume inconnu des princes et des rois,
L'esprit d'en haut nous fait entre ces murs étroits !

Digitized by Google

Humble renoncement fertile en pures joies,
Nul n'arive au repos qu'en marchant sur tes voies;
Par toi seul le désir, conservant tout son feu,
Vole à travers ce monde et va droit jusqu'à Dieu.
Ta main seule du cœur tend la plus noble fibre,
Qui refuse ton joug ne veut pas être libre,
Et nul n'aime son frère en toute charité
S'il ne te chérit pas, divine pauvreté !

Heureux qui te choisit pour maîtresse et pour guide,
Tu réserves son cœur au seul trésor solide.
Le riche en ses ennuis languissamment couché
N'est qu'un pâle captif à son or attaché.
Mais l'âme, de tes fils plus ardente et plus tendre,
Sur les ailes de tout est prompte à se répandre;
Elle s'en va flotter sur les soleils levants,
Sous les chênes sacrés fait ses palais vivants,
Et s'enivrant d'air pur et de fleurs sans culture,
A pour luxe éternel l'amour de la nature.

Dieu te donne aux chanteurs pour ange gardien,
Tu tailles dans le houx leur rustique soutien,
Sous ta cape de laine ils vont de ville en ville,
Par toi leur lyre est d'or si leur coupe est d'argile.
Bienheureux entre tous ces aveugles divins
Qui mangent ton pain noir sur le bord des ravins !
Le monde après mille ans, et sans que rien l'en sèvre,
S'abreuve encore du miel échappé de leur lèvre.
Qui ne voudrait t'aimer et te suivre à ce prix !
Ne t'éloigne donc plus ; à ceux que tu chéris
N'épargne pas la faim, les maux de toute sorte,
Ange ! mais au désert où l'esprit les emporte,

Digitized by Google

Devant le vrai royaume entr'ouvert à leurs yeux,
Fais leur goûter, parfois, le pain venu des cieux.
Montre leur un moment le laurier que Dieu donne,
Mets en eux le mépris de toute autre couronne !
Pour qu'au fort des douleurs du jeûne et de l'oubli,
Quand le démon viendra jugeant l'homme affaibli,
Les tenter à l'écart avec un pain immonde
Et leur offrir la pourpre et les trônes du monde,
L'esprit du Maître en eux se relève à l'instant
Et qu'ils disent aussi : Retire-toi, Satan !

Victor DE LAPRADE.

Digitized by Google

NUITS.

I.

La petite cité de Nuits résume bien mieux que Beaune, la fortunée Bourgogne des vignobles; son atmosphère est essentiellement viticole; la fumée du bon vin y monte plus vivement à la tête; elle embrasse plus étroitement et avec plus d'expansion ses merveilleux côteaux; les intérêts, les préoccupations de vignes et de cuvées y tiennent plus de place encore. L'exquisse finesse de ses vins lui inspire un légitime orgueil; elle est à cet endroit d'une rare susceptibilité. Si la plaine est moins riche et moins pompeuse que celle de Beaune, si elle n'a point la majestueuse ampleur, la fertilité fabuleuse, les grandes lignes de celle qui s'étend au sud-est de cette ville, ses collines sont infiniment plus pittoresques, plus paysagées, plus rapides. Il y a entre Beaune et la côte une zône plate, d'un développement assez vaste, où murmure le ruisseau de l'Aigue; Nuits, au contraire, est presque immédiatement posé à l'ouverture d'une vallée digne

Digitized by Google

des sites de la Grèce et à la naissance de ses poétiques côteaux, aux gracieux contours, mélangés de cerisaies, de groupes d'arbres, de rochers offrant une admirable couleur. On a reproché aux montagnes qui abritent Nuits leur tête chauve et nue; cette circonstance est, au contraire, l'occasion d'une beauté tout exceptionnelle. Rien de saisissant comme ce mélange d'énergique verdure et d'aridité. Et puis, quel incroyable ton offrent ces rocailles ! quelle harmonie, quelle tranquillité dans leur moelleuse teinte cendrée !

La ville de Nuits est une véritable reine pour les vingt-huit communes rurales placées sous sa dépendance. Non-seulement elle est gracieuse, elle est douce, elle est polie, elle est intelligente et riche, mais elle réfléchit sur tout ce qui l'entoure sa grâce, son bon goût, son urbanité et son génie; elle imprime à tous les lieux où s'exerce son influence, un mouvement particulier d'idées. Le canton de Nuits forme, à tous les points de vue, la plus belle fraction du territoire de la Côte d'Or.

Il a un esprit public, une allure, une magnificence, une vie, un caractère, une architecture ecclésiastique qui lui sont propres. Je voudrais que des bornes monumentales fissent ceinture au canton de Nuits, pour le distinguer de tous les autres, pour que l'étranger fût plus vivement ému en franchissant le seuil, le territoire sacré de cette *Mésopotamie viticole* : il mérite ce privilége, car il est bien évidemment le plus historique, le plus noble, le plus éclairé du département.

II.

Malgré l'absence de documents historiques certains qui empêche que la dénomination actuelle de Nuits ne soit formée

Digitized by Google

du concours de la NVDIBIA de d'Anville, qui aurait occupé les terrains dit en Bolard, entre cette ville et Quincey, et du nom de ces courageux Nuycthons, compagnons des Burgundes dans la première irruption qu'ils firent dans les Gaules, j'aime mieux croire que Nuits doit son origine à ces énergiques enfants de la vieille Germanie, qui se mêlèrent aux Huns, pour fondre sur l'agonissant empire romain, que de la rattacher à une circonstance puérile.

Courtépée donne à cette cité les noms de *Nutium*, *Nuctium*, *Urbs Nucenna*, *Nuciacum* (à nucibus), et en fait une ville dont le nom n'aurait d'autre cause que la présence d'un grand nombre de noyers dans ses alentours. M. Vienne, auteur d'un *Essai historique sur Nuits*, pèse tous ces divers radicaux, sans en admettre ni en offrir aucun, et se borne à ajouter que, dans les plus anciens actes qu'il ait eus sous les yeux, le nom de cette commune n'est point latinisé. Il cite à l'appui de cette assertion un titre par lequel Humbert de Vergy, évêque de Paris, donne, en MLX, à l'abbaye de Saint-Pierre de Flavigny, l'église de Saint-Julien de Nuits : *Ecclesiam sancti Juliani apud Nui*. L'étymologie actuelle de cette ville, telle que la présente Courtépée, ferait donc penser, je le répète, que l'existence d'une foule de noyers dans son périmètre avait déterminé la dénomination sous laquelle on la désigna dans la basse latinité du moyen-âge et motivé son baptême historique. Il est fort à croire que, dans les temps encore barbares où elle reçut un nom, il croissait plus de chênes et d'âpres ormeaux dans son territoire que de noyers. Avant les plantations de vignes qui ont envahi les environs de Nuits — et je m'en souviens à merveille — la plaine de cette ville, au sud et au sud-est, était effectivement complantée de magnifiques noyers formant une belle et verdoyante enceinte à la gentille cité; mais ils dataient de cent ans et plus.

Quand l'origine d'une ville n'est point positivement du do-

Digitized by Google

maine de l'histoire, elle entre de droit dans celui de la poésie. Toutes les probabilités se réunissent pour faire penser que Nuits reçût son premier nom de l'antique *Vidubia* ou *Nudibia Pagus Alduensis;* à cette dénomination, je me plais à associer celle d'une colonie de Nuycthons, et je persiste dans mes tendances favorables à une double consécration historique du nom de ma chère cité. L'existence d'une ville romaine sise à un kilomètre de Nuits actuel n'est pas plus douteuse que la station des fiers alliés et compagnons des Burgundes sur ce territoire. Cette ville antique s'élevait près du moulin *Chaudot*, dans les champs de Bolard.

La découverte d'un polyandre signalé par M. Henry Baudot, la quantité énorme d'ustensiles, de médailles, d'objets de sculpture, de poterie et de verroterie gallo-romaine, de fragments de marbre monumental recueillis sur cet emplacement, un petit mulet antique en bronze, présumé *ex voto*, un couteau à sacrifices, décrits par M. Ernest Marey-Monge, un cachet d'oculiste déterminé avec soin par M. le Dr Duret: tout cela forme preuve d'une valeur spécifique incontestable. La ville de Nuits, de ce premier siège de son existence, reflua jusqu'au pied de ses amoureuses collines, quand l'extension donnée à la culture de la vigne eût changé ses relations avec le territoire.

Le passé historique le plus authentiquement constaté de la ville de Nuits, nous la représente à l'humble état *d'abergement* (hébergement). Ce n'était encore qu'un village dépendant des domaines de la puissante maison de Vergy, lorsque la belle Alix l'apporta en dot au duc de Bourgogne Eudes III, qui, en MCCXII, lui accorda des priviléges signés de son chancelier, de son sénéchal et de son connétable et sa charte d'affranchissement. Ce prince la nomme son *abergement de Nuits* (abergementum de Nuiz). Dans toutes les lettres-patentes, écrites en latin, émanées des ducs de la pre-

Digitized by Google

mière et de la seconde race, c'est toujours le même nom de *Nui*, *Nuis* ou *Nuys*. Ce ne fut guère qu'à la fin du dernier siècle que l'on convertit l'*y* en *i* et qu'on y ajouta un *t*. Toutefois, le nom latinisé de *Nuciacum* se voit fréquemment dans les titres de fondations pieuses, dans les lettres et mandements des évêques, dans les actes des notaires apostoliques, etc. à partir du XVIe siècle. Dès l'année MCCCLXXXV, Nuys est déjà appelé *bonne ville fermée, ayant forteresse, foires, marchés*, etc. Le moyen-âge agit ici en sens inverse de la période gallo-romaine.

Le primitif noyau de la cité se cachait en partie dans le vallon et se groupait autour de deux églises, dont l'une, Saint-Symphorien, subsiste encore, et dont l'autre (la chapelle de Saint-Julien, bien plus ancienne que la première) a été détruite de fond en comble, en MDLXXVI, par ces *reîtres*, que Jean Casimir, duc des Deux-Ponts, amenait pour auxiliaires aux protestants. Le poétique et rural berceau de Nuits du moyen-âge n'est plus qu'un faubourg nommé *Nuits-Amont* (Nuits en amont)!, où le riche et harmonieux patois, les touchants et saints usages, les pieuses traditions, les mœurs patriarchales du pays de Bourgogne se conservent encore comme dans son réservoir. Le besoin de sécurité et de protection força les habitants de Nuits-Amont à se réfugier dans le château qui s'était bâti sur un espace intermédiaire entre le centre gallo-romain abandonné et le centre français du moyen-âge et voilà comment la ville actuelle est venue se grouper sur un sol neutre, entre les deux premiers éléments de son existence. Il résulte de cette circonstance que le siége actuel de Nuits semble avoir été choisi tout exprès pour que les deux passés de la petite cité vinssent se rallier à son présent.

Mais les guerres incessantes et acharnées des temps moyens eurent un terme; la population citadine fût trop nombreuse pour son enceinte, elle voulut respirer, se mouvoir à l'aise

Digitized by Google

et *Nuits-Aval* (Nuits en aval), c'est-à-dire le faubourg de Quincey se forma près de l'antique *Nudibia*; puis les trois Nuits (Nuits-Amons, le Château, Nuits-Aval) se relièrent en un tout par des dépendances et de successives agglomérations. — Telle fut l'union des divers éléments nuitons. — Voyons maintenant, d'un coup d'œil rapide, quelle fut l'existence politique, militaire, ecclésiastique et monumental de la cité de Nuits; quels évènements remarquables elle traversa, entre l'époque de l'érection de la commune et celle où elle n'est plus devenue que le chef-lieu du plus noble canton de l'arrondissement de la Côte-d'Or en général, avec une population fixe d'environ trois mille quatre cents âmes.

III.

Nuits est située dans le *rognon* de la Bourgogne, pour employer une significative expression populaire, à 22 kilomètres de Dijon et à 14 de Beaune, au 47e degré 10 de latitude et au 2e 28 de longitude, sur les rives du Muzin, formé de l'union de deux ruisseaux, dont l'un prend sa source à l'étang-Vergy et l'autre à Arcenant. Ses franchises communales, octroyées par Eudes III, furent confirmées en MCCLXX par le duc Hugues III, qui étendit aux habitants de *Nuits-Amont*, privés de ces avantages, les priviléges concédés à ceux de la cité; ainsi ce prince concourut pour sa part à l'œuvre de l'unité nuitonne.

Les Bretons et les *Grandes Compagnies*, les maladies épidémiques, d'effroyables tempêtes, tous les fléaux du moyen-âge désolèrent la ville de Nuits. Le roi Jean lui permit, en MCCCLXII, de se fortifier par des remparts flanqués de grosses tours et de doubles fossés. Henri de Bar, gouverneur de la Duché, adressa les lettres-patentes à Hugues-Aubriot,

Digitized by Google

grand-bailli du Dijonnais, qui autorisa immédiatement la ville à entreprendre les travaux, en se conformant aux plans, avis et conseils de Jehan de Villers, châtelain de Vergy. Cette enceinte, de forme elliptique, était celle de toutes les villes du moyen-âge ; deux tours carrées, l'une au midi appelée porte de Beaune, l'autre au nord appelée porte de Dijon, fort semblables à la porte dite de France, de la ville d'Auxonne, formaient ses issues. La tour du nord était couronnée d'une lanterne où était placée la cloche de l'horloge publique, qu'on sonnait aussi en cas de sinistre.

Ce fut alors que Nuits mérita et justifia pleinement le nom de *bonne ville fermée* que nous avons rappelé. Jean-sans-Peur assujétit les forains, propriétaires à Nuits, à contribuer, au marc le franc de leurs revenus, à l'entretien de ces fortifications. Le parlement de Beaune condamna aussi les religieuses du Lieu-Dieu à concourir aux frais de guet et de garde, et à verser quelque argent. On voit encore les habitants de Nuits prélever, par concession ducale, un denier par salignon (pinte) de sel vendu dans le grenier du prince, en cette ville, dans le même but. Fort endommagées par Jean Casimir, duc des Deux-Ponts, réparées sous Henri III et Henri IV, mais délaissées sous Louis XIV, depuis la conquête de la Franche-Comté, les fortifications nuitonnes tombèrent en ruines, et la ville vendit à son profit leur emplacement à des particuliers qui y ont élevé des maisons généralement commodes ; il n'est resté debout que quelques tours. Il est facile de suivre la ligne de circonvallation que décrivait cette enceinte, en parcourant l'espace qui a conservé le nom de fossé.

Nuits suivit l'exemple de la plupart des villes de Bourgogne, s'enchaîna au parti des princes de la maison de Lorraine, et ne se soumit que tardivement à l'obéissance de Henri IV, grâce aux fermes résolutions de son maire Lancelot-Juliot. Le maréchal de Biron se présenta le 23 mai 1595 devant

Digitized by Google

les portes de Nuits et fit sommer les habitants de se rendre; les portes lui furent ouvertes après quelques heures de négociations. Il ne leur imposa d'autre taxe onéreuse que celle de payer cent écus d'or au trompette pour son droit de sommation; il réduisit même cette somme à celle de cinquante écus, sur la réclamation des citoyens, par l'organe de Me Marchant leur syndic, qui exposa au maréchal que la rebellion des Nuictons était due au capitaine Nicolas, qui les tenait en *subjection*, et il fut décidé que les cinquante *escus seraient prins sur la vente du vin dudit capitaine Nicolas*. Les pièces authentiques existent aux archives communales.

Cette cité vit avec plaisir la révolution de 1789 promettre à la France des institutions en rapport avec le progrès des temps; elle en suivit le cours avec cet esprit de modération, d'intelligence et de sagesse qui la caractérise. Napoléon, qui devenu empereur des Français, dota la ville d'une quatrième foire et d'un tribunal de commerce, n'étant encore, en 1790 et 1791, que simple lieutenant d'artillerie, au régiment de la Fère, quitta souvent Auxonne où il était en garnison, pour venir à Nuits, avec son capitaine, M. Gassendi, mort lieutenant-général et pair de France : il y remarqua l'esprit fin, la constante amabilité d'une femme de beaucoup de cœur et d'esprit, feue madame Marey-Bureau. Dans les premiers jours de mars 1796, une chaise de poste s'arrêta devant le café Robin; c'était celle de Bonaparte, partant pour l'Italie, en qualité de général en chef. Le général Bonaparte et son état-major y déjeûnèrent. Cette circonstance fait regarder le café de M. Dominique Robin, comme le café historique du pays. Il s'appela successivement café impérial, puis café royal; enfin en 1830, il a pris le nom de son propriétaire pour n'en plus changer.

Digitized by Google

IV.

Nuits, à l'époque où s'opéra la révolution de 1789, faisait partie du diocèse d'Autun ; il était le siége d'un baillage, dont le ressort embrassait cinquante villages et jusqu'aux portes de Verdun-sur-le-Doubs. — Il semble qu'en s'étendant jusqu'à Villy-le-Moûtier, dans le Pays-Bas, à seize ou dix-sept kilomètres du chef-lieu, la circonscription du canton de Nuits actuel ait voulu rester comme la représentation de l'ancien territoire baillager, son administration municipale était composée d'un maire, de quatre échevins, d'un procureur du roi, d'un syndic et d'un greffier. Elle possédait un grenier à sel, une collégiale composée d'un doyen et de seize chanoines, une paroisse desservie par un curé et huit prêtres mépartistes, un hospice, une chapelle, deux communautés. Depuis 1774, elle n'avait plus de gouverneurs particuliers, une société de l'arquebuse s'y était formée à la grande joie des bourgeois de la ville ; elle avait acquis une certaine célébrité, par la bonne tenue, l'esprit de concorde et l'adresse de ses chevaliers, et parut avec éclat au grand prix de Beaune, en 1778.—Le gouvernement représentatif est ancien en Bourgogne ; cette province avait le droit de régler son administration et la répartition de ses impôts. L'assemblée des Etats se tenait à Dijon, tous les trois ans. La ville de Nuits y était représentée par trois députés ; elle était la troisième, immédiatement après Autun et Beaune, qui nommait un élu du tiers, et la cinquième qui députait aux Etats-Généraux. En 1687, il y eut procès entre les villes de Chalon-sur-Saône et de Nuits, à l'occasion de la préséance de leurs députés, ceux de Chalon, ayant manifesté la prétention de voter avant les députés de Nuits. Malgré le plaidoyer de Ber-

Digitized by Google

nard Durand, contre Nuits, qu'il traite de bicoque, cette ville conserva son privilége basé sur l'ancienneté plus grande de l'érection de sa commune.

L'église de Notre-Dame est fort ancienne; dévastée par les féroces soldats de Jean-Casimir, elle se releva par le zèle des habitants. Après la destruction, sous Henri IV, du château de Vergy, les chanoines de St-Denis, dont la collégiale touchait aux murs du château, traitèrent avec la ville de Nuits pour leur établissement dans son enceinte. Les chanoines de Vergy apportèrent, avec la ville de Nuits, à l'église Notre-Dame, leur patron, leurs souvenirs, leur liturgie, leur trésor, et, entre autres, ce magnifique reliquaire de vermeil, don de la duchesse Alix, représentant le château de Vergy avec ses tours et ses fortifications, précieux objet d'art qui, vendu plus tard, conformément aux décrets de la Convention nationale, passa probablement au creuset. On avait cru un instant le retrouver à Poligny ou à Arbois, entre les mains d'un amateur; mais c'était une illusion. La translation du chapitre se fit dans le mois de décembre 1609, et la chapelle de Notre-Dame fut placée sous l'invocation de Saint-Denis. Ce monument, agrandi, restauré à diverses époques, n'a conservé de trace apparente de son antiquité que dans le mur de la nef au midi. C'est sous la Restauration qu'une administration municipale absurde se plut à démanteler cette église. Sous le prétexte futile qu'il n'était pas solide, on détruisit, sans avoir même assez de fonds en caisse pour finir l'œuvre de visigothisme, d'abord le clocher, qui n'avait été bâti qu'en 1618 et ressemblait exactement à celui de Corgengoux (Côte-d'Or), et, par suite de cette démolition, toute la façade qu'il couronnait à son admirable porte ogivale, d'un style si ferme, où l'on voyait, avant 1790, les blason des de Vergy, de gueules à trois quintefeuilles d'or; puis on dépeça le merveilleux plafond de bois sculpté en compartiments à cais-

Digitized by Google

sons, posé en 1652. Ces précieux débris allèrent peupler des guinguettes et des chantiers, pendant que les musées les réclament encore. La chute du clocher entraîna celle de la plus belle sonnerie, du plus harmonieux carillon de la Bourgogne. Les cloches qui la formaient et qui, refondues, ne représentent plus celles descendues de Vergy, ont été entassées dans le clocher de Saint-Symphorien, où elles ne peuvent se mouvoir faute de place. C'était dans ce temple que les échevins faisaient chanter les *Te Deum* et célébrer les services officiels. Elle était, à proprement parler, l'Eglise communale, comme celle de Saint-Nizier de Lyon. Les habitants avaient le droit d'y tenir leurs assemblées générales. Une pièce placée sous le clocher servait et avait servi jusqu'à la démolition de l'édicule au dépôt des actes notariés. — Depuis la révolution de 1830, ce temple a été tant bien que mal recousu, pour être rendu au culte; sa façade a été ravitaillée et percée d'une porte cochère; mais il est toujours acéphale, et n'a pour clocher qu'une mauvaise guillotine de bois portant l'ancienne petite cloche qui, de l'ermitage Saint-Pierre, avait passé à une lucarne du clocher de Saint-Symphorien. La chute du clocher de Saint-Denis fait un vide affreux dans l'horizon de Nuits. L'église de Saint-Denis est actuellement co-paroissiale. Le personnel du chapitre de Saint-Denis, avant 1790, se composait d'un doyen et de seize chanoines. Le doyen obtint des Etats la préséance sur ceux de Saulieu et d'Avallon.

La basilique consacrée à Saint-Symphorien, martyr d'Autun, à l'extrémité de Nuits-Amont, enveloppée de paix, de quiétude et de silence, comme celles de Rome, est un édifice de l'ère transitionnelle du type romano-bysantin. J'en ai dressé la monographie dans la *Statistique générale des Basiliques*. Ce temple bâti avec la régularité, l'énergie étrusques, offre une admirable couleur de vieil ivoire et de marbre de Paros, surtout au levant. Je ne connais pas d'Eglise qui soit

Digitized by Google

plus en harmonie avec le paysage qui l'entoure ; je n'en connais pas non plus qui, à l'intérieur, offre des proportions aussi heureuses et pleinement favorables à l'acoustique. On remarque au dedans la merveilleuse cage d'escalier en bois sculpté et évidé à jour, qui mène à l'orgue, ouvrage délicieux qu'il qu'il serait bien temps de dépouiller par un lavage, de la couche de badigeon gris, à la colle, qui en empâte les profils ; et, à la façade apsidaire, au dehors, le charmant appareil de trois fenêtres accolées à colonnettes, autrefois munies de verrières peintes, aujourd'hui bouchées dont deux arcs ont la courbe faiblement ogivale, tandis que celui du milieu donne le plein-cintre. Il faudrait rendre à cette arcature sa première disposition, la réouvrir et y produire le luxe des verrières peintes. Je signalerai aussi le maître-autel orné encore de ces parements liturgiques de soie qu'il faut bien se garder de remplacer par un autel de marbre. L'ancienne sonnerie de ce temple se compose de trois cloches mineures d'un volume remarquable. Cette sonnerie est, avec celle de Savigny-sous-Beaune, la plus grave de la Côte-d'Or. Il faut l'entendre, répétée et répercutée par les échos de la vallée, les jours où la religion convie ses enfants dans l'arche sainte, se promenant d'arbre en arbre sur cette poétique rangée de noyers qui, à travers la *Fin-Blanche*, sert d'avenue au vieux temple.—C'est de la Fin-Blanche, de ce chemin ombragé et pittoresque qu'enveloppent tant de saintes harmonies, qu'il convient de voir l'apside à la robe d'or de la basilique de Saint-Symphorien, et ce clocher sévère si servilement imité dans celui de Gevrey-Chambertin.

La basilique de Saint-Symphorien est assise au milieu des tombeaux. Plusieurs des monuments funèbres qui l'entourent sont remarquables par leur somptuosité. Une foule de personnes dignes de mémoire reposent dans ce cimetière : je citerai MM. Marey, MM. Gillotte-Gros et Gillotte-Robert, le

Digitized by Google

lieutenant-général comte Gassendi, Thomas-Forey, mort maire de Nuits et membre du Conseil général, Adrien-Fortuné Jeanniard, si connu par la générosité de sa vie, et une femme qui a fait beaucoup de bien, Marie Robert, veuve de Gillotte-Robert.

Arrêtez-vous avec respect devant cette vieille tombe moussue, en forme de croix, entourée de quatre tombelles, offrant la même figure. Là gît toute une famille enlevée non par la peste, qui n'éclata qu'en 1635, mais par le poison, selon une tradition constante, c'est celle de Jehan Dargilly. Le millésime porte 1617.

La ville de Nuits fut, dans le dernier siècle surtout, désolée par les inondations; celles de 1747 et de 1757, furent d'affreuses calamités. Le Muzin qui, malgré son poétique nom, a quelquefois, à la suite de grandes pluies, toute la fougue des torrents, ne murmurait plus dans son lit d'or; il mugissait, il bondissait, il vomissait ses flots terreux sur les hommes et les habitations. Le sinistre fut horrible en 1757, l'eau arriva jusqu'à la hauteur du poisson commémoratif sculpté à l'angle d'une maison de la place nommée Fleury, à cause de l'intendant de ce nom, sous l'administration de qui elle avait été élargie. Ce fut pendant ces douloureuses circonstances que M. Claude Marey, aïeul de MM. Marey-Gassendi et Félix-Marey, se distingua par ses largesses et sa générosité; il nourrit pendant sept à huit jours tous les pauvres de la ville. C'est là le véritable titre de noblesse de cette famille honorable et honorée de la ville de Nuits. Pour rendre impossible le retour de ces funestes inondations, la ville opposa, par des murs solidement et élégamment bâtis, une digue aux eaux; le lit du ruisseau fut approfondi et encaissé. Pour obvier aux dépenses suscitées par ces réparations, la ville vendit le bois de Charmois qui lui appartenait par une ancienne concession. Ces travaux n'empêchèrent pas qu'en 1793 un habitant de Villars-

Digitized by Google

Fontaine n'arrivât à Nuits, annonçant gravement qu'une effrayante crue d'eau allait inonder la ville.—Le paysan passa pour fou, et on le jeta en prison. Mais le torrent vint effectivement fondre sur la petite cité, et le prisonnier délivré fut reconduit en triomphe jusque dans son gracieux et pittoresque village.

Le nom du populaire Sully, ministre du populaire Henri IV, reçut à Nuits, comme dans beaucoup d'autres villes, une sorte de consécration. Il existe sur le cimetière de Saint-Symphorien, et il exista longtemps, sur la petite place qui portait son nom, devant le nouvel Hôtel-de-Ville, un de ces arbres nommés *Sully*. J'ai lu quelque part que Nuits avait vu fleurir autrefois la coutellerie dans son sein, et que la trempe valait celle de Langres et de Vienne en Dauphiné. — Les Romains n'auraient-ils pas eu autrefois une fabrique d'armes sur l'emplacement antique que nous avons signalé ?

La ville de Nuits porte, bandé d'or et d'azur, des six pièces qui est de Bourgogne ancien, au chef de gueules, chargé de trois quintefeuilles d'or, qui est de Vergy, à la devise d'argent.

Le corps de ville était dans l'usage d'offrir aux princes, aux princesses et aux gouverneurs de la province qui passaient ou séjournaient à Nuits, ce qu'on nommait le *vin d'honneur*. On a conservé encore l'enveloppe des vases d'argent dans lesquels il était contenu. La réputation des vins de Nuits (les Saint-Georges, les Vaucrains, etc.) est trop bien établie pour que j'aie besoin ici de parler de leur exquisse finesse. Ce fut Fagon, médecin de Louis XIV, qui en conseillant à son royal malade l'usage du vin de Nuits, lui donna cette légitime renommée dont il jouit ; aussi est-ce par gratitude qu'on a donné son nom à une rue de la cité. Il paraîtrait qu'autrefois ceux de Savigny-sous-Beaune passaient pour bien plus distingués que les vins de Nuits ; car il existe, dit-on quelque

Digitized by Google

part, une requête par laquelle les habitants de ce village se plaignent de ce que ceux de Nuits vendent leur vin, comme provenant des crus de Savigny. —La pièce est curieuse. —Je conseille aux habitants de Savigny, maintenant, de tacher de vendre pour vins de Nuits les vins recueillis sur leur territoire, et leur fortune sera bientôt faite.

La présence du Chapitre avait motivé à Nuits un genre d'industrie qui ne s'y est pas représenté, et peut-être aussi l'établissement d'une papeterie dans le vallon de la Serrée; je veux parler de l'imprimerie. Jehan Lemal et Simon Migneret furent imprimeurs à Nuits. La librairie d'Antoine Chisseret paraît avoir été assez importante; il fut l'éditeur du *Formulaire de prières dressées par les RR. mères Ursulines pour la première communion de leurs écolières.* (Imprimé par permission de M. le Grand-Vicaire. — Permis d'imprimer. — A Nuits, ce 1er octobre 1745, signé : Pourcher).

Prosper Jolyot de Crébillon était originaire de Nuits, et descendait de ce Pierre Jolyot, dont la veuve vendit à la ville sa maison pour former le premier noyau du nouvel hôpital Saint-Laurent de Nuits; mais il était réellement né et fut baptisé sur la paroisse Saint-Philibert de Dijon. Parmi les Nuitons dignes de mémoire, citons Jehan Des Pringles, mort doyen des avocats, successivement greffier en chef de la prévoté de Nuits, et procureur général de la Chambre des Comptes de Bourgogne, frère ou parent de cette chrétienne Des Pringles qui, concurremment avec son mari, donna à l'Eglise de Saint-Symphorien ce beau tryptique où on lit encore l'inscription :

Digitized by Google

AV. NOM. DE. DIEV.
ET. DE. SAINCT. SIPHORIEN. AMEN.
IACQUES. MAISSOT.
LIEVTENANT. DES. GARDES. DV. ROY.
EN. SA. TERRE. D. ARGILLY.
ET. DMLLE. CHRESTIENNE. DES. PRINGLES.
SA. FEMME.
ONT. FAICT. FAIRE. LE. PRÉSENT. TABLEAV.
ESTANT. BASTONNIER. MDIX.
PRIES. DIEV. POVR. EVLX.

Citons encore M. Hornot, auteur de l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle;* Louis-François Micault, religieux capucin, auteur de plusieurs écrits; Claude Burette, musicien, médecin et auteur de plusieurs mémoires académiques; Jean Sarrazin, comédien du roi; Antoine Broin, religieux de la Trappe, mort en odeur de sainteté; François Thurot, surtout, capitaine, célèbre marin, qui fut le Jean Bart de la Bourgogne, et dont on voit un portrait au pastel à la maison commune; Claude Marey; Laurent Morelet, doyen de Nuits, prédicateur de la Reine, n'était point Nuiton, mais passa à Nuits la plus longue période de sa vie. Il faut aussi compter parmi les Nuitons, dignes de mémoire, MM. Joseph Gillotte-Robert et Charles Gillotte-Gros; ce dernier mort, maire de la ville de Nuits, qui lui doit la plupart de ses embellissements et le rétablissement de l'ordre dans les finances et l'administration de son hospice. Deux autres notabilités qui n'étaient point nuitonnes par leur berceau, mais qui l'étaient devenues par leurs affections, leur existence, leurs alliances, ne doivent pas être passées sous silence.

Je veux parler de M. le comte Gassendi, lieutenant-général, pair de France, décédé à Nuits en 1828, et de M. Thomas Forey, ravi si tragiquement à sa famille, en 1837. Comme

Digitized by Google

les deux Gillotte frères jumeaux, et dont l'heureuse influence à Nuits fut si générale et si bien méritée, M. Adrien-Fortuné Jeanniard, mort en 1846, a le droit d'être compté parmi les citoyens dont le nom doit être consacré par l'histoire, quoique tous trois ils n'aient été ni nobles, ni titrés, ni écrivains; mais ils rendirent d'immenses services à leur pays, et cela suffit pour leur gloire et l'exemple de leur famille. Parmi nos contemporains, n'oublions pas Jean-Baptiste-Paul Cabet, sculpteur, âgé aujourd'hui de trente-trois ans, et fixé à Saint-Pétersbourg.

V.

Il est question de la ville de Nuits dans le recueil intitulé : *Nouvelles recherches sur la France* (Paris, 1766, in-12, t. II, pages 83, 105.), dans la Bibliothèque historique de la France revue par Fevret de Fontette, et faite par le père Lelong (5 volumes in-folio, Paris, MDCCLXXI); dans les ouvrages de Garreaux et de Courtepée. Je lui ai, moi-même, consacré plusieurs écrits dont cet opuscule est le résumé et l'amplification; enfin, M. H. Vienne s'en est occupé dans un ouvrage intitulé : *Essai historique sur la ville de Nuits*, qui est plutôt une bonne action qu'un bon livre, quoiqu'on puisse lui reprocher trop de tendance à l'adulation. M. Bernard Jacquinot continue ses recherches sur le même sujet, et promet, depuis dix ans, une histoire complète qui ne se produit pas. La population actuelle de Nuits est loin de représenter le chiffre des cent trente-trois feux assujettis à la redevance de quinze sols, en MCCXII; toutefois elle n'a pas progressé, depuis l'Empire, dans une proportion égale à celle des villes environnantes.

Cette cité est traversée par le chemin de fer de Paris à

Digitized by Google

Lyon, par Dijon, qui y a une station, et par la route royale, n° 74, de Chalon-sur-Saône à Sarreguemines. Les chemins de grande communication, n° 3, de Seure à Nuits, y aboutissent. Il est fâcheux que le projet de classement de celui de Nuits au Pont-de-Pany, par le vallon de la Serrée ne se soit pas réalisé. Tôt ou tard il faudra bien que cette voie, si importante pour Nuits, soit ouverte à la circulation.

Les souvenirs du Parlement, de la Chambre des comptes, de la Table de marbre de Bourgogne sont encore bien plus vivants à Nuits qu'à Beaune, Chalon-sur-Saône, Autun, Seurre, etc. Nuits est si voisine de Dijon! elle est si profondément bourguignonne par l'âme, par les yeux et par l'esprit! Aussi, l'ai-je pu dire en toute justice : c'est à Nuits surtout que s'entendent les dernières pulsations du cœur bourguignon. C'est sans contredit la ville la plus gracieuse, la plus jolie, la plus propre, la mieux habitée, porportionellement à son étendue et à son importance, de tout le département de la Côte-d'Or; celle où l'habitant riche ou aisé a le plus d'air, d'espace, de lumière dans sa demeure. Les éléments les plus saillants du caractère nuiton sont la double verve du cœur et de l'esprit, l'enthousiasme, l'horreur de la vulgarité, la vivacité des réparties, l'amour des plaisirs, de la musique, des arts, des fêtes, des banquets; une raillerie spirituelle et maligne, qui ne va jamais jusqu'à la médisance et au sarcasme, mais presque habituelle; une rare exaltation d'idées et de paroles, se conciliant à un grand fonds de modération dans les actes. Les Nuitons ont un tour d'esprit original et un caractère sagement indépendant. Ils montrent, en général, une égale haine pour le despotisme et pour l'anarchie. — Le dire, c'est donner la mesure de leurs opinions politiques qui pourraient être plus avancées sans les rapprocher de ce second ennemi qu'ils redoutent? Le commerce des vins a amené à Nuits plusieurs familles allemandes qui y ont

Digitized by Google

importé de barbares désinences, le goût effréné de la bière, la pipe en porcelaine, l'amour plus noble de la musique (1), mais qui naturellement ont influé sur la nationalité locale qui l'ont un peu modifiée.

Un des traits les plus précieux et les plus puissants du naturel nuiton, c'est l'amour exalté du pays. Nuits est pour les Nuitons le centre du monde, et je ne saurais trop les féliciter de ce patriotisme local que je partage si pleinement avec eux. Ce juste sentiment d'orgueil national s'est étendu à tout le canton; il n'est pas un village et un habitant qui ne soient fiers d'appartenir au canton de Nuits. Cette circonscription territoriale offre un esprit public, une cohésion, une unité morale qu'on ne retrouve dans aucune autre.

La tonnellerie et la teinture jouent un rôle important dans l'industrie nuitonne.

Parmi toutes les villes de la Côte-d'Or, Nuits est sans doute la plus salubre, la plus douce et la plus privilégiée par le sol et par le ciel. Paix et prospérité à ce vieux centre de mes affections!

Joseph BARD.

(1) La musique de la garde nationale de Nuits avait pris cette belle devise : *Liberté, Harmonie.*

Digitized by Google

ÉLOGE DE LA PEUR.

Les choses en apparence les plus tristes ont souvent d'excellents côtés; les revers de fortune écrasent l'orgueil, les maux physiques font apprécier la santé, les vifs chagrins ramènent à Dieu ceux que trop de félicités en avaient éloignés; l'âme, en un mot, ébranlée par une secousse violente, semble se retremper dans cette crise momentanée, comme on voit l'orage épurer l'air et rassérèner l'atmosphère.

Que la peur ne fasse pas des héros, d'accord; mais si elle conserve la vie de nombre d'honnêtes gens, elle mérite à cet égard notre reconnaissance, et de plus, si elle ajoute à leurs plaisirs et réveille chez eux des qualités assoupies et leur en donne même qu'ils n'avaient pas, nous devrions presque, comme les Païens, lui élever des autels.

Quel amant n'a senti avec délices la vierge de son choix se presser contre lui dans un moment de terreur; un coup de foudre fait merveille en pareil cas, et l'on sait qu'un orage fut la cause occasionnelle des tendres faiblesses de Didon pour Enée; nombre de grisettes n'ont guère eu que ce rapport avec la reine de Carthage.

Lorsque la frayeur générale du choléra planait sur le peuple, il y eut chez lui comme une surexcitation de tous les sentiments généreux; le méchant se régénéra, le bon tourna à la perfection; chacun, en présence des sinistres éventualités d'une contagion terrible, sentit le besoin d'ajouter à ses chances de salut. La peur passa alors, sur ces masses tremblantes, le niveau d'une véritable égalité; les titres perdirent leur éclat, la fortune ses douceurs, les dignités leur morgue. En effet, il était naturel de faire meilleur marché de distinctions honorifiques qu'on appréciait moins, des grandeurs sur lesquelles pesait déjà l'écrasante réalité de la tombe.

La fin du monde ayant été généralement prédite pour l'an mille, la terre fut un véritable Eldorado en 999; le seigneur serrait la main de son serf, l'avare desserrait la sienne et donnait à l'indigent une fraction de son trésor, parce qu'il tremblait pour le tout; les Crésus, en peine de leur âme, jetaient leur or à des moines déjà opulents, d'autres faisant mieux, l'abandonnaient aux pauvres; l'humilité était à l'ordre du jour, et l'on prodiguait d'autant plus volontiers des biens périssables qu'on était certain de devoir y renoncer avant peu.

Digitized by Google

Et, sans remonter si haut dans l'histoire des faiblesses humaines, qui de nous n'a été le témoin de l'une de ces crises politiques, que notre époque d'effervescence rend malheureusement si communes, où les gouvernants et leurs nombreux adhérents tremblent pour le pouvoir tenu par les uns et soutenu par les autres. Quelle aménité dans les chefs de l'état, quelle mansuétude, quelle politesse dans les bureaux de l'administration, où le calme fait régner si souvent les airs de hauteur et d'importance! Comme les classes supérieures s'effacent, s'annihilent! que de géants s'agenouillent pour ne pas dominer les nains! quelle cordialité entre ces anciens amis de collége, que le destin avait placés, les uns au sommet, les autres au bas de l'échelle sociale! Comme ils se tutoyent! comme ils se reconnaissent alors à des distances énormes! plus de vues basses, ils se saluent à une portée de mousquet; les mains calleuses de l'ouvrier robuste sont empoignées par le gant jaune de l'élégant; on se sourit partout, on s'embrasse en pleine rue; le riche inquiet ouvre ses bras, sa bourse, sa porte, sa cave, à tous ceux dont il brigue l'appui, prêtant son argent à ceux auxquels il n'en donne pas, c'est une société modèle dont la peur devient le passe-partout, où les *grimpions* (1) s'en donnent à cœur joie, courant des bras d'un conseiller dans le salon d'un syndic, du bureau d'un opulent banquier dans la voiture d'un splendide gentilhomme, promettant leur influence à celui-ci, leur protection à celui-là, et jurant de s'immoler pour le repos et la stabilité d'un état, où leur amour-propre et leur orgueil jouent un si beau rôle.

Bien que ce vernis séduisant, jeté par la peur sur la société, soit momentané et perde son brillant avec le péril qui l'avait fait naître. Ces retours de bonhomie et de dévouement font plaisir à voir; on sent bien qu'on peut en être dupe, mais cette erreur même est chère aux cœurs bien nés qui jouissent de cet état exceptionnel et en savourent d'autant mieux les charmes qu'ils doivent êtres passagers.

Sans doute, la peur d'un autre monde a une grande influence sur nos actions dans celui-ci; et si, par malheur, elle n'est pas générale, elle n'en est pas moins très salutaire.

C'est aussi la peur qui donne du prix à la bravoure; elle fait ressortir dans tout leur lustre ces héros admirés qui sacrifient les peuples de vingt pays au développement de leurs talents militaires; elle fait apprécier ces braves, ces raffinés qui,

(1) On donne à Genève ce nom plus expressif que français aux gens qui cherchent à grimper dans des sociétés au-dessus de la leur.

Digitized by Google

pour un mot, percent d'une épée le sein de leur meilleur ami, ou qui brisent avec du plomb la tête de qui les regarde de travers; jouissances féroces, douceur sanguinaire dont les poltrons se privent volontiers, sans que je leur sache bien mauvais gré de s'abstenir de semblables gentillesses. Oui, leur commerce est doux et facile, leur humeur conciliante, leur prudence exemplaire; ils regorgent d'égards pour tout le monde: il ne vous en cuira jamais de leur confier la direction de vos plaisirs; donnez-leur les rênes du cheval qui vous traîne, le gouvernail de la nacelle qui vous porte, et vous êtes assurés de rentrer sain et sauf chez vous.

Un roi n'est poltron que pour le bonheur de ses sujets, il vise plus à ajouter à leur existence, qu'à son territoire; il n'aime pas la guerre parce qu'on la ferait sans lui; on ne meurt que plein des jours à son service, il ne fait travailler personne afin de ne pas travailler lui-même à son tour, il en est sans cesse *aux poignées de main;* et je ne puis m'empêcher de déplorer qu'au lieu de rois *fainéants* la France n'ait pas eu et n'ait pas sans cesse des rois *poltrons;* quelle sécurité pour ses voisins si souvent victimes des caprices belliqueux de ses monarques!

Que de fats dont l'impertinence est bridée par la peur! Que d'orgueilleux irrités faisant les poings dans leurs poches, et qui sans elle nous les mettraient sous le nez! Que de jeunes nobles fluets réduisent leur dépit colossal aux frêles proportions de leur corps, en face des épaules carrées de l'obscur plébéien qui se permet d'avoir raison avec eux! Que de lâches hypocrites répondent par un doux sourire à l'âpre franchise de l'homme robuste qu'ils n'osent frapper. Dans ces divers cas quel est le sentiment qui, veillant à la porte du cœur de l'homme, en reçoit la consigne prudente de ne point laisser sortir les méchantes passions qui voudraient faire explosion? La peur, c'est elle aussi qui, bien souvent, donne à la figure et aux manières des puissants de la terre, le bienveillant domino dont elles s'enveloppent et se déguisent, car, de même qu'un amant très certain d'avoir plu à sa dame, a peu d'entrain pour chercher à lui plaire encore, de même l'homme au pouvoir, assuré de s'y maintenir, dédaigne de capter les bonnes grâces de ses gouvernés; mais qu'une vive anxiété vienne à le saisir sur son trône maroquiné qu'ébranle le souffle puissant de la nation, oh! alors regardez-le; le peuple qu'il traitait un peu comme sa femme, redevient sa maîtresse; il n'est plus en ménage, il fait encore sa cour, il est galant, il ne se néglige plus

Digitized by Google

et se rase tous les jours. En vérité, Damoclès devait être, quand j'y songe, un convive sinon fort enjoué, du moins très poli et cette pointe d'épée sans cesse suspendue sur sa tête, devait éperonner sa mansuétude et surexciter son urbanité.

Pour démontrer l'évidence mathématique de mon assertion à cet égard, voici mieux que de tristes formules algébriques, mais une anecdocte; car j'ai la cinquantaine, et j'aime à conter, qu'on me passe donc ce penchant; à défaut de tout autre esprit, je puis bien avoir l'esprit de mon âge et je commence.

J'étais inquiet sur le sort du gouvernement d'un petit canton suisse (et en vérité je ne sais, dans ce moment-ci, sur la stabilité duquel on pourrait être tout-à-fait rassuré), j'écrivis à l'un de mes amis, habitant ce canton, de me transmettre son opinion sur les chances d'avenir de ses gouvernants; j'attendis huit jours sa réponse, au bout desquels je reçus la lettre suivante.

Mon cher ami!

« Tu sais que par goût comme par état je m'occupe fort peu de politique, en sorte que pour satisfaire à tes questions, j'ai dû les adresser moi-même au petit nombre de personnes que je connais; n'en ayant obtenu que des renseignements vagues, contradictoires, résultant plutôt de leurs opinions particulières, que d'une impartiale appréciation des faits, j'ai eu recours au système de Lavater, que j'ai longtemps étudié et qui m'a admirablement servi dans cette occasion. Voici comment, j'ai pour voisin un conseiller d'état, M. de R..., homme d'une complexion nerveuse, avec lequel je n'ai eu que quelques légers rapports, ne me permettant point de l'interroger lui-même sur ce qui se passe, mais me permettant du moins d'interroger son visage très mobile et ses manières qui sont le résultat immédiat de ses impressions.

« Voilà huit jours que je me place devant ma porte afin de le voir passer quand il se rend au conseil, les premiers saluts qu'il me fit furent courts, peu profonds, secs, protecteurs. Bon! me suis-je dit, voilà la base de mes observations posée! Effectivement, trois jours après, les saluts se sont arrondis, la figure s'est épanouie, j'en ai tiré de fâcheux pronostics pour la solidité de sa chaise curule; enfin, hier, son chapeau a rasé la terre, ainsi que les baromètres à figures humaines, il s'est entièrement découvert. Hélas! non pour prédire comme eux *le beau fixe*, mais pour annoncer un violent orage, orage dont

Digitized by Google

je n'ai plus douté ce matin qu'il m'a abordé en me serrant la main ! ! !

« Je crus donc, mon cher ami, pouvoir prédire d'une manière certaine le renversement de l'ordre de chose, actuel avant qu'il soit peu. »

Effectivement, j'appris par les feuilles publiques la révolution survenue dans ce canton deux jours après la date de la missive de mon ami ; il dut être sans doute *embrassé* par M. le conseiller de R..... La veille de sa chute est le lendemain de la poignée de main.

Voilà donc les hommes d'état impressionnables devenus, au moyen de cette découverte, de véritables baromètres de l'horizon politique.

Et pour qui saurait les observer avec sagacité, la peur a quelques influences sur le physique ; en retirant le sang au cœur, elle peut débarrasser le cerveau ; de plus elle produit, sur le tube digestif, des effets dont le *Diafoirus* de Molière aurait pu tirer parti pour son système médical.

Enfin, si la peur grossit et grandit les objets, puissions-nous l'inspirer à nos ennemis, pour leur imposer sur la petitesse de notre patrie et sur la taille en général exigüe des hommes du contingent genevois !

La peur donne des ailes, et nous lui devons de pouvoir esquiver un créancier, ou de fuir un importun, et comme elle engendre la méfiance, elle se trouve ainsi la grand-mère de la sureté.

De plus, l'exercice étant recommandé par la faculté pour faciliter toutes les fonctions du corps, le soldat qui s'échappe en courant loin du champ de bataille, non seulement sauve sa vie, mais encore entretient sa santé, grâce à la peur qui le galoppe.

Erasme a fait un long éloge de la folie, et je pourrais ajouter encore beaucoup à celui de la peur ; mais, Erasme voulait composer un beau livre et je ne vise qu'à faire un léger feuilleton. Puis, ceux de mes lecteurs que ma causerie fatigue, peut-être me sauront gré de sacrifier moi-même quelque chose à la peur.... de les ennuyer, et ce ne sera pas l'un de mes moindres arguments pour leur rendre ce sentiment très recommandable.

J. Petit-Senn.

Digitized by Google

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez eu la bienveillance de vous occuper de moi dans votre *Revue*, en reproduisant le compte-rendu que la *Revue Nationale* a donné de mon ouvrage : Les Harmonies de l'Être. Je vous en remercie. Mais tout en rendant compte de mon livre, M. Ott laisse percer des inculpations, dont quelques-unes doivent paraître graves à un prêtre catholique ; j'espère donc que vous compléterez le témoignage d'intérêt que vous donnez à votre compatriote, en insérant les réflexions suivantes.

Je dois avant tout remercier M. Ott d'avoir pris la peine de lire sérieusement un livre de philosophie, pour en rendre compte ; en cela il a fait ce que ne font pas la plupart des journalistes qui, après de belles promesses, disent quelques mots sans lire, ou oublient entièrement leur parole, parce que leur mémoire est au fond de leur bourse. Qu'il me permette maintenant de faire quelques observations.

« La recherche de l'absolu : on pourrait ainsi formuler le but que quelques écoles modernes ont posé à la philosophie... pénétrer l'absolu... c'est demander le partage de l'intelligence divine elle-même... il est absurde d'espérer y atteindre. » Tel est le premier raisonnement de M. Ott.

Il est clair que prétendre avoir une connaissance complète de l'absolu, c'est une folie ; mais s'efforcer de lever un coin du grand voile, chercher à toucher l'absolu en quelque sens, n'est-ce pas l'entreprise et l'espérance, non de quelques écoles modernes, mais de tous les philosophes : de Platon, d'Origène, de St-Augustin, de Malebranche, etc. ? N'est-ce pas le but sublime de notre intelligence, et dans cette vie et dans l'autre ? N'est-ce pas là la possession de Dieu promise à l'âme qui le cherche ?

Digitized by Google

Que veut donc M. Ott ? Veut-il faire le procès à toute la philosophie, et à tous les philosophes, depuis Kapilla jusqu'à Platon et Malebranche ? Alors je me mets volontiers au rang des accusés. Veut-il seulement blâmer ceux qui prétendent ne plus laisser de mystères derrière eux ? Alors il a tort de me mettre en cause, car, loin de détruire les mystères, je démontre qu'il y aura des mystères pendant toute l'éternité.

Pour justifier l'anathème qu'il lance contre ceux qui recherchent l'absolu, M. Ott déclare que nous n'avons que des idées relatives. « Exemple (dit-il) : les mots force, énergie, vie n'expriment évidemment que des rapports, des relations. Quelqu'un sait-il en quoi consistent la force, l'énergie en elles-mêmes ? Non ! il ne les affirme que parce qu'il en perçoit les manifestations, il ne les distingue et définit comme causes que par les effets qu'elles produisent. »

Comment M. Ott répondra-t-il à l'argument de Platon, qui prétend que nous ne saurions déclarer qu'une chose est belle, ou bonne, ou juste, si nous n'avions, préalablement à toute application, les idées de beauté, de bonté, de justice ? C'est l'idée d'effet, dit-il, qui engendre en nous l'idée de cause. L'idée d'effet ne peut pas plus engendrer l'idée de cause, que l'effet ne peut engendrer la cause ; il n'y a pas deux logiques, jusqu'à présent on a toujours cru que la cause renfermait l'effet, et non l'effet la cause ; que la cause engendrait l'effet et non l'effet la cause. M. Ott parviendra-t-il à nous faire croire que le contenu est plus grand que le contenant, et que le fils peut engendrer son père ?

L'idée d'effet présuppose celle de cause, et ne peut se concevoir sans elle. Celle de cause ne présuppose pas celle d'effet, elle y conduit. L'idée de cause n'est qu'une des modifications les plus générales de celle de l'être, et l'idée de l'être est la première des idées. C'est par elle, dit saint Bonaventure, dans son fameux *Itinerarium*, que nous avons l'idée de ce qui n'est pas, comme c'est par l'unité que nous avons l'idée du multiple.

Vous regardez l'idée de cause comme relative, regarderez-vous aussi comme relatives les idées d'être, d'infini, d'unité, d'immutabilité ? Mais ces idées ne sont pas capables de plus ou de moins ; on ne peut pas être presque, être presqu'infini, presqu'un, presqu'immuable ; ces idées sont indivisibles, par conséquent absolues. Il n'y a pas deux manières d'être infini ; tous ceux qui disent ce mot *infini* expriment et veulent exprimer la même pensée, c'est une pensée immuable, par conséquent infinie et absolue, car il n'y a que l'infini ou l'absolu qui soit immuable.

Mais, dites-vous, si nous avons des idées absolues, nous sommes Dieu, car: *pénétrer l'absolu, c'est demander le partage de l'intelligence divine.*

Digitized by Google

Je vous dirai à mon tour, si les idées d'être, d'infini, d'absolu ne sont pas absolues, pourquoi prononçons-nous ces mots ? Ne sommes-nous, vous et moi, que des perroquets qui répétons des paroles, sans leur donner de sens ?

Nous sommes placés là entre deux impossibilités, deux absurdités apparentes, deux abîmes ; pour éviter celui de gauche, vous vous jettez dans celui de droite, ce n'est pas résoudre la question. Il faudrait faire voir comment l'infini peut nous faire participer à lui sans que nous soyons lui, comment il peut y avoir en nous un reflet de l'infini qui ne peut être qu'infini lui-même, sans que nous soyons pour cela l'infini. C'est là un problème auquel se rattachent une foule de problèmes qui nous intéressent au plus haut degré, et s'il vous plaît d'éluder la difficulté, il ne faudrait peut-être pas se montrer si dédaigneux pour ceux qui entreprennent de la sonder.

M. Ott continue : « L'ouvrage qui nous inspire ces réflexions est encore un des produits de cette malheureuse tendance. Nous regrettons d'autant plus que l'auteur soit entré dans cette voie, qu'une pensée nette, un style facile, une grande clarté d'expressions, une exposition simple et logique, prouvent que, dans une autre direction, il aurait rendu de véritables services à la science. *Tel qu'il est, son travail nous paraît complètement stérile.* »

« L'auteur, en effet... prend son point de départ dans la considération de l'être absolu, et accepte cette notion, comme impliquant la somme de toutes les réalités, en faisant ainsi la base de l'idée de Dieu....

« L'idée du non être, *infini comme l'être*, joue un grand rôle dans le système de l'auteur ; c'est par l'idée du non être que Dieu distingue et reconnaît son être..... On peut juger par le principe général, de la manière dont il a traité les points de détail. Ce principe nous paraît doublement faux ; d'abord à cause du but dont il émane, de la science absolue à laquelle il prétend nous conduire. Sous ce rapport, toutes les réflexions que nous avons émises plus haut lui sont applicables, et il serait facile de faire voir que ces idées d'être et de non être, par lesquelles on prétend tout expliquer, ne nous en apprennent pas davantage sur le fond des choses, que celles que nous avons prises pour exemple, et que la formule : *Dieu est ce qui est*, entendue dans le sens que lui donne l'auteur, au lieu de nous faire pénétrer plus avant dans la nature divine, ne fait qu'obscurcir à la fois et la notion de Dieu que nous donne le catéchisme, et la notion de l'être que nous fournit le bon sens. »

Relevons d'abord les inexactitudes de citations.

Je pense que c'est par distraction que M. Ott me fait dire que le non être

Digitized by Google

est infini ; une pareille absurdité ne pouvait entrer dans mon esprit, et ne pouvait manquer de choquer le sien. J'ai dit qu'en Dieu, l'idée du non être, qui n'est autre chose que l'idée que Dieu a de lui-même formulée négativement, était infinie comme l'idée de l'être, qui est l'idée que Dieu a de lui-même formulée positivement. Le non être ou le néant n'est rien ; il n'est ni infini ni fini, il n'est pas. Tandis que l'idée du non être telle que je l'expose, est une des faces de l'intelligence divine, un des attributs de Dieu. Pour ne pas remarquer cette différence, il faudrait être privé, non-seulement du sens philosophique, mais même du sens commun.

La formule : *Dieu est ce qui est*, que M. Ott présente comme ma formule générale, n'est point celle qui résume mon système. Cette formule que j'ai exprimée par ces paroles : *Dieu est l'être*, est l'expression de la vérité fondamentale de l'existence de Dieu, comme être infini ; elle est un premier principe admis par tous, que j'ai trouvé déjà exprimé dans les saints pères et dans les philosophes chrétiens tels que saint Denis, saint Augustin, saint Bernard, Fénelon. Elle est le point de départ de la pensée humaine, elle n'est pas sa conclusion.

Quand M. Ott dit que cette formule en apprend moins que le catéchisme, je suis parfaitement de son avis ; car elle n'est que la moitié de la première ligne du catéchisme, et il n'est pas étonnant que le catéchisme tout entier en dise plus que sa première ligne.

La formule qui résume le mieux mon ouvrage ; celle que je donne comme la loi universelle est celle-ci :

Le positif (qui est principe et unité) et le négatif (qui est distinction ou variété) produisent (en s'unissant) l'harmonie (qui est perfection et beauté).

Je trouve le premier modèle et l'application la plus parfaite de cette loi, dans les relations entre les attributs divins que suppose la triple personnalité divine.

M. Ott se hâte de déclarer mon travail *complétement stérile*. Qu'il veuille bien se recueillir un moment pour considérer attentivement tous les grands problèmes qui tourmentent l'esprit humain, et qui viennent à chaque instant mettre au défi la sagesse des législateurs ; il verra que les données du problème sont toujours les mêmes, c'est-à-dire : un terme positif et un terme négatif qu'on ne peut venir à bout d'accorder parfaitement. Il verra que ce qui rend l'accord difficile, c'est qu'il faut, pour l'obtenir, commencer par faire à chacun des deux termes *sa juste part* : œuvre de justice, ou l'intelligence du philosophe et la prévision du législateur se trouvent toujours en défaut.

La question politique n'est-elle pas une question pratique ? Or là, comme

Digitized by Google

partout, il s'agit de concilier deux termes : l'un positif et principe d'unité, c'est l'autorité ; l'autre négatif et principe de distinction, c'est la liberté. Sacrifier l'un à l'autre, ce n'est pas résoudre la question, c'est opter entre le despotisme et l'anarchie ; il faut faire ensorte que les deux principes puissent subsister ensemble sans contradiction.

Le problème du socialisme me présente la même difficulté. Deux besoins sont en présence : l'un nécessaire à l'unité, qui est la garantie réciproque de tous ; l'autre, nécessaire à la variété ou à la liberté, qui est l'émulation et la concurrence. Si pour donner la garantie on détruit la concurrence, si pour satisfaire la concurrence on enlève la garantie, on manque le problème. Il faudrait pouvoir faire que la garantie fut complète en même temps que la concurrence illimitée. *Arduum opus.*

Le problème de l'art ou la réalisation du beau, comme tout le monde le sait depuis longtemps, consiste à réunir l'unité et la variété, car la définition du beau généralement admise est celle-ci : *la variété dans l'unité.*

Le problème intellectuel, autrement la question de la certitude, se présente encore sous la même forme. Deux adversaires sont en présence, qui se plaignent chacun du partage qu'on leur a fait jusque-là. C'est, d'un côté, la foi, principe d'unité de la pensée humaine ; c'est, de l'autre, la raison ou si l'on veut l'intelligence qui distingue, individualise, différentie tous les hommes. La lutte de ces deux principes a suscité au catholicisme deux guerres : sur le terrain religieux, la guerre du protestantisme ; sur le terrain philosophique, la guerre du rationalisme. Comment terminerez-vous le combat ? Sera-ce en refusant à la raison individuelle ses droits ? Cette solution est celle de l'inquisition d'Espagne. Sera-ce en détruisant la foi pour diviniser la raison : cette solution est celle de Voltaire et de la guillotine de 93. Je vous le dis : tant que vous n'aurez pas trouvé l'harmonie de ces deux termes, c'est-à-dire, tant que vous n'aurez pas fait à chacun une part complète, et après laquelle il ne puisse rien désirer ; la question ne sera point résolue, et la lutte continuera.

Je le demande donc maintenant, si les questions de l'organisation politique, de l'organisation sociale, de l'art, du protestantisme, de la certitude, sont des questions pratiques et utiles ; et si les problèmes qu'elles renferment se présentent tous sous la même formule, peut on appeler stérile un travail qui étudie cette formule et cherche à l'environner de lumière ?

Ce problème universel nous offre de lui-même une magnifiqne solution dans la nature matérielle, où deux forces diverses et relativement positive et négative, la force trangentielle et la force d'attraction, concourrant au même but, produisent l'harmonie des mondes.

Digitized by Google

J'ai cru voir que le dogme de la trinité qui nous a été révélé par Dieu, nous présentait l'éternelle et parfaite solution de l'éternel problème, et j'ai attiré l'attention des penseurs sur ce type de toutes les solutions.

Un homme a voulu prendre le modèle de l'organisation sociale, sur l'harmonie des astres. Vous l'avez appelé extravagant, utopiste ; vous lui avez reproché de donner la matière pour modèle à l'intelligence, et par là de ravaler l'intelligence jusqu'à la matière.

Maintenant je prends mon modèle dans Dieu même, et je vous invite à étudier attentivement la solution éternelle, afin de vous guider dans la solution des problèmes qui s'agitent dans le temps, sous une forme analogue, vous me traitez de rêveur, d'ambitieux, de stérile.

O grands hommes pratiques qui vous réservez le monopole de l'utilité, indiquez-nous donc la voie à suivre !

Vous me répondez dans ce même article : « La science véritable s'efforce, d'une part, de développer au point de vue pratique les hautes notions fournies par la religion, de les rendre claires et intelligibles, et d'en tirer les conséquences applicables à la conduite des hommes, et, d'autre part, de pénétrer les lois qui régissent le monde matériel, afin d'en procurer à l'homme le véritable domaine. »

Très bien ! nous sommes d'accord, si toutefois nous attachons le même sens aux mots. Mais alors qu'ai-je fait, ou du moins qu'ai-je tâché de faire, si non ce que vous me conseillez ?

Pénétrer les lois qui régissent le monde matériel. Qu'est-ce, sinon ramener l'unité dans la variété des phénomènes, en réunissant toute une série de phénomènes sous une même formule ? C'est ce que je me suis efforcé de faire dans le chapitre des lois du monde physique ; c'est tout ce que pouvait faire un philosophe, car les expériences sont l'œuvre du physicien et du chimiste, et rien d'ailleurs ne vous dit que je n'en aie point fait pour arriver à mes conclusions.

Développer au point de vue pratique les hautes notions fournies par la religion. La plus haute notion que la religion nous fournisse, n'est-elle pas celle de la Trinité ? Faire de ce mystère qui, jusque-là, a été une croyance purement spéculative, une formule qui doit servir de règle aux grands problèmes politiques, sociaux, esthétiques, et religieux, n'est-ce pas *développer au point de vue pratique les hautes notions fournies par la religion ?*

Les rendre claires et intelligibles. Par quels moyens pensez-vous qu'on puisse rendre claires et intelligibles ces hautes notions ? Quant à moi j'ai beau chercher, je n'en puis trouver que deux. D'abord un moyen direct, c'est d'expliquer et définir, s'il est possible, les termes qui composent ces notions.

Digitized by Google

Exemple : la Trinité nous est révélée en ces termes : *un seul Dieu en trois personnes*, ou autrement, *en Dieu il y a une seule nature et trois personnes*. Qu'est-ce qui rend cette notion obscure ? C'est qu'on ne sait pas exactement ce qui constitue une nature, et ce qui détermine une personnalité. Donc pour rendre cette *haute notion claire et intelligible*, par un moyen direct, il faut définir avec exactitude ces deux termes : *nature et personnalité*, c'est ce que je me suis efforcé de faire.

Si l'on ne veut pas étudier la notion en elle-même, il ne reste plus qu'un moyen indirect, c'est de rendre cette formule abstraite du mystère plus accessible à notre conception, par des analogies tirées des créatures, c'est ce que font les catéchistes qui enseignent les petits enfants, c'est ce qu'on fait les Saints Pères, c'est ce que tout le monde fait, c'est ce que j'ai fait abondamment, car la très-grande partie de mon ouvrage roule sur des analogies.

En tirer les conséquences applicables à la conduite des hommes. Encore une fois, M. Ott, qu'ai-je donc fait, sinon ce que vous dites ? Après avoir tiré autant que je l'ai pu la lumière de ces *hautes notions*, ne me suis-je pas servi de cette lumière pour éclairer l'usage que l'homme doit faire de chacune de ses facultés ; pour lui montrer le sens exact des sacrements de l'Église ; éclaircir la question du bien et du mal ; faire briller la beauté et l'utilité des vertus théologales et cardinales ; exposer les funestes effets psychologiques et moraux des sept péchés capitaux ? Qu'y a-t-il de pratique et d'*applicable à la conduite des hommes*, si tout cela ne l'est pas ?

M. Ott termine ainsi son compte-rendu : « En second lieu, nous croyons ce principe faux, parce que confondre l'idée de Dieu avec celle de l'être, et considérer l'être comme une unité renfermant en elle toutes les réalités, c'est nier la notion véritable de l'être, qui n'est que celle de l'existence ; c'est supposer que les êtres contingents ne sont pas réellement ; c'est soumettre Dieu à un développement nécessaire ; c'est conclure définitivement au panthéisme. L'auteur n'a pas poussé jusqu'à cette dernière conséquence la rigueur logique de son système ; cependant elle était contenue dans les prémisses, et les distinctions par lesquelles il pense y échapper ne sont pas de nature à convaincre personne. »

Il serait très long de répondre complètement à ce passage, et je ne puis abuser de l'hospitalité qu'on a eu l'obligeance de me donner dans cette *Revue*, je dois donc me contenter de quelques mots.

Confondre l'idée de Dieu avec celle de l'être. Certainement l'idée de l'être est renfermée dans celle de Dieu, car Dieu lui-même s'est défini. *Ego sum qui sum*, je suis celui qui est, autrement je suis l'être ; mais où avez-vous vu que je confondisse ces deux idées ? Tout au contraire, je m'applique

Digitized by Google

spécialement à démontrer que la notion abstraite d'être n'est qu'une notion élémentaire, que loin d'exprimer Dieu elle n'exprime qu'un de ses attributs, que l'attribut *être*, abstrait des autres qui le complètent, ne peut constituer une personnalité. C'est précisément de cela que je conclue que la communication de l'être n'entraîne pas la confusion des êtres, car le terme l'*être* est abstrait, et le terme *un être* est concret. Dire *un être*, c'est dire plus que dire *l'être* ; un être ne pourrait subsister s'il n'avait que *l'être*. Enfin je m'efforce de faire comprendre combien la notion de la Trinité a ajouté à celle de l'être ; or Dieu c'est la Trinité. Cette seule observation faisant disparaître le principe que vous me supposez faussement, fait tomber toutes les conséquences que vous en tirez. Aussi, loin de supposer que *les êtres contingents ne sont pas réellement*, je démontre mieux, je crois, qu'on ne l'a fait encore, la personnalité de l'ange et de l'homme, et l'individualité des êtres inférieurs. Loin de *soumettre Dieu à un développement nécessaire*, je constate partout la parfaite immutabilité de sa nature.

La notion véritable de l'être, dites-vous, *n'est que celle de l'existence*. Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ? En pareille matière il ne faut pas affirmer au hasard, et je vois d'ici tomber sur vous trois énormes volumes de philosophie, plastronés d'un nom illustre (V. Gioberti), qui tendent à prouver que les idées d'être et d'existence sont très-différentes, que l'une convient à Dieu, l'autre aux créatures, que l'idée d'être est absolue, celle d'existence relative. Il est vrai que n'admettant que des idées relatives, vous êtes conséquent ; je laisse le débat entre vous et lui ; seulement je suis en droit de considérer comme une opinion combattue, ce que vous posez comme un principe incontestable.

« C'est conclure définitivement au panthéisme. L'auteur n'a pas poussé jusqu'à cette dernière conséquence la rigueur logique de son système ; cependant elle était contenue dans ses prémisses. »

Accuser un prêtre catholique de panthéisme, même involontaire, vous le savez, M. Ott, c'est une chose grave, surtout quand l'existence du prêtre, même matérielle, dépend de l'opinion, quand tant de gens ne cherchent qu'un prétexte pour lui nuire, quand il en est beaucoup qui sont si empressés de condamner ce qu'ils n'ont pas le droit de juger.

Il me semble donc qu'en intentant une accusation si grave, il serait de la loyauté de la prouver rigoureusement, et non point de la jetter dans une phrase dédaigneuse, ou de la conclure d'un principe qu'on attribue gratuitement à celui qu'on accuse. Si donc vous avez de l'honneur, M. Ott, je vous mets en demeure ou de prouver ce que vous avez avancé, si vous le pouvez, ou de vous rétracter. J'accepterai le champ de bataille que vous

Digitized by Google

m'offrirez, et le public jugera entre nous deux. Je ne crains pas la discussion ; mais je repousse les condamnations sans preuves, comme une injustice. En un mot, je vous porte le défi d'extraire logiquement le panthéisme de mon système, votre silence serait une preuve de votre impuissance.

Les distinctions par lesquelles il pense y échapper ne sont pas de nature à convaincre personne.

Je vous demande pardon, M. Ott, mais *ces distinctions* qui, dites-vous, *ne sont pas de nature à convaincre personne*, ont convaincu cependant déjà bien des personnes. Leur nombre, relativement à ceux que je sais avoir lu mon livre, est considérable ; mais je ne veux pas les compter, il vaut mieux les peser. Il y en a parmi elles d'excellents prêtres et d'excellents théologiens, il y en a d'habiles philosophes, et si je considère leurs talents, la pénétration de leur esprit, l'estime qu'ils ont su conquérir de tous ceux qui les connaissent, je vous assure que leur bon témoignage suffirait pour rassurer une conscience même douteuse. Je puis donc dormir en toute paix, et attendre avec sécurité les contradicteurs.

P.-F.-G. Lacuria.

Digitized by Google

XIe BULLETIN

MONUMENTAL ET LITURGIQUE

DE

LA VILLE DE LYON.

1848.

Depuis onze années que je publie régulièrement le *Bulletin monumental de Lyon*, je crois avoir assez fait preuve d'amour envers cette ville et de zèle pour ses intérêts pour inspirer désormais quelque confiance à ses enfants, et mériter, de leur part, ces indulgentes sympathies dont je serai toujours fier. Par ce *Bulletin* offrant une lecture rapide, plus encore que par mes ouvrages de longue haleine, je crois avoir contribué à populariser le sentiment de l'art chrétien dans cette auguste cité, soit parmi ceux qui aiment les choses d'art, soit parmi ceux qui les pratiquent, ce feu sacré du goût auquel j'ai dressé un des premiers autels, et dans la province ecclésiastique de Lyon et dans la sainte métropole qui en forme le cœur. A l'aide de ce *Bulletin*, surtout, on pourra suivre pas-à-pas les phases de l'art dans la ville de Lyon et l'histoire de ses monuments.

Digitized by Google

I.

BASILIQUE PRIMATIALE.

Ne voulait-on pas coiffer ce vieux monument d'un immense toit pointu dont, effectivement, le fronton libre de la façade donne le profil, mais qui n'ayant jamais existé eût singulièrement choqué nos regards accoutumés à des lignes plus douces, même dans l'architecture *gothique* ! C'en était fait de l'admirable nef de Saint-Jean, de cette nef supérieure en énergie, en harmonie, en majesté, aux plus vantées et aux plus belles. Il serait arrivé à ce temple ce qui est arrivé à la basilique de Notre-Dame de Beaune. Primitivement, elle était couverte de tuiles courbes, comme Saint-Jean, sur un angle de 15 à 18 degrés. Dans le XVIe siècle, on eut la folle idée de remplacer cette toiture par un comble aigu d'une forme abrupte, d'un poids énorme : les murailles de soutènement et la maîtresse-voûte fléchirent, et, en ce moment, l'édifice menace ruine. La même cause eût amené à la basilique primatiale les mêmes effets ; on aurait écrasé sa voûte et avec elle ces baies si hardiment nervées, si justes dans leurs proportions, si merveilleuses dans tout leur fenestrage dont l'inspiration et la verve n'ont pas de rivales. L'idée de la flèche et du toit pointu devenait à Lyon une frénésie : la réaction du nord sur le midi s'y opérait dans de monstrueuses conditions. On s'obstinait à nous donner, par imitation, des formes qui ne sont pas faites pour nos climats, pour les horizons et les côteaux lyonnais où l'énergie se combine toujours à la grâce, comme on s'était longtemps obstiné à imposer au nord les pensées et les motifs architectoniques de la Grèce et de l'Italie, tout cela sans discernement et sans raison.

Digitized by Google

La transformation préméditée du grand comble de Saint-Jean aurait eu des complices, et on ne se serait arrêté qu'après avoir réalisé une idée qui depuis longtemps germe dans le cerveau des ordonnateurs de restaurations monumentales à la basilique métropolitaine. Les deux clochers tournés vers l'orient auraient été couronnés de deux flèches. Deux flèches dissemblables rentrent dans les conditions *gothiques*, mais elles ne sont pas harmonieuses ; deux flèches pareilles sont une horreur, et l'écueil de l'art. L'œil n'aime pas à voir deux rois sur le même trône. Et puis, comment raccorder ces flèches avec leurs bases, comment les concilier avec nos souvenirs, avec le charme oculaire des quais de Saône, comment retrouver la pensée restée sans manifestation du primitif constructeur des deux clochers orientaux de Saint-Jean? Ah ! de grâce, laissez-nous donc ces deux toits à quatre égoûts que vous appelez *d'ignobles chapeaux*, ils servent à caractériser notre basilique : nous l'avons connue dès l'enfance avec eux ; sa forme est devenue sacramentelle : altérez sa figure traditionnelle, et vous portez le trouble dans nos habitudes, dans notre intelligence du monument, dans le plus magnifique aspect des horizons lyonnais. Bornez-vous à enrichir d'une robe d'or les deux croix latines qui jaillissent de ces chapeaux.

Un nouveau siége pontifical a été posé à Saint-Jean. C'est une œuvre de bois, merveilleuse d'exécution, mais tellement confuse dans son ensemble qu'elle devient, pour ainsi dire, insaisissable. Quelle manie ont donc nos architectes de choisir toujours, pour les reproduire aujourd'hui, les motifs les plus amphigouriques et les plus ampoulés de l'art, ceux de la fin du XVe siècle? On croirait vraiment qu'ils ne travaillent que pour des myopes. C'était bien la peine de dépenser une vingtaine de mille francs pour ce meuble sans rapports avec le type austère de la basilique, quand tant d'autres restaurations monumentales importantes sollicitent l'attention et les sacri-

Digitized by Google

fices ! L'architecte de ce petit monument a eu d'autant plus tort qu'il est habile, consciencieux, éclairé ; mais égaré par un accès violent de *gothicomanie*, il s'est complu dans cette œuvre bien composée certainement, sérieusement étudiée, mais inopportune. Faites de ce *gothique* empâté, tuberculeux, compliqué, dans une petite chapelle du XVe siècle — c'est à merveille — mais ne le jetez pas dans l'espace au milieu de lignes qui l'anéantissent. Vue à distance, la chaire archiépiscopale de Saint-Jean n'est qu'un vaste chouffleur, une immense verrue; vue de près, elle fatigue l'œil par son ornementation puérilement efféminée. Ce qui est supportable à Amiens, à Auch, à Alby, à Saint-Nicolas de Brou pour un grand appareil de stalles, ne l'est pas pour un meuble isolé, et tous les exemples tirés des monuments du moyen-âge, ne justifient pas un manque de goût. L'architecte s'est trompé d'école ; mais, cette erreur reconnue, disons que comme œuvre du genre, son travail est digne des plus grands éloges. Quant à l'exécution, elle peut être comparée à ce qui s'est fait de plus pur dans le moyen-âge. Ce qu'il fallait pour siège pontifical, c'est l'antique chaise curule des premiers évêques de la basilique latine, de bois ou de marbre, dont la forme n'a pas varié en Italie. J'aime la sévérité du meuble dans un temple si antique par ses souvenirs et son apesct. Louons à ce propos S. E. le cardinal de Bonald, s'il a mis du luxe dans son siége, il n'en veut point dans son entourage, il a le bon esprit de ne pas se faire suivre comme M. d'Autun, dans sa basilique, de deux laquais en livrée ; il se contente d'un caudataire vêtu de noir, d'une figure modeste et vraiment liturgique.

L'ancienne chapelle de Saint-Vincent va changer de vocable, tout est préparé, à l'insu du chapitre, pour en faire celle de la Croix ou celle du Suffrage, si on en juge par les deux belles verrières peintes de M. Maréchal récemment po-

Digitized by Google

sées et représentant l'invention de la sainte Croix et le Christ au tombeau.

La longue fenêtre en lancette du croisillon septentrional vient de s'enrichir d'une verrière à médaillons, rappelant le style du XIIIe siècle. Cet ouvrage, d'un ton criard, sorti de l'atelier du Mans, doit être remplacé par une verrière plus calme.

Le vieux caractère dogmatique du culte lyonnais continue à s'effacer à Saint-Jean. Il faudrait pour conserver ou faire revivre les anciennes traditions, il faudrait dans ce temple vénérable, la présence du *Syncelle*, prêtre surveillant du patriarche, dans l'église d'Orient. Trop souvent pendant que la messe solennelle, la grave synaxe se célèbre à l'autel majeur, l'explosion du chant commun est contrariée par les sons aigres d'une petite sonnette servant à une messe basse qui se dit dans une chapelle. C'est un grand abus. La discipline des enfants de chœur se relâche, l'immobilité autrefois proverbiale des chanoines se dément, quelques-uns entrent au chœur ou en sortent en plein office, la démarche sacerdotale est moins mesurée et moins lente, l'attitude moins religieuse, la pose moins recueillie et moins grave, l'antique cérémonial est souvent négligé : les anciennes figures liturgiques de bedeaux, de suisse, deviennent plus rares et ne se renouvellent pas par des choix intelligents. On a eu le grand tort de remplacer, depuis longtemps déjà, l'ancien cierge pascal dogmatique, de cire blanche massive façonnée, par un ignoble tube de ferblanc qui ne parle ni au cœur ni aux yeux et rend illusoire la cérémonie de la consécration des grains d'encens.

Revenons donc à Saint-Jean particulièrement, puisque cette basilique est régulatrice, et dans toutes les paroisses de Lyon, aux usages purement liturgiques. Rentrons dans la religion et le culte sérieux, et laissons-là la momerie, les

Digitized by Google

petits exercices jésuitiques de mois de Marie, de chapelets, de rosaire vivant, d'archiconfrérie, les petits moyens, les petites dévotions efféminées qui, il est vrai, ne franchissent point le seuil de ce temple, mais inondent les autres paroisses.

Malgré nos quelques observations critiques, la basilique primatiale de Saint-Jean-Baptiste est encore celle de la République française où le culte catholique s'exerce dans les plus nobles conditions. Ainsi, au lieu de ce petit torchon d'un blanc douteux que, dans les autres diocèses, le célébrant ménage et plie, afin qu'il serve le plus grand nombre de fois possible à nettoyer son calice, le linge ici n'est jamais employé que pour une messe. Au lieu encore de cet autre torchon employé ailleurs pour laver les mains du sacrificateur, on trouve à Saint-Jean et dans toutes les églises de Lyon, le grand manuterge des basiliques constantiniennes. Point ici de ces triviales économies de blanchissage que l'on comprend à peine pour les églises rurales.

Depuis quelque temps un *Te igitur*, très-richement encadré, paraît sur l'autel majeur. Je regrette cette forme, ce luxe, car ce meuble ne pouvant plus se plier comme l'ancien carton, que devient la tradition du tryptique sacramentel?

L'avènement du régime républicain donc, en rendant impossible le surélèvement des clochers et du grand comble, sauvera le caractère extérieur de Saint-Jean ; mais sera-t-il aussi favorable au personnel ecclésiastique de ce temple, à la pompe de son culte, au projet peut-être à jamais ajourné de la conversion en jardin de l'archevêché et de ses cours, et de la transformation de la nouvelle Manécanterie en palais pontifical? Je n'oserais l'espérer. Un résultat sérieux que j'attends, que je désire ardemment, c'est que le principe démocratique influe sur la liturgie pour la faire remonter à sa source, pour la frapper de ce sceau d'énergique simplicité et

Digitized by Google

d'austérité qu'elle perdait dans le tumulte des orchestres. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vieille et sacramentelle figure de notre basilique ne sera point changée au dehors, et que nous retrouverons longtemps encore dans leur état actuel ces quatre clochers qui symbolisent la réunion des deux églises d'Orient et d'Occident, et qui semblent avoir spontanément poussé sur le sol lyonnais, comme Notre-Dame-des-Doms, sur l'abrupt rocher d'Avignon. Les événemens de février 1848, toutefois, n'ont pas plané sur Saint-Jean de Lyon sans y laisser tomber quelques actes de vandalisme populaire. Ainsi les écussons du cardinal de Bourbon, dans le petit chœur (reste du cloître), ont été brisés à coups de marteau. La belle grille de fer qui inscrit le sanctuaire a été en partie mutilée. Les somptueuses verrières peintes de la chapelle de Bourbon ont été gravement menacées à cause de quelques fleurs de lis que le chapitre a eu la prudence de voiler.

Les deux croix processionnelles de l'autel majeur viennent de disparaître momentanément, attendant pour se remontrer des jours moins agités que les nôtres.

II.

ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-GEORGES.

L'achèvement de la flèche de Saint-Georges a confirmé mes prévisions. Elle est trop aiguë pour une cône et trop obtuse pour une aiguille, elle manque complètement d'harmonie, elle fait la plus triste figure sur cet immense dé qui lui sert de base et avec lequel elle n'est pas en proportions. J'eusse mieux aimé une belle tour *gothique* à plate forme, elle aurait coupé d'une manière moins hardie et moins sauvage les déli-

Digitized by Google

cieuses collines qui lui servent de fond. Quant à l'exécution, elle esten tous points digne des ouvriers lyonnais.

III.

BASILIQUE D'AINAY.

On a eu le bon esprit de songer à placer dans ce temple antique des pavés historiques. Jusqu'ici on n'en compte que trois : la première de ces dalles carrées représente gravée au trait la célèbre médaille ROM. ET. AVG la seconde, la façade de la petite basilique de Sainte-Blandine qui n'est autre chose que la sacristie actuelle d'Ainay ; la troisième, la façade d'Ainay. Aucune autre restauration ne s'est effectuée dans cette arche sainte, depuis la publication de mon dernier bulletin.

IV.

ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-FRANÇOIS.

La restauration de cette église est à peu près achevée, et fait le plus grand honneur à M. Benoist, qui a mis l'ordre dans le cahos. La coupole, doublement diadémée qui couronne le temple, est trop opaque et n'a pas assez d'air à sa base.

Digitized by Google

V.

PALAIS-DE-JUSTICE.

Je regrette toujours la vieille et belle architecture florentine de notre Roanne, toutefois je n'ai jamais été injuste envers l'immense et majestueuse construction qui l'a remplacé. Le bas-relief, récemment placé dans la salle des Pas-Perdus, est une œuvre consciencieusement étudiée de M. Legendre-Héral. Les lettres de vulgaires écriteaux que j'ai blâmées ici, n'ont point fait place à des lettres plus sévères, plus dignes de l'inscription monumentale. Que M. Dupasquier ait, dans la maison Richard, employé l'ignoble U dans ses médaillons de Coustou, etc, que l'Académie de Lyon ait exigé son introduction et celle de l'I majuscule, dans l'inscription du Palais St-Pierre, je l'ai mal compris; mais dans une basilique judiciaire, dans un édifice grave, dont l'architecture s'est exclusivement inspirée de l'antique, qu'on vienne nous écrire les mots *cour d'Appel*, *cour d'Assises*, comme on écrirait, le mot drogues, sur l'enseigne d'un droguiste, c'est par trop fort, je ne le comprends point et ne le comprendrai jamais. Ce n'eût pas été plus ridicule d'adopter des caractères *gothiques* dans ce vaste édifice prétorial.

VI.

ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-PAUL.

Rien de nouveau à St-Paul, dans cette église si pleinement rénovée, il y a bientôt douze ans, par les talents réunis

Digitized by Google

de M. Benoist et du célèbre Lesourd. Je regrette vivement qu'on n'ait pas saisi l'occasion qui s'est présentée d'assainir les alentours de ce temple et d'en dégager le chevet. Rien n'eût été plus facile que d'élargir à gauche la rue *Six-Grillets*, avant la construction d'une grande maison neuve qu'on a laissée paisiblement s'élever sur le flanc méridional de cette rue, construction qui ne permet plus, de ce côté, un plus vaste développement. La basilique gersonnienne de St-Paul, inhumée dans les maisons qui l'assiègent de toute part excepté au nord, invisible du quai qui rase presque son apside, eût, par cet élargissement, conquis une place dans l'horizon lyonnais, et concouru à l'embellissement de la cité.

VII.

BASILIQUE DE SAINT-NIZIER.

Les travaux de restauration de la basilique communale de Saint-Nizier ont fait de grands progrès depuis le Xe bulletin monumental. Le clocher du flanc septentrional s'est orné d'une statue de saint Pierre, d'une exécution satisfaisante, les bases du clocher méridional ont monté. On a sottement critiqué le fronton posé par M. Benoît, au-dessus de la fameuse *conque*, ce fronton et la niche qui en occupe le centre sont la reproduction littérale de ce qui existait : l'ancien appareil tombait en poussière, et on a dû le remplacer par ce que nous voyons. Le seul effet momentanément désagréable qui ait résulté de cette reproduction fidèle de l'histoire bâtie du monument, et qui a pu suffire pour faire prendre le change aux critiques, vient d'un défaut d'harmonie de ton entre cette grande zone blanche et les noires régions qui

Digitized by Google

l'entourent. Le clocher méridional est arrivé à la plate-forme d'où jaillira la flèche. On remarque la beauté de la balustrade évidée à jour qui la couronne et de l'*oculus* richement fenestré, ornant la face orientale.

Pourquoi la ville de Lyon, qui a tant lésiné en ce qui concerne les alignements autour de Saint-Nizier, ne se déciderait-elle pas enfin à acheter et détruire la maison Blanchon, pour continuer la Fromagerie avec le pont de Pierre, et soumettre à un axe régulier cette importante région de la cité? Que sa nouvelle édilité se préoccupe donc du charme oculaire de cette grande et majestueuse ville de Lyon, qui, malgré tant d'articles de pacotille qui l'injurient dans les journaux de Paris, et dont l'*Illustration* nous a apporté naguère un si criant exemple, n'en est pas moins la cité de France la plus monumentale et la plus paysagée, celle où l'on sent le mieux ce que peut la double énergie de la nature et de l'homme. La belle maison bâtie par M. Farfouillon, dans la rue des Bouquetiers, a reçu de vastes devantures de magasins, à son rez-de-chaussée, d'un style ferme, visant à l'imitation mauresque. Pourquoi les formes sérieuses de la lettre inscriptionnaire ne se sont-elles pas produites sur les enseignes ?

VIII.

QUAI DE LA RÉVOLUTION.

C'est le propre de MM. les ingénieurs civils des ponts et chaussées de faire de l'art, dans leur cabinet, avec des formules invariables, de faire constamment la part de la théorie et de l'école, et jamais celle de l'application et du goût. — La reconstruction du Pont-de-Pierre est la preuve de ce que

Digitized by Google

j'avance. Les travaux exécutés récemment sur le quai de la Révolution, sous la direction d'un ingénieur, déposent encore en faveur de ce jugement.

Par suite de cette préoccupation obstinée de lignes droites qui se tracent facilement sur le papier, on nous a donné là des lignes brisées, pénibles à l'œil, au lieu de suivre la douce flexion, les harmonieuses sinuosités de la rivière, les contours si nettement indiqués par la Saône et les limpides horizons qui l'ombragent. Il fallait du pittoresque, on a fait des figures mathématiques.

IX.

RUE CENTRALE.

Jamais, certainement, on n'a plus remué la pierre à Lyon que dans la campagne 1847-48. La rue Centrale que j'ai vu, les larmes aux yeux, conspirer contre l'antique rue Mercière, aux symboliques enseignes, aux vieilles maisons historiques, *via mercatoria*, la rue des imprimeurs, des libraires et des bibliophiles lyonnais des trois derniers siècles, la rue Centrale est à peu près achevée. Chaque maison de cette grande voie de circulation lyonnaise est belle d'exécution; toute cette rue respire un air de magnificence et de pompe; mais elle offre un grand défaut, elle est beaucoup trop étroite. On ne peut rien faire de grand à Lyon, sans laisser passer le bout de l'oreille, c'est-à-dire sans lésiner sur quelque point. — J'ai eu beau m'élever contre l'ignoble mansarde et le toit vertical qui lui sert de façade, la cupidité des propriétaires, d'accord avec le mauvais goût de certains architectes, résiste avec une obstination coupable au point de vue de l'art. Parmi les

Digitized by Google

maisons remarquables de la rue Centrale, citons surtout celle qui ferme la galerie de l'Argue et les deux suivantes.

X.

CLOCHERS DE NOTRE-DAME SAINT-LOUIS ET DE SAINT-JUST.

Les clochers de Notre-Dame Saint-Louis et de Saint-Just, continuent à braver ma juste indignation de les voir si pauvres à leur faîte. Privés même du symbole chrétien, de la croix, ils ressemblent à des observatoires bourgeois ou à des campaniles de temples protestants. — La République française ne prétend point niveler les clochers et faire main-basse sur les croix ; qu'ils se couronnent donc, les clochers de Saint-Louis et de Saint-Just, d'un amortissement plus noble, plus chrétien ! Que les églises lyonnaises concourent à faire travailler les ouvriers trop longtemps sans ouvrage !

XI.

PONTS.

Le pont du faubourg du cours d'Herbouville est une très-belle œuvre, qui fait le plus grand honneur à l'architecte qui l'a dessinée. J'en dirai autant de celui du Collége : il y a une admirable vigueur d'exécution dans les quatre lions sculptés par M. Robert. Les bases du pont monstre des Chartreux sont prêtes. L'idée de réunir par un pont suspendu deux côteaux qui se regardent, est taillée dans le patron romain, elle est gigantesque et digne du colosse de Rhodes.

Digitized by Google

XII.

OBSERVANCE.

Il ne reste plus que quelques colonnes debout de la belle chapelle grecque ajoutée à cette délicieuse église *gothique* de l'Observance, que nous avons vu si indignement détruire. La petite chapelle de style moderne, qui s'élève en ce moment au milieu de nos ruines saintes, ne sera-t-elle pas la plus amère ironie mise à la place d'une compensation ?

XIII.

PLACE DE LA BOUCHERIE.

L'ignoble contre-bas qui affligeait les regards et rappelait ceux qui déparent les places du Carrousel à Paris et du Châtelet, à Châlon-sur-Saône, disparaîtra par suite des travaux de construction en cours d'exécution. La rue d'Algérie, par suite de la démolition des maisons dont le pâté saillant commençait à la pharmacie Poncet, va s'aligner, en contre-courbe, avec la rue Puits-Gaillot par la place des Carmes. Ici comme à Saint-Nizier et au Pont-de-Pierre, la ville de Lyon a laissé pour toujours échapper l'occasion de réaliser dans son sein une magnificence dont aucune capitale du monde n'eût offert l'exemple.

Pendant que tout ce quartier et le vieux centre de Lyon retentissent du bruit incessant des maçons, nos vieilles rues, heureusement, ne s'ébranlent pas, et sont bien décidées à représenter le vieux Lyon dans le Lyon du XIXe siècle. Demeurez intactes, belles et historiques rues Tupin (coupée par

Digitized by Google

la rue Centrale), Trois-Maries, du Palais-Grillet (Puits-Pelu), Saint-Jean, du Bœuf, Juiverie, Tramassac, continuez à servir de jalons au glorieux passé de cette antique métropole !

XIV.

MAISONS NEUVES. — NOMS DE RUES.

J'ai déjà dit deux mots de l'insignifiante maison savoyarde bâtie près de la maison Blanchon, sur le quai Fulchiron. La belle demeure n° 10, rue Saint-Joseph, vis-à-vis l'église Saint-François, porte cette inscription que je n'avais pas encore relevée, exécutée en style lapidaire :

LEGVEE. AV. DEPOT. DE. MENDICITE
PAR. M. FRANÇOIS. GARCIN
XX. IANVIER. M. DCCCXLII

Plusieurs noms de rues burlesques ont disparu des écriteaux. Je me bornerai à en citer un seul. L'ancienne montée de *Tire-cul* a pris la dénomination historique de montée des *Chazeaux*, du nom de la communauté des Chazeaux qui était établie dans le dépôt actuel de mendicité. La République aussi est venu baptiser les quais Villeroy, Saint-Antoine, etc., du nom général de quai de la Révolution ; le quai d'Orléans, du nom de quai du Peuple, la rue Bourbon du nom de rue de la République, etc.

XV.

ÉGLISES DE VAISE ET DE PIERRE-BÉNITE.

L'église de Saint-Pierre de Vaise, bénie le 11 juillet 1847,

Digitized by Google

est l'œuvre de M. Desjardins. Ce qui manque en général à cet architecte, ce n'est point la science de la main, il dessine à merveille, c'est la verve, c'est l'inspiration. Epris avec raison du type romano-byzantin, il le reproduit avec une louable persévérance dans ses églises, mais il a le tort de ne pas le faire conforme à l'histoire. Ainsi, toutes ses apsides sont constamment de niveau avec l'intrados de ses nefs majeures, ce qui est un anachronisme grave. Cette faute, je la retrouve à Vaise comme à Pierre-Bénite. M. Desjardins ignore-t-il que dans l'école romano-byzantine, aussi bien que dans la basilique latine, l'*augusteum*, le lieu *très-saint* le *Naos*, proprement dit, ne doit représenter que la tribune où siégeait le juge dans la basilique prétorienne, où se posa l'évêque dans la basilique constantinienne; qu'il ne fut qu'un simple renflement demi-circulaire, en forme de grande niche, couvert par une voûte en demi-calotte, nommée par les monumentalistes italiens, *concavo* et par les monumentalistes fançais, *cul-de-four* ? La charpente visible de Saint-Pierre de Vaise n'est qu'un papillotage, indigne de l'époque austère qu'elle devait rappeler : tout y sent la manière, rien n'y indique le style du temps. C'est une excellente idée que d'avoir ressuscité les charpentes apparentes du temple constantinien ; mais il eût fallu l'appliquer rigoureusement. M. Desjardins n'a ni assez vu, ni assez comparé : qu'il aille donc visiter les basiliques romaines et les temples de Ravenne, pour trouver dans l'étude ce que ne lui donne pas l'inspiration. La façade de l'église de Vaise n'est pas achevée. Que l'architecte de cet édifice reçoive ici nos sincères félicitations sur l'emploi qu'il a fait des ferrures visibles. C'était un art admirable que celui de la penture pour les portes. Que de belles choses a produites l'art aujourd'hui ravalé du serrurier, même dans le dernier siècle, en fait de grilles, de bras d'enseigne, de marteaux, de girouettes, d'épis, de

Digitized by Google

guichets, de tourne-broches même, de claire-voies, etc.

La commune de Pierre-Bénite n'avait pas d'église. M. Desjardins vient de lui en donner une qui a été bénite le 18 juillet 1847. Même défaut qu'à Saint-Pierre de Vaise; apside du niveau avec la voûte de la nef majeure — voûte de fantaisie, sans caractère historique — sacristie placée dans les plus tristes conditions d'effet extérieur, quand il eût été si facile de la comprendre dans le temple — bas-relief détestable comme type placé dans le tympan de la porte de la façade.

Oh! combien j'aime mieux, en fait d'églises romanes modernes, le temple que M. Bernard a érigé à Limonest, c'est plus vrai, plus sévère, plus harmonieux, plus chrétien.

Mais M. Desjardins est jeune, et il progressera. — Je lui recommanderai pour Vaise la reproduction des *campaniles* isolés, sans adhérence aucune au temple, de la riante et pieuse Toscane.

XVI.

MONUMENTS DIVERS. — STYLE LAPIDAIRE.

L'arsenal nouvellement bâti produit un effet misérable et triste. — C'est une suite de petits pavillons qui ne parlent ni à la pensée ni aux yeux.

J'ai parlé ailleurs du Colisée: c'est un monument parfaitement en rapport avec sa destination, et qui ne manque pas d'un certain charme oculaire.

Les enseignes qui souillent le rez-de-chaussée du Palais St-Pierre, ont enfin été régularisées par M. Dardel. Mieux eût valu en finir avec elles et chasser les boutiques du monument. — Toutefois, puisque les enseignes régularisées subsistent, pourquoi ne les assujétit-on pas à un type unique et aux exigences de l'orthographe lapidaire?

Digitized by Google

Le gouvernement républicain de la ville de Lyon qui a eu des pouvoirs infiniment plus illimités que ne l'avait le gouvernement royal, dans la cité, aurait été bien inspiré de profiter de sa dictature pourrendre à la place Bellecour son ancienne décoration et surtout d'interdire les enseignes qui déshonorent ses façades du Rhône et de la Saône.

Rien de nouveau au magnifique Hôtel-de-Ville lyonnais, que la garde prétorienne populaire (1) qui veille sur lui. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde beaucoup de grands édifices qui produisissent autant d'effet que celui-ci, s'il pouvait être vu de trois-quarts. Mais les rues Lafont et Puits-Gaillot, parallèles à ses immenses façades, s'opposent aux conditions visuelles qui donneraient à la Maison-de-Ville son véritable aspect.

Il est bon peut-être de consigner ici les inscriptions placées, sous la restauration, à la base de la statue équestre de Louis XIV, car elles deviennent du domaine de l'histoire. — C'est un tort qu'ont toutes les révolutions de s'en prendre, dans un instant d'égarement, aux monuments et au passé. On aura beau faire, la nation et la nationalité ne dateront pas plus de 1793 que de 1830 ou de 1848.

Au revers méridional :

LVDOVICO. MAGNO
REGI. PATRI. HEROI
ANNO. M̄. DCCXIII

Inscription reproduite de l'ancienne statue renversée en 1793.

(1) Les *Voraces*.

Digitized by Google

Au revers septentrional :

LVDOVICI. MAGNI
STATVAM. EQVESTREM
INIQVIS. TEMPORIBVS
DISIECTAM
CIVITAS. LVGDVNENSIVM
REGIO. QVE. RHODANICA
INSTAVRAVERVNT
ANNO. M. DCCCXXV

Qu'a fait mettre à la place de ces belles inscriptions, la Commission exécutive provisoire de la commune de Lyon? Le voici.... Jugez.

Sur les deux faces de la base levant et occident :

CHEF D'OEVVRE DV CITOYEN LEMOT STATVAIRE LYONNOIS

Sur les deux faces au nord et au midi :

PROPRIETE NATIONALE

Comme le mot de citoyen appliqué à un artiste mort est juste et de bon goût; comme l'indication de propriété nationale convient bien à un monument élevé par la ville de Lyon et le département du Rhône!

Ces burlesques inscriptions heureusement peintes et qu'il sera facile de faire disparaître, n'ont pas même pour elle la beauté de la forme et la vérité lapidaire. — C'est de la vulgarité et du cynisme inscriptionnaire.

Dans l'invasion toujours croissante du mauvais goût dans la lettre typographique, monumentale, commerciale, dans l'inscription, l'écriteau et l'enseigne, c'est chose utile de constater les points nombreux par lesquels la ville de Lyon

Digitized by Google

échappe à la fièvre générale. — Citons d'abord quelques enseignes, celles des imprimeurs L. Perrin et L. Boitel, des joailliers Grognier-Arnaud et Chaillier, successeur de Mercier, quai de la Révolution, MM. Villard, marchands de fer, même quai, Gambès et Hodieux (1), rue St-Côme (CHALES ET CACHEMIRES), de la pharmacie des Célestins, côté du nord. — Puis, à Loyasse, en fait d'épitaphes, n'avons-nous pas les belles inscriptions funéraires des tombeaux de Chinard et d'Antoine Pinet, des familles Lebœuf-Livio, Payan-Mariotte, Ramie-Riboud, Cambon, Guyot-Desvignes, etc. — Bornons-nous à transcrire deux épitaphes admirables de facture latine et d'ortographe lapidaire :

SIBI. ET SVIS
HOC. MONVMENTVM
EREXIT
STEPH. GAVTIER. M̄. DCCCXXXIV̄
MARIO. FOVGASSE
FILIO. DILECTISSIMO
QVI. VIXIT. XX̄. ANNIS
INFELICSSIMI. PATER. ET MATER
SIBI. ET. SVIS
POSVERVNT M̄. DCCCXIIĪ

Lyon est certainement la ville de France où la langue inscriptionnaire est le mieux comprise. Allez visiter les cimetières et les monuments des autres cités, qu'y trouverez-vous autre chose que l'alphabet et souvent le style de l'épicier ! Je n'en dirai qu'un exemple. On a récemment placé à la basili-

(1) La décoration de ce magasin, ainsi que celle de la joaillerie Grognier-Arnaud, est l'œuvre de M. Benoist.

Digitized by Google

que cathédrale de Saint-Vincent-de-Chalon, une inscription rappelant la pierre tombale de l'historien chalonnais, Saint-Julien-de-Baleurre : cette inscription est faite en lettres cursives rondes et le millésime est figuré par des lettres arabes. A Lyon, citons encore comme modèle d'enseigne celle de M. LEPIND SCVLPTEVR, place Sainte-Claire.

XVII.

MUSÉE.

L'admirable tableau de Pierre Pérugin a retrouvé son inscription qui est une véritable lettre de noblesse pour la ville de Lyon. Malheureusement, sa place est mal choisie, il est trop exposé à l'action du soleil. Ne pourrait-on pas adapter aux tableaux les plus précieux qui décorent le musée de Lyon, soit des volets, soit, au moins des rideaux, qui les préserveraient !

XVIII.

ÉGLISE DE SAINT-BRUNO.

D'indignes spoliations ont été commises dans ce temple tout romain de style. Il y a long-temps que j'invoque pour lui deux reconstructions, 1° l'achèvement de sa façade, 2° l'exécution de verrières de couleurs dans les baies qui éclairent le vaisseau. Le célèbre Lesourd, en se retirant des affaires et en abandonnant, pour la retraite, un art qui a fait sa renommée et sa fortune, a trouvé un successeur qui s'efforce de marcher sur ses traces. Si l'église de Saint-Bruno ne peut songer à se donner des peintures transparentes, qu'elle

Digitized by Google

songe au moins à réaliser en elle le luxe peu dispendieux des verrières-mosaïque qui étaient particulièrement du domaine de la vitrerie lyonnaise représentée par Lesourd naguère, et aujourd'hui par ses élèves et son école.

XIX.

ÉGLISE DES CORDELIERS—OBSERVANTINS.

« Laissez-nous, de grâce, laissez-nous le peu qu'il reste d'un monument admirable, dont la chute a été un véritable deuil pour la ville de Lyon. Il appartiendrait à la jeune république de construire, dans ce quartier populaire de Bourg-Neuf, un temple pour le peuple qui a besoin de foi, du culte et d'affections. » Voilà ce que je disais dans les premiers jours de mars dernier. On a vu au n° XII de ce bulletin si ces vœux ont été écoutés.

XX.

ÉGLISE NOTRE-DAME-SAINT-LOUIS DE LA GUILLOTIÈRE.

La restauration de ce temple est à-peu-près terminée. Au point de vue des architectures modernes inspirées par l'étude de l'art antique, celle de l'architecte Crépet, lui fera honneur. Il faudra, dès que l'état de la caisse le permettra, penser à remplacer l'ignoble et trapue tour carrée qui forme le clocher actuel de cette église, par un édicule plus élancé, d'une forme plus pittoresque. Ce sera le cas de nous donner ici le clocher tel qu'on l'entendait sous Louis XIV.

Digitized by Google

XXI.

ÉGLISE D'ÉCULLY.

L'église rurale d'Ecully est entièrement terminée. C'est une des meilleures études romano-byzantines de M. Benoist.— Toutefois je préférerais encore à cette reproduction du faire antique, celle de M. Bernard, à la nouvelle église déjà citée de Limonest.

XXII.

HÔTEL-DE-VILLE.

J'en reviens à mon idée d'amortissement pittoresque pour la coupole qui couronne le beffroi de l'Hôtel-de-Ville. Je n'aime par cette boule qui *finit* la chose, mais ne la termine pas. Que le drapeau soit placé en son lieu naturel, sur le grand balcon du palais, cela est bien entendu; mais qu'il s'implante sur la boule même qui amortit la coupole du beffroi, c'est une condition fâcheuse qui ne satisfait point le regard. Je voudrais donc, — je le repète du Xe *bulletin*, — qu'au faîte de cette coupole, un lion, grimpant de bronze argenté, regardant à sénestre, comme dans le blason de la cité, s'élevât majestueusement dans les airs.

XXIII.

HIPPODÔRME.

Je n'ai jamais constaté dans le *bulletin* l'existence de l'hippodrôme dont le plan est harmonieux, et qui convient à mer-

Digitized by Google

veille à sa destination. Ne pourrait-on pas paysager cet immense espace; élever à son centre une vaste tribune pittoresque au-dessus de la quelle se développerait le *velarium* antique?

XXIV.

MONUMENTS DIVERS.

Je n'ai rien absolument de nouveau à signaler à Saint-Bonaventure dont la restauration marche lentement à Saint-Irénée, à Saint-Pierre, à l'Antiquaille, à l'Hôtel-Dieu, à la Charité, à Saint-Polycarpe, à Saint-Pothin, à Saint-Eucher, à l'église du Lycée, à la chapelle de Serin. — Les bons religieux qui veillaient au monument expiatoire des Brotteaux ont été bannis de leur paisible asile, par un coup de vent; le saint et grave édifice consacré à la mémoire de nos pères, martyrs de la foi politique, a été et sera toujours respecté par le peuple lyonnais.

CONCLUSION.

Lyon, je ne cesserai de le dire, doit toujours être considéré comme la cité la plus sérieusement artistique de France. Il n'y a guère que les architectes lyonnais qui aient une teinture de science ecclésiastique, qui se préoccupent des besoins du culte, de la liturgie et du dogme. Il n'y a guère que Lyon qui ait, dans toute l'étendue de la république française, le besoin de produire en conscience, sous l'inspiration du goût. Citerons-nous les belles éditions historiques des typographes modernes, l'art des graveurs si habilement cultivé par les Durand, etc., la sculpture lyonnaise, la vitrerie lyonnaise,

Digitized by Google

la belle fabrique de lustres d'églises et de candélabres *gothiques* de M. Becqx, la sculpture monumentale exécutée avec tant de verve, la plastique lyonnaise, etc.? — L'orfévrerie de Lyon est certainement la plus remarquable qui existe aujourd'hui pour les grandes choses, et même pour les petites comme *baisers de paix* (1).

La grave liturgie lyonnaise est la seule gloire que nous ayions vu pâlir depuis quelques années, dans cette auguste cité, sous l'influence de la *musicomanie* et de l'esprit d'innovation. Pour entendre aujourd'hui le chant liturgique dans toute sa majestueuse simplicité, dans le temple qui, jusqu'à l'avènement au siége archiépiscopal de S. E. M. le Cardinal de Bonald, avait conservé, avec le plus de religieux respect, l'esprit dogmatique traditionnel, à la basilique primatiale de Saint-Jean-Baptiste, il faut assister à la simple messe canoniale des jours d'œuvre, et fuir la messe solennelle du dimanche et surtout des grandes fêtes.

Ce qui manque, en général, à nos grands édifices lyonnais, c'est la couleur, c'est l'ineffable beauté de la nuance et du ton. Point de ces lignes d'or ou de pourpre qui concourent si puissamment au charme oculaire des perspectives monumentales. La pierre safranique et de teinte toute arlésienne de Couzon, si semblable au *travertino* romain, la pierre de Choin, si analogue au *bigio* de Florence, la donneraient magnifique cette couleur que nous demandons en vain à nos édifices lyonnais, mais les épaisses vapeurs de la houille, l'humide haleine des brouillards qui s'exhalent pendant trois mois de l'année de la douce rivière et du fleuve majestueux enchaînés aux rivages lyonnais, déposent vite sur le moellon comme sur la molécule, une noire et triste patine plus digne

(1) Je ne sais si le nouveau *baiser de paix* de Saint-Jean est une œuvre d'orfévrerie lyonnaise, mais il est d'un goût exquis.

Digitized by Google

des horizons brumeux du nord que de notre souriant climat. Heureusement, cette influence ne s'étend ni aux maisons lyonnaises dont le badigeon se renouvelle si souvent, ni surtout à nos paysages, à ces saintes collines si harmonieusement mouvementées qui mettent autour de la ville de Lyon l'image des monts Pincius, Cœlius et Aventin, de Rome.

Je n'ai pas cru devoir constater dans ce XIe *bulletin* l'apparition d'une foule de monuments végétaux qui se sont élevés, comme par enchantement, sur les quais, sur les places petites et grandes, jusque dans les plus humbles renfoncements et carrefours de la ville de Lyon, nous voulons parler des arbres de la liberté. Si la campagne de 1848 s'est ouverte stérile pour les édifices de pierre, pour les arts dépendant du dessin, en revanche, les édifices de la nature, les arbres ont pullulé. Je n'espérais pas qu'on m'emprunterait si vite une de mes vieilles idées, de semer d'arbres les grandes masses de la ville de Lyon, d'en planter sur les places et sur les quais surtout; mais j'aurais désiré plus de variété et de régularité dans ces plantations et un but direct moins complétement étranger au charme oculaire de la métropole lyonnaise. Ainsi la statue équestre se trouve maintenant inscrite entre quatre peupliers. Sur plusieurs points de Lyon, on remarque au-dessous de l'arbre de la liberté, la déesse de la République, coiffée du bonnet rouge.

Puisque nous en sommes aux monuments de la nature, disons qu'en ce moment la colline de Fourvière subit une vandale transformation, par suite des travaux qu'y exécutent les ateliers nationaux de la Sarah.

La campagne 1848 est moins inféconde à Lyon, qu'on ne pouvait le croire à son début. Je vois encore beaucoup de maisons en constructions ou en réparation.

Deux mots à M. Benoist. A la flèche de Saint-Nizier, à la

Digitized by Google

coupole de Saint-François il a mis des croix d'or radiées. Pourquoi oublier la noble et belle forme de la croix latine pleine, la plus simple et la plus sainte de toutes?

Ayons la ferme confiance que l'art n'est point perdu pour nous, que la civilisation ne sera pas obscurcie par la barbarie, ni l'élégance des formes par la vulgarité, que nous ne rétrograderons pas jusqu'aux Visigoths.—Une remarque ne peut nous échapper : en fait d'art nous ne faisons que de l'archéologie ; nous avons d'abord imité les formes *gothiques*, puis celles de la renaissance : de ces dernières nous avons passé au goût Louis XIV, enfin au style Pompadour, nous voici arrivés aux types révolutionnaires... si la marche est logique, nous ne tarderons pas à revenir à ceux de l'empire et par conséquent du despotisme.

Puisse, puisse mon prochain bulletin, n'être point celu du vandalisme monumental!

Joseph Bard.

P. S. J'avais omis de constater dans ce *bulletin* un fait monumental postérieur au *bulletin* de 1847. Un délicieux porche *gothique* style XVe siècle, est venu servir d'accès à l'église de Saint-Bonaventure et couper harmonieusement sa contre-nef occidentale. C'est un édicule plein de verve et de grâce dans sa composicion.

3 mai 1848.

Digitized by Google

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS,

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

Ne qua suspicio gratiæ, ne qua simultatis.
(Cic.).

PREMIÈRE PARTIE.

Tacite a peint d'un trait fort piquant l'empereur Galba, lorsqu'il a dit de lui « qu'il parut supérieur à la condition privée tant qu'il y resta, et qu'on l'eût universellement jugé digne de l'empire, s'il n'avait régné (1). »

Cette sentence, qui semble le signalement naturel des monarques déchus, ne saurait, à mon avis, s'appliquer sans restriction à Louis-Philippe d'Orléans, dernier roi des Français. Plus sa chûte est récente, plus elle a été soudaine et profonde, plus l'historien, toujours calme et impartial, doit se défendre à son égard des entraînements de l'intérêt personnel ou des préoccupations de l'esprit de parti. Ce n'est qu'à de telles conditions que l'Histoire peut être utile, et réaliser sa noble mission qui, selon l'admirable peintre de Germanicus et de Tibère, consiste à glorifier les belles actions et

(1) *Histor.*, I, 49.

Digitized by Google

à contenir les méchants par la crainte de l'infamie (1). La vérité, d'ailleurs, ne réside guère dans les jugements extrêmes. Les hommes ne sont point tout bons ni tout mauvais. En dehors des vertus dont l'éclat honore le rang suprême, il est des qualités qui, sans inspirer à un certain degré l'estime ou l'affection, entrent pour une portion notable dans le gouvernement des états, et ne sauraient être indignes, sous ce point de vue, de fixer l'attention de la postérité. C'est à discerner les unes et les autres, à assigner à toutes leur véritable caractère, que consiste l'impartialité historique. C'est l'appréciation que je me propose d'essayer ici sans exagération comme sans faiblesse. Modeste serviteur de la Restauration, je n'ai connu du gouvernement déchu que ses disgrâces. Je ne puis donc être suspect de prévention personnelle dans le bien que j'aurai à dire de son chef. Dans les cas malheureusement moins rares où ma conscience me dictera une opinion plus sevère, j'espère ne point oublier qu'une puissance si profondément tombée est condamnée sans retour ; et qu'il n'y a ni dignité, ni bon goût, ni délicatesse à insulter l'objet d'un irréparable revers.

Lorsque Louis-Philippe, cinquième arrière petit-fils de *Monsieur*, frère de Louis XIV, naquit à Paris, le 6 octobre 1773, sous le nom de duc de Valois, il existait une rivalité déjà ancienne entre les deux branches de la maison de Bourbon. Cette rivalité remontait au berceau du grand roi. On sait que le cardinal Mazarin, dans sa juste prévoyance, reprochait au précepteur du duc d'Orléans de faire de ce prince un *habile homme*. Les troubles de la Fronde n'avaient fait que développer cet antagonisme, et Gaston, régent de France, en affectant de s'appuyer sur la bourgeoisie parisienne, semble

(1) *Annal.*, III, 65.

Digitized by Google

avoir légué au père de Louis-Philippe un exemple d'opposition auquel ce prince ne se montra pas infidèle. C'est du Palais-Royal, que partirent, en 1789, les premières excitations révolutionnaires. La participation directe du duc d'Orléans aux excès de cette époque, et notamment aux funestes journées d'octobre, a été tour-à-tour affirmée avec assurance et niée avec obstination, comme il arrive de la plupart des complots politiques, et la procédure instruite au Châtelet ne fournit sur ce point que des notions équivoques ou insuffisantes. Mais un fait capital domine toutes ces incertitudes : c'est l'exil infligé au duc d'Orléans par la conscience de La Fayette à la suite de ces sanglantes journées. Quant à la prétendue lettre posthume dans laquelle Mirabeau rend compte à ce prince des manœuvres qu'il a employées pour lui frayer l'accès du trône, son authenticité est demeurée justement suspecte. Qui pourrait d'ailleurs essayer l'apologie de cette vie impure et séditieuse, si dignement couronnée par le crime d'un régicide qui saisit d'horreur les complices mêmes de ce parent dénaturé !

De tels exemples atteignirent l'âme du jeune Louis-Philippe à cet âge où les impressions extérieures laissent dans l'esprit humain des traces si vives et si pénétrantes. Cette influence fut malheureusement secondée par l'éducation fastueuse de Mme de Sillery-Genlis, qu'un caprice bizarre du duc d'Orléans avait donnée pour gouvernante à ses quatre enfants : femme distinguée sans doute, mais en qui l'aride philosophie du XVIIIe siècle, une condescendance étroite et suspecte pour le chef de la maison d'Orléans, et par dessus tout un incurable besoin d'intrigue et d'ostentation neutralisaient les plus généreux instincts de son sexe. Violent à la fois et austère, son patriotisme s'affranchit dès le début de tout ménagement timide. Lors de la prise de la Bastille, elle-même conduisit ses élèves sur le passage des vainqueurs, et ne rougit point, s'il faut en

Digitized by Google

croire certains récits, de les mêler le même jour aux danses frénétiques des femmes du peuple, dans le jardin même du Palais-Royal.

Ces dangereuses instigations portèrent leurs fruits. Les ducs de Chartres (1) et de Montpensier et leur sœur Adélaïde embrassèrent avec ardeur la cause révolutionnaire; l'âge encore peu avancé du comte de Beaujolais, le tint en dehors de tout engagement de parti. Les ducs de Chartres et de Montpensier étaient présents le 5 octobre à la séance de l'Assemblée nationale où Pétion dénonça la fête militaire donnée quelques jours avant par les gardes-du-corps au régiment de Flandre, sous les yeux de la famille royale. Cette dénonciation d'une portée si dangereuse dans les conjonctures critiques où l'on se trouvait, excita un tumulte inexprimable. Des cris de sang se firent entendre sur plusieurs bancs. « Ces messieurs, dit un député de la droite, demandent encore des lanternes.—*Oui, messieurs, il faut encore des lanternes!* » répéta le duc de Chartres avec véhémence. Cette odieuse exclamation ne fut pas le seul encouragement que les excès du parti révolutionnaire reçurent alors du jeune Louis-Philippe. On voit par les mémoires de la marquise de Créquy et par ceux de Clermont-Gallerande, qu'il assista avec son frère et sa sœur, sur la terrasse du château de Passy, à l'humiliation de Louis XVI et de sa famille, ramenés à Paris par une populace altérée de leur sang. Ce douloureux épisode de la révolution s'accomplissait sous les yeux de Louis-Philippe le jour même où il atteignait sa seizième année : âge tendre encore pour une personne privée, âge raisonnable pour un prince, et dont l'excuse disparaît d'ailleurs dans un reproche trop mérité d'ingratitude personnelle. Le jeune duc avait été tenu sur les

(1) Louis-Philippe d'Orléans avait reçu ce nom à la mort de son aïeul Louis-Philippe, arrivée le 18 novembre 1765.

Digitized by Google

fonts baptismaux par l'auguste couple qui marchait ainsi au-devant de l'échafaud.

Cette première démonstration ne fut que le prélude de plus graves écarts. Louis-Philippe s'affilia à la société des Jacobins, et ce fut sur ses pressantes instances que le trop fameux Collot-d'Herbois, qui présidait alors cette assemblée, y admit le duc de Montpensier. Une infidélité de Clarke, ancien secrétaire des commandements du duc d'Orléans, et depuis ministre de la guerre, livra au premier Consul, qui le fit imprimer en 1803, le manuscrit du journal tenu à cette époque par le jeune duc de Chartres. Il est juste de reconnaître que rien n'y signale la participation du prince aux motions extravagantes ou sanguinaires qui se succédaient alors à la tribune des Jacobins ; mais tout y respire la haine de la royauté et un amour fanatique de la liberté. Parle-t-il du trône de France, c'est pour dire « qu'il aimerait mieux le manger que de s'y asseoir; » il salue d'un enthousiasme sans bornes le drame *du Despotisme renversé*, et raconte qu'il a donné *deux louis* à la musique de son régiment pour avoir joué l'air révolutionnaire de *Ça ira*, etc.

Cette direction si contraire aux devoirs d'un prince du sang, troublait profondément l'âme droite et pure de la duchesse d'Orléans, déjà si vivement blessée dans ses sentiments d'épouse et de mère. Dans une lettre écrite sur la fin de 1790, à son mari, alors exilé en Angleterre, on voit cette digne fille du duc de Penthièvre exhaler avec une respectueuse liberté ses plaintes sur la conduite de son fils et déplorer surtout son affiliation à cette société dont le fanatisme démagogique préparait à la France, par le renversement du trône, une ère d'incalculables calamités : « Si les Jacobins, lui dit-elle, étaient composés de députés seulement, ils seraient moins dangereux, parce qu'ils seraient connus par leur conduite à l'Assemblée, et que l'on pourrait prévenir mon fils;

Digitized by Google

mais comment le mettre sur ses gardes vis-à-vis d'un tas de gens qui y ont la majorité, et qui sont bien propres à égarer les principes d'un jeune homme de dix-sept ans! Si mon fils en avait vingt-cinq, comme je vous l'ai dit, je ne serais pas tourmentée, parce qu'il pourrait distinguer par lui-même; mais à dix-sept ans, jeté dans une société de ce genre, en vérité, mon cher mari, cela n'a pas de raison; et que ce soit nous, que ce soit ses parents, qui, pour faire son éducation, l'envoient aux Jacobins, me paraît et paraîtra sûrement à tout le monde une chose inconcevable, et me ferait en vérité regretter qu'il fût sorti des mains de madame de Sillery. »

La guerre, qui ne tarda pas à éclater sur les frontières de la Belgique, vint donner un autre cours aux idées du jeune duc de Chartres, et ouvrir une carrière plus pure et plus légitime au besoin de distinction et de popularité dont il paraissait dévoré.

Ce prince qui, dès l'âge de quatorze ans, avait reçu le grade de colonel du régiment de Chartres, passa en novembre 1785 au commandement du 14e de dragons. Il se fit néanmoins inscrire en 1791, comme simple fusilier dans le bataillon des gardes nationaux de Saint-Roch, sous le titre de *citoyen de Paris*. Vers cette époque, les colonels titulaires ayant reçu l'ordre de se mettre à la tête de leurs régiments, il alla tenir garnison à Vendôme, où il fut assez heureux pour donner des preuves publiques de son courage et de son humanité. On le vit déployer le zèle le plus intelligent et le plus assidu dans l'exercice de ses devoirs militaires. Il partit à la fin de 1791 pour commander la place de Valenciennes jusqu'à la fin d'avril 1792. A cette époque, il entra dans l'armée active sous les ordres du duc de Biron, ami personnel de son père. On sait que les débuts de cette première campagne de la révolution ne furent pas heureux. Biron fut battu à Quiévrain, et

Digitized by Google

ses troupes se replièrent en désordre jusqu'aux portes de Valenciennes. Louis-Philippe fut promu le 7 mai 1792 au grade de maréchal-de-camp. On raconte que lorsqu'il se présenta en cette qualité au général en chef Kellermann, celui-ci, étonné de son extrême jeunesse, lui demanda comment il avait fait pour gagner ce grade en si peu de temps. « En étant le fils de celui qui a fait de vous un colonel, » lui répondit le prince sans se déconcerter. Kellermann ne parut point choqué de cette réponse; il tendit la main à son jeune interlocuteur, et lui conféra bientôt après (11 septembre 1792) le grade de général de division. Louis-Philippe assista le 20 septembre à la bataille, ou pour mieux dire à la cannonade à peu près insignifiante de Valmy, où, par des motifs diversement appréciés, le duc de Brunswick échangea la perspective d'un succès probable contre un vain déploiement de ses forces. Cette journée, qui ne fut pas sans gloire pour le duc de Chartres, eut l'effet immense de relever le moral de l'armée française et de préparer la victoire de Jemmapes, laquelle ouvrit la Belgique à la France. Le duc de Chartres qui, sous le nom ridicule d'*Égalité*, commandait une des colonnes du centre de l'armée, sous les ordres immédiats du général en chef Dumouriez, prit une part brillante à cette action, et s'y fit remarquer par sa valeur personnelle. Son exemple et ses exhortations concoururent puissamment à raffermir les bataillons du centre qui, chargés à l'entrée du bois de Flence par des forces supérieures, se repliaient en désordre et menaçaient d'entraîner en déroute la colonne entière. Ce mouvement, dans lequel le duc de Chartres fut activement secondé par son frère le duc de Montpensier, qui lui servait d'aide-de-camp, exerça une grande influence sur le résultat de cette première bataille rangée que livra la République. Il assigna au jeune général un rang élevé parmi les lieutenants de Dumouriez, et l'on doit constater avec les écrivains con-

Digitized by Google

temporains qu'il sut honorer son haut rang et sa renommée naissante par l'exemple d'une moralité solide qui contrastait avec les déréglements sans bornes du prince dont il tenait le jour (1). Sa popularité caressait agréablement la prédilection de Dumouriez, qui affectait de l'appeler l'espoir de la nation, le *Germanicus français* (2), le montrait aux troupes et lui ménageait avec soin toutes les occasions de paraître avec éclat. Quel était le but réel de ces prévenances? Dumouriez songeait-il sérieusement à réaliser un prétendu pronostic de Danton (3), et à placer la couronne constitutionnelle de France sur la tête du jeune duc? On peut en douter en présence des efforts secrets, mais actifs et malheureusement infructueux qu'il tenta vers cette époque pour la délivrance de la famille royale, alors détenue dans la prison du Temple. Quoiqu'il en soit, la dernière heure de cette renommée si brillante et si éphémère était près de sonner. L'armée de Dumouriez rencontra le 18 mars 1793, dans les plaines de Nerwinde le corps de troupes du prince de Cobourg, qui comptait environ soixante mille combattants. Le duc de Chartres commandait deux colonnes du centre et la réserve. La bataille, commencée à la pointe du jour, fut acharnée. Louis-Philippe prit et reprit le village de Nerwinde, et se vit enfin contraint à l'abandonner à un ennemi fort supérieur en nombre. Dumouriez, qui s'en rendit également maître, ne fut pas plus heureux. Le général Thouvenot, son chef d'état-major, rétablit momentanément le combat; mais l'aile gauche, commandée par Miranda, et composée en majeure partie de volontaires, fléchit, se mit en déroute, et sa retraite produisit la confusion dans le reste de l'armée. A Tirlemont, à Louvain, Dumouriez

(1) *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, t. II, p. 212.

(2) *Hist. de la conjur. d'Orléans*, par Montjoie.

(3) *Hist. des Girondins*, t. IV.

Digitized by Google

essuya de nouveaux échecs qui rendirent sa position désespérée et le poussèrent aux résolutions les plus extrêmes. Il songea sérieusement à marcher contre la Convention régicide, et à sauver la France d'un démembrement en imposant aux alliés une neutralité officieuse. Le 21 mars, le colonel Montjoie s'aboucha par ses ordres avec Mack, chef de l'état-major de l'armée impériale, et sollicita une suspension d'armes que ce dernier conclut le lendemain même dans une conférence personnelle avec Dumouriez. Le général français dut à ces dispositions l'évacuation pacifique du territoire belge et la rentrée en France des débris de son armée. Le 27 mars, eut lieu à Ath entre le colonel Mack, Dumouriez, Thouvenot et le duc de Chartres, cette entrevue tristement célèbre qui consomma la défection du vainqueur de Jemmapes. Les Impériaux prirent l'engagement de concourir éventuellement à la réalisation de ses plans, si ses propres forces étaient insuffisantes; connivence coupable et qui témoigne assez à quel degré d'abattement et de démoralisation étaient tombés les chefs de l'armée. Ces sentiments se reproduisent dans ce fragment d'une lettre que Louis-Philippe écrivait à son père : « Mon couleur de rose, lui disait-il, est à présent bien passé, et il est changé dans le noir le plus profond. Je vois la liberté perdue; je vois la Convention nationale perdre tout-à-fait la France par l'oubli de tous les principes; je vois la guerre civile allumée; je vois des armées innombrables fondre de tous côtés sur notre malheureuse patrie, et je ne vois pas d'armée à leur opposer. »

Mais cette espèce de contre-révolution demandait une exécution prompte sous la protection d'un secret absolu. Dumouriez négligea de s'assurer une base solide d'opérations par l'occupation de Lille, de Valenciennes et de Condé. Ses propos répandirent le soupçon partout autour de lui. Traduit à la barre de la Convention, il refusa d'obéir. L'arrestation

Digitized by Google

du ministre de la guerre et des quatre commissaires délégués auprès de lui par cette assemblée, fut le dernier acte de son autorité. Il perdit en vaines conférences et en stériles négociations un temps précieux. Tous ses plans avortèrent. Poursuivi par la méfiance universelle de ses troupes qui se sentaient trahies, il n'eut plus que le temps de sauver sa tête en la mettant sous la protection de l'armée autrichienne. Le duc de Chartres, le général Thouvenot et un petit nombre d'amis partagèrent tous les périls de cette coupable retraite qui livrait les débris de l'armée française aux agressions de Clairfayt, mais que ne souilla du moins aucun acte de spoliation. Ils se rendirent à Tournay, où les rejoignirent quelques cavaliers qui préférèrent, dit M. de Lamartine, « la honte du nom de transfuge à la douleur de se séparer de leur général. »

Le duc de Montpensier avait quitté son frère dans le courant de l'hiver pour aller servir dans l'armée d'Italie, sous le duc de Biron. Mais Louis-Philippe rencontra un adoucissement précieux à cette séparation dans sa réunion à mademoiselle d'Orléans, sa sœur, qui, de retour d'un voyage en Angleterre où l'avait accompagnée madame de Genlis, s'était dérobée dans les camps aux proscriptions de son pays. Amenée de Tournay à Saint-Amand par Dumouriez, qui lui témoignait tous les égards dûs à son rang , à son âge et à ses malheurs, elle y fixa son séjour jusqu'au moment où l'émigration de son frère vint changer le cours de ses destinées.

Frappé d'un décret d'accusation qui n'était qu'un arrêt de mort pour toute sa famille, le premier soin de Louis-Philippe avait été de faire conduire sa sœur et madame de Genlis aux avant-postes autrichiens. Il se fit délivrer à Mons des passeports pour les rejoindre. Mais cette réunion fut de courte durée. Il fallait à la jeune princesse un asile moins rapproché du théâtre de la guerre : elle se mit en route pour la Suisse, où son frère promit d'aller la retrouver avant peu. Plusieurs

Digitized by Google

biographes de Louis-Philippe ont prétendu que le gouvernement autrichien lui avait offert du service contre la France, et qu'il avait énergiquement repoussé ces propositions. La défaveur européenne attachée alors à sa famille permet de douter de ce fait. On rapporte avec plus de vraisemblance sa réponse aux officiers autrichiens qui s'étonnaient de lui avoir vu prendre, à l'imitation de son père, le nom burlesque d'*Égalité* : « Je n'ai pris ce nom, leur dit-il, que pour *mettre dedans* les badauds de Paris (1). » Quoiqu'il en soit, Louis-Philippe ne tarda pas à quitter le territoire de l'empire. Il se rendit à Bâle sous un nom supposé, et rejoignit sa sœur à Schaffouse, d'où ils se proposaient de passer à Zurich pour y fixer leur résidence. Mais cette ville, devenue le séjour d'un grand nombre d'émigrés français, ne leur offrant aucune apparence de sécurité, ils se réfugièrent à Zug. Les suspicions ombrageuses des magistrats les expulsèrent bientôt de ce nouvel asile, et les augustes proscrits comprirent à regret que leur sûreté dépendait d'une prompte séparation. Elle eut lieu le 20 juin 1793. Mademoiselle d'Orléans fut admise au couvent de Bremgarten par la protection du général de Montesquiou, exilé comme elle, et ne retrouva son frère qu'à Portsmouth, sur la fin de 1808.

Abandonné à lui-même, sans crédit, sans ressources, sans un ami, accompagné d'un domestique nommé Beaudoin, seul être demeuré fidèle à sa mauvaise fortune, Louis-Philippe parcourut à pied une partie de la Suisse, le bâton de pélerin à la main, le havresac sur l'épaule, couchant sur la dure, exposé à toutes les privations, à toutes les intempéries, luttant avec courage contre la fatigue et la pauvreté, et recueillant partout les bons effets d'une éducation frugale et tempérante. Il se présente le 27 août à la porte de l'hospice du

(1) *Histoire de la conjuration d'Orléans*, tom. I, p. 117.

Digitized by Google

Saint-Gothard. Il frappe. Un moine à tête chauve, à barbe grise, ouvre un vasistas, et, trompé par la mise modeste des deux étrangers, il leur refuse un logement et leur indique, en face de l'hospice, un mauvais hangar où se trouvaient réunis des muletiers et des mulets. — « Mais, révérend père, dit le prince, nous vous paierons bien, n'ayez pas peur. » Enfin la porte s'ouvrit, et les deux voyageurs, exténués de fatigue et de besoin, purent prendre part au plus frugal des repas.

Toute pénible qu'elle était, cette vie de sacrifices ne pouvait se prolonger. Il fallait un abri à cette tête proscrite. Au mois d'octobre, le prince apprend par le général de Montesquiou qu'une place de professeur de mathématiques est vacante au collége de la petite ville de Reicheneau, dans le canton des Grisons. Il se présente, sollicite un examen, il est admis sous le nom *de Chabaud-Latour*, qui depuis a appartenu à un député de la Restauration.

Cette situation si nouvelle pour un prince français dura près de quinze mois, pendant lesquels l'auguste professeur sut rigoureusement s'astreindre au régime usité au collége de Reicheneau. Il se levait chaque jour à quatre heures, et s'adonnait avec une assiduité exemplaire à ces exercices pédagogiques, les plus pénibles de tous, parce qu'ils usent également l'esprit et le corps. Indépendamment des mathématiques, Louis-Philippe, dont l'instruction était aussi solide que variée, enseignait à ses élèves le français, l'histoire et la géographie. Le secret de son nom, connu seulement d'un des propriétaires du collége, ne cessa d'être religieusement observé.

Ce fut dans cette retraite si austère et pourtant si précieuse et si regrettée plus tard au sein des splendeurs amères du rang suprême, que Louis-Philippe apprit la mort de son père, immolé le 6 novembre 1793, sous la hache révolutionnaire. Cet événement, qui faisait de lui le chef de la maison d'Or-

Digitized by Google

léans, l'appelait à de nouveaux devoirs. M. de Montesquiou crut entrevoir la possibilité de recueillir un hôte dont la trace semblait perdue pour ses ennemis. Le duc d'Orléans se rendit auprès de lui à titre d'aide-de-camp, sous le nom *de Corby*, et y demeura jusque vers la fin de 1794. Sa retraite en Suisse commençait alors à n'être plus un mystère. Il fallait fuir de nouveau. Mais de quel côté diriger ses pas? Mademoiselle d'Orléans avait quitté le couvent de Bremgarten pour suivre en Bavière la princesse de Conti, sa tante, et madame de Genlis s'était retirée à Hambourg. Le duc d'Orléans se décida à l'y rejoindre avec le projet de s'embarquer pour l'Amérique. L'insuffisance de ses ressources pécuniaires le força d'ajourner la réalisation de ce dernier projet. Son séjour à Hambourg fut marqué par une de ces épreuves auxquelles ne l'exposait que trop le triste héritage d'un nom qui résumait à lui seul tant de funèbres souvenirs. Un émigré français le reconnut dans une rue de cette ville et lui demanda comment il osait braver ainsi publiquement les regards des victimes de son père. Un peu troublé d'abord par la brusquerie de cette apostrophe, le prince se remit promptement : « Monsieur, dit-il à son agresseur, vous ai-je personnellement offensé? me voilà prêt à vous satisfaire... Si vous n'avez aucun reproche personnel à me faire, n'aurez-vous pas un jour à rougir d'avoir insulté sur la terre étrangère un jeune homme honnête et indépendant! » Vaincu par la dignité modeste de ce langage, l'émigré se retira silencieusement. Louis-Philippe rencontra dans la même ville un vieillard qui avait vécu longtemps à Paris des bontés de son père, et qu'assiégeait à cette heure le plus affreux dénûment. Le prince ouvrit sa bourse, qui ne renfermait alors que quatre louis, et le força d'en accepter un.

Louis-Philippe partit pour Copenhague au mois d'avril 1793, accompagné du comte Gustave de Montjoie, son an-

Digitized by Google

cien aide-de-camp, qui l'avait rejoint à Hambourg. Moins préoccupé de la crainte d'être reconnu, il visita avec intérêt, à Elseneur, le château de Kranenbourg et les jardins d'Hamlet et passa le Sund pour se rendre en Suède, où sa qualité de Français le fit accueillir avec la plus cordiale hospitalité. Il vit Helsinbourg, Gothenbourg, remonta au lac Wener, admira les magnifiques chûtes d'eau de Gœta-Elf et les vastes travaux commencés à Trollhæten pour réunir le golfe de Bothnie avec la mer du Nord. Il se rendit ensuite en Norvége et séjourna quelque temps à Friderickstad et à Christiania. Le pasteur Monod, depuis président du Consistoire protestant à Paris, habitait alors Christiania. Louis-Philippe le voyait souvent, mais toujours sous le voile du plus strict incognito. La conversation étant tombée un jour sur les évènements récents de la France, M. Monod entreprit avec quelque chaleur la justification du feu duc d'Orléans : « Je l'entends sans cesse, dit-il, accuser de tous les vices, de tous les crimes ; mais je ne puis me persuader tant d'infamie de la part d'un homme qui a donné tant de soins à l'éducation de ses enfants. On dit que son fils aîné, surtout, est un modèle de piété filiale, sans compter ses autres vertus. » Le jeune interlocuteur rougit légèrement à ces paroles, et le pasteur s'en aperçut : « Le connaissez-vous ? lui demanda M. Monod. — Un peu, répondit Louis-Philippe, et je crois que vous avez exagéré son éloge. » Ils se séparèrent peu de jours après cet entretien, et ce ne fut plus qu'en 1814, dans les splendides salons du Palais-Royal, que M. Monod retrouva le modeste voyageur de Christiania dans ce même duc d'Orléans qu'il avait loué vingt ans auparavant avec une effusion si désintéressée.

Louis-Philippe rencontra l'accueil le plus affectueux à Drontheim et à Hamersfeld. Devenu roi, il se plut à reconnaître, par le don d'une belle horloge destinée à l'église de cette

Digitized by Google

dernière ville, l'hospitalité qu'il y avait reçue. Informé qu'une digne femme, appelée madame Homberg, qui en avait pris soin à Tronhyem, vivait encore, il lui fit remettre, en 1839, une pendule à musique, comme un souvenir de sa reconnaissance.

L'auguste exilé continua ses pérégrinations avec une constance qui ne tenait compte ni de l'âpreté du climat, ni de la sévérité des habitudes locales. Il vit le redoutable Malstroem du golfe de Saltens-Fiord, franchit les montagnes et les précipices de l'Islande, et atteignit le 24 août 1795 le point le plus septentrional de l'ancien globe. Après avoir parcouru la Laponie suédoise, il redescendit à Tornéa, à l'extrémité du golfe de Bothnie, visita Abo, la ville la plus ancienne et la plus renommée de la Finlande, observa avec intérêt le théâtre de la dernière guerre entre les Russes et les Suédois, sous Gustave III, et s'avança jusqu'aux bords du fleuve Kymène, qui sépare la Suède de la Russie. La prudence ne lui permit point de franchir cette limite imposante. Il revint par les îles d'Atland à Stockholm, où son incognito fut trahi pour la première fois depuis son départ de Hambourg. Il assistait à un grand bal donné par la cour à l'occasion de la naissance de Gustave IV, lorsqu'un maître des cérémonies vint le chercher dans la tribune élevée où il s'était placé, pour le conduire dans l'enceinte occupée par la cour. Louis-Philippe avait été reconnu par l'envoyé français. Il descendit sans hésiter et fut traité avec beaucoup d'égards par le roi et par le duc de Sudermanie, alors régent du Royaume. Le duc d'Orléans profita de leurs bonnes dispositions pour visiter avec soin Stockholm. Il alla ensuite parcourir la Dalécarlie et ses mines de cuivre, et saluer en passant le rocher historique de Mora du pied duquel, à la voix de Gustave-Wasa, les Dalécarliens s'étaient élancés, en 1523, contre l'impitoyable Christian. Enfin, il alla voir le bel

Digitized by Google

arsenal de marine de Carlschrona, repassa le Sund, et revint à Hambourg par Copenhague et Lubeck, vers le milieu de l'an 1796.

L'état intérieur de la France s'était favorablement modifié durant ces intéressantes pérégrinations du jeune exilé. Au régime de la terreur avait succédé un gouvernement faible, immoral, mais non oppresseur. Les partis conservateurs, délivrés du joug sanglant de la Convention, recommençaient a s'agiter en face d'un incertain avenir. Lasse des saturnales et des oscillations de la démocratie, la France, par une tendance insurmontable, aspirait à retrouver l'unité monarchique. Quelques partisans du système constitutionnel tournaient leurs regards vers le duc d'Orléans, et, du fond de sa retraite dans le Holstein, Dumouriez, fidèle à ses anciennes prédilections, proposait sérieusement au général vendéen Charette de mettre son héroïque épée au service du fils de Philippe-Égalité. Quelques hommes politiques placés aux avenues même du pouvoir, offraient au marquis de Puisaye, encore courbé sous l'impression du désastre de Quiberon, des secours considérables, sous la condition de recevoir le prince dans les rangs de l'armée royaliste (1). Insensiblement, ces bruits prirent assez de consistance pour que l'ancienne gouvernante du duc d'Orléans, madame de Genlis, crût devoir, dans l'intérêt même de sa gloire, exhorter ce prince, par une lettre devenue célèbre, à repousser ces pensées d'élévation. « Quand vous pourriez raisonnablement et légitimement prétendre au trône, lui écrivait-elle de Silk, le 8 mars 1796, je vous y verrais monter avec peine, parceque vous n'avez, à l'exception du courage et de la probité, ni les talents, ni les qualités nécessaires dans ce rang. Vous

(1) *Mémoires sur l'hist. secrète de la Vendée*, par M. de V.

Digitized by Google

avez de l'instruction, des lumières et mille autres vertus : chaque état demande des qualités particulières, *et vous n'avez point celles qui font les grands rois.* » Jugement remarquable sous la plume de son auteur, et dont l'importance n'a point été infirmée, ce me semble, par les événements postérieurs.

Quoi qu'il en soit, le Directoire ne put entendre sans ombrage prononcer le nom du duc d'Orléans, et la présence de ce prince en Allemagne commença à émouvoir sa sécurité. Il jugea prudent de mettre entre lui et la France l'immensité des mers, et fit ouvrir des négociations en ce sens auprès de la duchesse douairière d'Orléans. On lui promit de lever le séquestre apposé sur ses biens, et de rendre la liberté à ses deux fils, encore détenus au château de Saint-Jean à Marseille. La duchesse écrivit à son fils aîné une lettre par laquelle elle le conjurait, dans les termes les plus touchants, de quitter l'Europe et de partir pour le continent américain. Le duc d'Orléans répondit par l'expression d'une prompte déférence aux désirs de sa mère. Il fit voile, en effet, vers la fin de septembre, sur le vaisseau l'*America*, pour Philadelphie, où il arriva le 21 octobre 1796, au bout de 23 jours de traversée.

Le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais recueillirent avec transport, de la bouche même du général Willot, envoyé du Directoire, l'avis de leur libération et de leur réunion prochaine à ce frère perdu pour eux depuis tant d'années. Leur amitié ne s'était jamais démentie, et les jeunes princes n'avaient point oublié que, lors de l'abolition du droit d'aînesse, le duc de Chartres s'était applaudi avec effusion d'une loi « qui ne lui ordonnait de faire, dit-il, que ce que son cœur avait déclaré d'avance. » Ils quittèrent Marseille au mois de novembre, mais ils n'abordèrent le sol américain qu'après une longue traversée, et ce ne fut que dans le courant de février.

Digitized by Google

1797, que les trois frères se rejoignirent pour ne plus être séparés.

Ils se trouvaient dans un dénûment dont l'excès même les fit sourire. Mais ils étaient jeunes, libres, sans besoins, insouciants de l'avenir. Toujours avide de lumières et d'impressions nouvelles, Louis-Philippe entraîna sans peine ses frères à l'exploration d'un continent qui leur était inconnu. Tous trois, accompagnés du fidèle Beaudoin, se dirigèrent sur Baltimore, et de là en Virginie, après avoir admiré les chûtes du Potomac. L'illustre ami de La Fayette, le général Washington, qui les attendait dans sa retraite de Mount-Vernon, les combla de marques d'intérêt, et leur remit des lettres de recommandation fort précieuses pour les contrées qu'ils avaient à parcourir. Ils prirent congé de ce grand homme au bout de quelques jours, et visitèrent successivement Winchester, Stanton, Abingdon, Knoxville, Nashville, Louisville, Lexington, Maysville, Lancaster, Zanesville, Wheeling et Pittsburg, où les retint une ou deux semaines la santé déjà chancelante du comte de Beaujolais. Louis-Philippe lui-même fut forcé de s'aliter à Bairdstown, et sa munificence royale reconnut plus tard, par un présent fait à cette ville, les égards empressés dont il y fut l'objet.

Après avoir étudié à sa source même la civilisation américaine, si intéressante à connaître, si difficile à bien apprécier, Louis-Philippe voulut contempler de près quelques scènes de la vie sauvage. A travers de vastes régions inhabitées, couvertes d'immenses forêts ou de frais herbages, il remonta jusqu'aux bords du lac Erié, et se trouva tout-à-coup avec ses frères, au milieu d'une tribu d'Indiens Sénécas. Il réussit par son sang-froid et sa dignité extérieure à maîtriser peu-à-peu les dispositions malveillantes de ces enfants de la nature, et ce séjour des trois augustes voyageurs sous les wigwams des Sénécas ne fut pas l'épisode le moins curieux

Digitized by Google

de leur excursion. Enfin, après avoir payé un juste tribut d'admiration à la prodigieuse cataracte de Niagara, ils franchirent la frontière canadienne, s'arrêtèrent quelques heures au village des Indiens Chippewas, rendirent à Washington une seconde visite, et revinrent à Philadelphie par Tioga et Wilkesbaire, sur la fin de juin 1797. Deux jours après, la fièvre jaune envahit cette ville ; mais telle était, malgré la plus sévère économie, la détresse des trois princes, qu'ils ne purent quitter ce séjour pestilentiel. Au mois de septembre suivant, ils reçurent quelques secours de leur mère qui leur permirent d'entreprendre une nouvelle excursion à New-York, à Boston, à Rhode-Island, et dans les états de Massachussets, de New-Hampshire et du Maine.

Ce fut pendant cette dernière excursion que les augustes exilés apprirent le coup d'état du 18 fructidor, et la loi qui expulsait de France tous les membres de la maison de Bourbon. Atteinte par cette nouvelle proscription, la duchesse douairière d'Orléans avait été forcée d'émigrer en Espagne. Ses trois fils résolurent sur le champ de se rendre auprès d'elle, projet difficile à exécuter à cause de la guerre qui existait alors entre l'Angleterre et la Péninsule. Ils partirent pour la Havane le 10 décembre 1797, et descendirent au milieu des glaces l'Ohio et le Mississipi, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, dont le gouverneur et les habitants les traitèrent également bien. Après un séjour de cinq semaines dans cette colonie, où ils attendirent vainement de la Havane une corvette espagnole, les trois voyageurs s'embarquèrent sur un navire américain. En traversant le golfe du Mexique, ils rencontrèrent une frégate anglaise surmontée du pavillon tricolore, qui leur envoya quelques boulets de canon. Un lieutenant de marine vint signifier aux passagers qu'ils étaient prisonniers. Sans perdre, à cette fâcheuse nouvelle, le sang-froid qui lui était propre, le duc d'Orléans déclina son nom

Digitized by Google

et ceux de ses frères et le but de leur voyage. Le capitaine Cochrane les reçut à son bord avec courtoisie, et les dirigea sur l'île de Cuba, où ils débarquèrent le 30 mars 1798.

Ni l'extrême circonspection de leur conduite, ni la parfaite innocuité d'une vie retirée, ni l'accueil favorable des autorités de la Havane ne purent les y soustraire à de nouvelles persécutions. Un ordre daté d'Aranjuez, le 21 mai 1799, enjoignit au capitaine général de Cuba de faire reconduire les trois proscrits à la Nouvelle-Orléans. Mais ils résistèrent à cette injonction tyrannique, et, jetant les yeux sur l'Angleterre comme sur le seul asile qui leur offrît quelque sécurité, ils se rendirent aux îles Bahamas, puis à Halifax, où le duc de Kent, l'un des fils du roi Georges III, leur tendit une main amie. Ce prince sollicita et reçut du ministère britanique la permission de faire passer les exilés en Angleterre sur une frégate anglaise. Les trois princes s'embarquèrent à New-York sur le *Grantham*, et arrivèrent à Falmouth dans les derniers jours de janvier 1800. Après avoir demandé un simple *transit* en Angleterre, ils obtinrent l'autorisation d'y fixer leur résidence, sous la promesse de ne point se mêler au mouvement politique. Le duc d'Orléans avait déclaré d'ailleurs son intention formelle de ne jamais porter les armes contre son pays (1).

Ici s'ouvre une nouvelle phase de la vie si accidentée de Louis-Philippe. Nous avons vu ce prince livré d'abord à l'influence exclusive des idées révolutionnaires, partager ensuite son adolescence entre le tumulte des camps et les loisirs errants de l'exil. Son esprit semblait fermé jusqu'alors à toute pensée de rapprochement avec les nobles débris de cette branche aînée des Bourbons dont le séparaient

(1) *Moniteur* du 29 pluviôse an VIII.

Digitized by Google

tant de souvenirs. L'arrivée de Louis-Philippe en Angleterre, où s'étaient retirés la plupart de ces princes, dût lui inspirer une conduite plus conforme à ses véritables devoirs. Il comprit que sa sécurité, sa considération et même son bien-être personnel dépendaient d'une entière réconciliation avec les frères de l'infortuné Louis XVI. Toutes ses vues se tournèrent dès lors vers ce grand acte, dont le résultat devait être, comme on le verra bientôt, de modifier profondément sa direction politique et le cours de ses destinées.

Le débarquement de ce prince sur le sol anglais avait excité une sensation très marquée. Les émigrés français, répandus en grand nombre à Londres et dans les environs, n'avaient pu se défendre d'un vif sentiment de répulsion. Le nom régicide qu'il portait soulevait une indignation qui ne s'adressait pas toute à la mémoire de son père. Avait-on donc oublié ses encouragements aux premiers excès révolutionnaires, ses rapports avec les sociétés démagogiques, l'appui dévoué que son épée avait prêté à la France républicaine? Venait-il braver l'empire de ces douloureuses réminiscences, si vivaces encore dans les cœurs qui les avaient recueillies? Venait-il détourner à son profit la contre-révolution que la faiblesse du Directoire français rendait imminente, et conspirer contre la république, après avoir conspiré contre la monarchie de Louis XVI?

A ces répulsions, à ces défiances, le duc d'Orléans répondit par une existence modeste et retirée. Il s'établit avec ses deux frères à Twickenham, dans le comté de Middesex, à seize milles de Londres, et y vécut en simple particulier, parlant peu politique, poli envers tous, mais évitant toute affectation de popularité. Ce fut le premier usage qu'il fit de cette circonspection remarquable de langage et de manières qui constitua plus tard le trait dominant de son caractère.

Digitized by Google

Cette réserve parut sincère au comte d'Artois, esprit léger, mais franc et ouvert, plus disposé à croire au bien qu'au mal. Consulté par le ministre Pitt sur l'autorisation de résidence sollicitée par les fils d'Orléans, ce prince, fidèle sans doute au souvenir de ses liaisons d'enfance avec le duc de Chartres, avait refusé de se prononcer (1). Louis-Philippe lui ayant fait exprimer le désir de se rapprocher de lui, le frère de Louis XVI l'invita à venir à son hôtel de Welbeck-Street. A des reproches trop mérités sur ses erreurs passées, le duc d'Orléans opposa l'excuse de son âge et des fâcheux exemples qu'il avait eus sous les yeux. Il protesta de son vif désir de rentrer en grâce auprès du chef de la maison de Bourbon, et se déclara prêt à répandre son sang pour gage de sa fidélité.

Le comte d'Artois se fit avec empressement le négociateur de cette réconciliation. Sous ses auspices, Louis-Philippe écrivit à Louis XVIII, alors retiré à Mittau, et implora son pardon avec repentir et respect. Ses avances, froidement accueillies d'abord, triomphèrent par la médiation de sa vertueuse mère. « Cette princesse, écrivait Louis XVIII, a été trop grande dans ses malheurs pour recevoir de ma part une nouvelle atteinte qui aurait porté le désespoir et la mort dans son cœur. J'ai accueilli avec sensibilité les larmes de la mère, les aveux et la soumission d'un jeune prince que son peu d'expérience avait livré aux suggestions coupables d'un père monstrueusement criminel » (2).

(1) *Moniteur* du 16 pluviôse an VIII.

(2) Plusieurs historiens et chroniqueurs ont transformé cette simple correspondance du duc d'Orléans avec Louis XVIII en une entrevue plus ou moins mystérieuse qui aurait eu lieu à Mittau, et M. de Vaulabelle, dans son *Histoire des deux Restaurations* (t. I, p. 113), va jusqu'à en fixer la date au 27 juin 1799. A cette époque, le chef de la branche cadette, comme on l'a vu plus haut, n'était point encore de retour sur le continent européen. Des informations recueillies aux sources les plus directes m'ont procuré la certitude que le duc d'Orléans n'était jamais allé à Mittau.

Digitized by Google

La réconciliation du duc d'Orléans avec les frères de Louis XVI abaissa les barrières qui le séparaient depuis tant d'années des princes de la grande famille européenne. Tout parut effacé par les paroles de clémence et d'oubli que l'auguste chef de la maison de Bourbon avait fait entendre. Louis-Philippe fut présenté par Pitt au roi Georges III, qui le reçut dans un grand lever tenu spécialement à cette occasion. Les autres membres de la branche aînée, et particulièrement le duc de Berri, affectèrent de traiter ce prince et ses frères avec une expansive cordialité, et cet accueil dissipa insensiblement les préventions malveillantes que l'émigration, et, à son exemple, quelques membres de la haute aristocratie anglaise, avaient conçues contre eux. Enfin, le duc d'Orléans et ses frères furent compris pour une somme annuelle de deux mille livres sterling dans la répartition des secours accordés par le gouvernement britannique aux princes exilés : avantage qui dut leur sembler précieux eu égard à l'état de dénûment où ils se trouvaient réduits.

Les trois princes essayèrent alors de réaliser le projet qu'ils avaient formé d'aller visiter leur mère en Espagne. Ils s'embarquèrent pour Minorque sur une frégate que le ministère anglais mit à leur disposition, et réussirent à aborder sur les côtes de la Péninsule. Mais le cabinet espagnol envisagea avec défiance, malgré son innocuité réelle, une démarche entreprise sous les auspices d'un gouvernement ennemi, et les exilés, déçus dans leur espoir, se virent forcés de revenir à Twickenham attendre des circonstances plus favorables.

La conduite du duc d'Orléans ne démentait point, il faut le reconnaître, ses protestations de retour aux principes de la légitimité. Le 23 avril 1803, il adhérait par sa signature, de concert avec les autres princes de la maison de Bourbon, à la réponse noblement négative de Louis XVIII aux propositions de Napoléon Bonaparte qui lui avait fait offrir la

Digitized by Google

principauté de Lucques, en échange de ses prétentions au trône de France. Cette adhésion mémorable se terminait ainsi: « Si l'injuste emploi d'une force majeure parvenait, ce qu'à Dieu ne plaise, à placer de fait et jamais de droit sur le trône de France toute autre que notre roi légitime, nous suivrions avec autant de confiance que de fidélité la voix de l'honneur qui nous prescrit d'en appeler jusqu'à notre dernier soupir à Dieu, aux Français et à notre épée. »

Une affreuse catastrophe, l'assassinat juridique du duc d'Enghien, qui eut lieu l'année suivante, mit le duc d'Orléans à même de faire éclater son aversion pour le soldat heureux qui, *du corps sanglant d'un Français, s'était fait un marchepied au trône de France* (1). « L'usurpateur corse, écrivait-il à cette occasion à l'évêque de Landaff, ne sera jamais tranquille, tant qu'il n'aura pas effacé notre famille entière de la liste des vivants (2). »

Mais ces manifestations n'étaient que le prélude des gages plus directs que ce prince, suivant avec ardeur la voie nouvelle où il était entré, devait bientôt offrir à l'esprit contre-révolutionnaire.

Le bonheur paisible dont il jouissait dans sa retraite de Twickenham fut troublé par la perte du duc de Montpensier, son frère, qui mourut à Salthill près de Windsor, le 18 mai 1807, d'une maladie de poitrine. Louis-Philippe le fit enterrer avec honneur à Westminster, où, quelques années plus tard, ses soins lui érigèrent un mausolée. A cette époque, la santé du comte de Beaujolais, altérée par une affection analogue, commença à inspirer de sérieuses inquiétudes. Les médecins lui conseillèrent une température plus douce que celle de la brumeuse Albion. La guerre ne laissait d'alternative

(1) Châteaubriand.

(2) Lettre du 28 juillet 1804.

Digitized by Google

qu'entre Madère et Malte ; les deux frères partirent pour cette dernière île au mois de mai 1808. Mais le climat ayant été jugé pernicieux pour le malade, le duc d'Orléans écrivit au roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, pour obtenir la permission de faire transporter son frère sur le Mont-Etna. Le jeune prince succomba avant la réponse du roi. Pressé de se dérober à un déchirant spectacle et voulant en quelque sorte fuir sa douleur, Louis-Philippe partit pour Messine, où il reçut de son royal parent une missive conçue dans les termes les plus honorables. Elle contenait l'invitation de venir le voir en Sicile. Ce gracieux appel devait fixer la destinée jusqu'alors si errante, si agitée du duc d'Orléans.

Arrivé à Palerme, où se tenait alors la cour Napolitaine, le duc vit et distingua la princesse Marie-Amélie, seconde fille du roi, alors âgée de 16 ans, et dont les grâces naissantes étaient tempérées déjà par une imposante dignité. Louis-Philippe se sentit naturellement porté à rechercher une alliance qui, par l'illustration européenne des deux maisons qu'elle représentait (1), le replaçait avec éclat au rang d'où ses premières déviations politiques l'avaient fait déchoir. Mais il avait à triompher de graves et nombreux obstacles. Porteur d'un nom justement en effroi à toutes les cours de l'Europe, sa conversion récente aux idées monarchiques pouvait passer pour suspecte ou intéressée ; il était pauvre et sans avenir. Ces objections, affaiblies par les exhortations pressantes de la duchesse douairière d'Orléans, sa mère, et du chef même de la maison de Bourbon, furent définitivement écartées par l'influence de la reine Caroline, à qui avait plu l'illustre exilé, et le mariage fut décidé. Mais la célé-

(1) Ferdinand de Bourbon, roi des Deux-Siciles, avait épousé l'archiduchesse Marie-Caroline, fille de l'illustre Marie-Thérèse et de l'empereur François Ier.

Digitized by Google

bration devait en être différée par des circonstances politiques longtemps ignorées ou mal connues, circonstances où le duc d'Orléans remplit un rôle assez important pour que nous croyions devoir les exposer avec quelque détail.

Maître nominal de la péninsule espagnole, Napoléon voyait décroître chaque jour par l'insurrection la domination qu'il avait usurpée par l'intrigue et la violence. La junte de Séville, levant hautement l'étendard de la révolte, venait de conclure avec l'Angleterre un traité de subsides en hommes et en argent. La levée du siége de Sarragosse et la désastreuse capitulation de Baylen avaient eu lieu. Ces premiers succès obtenus sur une puissance réputée jusqu'alors invulnérable, ranimèrent l'espoir dans toutes les vieilles monarchies de l'Europe, et la cour de Sicile ne fut pas la dernière à partager ce sentiment. Cédant à des instigations favorisées par le mobile actif d'une ambition personnelle, le duc d'Orléans expédia à Séville un serviteur dévoué, le chevalier de Broval, qui, attaché à lui pendant sa première éducation, l'avait récemment rejoint en Angleterre. Cet agent fut chargé de s'aboucher avec les principaux chefs de la junte, et de négocier pour son maître la promesse d'une position militaire conforme à son rang et à ses antécédents. Ces négociations, entreprises dans le plus grand secret, furent activement secondées par les efforts de William Drummond, envoyé britannique à Palerme, de don Mariano Carnerero, commis de la secrétairerie du conseil (1), et d'un sicilien appelé Robertoni, qui se rendit à Gilbratar pour faire sortir de ce courant d'intrigues, s'il se pouvait, quelque solution favorable à son gouvernement.

(1) *Histoire de la guerre et de la Révol. d'Espagne, de* 1805 *à* 1814, par le comte de Toreno.

Digitized by Google

Une indiscrétion devenue célèbre a livré à la publicité quelques-unes des lettres que Louis-Philippe écrivait dans l'attente du succès de ces négociations. Ces lettres peignent au vif les sentiments dont il était alors animé. La répulsion profonde que lui inspire la domination impériale s'étend jusqu'à la France elle-même. Il y parle avec une emphase passionnée des forces coalisées, et forme les vœux les plus ardents pour la destruction de l'armée française. Il va jusqu'à donner des conseils à la coalition pour hâter la chûte de Napoléon, et c'est avec une sorte d'affectation qu'il s'y proclame Anglais *par besoin et par principes*. Si la grande expédition anglaise, y dit-il, veut prendre avec elle le roi de Sardaigne et lui-même, *on lui fera grand plaisir*. Comment enfin douter des vues ambitieuses qu'il portait sur les côtes d'Espagne, quand on le voit briguer à la même époque le commandement d'une expédition destinée contre les îles Ioniennes, alors occupées par les Français, et ajouter : « La reine m'a dit : La place est vide, mettez-vous-y, et je lui ai dit : « Je m'y mettrais bien, mais il faut qu'on veuille bien m'y laisser mettre » (1) !

Les velléités belliqueuses de Louis-Philippe rencontraient en Angleterre un précieux appui dans l'inébranlable dévoûment d'un vieux débris de nos armées, de ce général Dumouriez, le régulateur et le témoin de ses premiers exploits. Presque septuagénaire, mais conservant encore tout le feu du jeune âge dans un corps usé par le travail et l'intrigue, il brûlait du désir de reparaître avec éclat sur la scène du monde. Dumouriez avait sans succès offert ses services aux cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin. Ses vues se tournèrent alors sur l'Espagne, qui refusa de l'accueillir personnellement, mais qui adopta avec empressement quelques-uns de ses conseils stratégiques. Dumouriez persuada au gouverne-

(1) Lettre du 17 avril 1808.

Digitized by Google

ment anglais la nécessité d'imprimer une nouvelle impulsion à la guerre ibérique en étendant les pouvoirs de la junte centrale; et s'empressa de désigner à son attention le duc d'Orléans, soit comme un prince habile, soit comme un principe et une espérance. Il n'était pas jusqu'à son nom de Bourbon qui ne lui parût un titre au succès dans un pays attaché de tout temps à cette dynastie. Louis-Philippe, durant son séjour en Angleterre, avait entretenu des relations avec les principaux membres du parti whig, avec le prince de Galles, depuis Georges IV, autrefois l'ami de son père, avec lord Grey, l'un des plus brillants orateurs de l'opposition, et s'était fait généralement remarquer par la sagacité de son esprit. Ces hautes amitiés ne demeurèrent point stériles. M. Canning, alors secrétaire d'Etat des affaires étrangères, prêta l'oreille aux insinuations de Dumouriez par le désir de donner à la Péninsule un régent placé sous l'influence anglaise, et favorisa les menées de Broval à l'insu de lord Castlereagh et des autres membres du cabinet.

Ces encouragements déterminèrent Louis-Philippe à se rendre en Espagne. Quelques jours avant de partir, le 19 juillet 1808, il écrivit de Palerme à Louis XVIII, pour solliciter son autorisation. Les aspirations contre-révolutionnaires de Louis-Philippe se retrouvent avec toute leur vivacité dans cette lettre (1) à laquelle j'emprunte les fragments qui suivent :

« Me trouvant en ce moment à la cour de LL. MM. siciliennes, je me suis empressé de profiter de cette occasion inattendue pour sortir de la pénible inaction à laquelle nous sommes réduits depuis si longtemps. J'ai demandé à être admis à l'honneur de servir dans les armées espagnoles contre

(1) La publicité de ce document est très-récente. Il a paru pour la première fois dans le n° de la *Sentinelle de l'Armée* du 18 juin 1848.

Digitized by Google

Buonaparte et ses satellites, et LL. MM. ont daigné me l'accorder. Je sens que j'aurais dû préalablement en solliciter l'agrément de V. M., mais j'ai pensé qu'il ne pouvait être douteux. Je me suis flatté que mon zèle serait mon excuse, et que vous sentiriez, sire, que je n'aurais pas pu l'attendre sans laisser échapper une de ces occasions uniques qu'en général on cherche inutilement à faire renaître, quand on a eu le malheur de les manquer.

Je suis comblé des bontés de LL. MM. siciliennes, et les expressions me manquent pour exprimer la reconnaissance dont elles me pénètrent. On a cherché à m'entraver et à paralyser mon zèle en s'efforçant d'insinuer des soupçons injurieux à mon caractère dans l'esprit de LL. MM. La reine a daigné m'en instruire avec la franchise la plus noble, et il ne m'a pas été difficile d'en effacer jusqu'à la moindre trace, car la grande âme de S. M. sait triompher de ses préventions, quand elle s'aperçoit qu'elles sont sans fondement... Sire, puissé-je avoir bientôt le bonheur de combattre vos ennemis! Puissé-je avoir le bonheur plus grand encore de participer à les faire rentrer sous le gouvernement paternel, sous la protection tutélaire de V. M.!... Nous ne pouvons pas pénétrer les décrets de la Providence et connaître le sort qui nous attend en Espagne; mais je ne vois qu'une alternative, ou l'Espagne succombera, ou son triomphe entraînera la chute de Buonaparte. Je ne serai qu'un militaire espagnol tant que les circonstances ne seront pas de nature à déployer avec avantage l'étendard de V. M.; mais nous ne manquerons pas l'occasion, et si, avant que j'aie pu recevoir ses ordres et ses instructions, nous pouvions déterminer l'armée de Murat ou celle de Junot à tourner leurs armes contre l'usurpateur, si nous pouvions franchir les Pyrénées et pénétrer en France, ce ne sera jamais qu'au nom de V. M. proclamée à la face de l'univers, et de manière à ce que, quelque soit

Digitized by Google

notre sort, on puisse toujours graver sur nos tombes : *Ils ont péri pour leur roi, et pour délivrer l'Europe de toutes les usurpations dont elle est souillée.* »

A cette dépêche était jointe la copie d'une lettre que le duc d'Orléans avait écrite le 6 juillet à la reine Caroline de Naples. Le morceau suivant, qui en fait partie, contient une profession de sentiments politiques à laquelle la conduite postérieure de l'auguste correspondant donne un intérêt tout-à-fait historique :

« Je suis lié, Madame, au roi de France mon aîné et mon maître, par tous les serments qui peuvent lier un homme, par tous les devoirs qui peuvent lier un prince. Je ne le suis pas moins par le sentiment de ce que je me dois à moi-même, que par ma manière d'envisager ma position, mes intérêts, et par le genre d'ambition dont je suis animé. Je ne ferai point ici de vaines protestations ; mon objet est pur, mes expressions seront simples. Jamais je ne porterai de couronne tant que le droit de ma naissance et l'ordre de succession ne m'y appelleront pas ; jamais je ne me souillerai en m'appropriant ce qui appartient légitimement à un autre prince. Je me croirais avili, dégradé, en m'abaissant à devenir le successeur de Buonaparte, en me plaçant dans une situation que je méprise, que je ne pourrais atteindre que par le parjure le plus scandaleux, et où je ne pourrais espérer de me maintenir quelque temps que par la scélératesse et la perfidie dont il nous a donné tant d'exemples. Mon ambition est d'un autre genre. J'aspire à l'honneur de participer au renversement de son empire, à celui d'être un des instruments dont la Providence se servira pour en délivrer l'espèce humaine, pour rétablir sur le trône de nos ancêtres le roi mon aîné et mon maître, et pour replacer sur leurs trônes tous les souverains qu'il en a dépossédés... J'aspire peut-être plus encore à l'honneur de montrer au monde que

Digitized by Google

quand on est ce que je suis, on dédaigne, on méprise l'usurpation, et qu'il n'y a que des parvenus sans naissance et sans âme, qui s'emparent de ce que les circonstances peuvent mettre à leur portée. »

Louis-Philippe partit de Palerme pour Gibraltar sur le vaisseau anglais le *Thunder*, avec le prince Léopold de Salerne, son futur beau-frère. Ce dernier était spécialement chargé de proposer à la junte de Séville le roi des Deux-Siciles pour régent du royaume, jusqu'à la délivrance de son neveu Ferdinand VII. Les princes s'étaient fait précéder d'une lettre de l'ambassadeur anglais en Sicile à sir Hew Dalrymple, gouverneur de Gibraltar, annonçant que don Léopold et son cousin se présentaient en Espagne *comme soldats* « et qu'ils accepteraient ensuite telle situation qui serait jugée convenable à leur illustre rang. » Mais les événements survenus récemment dans la Péninsule avaient modifié la tournure des négociations. A la suite de la journée d'Orcana, les Français étaient entrés dans l'Andalousie, et cette invasion avait changé la face de la guerre. Le gouverneur de Gibraltar, de son côté, soit par une inspiration spontanée, soit par l'effet de quelque insinuation secrète, avait pris ombrage des prétentions des deux princes et de la suprématie que la junte de Séville semblait s'être attribuée en cette circonstance. La surprise de ceux-ci fut grande quand, à leur débarquement à Gibraltar, le 9 août 1808, avec un nombreux cortége d'officiers et de domestiques, sir Hew Dalrymple leur déclara qu'il ne les laisserait point pénétrer en Espagne. Cette résolution, motivée sur le mauvais effet que leur démarche pourrait y produire dans un moment où l'installation d'un gouvernement central était jugée nécessaire (1), parut irrévocable, et il fallut y souscrire. Le

(1) Lettre de H. Dalrymple à lord Castlereagh, 10 août 1808.

Digitized by Google

prince Léopold fut retenu momentanément à Gibraltar, et Louis-Philippe, admis comme *simple hôte*, obtint à grand-peine la permission d'attendre pendant quelques jours le résultat des démarches de Broval. Ces démarches ayant définitivement échoué, le duc d'Orléans fut conduit en Angleterre sur le même vaisseau qui l'avait amené.

Son premier soin, en arrivant à Londres, fut de se plaindre au gouvernement anglais du procédé dont on venait d'user à son égard; mais ce fut vainement (1). Il sollicita sans plus de succès la permission d'aller voir sa mère, malade à Figuières; la frégate sur laquelle il obtint de retourner en Sicile, eut ordre de ne point le laisser approcher des côtes d'Espagne. Il se rembarquait à Porstmouth, lorsqu'il fut rejoint par la princesse Adélaïde, sa sœur, qui, expulsée de son dernier asile par l'approche des Français, l'avait cherché inutilement, tant à Malte qu'à Gibraltar. Cette réunion, qui subsista presque sans interruption jusqu'à la mort, apporta un soulagement précieux à la blessure que son amour-propre venait de recevoir. Vers la même époque, la susceptibilité britannique et la résistance du czar Alexandre, lié avec Napoléon par le traité de Tilsitt, faisaient avorter une tentative analogue de l'Autriche, qui rêvait la restauration de l'empire de Charles-Quint par l'envoi en Espagne de l'archiduc Charles, frère de l'empereur.

La déconvenue de Louis-Philippe avait ranimé à la cour de Palerme certaines préventions ombrageuses qu'il eut quelque peine à dissiper. Sa tentative en Espagne, si répréhensible d'ailleurs sous le point de vue patriotique, impliquait un esprit d'intrigue et des vues ambitieuses qu'il était facile à la malveillance de rattacher à un passé compromis.

(1) Lord Castlereagh avait approuvé sans restriction la conduite du gouverneur de Gibraltar, dans une lettre du 4 novembre 1808.

Digitized by Google

L'insuccès de sa démarche n'avait point affaibli d'ailleurs sa prédilection pour le peuple anglais, et sembla avoir exalté encore sa haine pour la France impériale. « Il paraît, mandait-il de Cagliari, le 20 mai 1809, que Soult se trouve dans une situation fâcheuse, et qu'il est pressé par La Romana et le général Craddock. *J'espère qu'ils vont être écrasés en Espagne...* Il y a en Espagne, à Naples, en Dalmatie, des armées françaises qui vont se trouver, *je l'espère du moins*, dans des positions désastreuses. » Cet échec n'avait pas amorti non plus son immense besoin d'action et de renommée. « Perché sur le rocher de Cagliari, écrivait-il à la même époque, ignorant si on désire que je fasse quelque chose, ignorant encore plus ce qu'on voudrait que je fisse, je suis ici comme Tantale et affamé comme lui, quoique ce soit d'autre chose. »

Ces sentiments parvinrent à surmonter les méfiances de la cour de Naples, et le mariage de Louis-Philippe avec la princesse Marie-Amélie fut célébré le 25 novembre 1809 dans la vieille chapelle normande du Palazzo-Reale, en présence de sa sœur et de sa respectable mère, qu'il était allé chercher lui-même à Mahon. « La vieille duchesse est une femme charmante, écrivait l'ambassadeur anglais Collingwood, et elle semble avoir oublié tous ses malheurs en voyant le choix qu'a fait son fils. » C'étaient les premières satisfactions qu'eût goûtées depuis bien des années cette vertueuse princesse, destinée à survivre à deux de ses fils sans avoir pu les embrasser !

Les douceurs de l'hyménée ne firent pas longtemps négliger au duc d'Orléans les intérêts de son ambition. L'infatigable Dumouriez entra en rapport direct avec sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, à qui ses premiers succès militaires avaient fait attribuer la haute direction des opérations dans la Péninsule, et lui parla du duc d'Orléans comme du seul homme « qui pût donner *un sens politique* à

Digitized by Google

la guerre. » Il crut avoir agi avec assez d'efficacité sur son esprit pour engager son auguste protégé à de nouvelles tentatives. Louis-Philippe, de son côté, ouvrit des négociations avec le ministre espagnol à Palerme, et ce dernier se mit en relation avec la régence établie dans l'île de Léon, sous les auspices du général Castanos. Il fit à ce général un pompeux éloge des talents du duc d'Orléans, et lui dépeignit l'influence puissante qu'il pourrait exercer sur la marche de la guerre. Il insinua que le prince n'était pas sans espoir de détacher de la cause impérialiste un certain nombre de généraux de l'armée du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qu'il avait connus dans la campagne de 1792. Ces instigations produisirent leur effet. Au mois de mars 1810, le conseil suprême de régence d'Espagne écrivit au roi des Deux-Siciles pour exprimer le désir qu'un prince de sa maison « voulût bien commander l'armée espagnole, en vue de fomenter l'insurrection dans l'intérieur de la France et d'arracher le diadême ensanglanté du front de son oppresseur. » La lettre désignait comme le personnage le plus propre à cette mission le duc d'Orléans, » prince renommé par ses actions militaires et ses connaissances. » Une lettre jointe à celle-ci et adressée au duc d'Orléans par le même conseil, rappelait le désir déjà manifesté par ce prince « de combattre dans les armées espagnoles et de défendre la cause de son auguste famille, désir contrarié jusqu'à ce moment *par des circonstances imprévues*, » et offrait au duc le commandement d'une armée en Catalogne. Louis-Philippe répondit le 7 mai suivant par une acceptation formelle, et déclara qu'en cette circonstance il « remplissait non-seulement ce que son honneur et son inclination lui dictaient, mais qu'il se conformait aux désirs de LL. MM. siciliennes et des princes ses beaux-frères, si éminemment intéressés aux succès de l'Espagne contre le tyran qui avait voulu ravir tous ses droits à

Digitized by Google

l'auguste maison dont il avait l'honneur d'être issu. »

Peu de jours après, le 21 mai 1810, le duc d'Orléans s'embarqua pour la Catalogne sur la *Venganza*, accompagné du fidèle Broval et du colonel Saluzzo, que le roi son beau-père avait mis à sa disposition. Il relâcha à Malte et y prépara une proclamation qui appelait « tous les véritables Français, ainsi que les Espagnols à se rallier autour de l'étendard levé par un Bourbon pour le renversement de la tyrannique usurpation qui opprimait les deux peuples (1). » Cette proclamation devait être publiée au débarquement du prince sur les côtes d'Espagne. Mais ici l'attendaient des déceptions non moins cuisantes que celles qu'il avait rencontrées à Gilbraltar. A son arrivée à Tarragone, dont les habitants le reçurent avec beaucoup d'empressement, le gouverneur espagnol se présente et lui signifie qu'il n'est pas autorisé à lui remettre le commandement. Louis-Philippe démêle sans peine dans ce changement subit l'effet de l'influence anglaise, déjà si fatale à ses premières prétentions. Il quitte à regret Tarragone et, sachant que la junte centrale s'était retirée à Cadix, il fait voile pour cette ville où il est entouré d'égards et de déférences. Mais de nouveaux obstacles se dressent devant lui. La gravité des circonstances avait déterminé la convocation des Cortès, et la junte, dont il tenait ses pouvoirs, était désormais sans existence légale. Le prince attend patiemment la réunion des Cortès, auxquels il adresse un exposé de sa conduite. Le 30 septembre, il se présente au palais de l'assemblée et demande à être entendu. L'assemblée refuse de l'admettre à la séance, mais une députation est nommée pour conférer avec lui. Cette députation détermine enfin le duc d'Orléans à s'éloigner en lui faisant connaître que le ministère anglais a menacé les Cortès, en cas de persistance, du retrait immédiat

(1) *Annals of the Peninsular Campaigns, etc.*

Digitized by Google

de ses troupes. Castanos, à qui il avait supposé des intentions si favorables, se montre le plus disposé à faire exécuter rigoureusement l'expulsion ordonnée (1). Le prince se rembarqua le 3 octobre pour la Sicile, après avoir déployé une constance digne d'un but plus patriotique.

Louis-Philippe goûta à son retour à Palerme, les premières joies de la paternité. La duchesse d'Orléans était accouchée le 2 septembre 1810 de ce jeune prince qui, trente-deux ans plus tard, devait périr aux portes de Paris victime de la plus déplorable catastrophe.

Les représentations secrètes de Louis XVIII au prince régent d'Angleterre ne furent pas étrangères, dit-on, à ce nouvel acte de répulsion du gouvernement britannique. Cette opposition s'explique naturellement par l'ombrage qu'avaient fait naître dans l'esprit du prévoyant monarque, les velléités ambitieuses du duc d'Orléans. On prétend aussi que Louis-Philippe se plaignit avec chaleur à l'auguste exilé de la conduite du ministère anglais. Quoi qu'il en soit, elle donna lieu à une correspondance vive et curieuse entre Wellington et Dumouriez. Ce dernier, dans son infatuation pour son ancien lieutenant, qualifia de *faute immense* l'intrigue qui l'avait écarté, et n'hésita pas à attribuer à cette faute la prise des villes de Tarragone et de Tortose. Lord Wellington répondit qu'il rendait personnellement hommage aux qualités et aux sentiments du prince, mais que son entourage, qui n'avait ni sa prudence ni son habileté, lui avait fait tort en le désignant indiscrètement comme le futur régent de l'Espagne. « Le prince, disait-il en terminant, croit que tout ce qui lui est arrivé a été produit par les intrigues des Anglais; mais je déclare que si j'avais voulu perdre le duc d'Orléans en Espagne, j'aurais été satisfait de le laisser suivre la voie dans laquelle

(1) Lettre de Wellington à Dumouriez, 3 février 1813.

Digitized by Google

il était malencontreusement entré (1). » Dumouriez répliqua le 2 mars 1813, en demandant au lord d'autoriser le prince à entrer *comme simple volontaire* dans le corps d'Anglais destiné à franchir les frontières du Béarn, ne doutant pas, disait-il, que sa présence ne fît une grande sensation dans le midi de la France et ne favorisât l'insurrection générale en faveur des Bourbons : « Le duc d'Orléans, concluait Dumouriez, est dans vos mains un instrument dont l'emploi dirigé par votre génie vous donnera des avantages incalculables. »

Cette proposition ne reçut, à ce qu'il paraît, aucune suite de la part du général anglais, et Louis-Philippe parut définitivement condamné à ce rôle d'expectative et de patience qui pesait si cruellement à son inquiète activité.

Mais le temps approchait où la chûte de l'Empire et la restauration du trône des Bourbons lui permettraient enfin de reparaître sur le sol français. Ce prince aspirait plus vivement que jamais à quitter la Sicile, alors en proie à d'affreuses divisions. Ces divisions étaient fomentées par le parti anglais qui, depuis le départ de la reine Caroline, régnait sans obstacle sur ce malheureux pays, et Louis-Philippe avait essayé vainement d'y mettre un terme par la sagesse de ses conseils et l'emploi d'une popularité justement acquise. On peut juger de l'ardeur de ses vœux par ce fragment d'une lettre qu'il écrivait à Louis XVIII, dans sa retraite d'Hartwell, au mois de février 1814, à ce moment où tout semblait se préparer pour un changement décisif : « Que ce qui se passe maintenant, y disait-il, est admirable ! que je suis heureux du succès de la coalition ! Il est temps qu'on achève la ruine de la révolution et des révolutionnaires ! Mon vif regret est que le roi ne m'ait pas autorisé, selon mon désir, d'aller demander du service aux souverains ; je voudrais, en

(1) Lettre du 13 février 1813.

Digitized by Google

retour de mes erreurs, contribuer de ma personne à ouvrir au roi le chemin de Paris : mes vœux du moins hâtent la chûte de Buonaparte que je hais autant que je le méprise. »

Ici, s'offre un rapprochement que l'histoire ne saurait négliger sans injustice. Tandis que, de plus en plus infidèle à ses souvenirs patriotiques, le soldat de Jemmapes applaudissait ainsi aux succès de la coalition qui deux fois avait dédaigné ses services, quelle était la conduite du chef de cette branche aînée des Bourbons qu'on a si souvent, si exclusivement accusée de s'être réjouie des revers de la France? La cité de Londres célébrait alors par une fête solennelle les victoires des alliés, et Louis XVIII était instamment convié à y assister. Voici dans quels termes pleins de noblesse ce prince motivait son refus : « J'ignore, répondit-il, si le désastre de l'armée française est un des moyens que la Providence, dont les vues sont impénétrables, veut employer pour rétablir en France l'autorité légitime ; mais ni moi, ni aucun prince de ma famille ne pouvons nous réjouir d'un évènement qui a causé la mort de deux cent mille Français. »

Ce langage n'était pas sans doute exempt d'appareil ; mais il témoigne du moins que le proscrit d'Hartwell n'abdiquait jamais, même en présence des évènements les plus propres à émouvoir ses espérances, cette dignité extérieure, cette convenance toute française qui furent les vertus de son exil, et qui sont demeurées son plus beau titre à l'intérêt et à l'estime de la postérité.

Ce fut le 22 avril 1814 que le duc d'Orléans, en entrant dans l'Hôtel de la Marine à Palerme, apprit de la bouche même de l'ambassadeur anglais, la déchéance de Napoléon et l'appel de Louis XVIII au trône de France. Il partit aussitôt pour Paris, où il arriva le 18 mai.

A. Boullée.

(*La suite au prochain numéro*).

Digitized by Google

DU NOM DES AUTEURS.

Le commun des mortels reçoit son nom de sa famille et de son parrain ou de sa marraine ; mais les plus grands citoyens actuels de la République des lettres ne relèvent que de leur propre autorité pour se baptiser ; ils choisissent et portent un nom comme un habit, et sans que cette fantaisie leur coûte rien ; bien au contraire, ils changent souvent leur nom dur, rocailleux, plébéien, contre un autre plein d'euphonie et de noblesse, car une fois en chemin de conquête à cet égard, ils ne s'arrêtent point devant le scrupule de s'emparer aussi des titres héraldiques, ils s'arment eux-mêmes chevaliers, et s'octroyent sans gêne des comtés, des marquisats, des baronnies, etc. ; ces Messieurs font aussi une consommation considérable de particules nobiliaires ; c'est comme un clou où ils accrochent et suspendent leur roture afin de s'élever un peu et de la rendre ainsi plus respectable aux yeux de nombre de badauds qui alors y regardent à deux fois avant de siffler l'auteur protégé par un titre ou défendu par un *de*.

Deux grands hommes des siècles derniers eurent la même

Digitized by Google

fantaisie : Poquelin, de son autorité, se baptisa *Molière*, et d'Arouet, *Voltaire*. Si leur exemple, à cet égard, n'eût été suivi que par leurs égaux en génie, le droit qu'ils s'arrogèrent ne serait point dégénéré de nos jours en coutume bannale et sans conséquence; il suffit maintenant d'avoir un nom pour se permettre d'en changer, on le voit, c'est un privilége tout-à-fait innocent, puisqu'il n'est refusé à personne. Et qu'on ne s'imagine pas surtout qu'un auteur se voile ainsi au public par un sentiment de modestie; il est tel romancier du jour, qui a vogué, au début de sa carrière littéraire, sous cinq ou six pseudonymes, mais qui jetta bien vite l'ancre sur celui avec lequel il crut être arrivé au port. Ainsi la coquette change de costume jusqu'à ce qu'elle ait adopté celui qui charme le mieux les regards du public. Ainsi, le chevalier vainqueur lève sa visière après le tournoi; mais, malgré cette ruse, combien n'est-il pas de faiseurs de *nouvelles*, qui n'illustreront aucun des noms dont ils s'affublèrent et sur la tombe desquels on pourra écrire comme sur celle de MM. *Dorat*, de *Cubière*, de *Palmeseau* :

Ci-gît un pauvre auteur, d'un talent fort commun
Qui porta trois grands noms, mais qui n'en laisse aucun !

Je conçois mieux les femmes auteur de notre époque, dont plusieurs ont pris des noms d'hommes comme un passeport pour courir dans la noble carrière dont certains rigoristes voudraient encore les exiler aujourd'hui. En tête de ces hommes littéraires, je placerai Mme la marquise Du Devant, qui s'est fait connaître sous le manteau de *George Sand*; c'était justice après tout qu'une dame dont le talent viril porte barbe au menton, et qui s'est insurgée contre le sacrement du mariage, se révoltât de même contre le baptême, et voulût changer de parrains ainsi que d'époux ; on dit cependant que le nom de *George Sand* lui rappelle les charmants souvenirs d'une première passion. En ce cas le premier de ses

Digitized by Google

amants, après avoir été le mieux adoré, sera aussi le plus illustre, et bien peu de femmes auront donné comme elle l'immortalité à l'homme qu'elles aimèrent, en accumulant sur son nom toute leur célébrité.

Une autre dame, de beaucoup d'esprit, partage avec Diane, Phœbé, puis Hécate, le privilége mythologique d'être appelée de trois manières différentes, suivant qu'elle habite, comme la reine des nuits, le ciel, la terre ou l'enfer. Ainsi quand elle fait des vers, c'est Mlle *Delphine Gay* qui plane dans l'espace, elle se mêle ensuite aux conjugales réalités de ce monde sous le nom de Mme *de Girardin*, et se plonge enfin, sous le pseudonyme de vicomte de Launay, dans cet enfer plein de tous les vices que l'on appelle Paris, alors qu'elle le peint dans le feuilleton de *la Presse*. Mme Charles Reybaud, belle-sœur du spirituel auteur de *Jérôme Paturot*, prend le nom de son mari quand elle produit au jour ses délicieux romans, mais j'aime à croire que *les culottes* qu'elle porte alors ne sont que littéraires, et qu'elle les quitte une fois rentrée dans le monde prosaïque et le domaine conjugal.

Au reste, je conçois plus facilement que je ne l'approuve la convenance que trouvent certains auteurs à changer leurs noms contre d'autres dans les cas suivants :

1° Qu'un homme plein d'un génie mâle et vigoureux veuille entrer dans la carrière du moraliste, et fronder les abus couronnés et les priviléges dorés de la noblesse impertinente avec une âpre et brutale énergie ; il peut fort bien alors prendre le nom du célèbre misanthrope athénien qui s'appela *Timon* et nul ne contestera à M. *de Cormenin* le droit qu'il eut de le porter avec honneur ;

2° Qu'un poète doté par la destinée d'un nom rocailleux et trivial s'en adjuge un autre mieux en harmonie avec son talent ; rien de plus naturel encore, aussi personne ne fera un crime à notre gracieux fabuliste suisse, *Porchat*, d'avoir

Digitized by Google

publié ses premiers apologues sous le pseudonyme de *Valamont*;

3° Qu'un obscur plébeïen tienne à mettre ses œuvres sous la sauve-garde d'un comté, d'une baronnie, voire même d'un duché, afin d'en imposer aux niais nombreux pour qui les titres remplacent le mérite; sans doute cette prétention commence à devenir fort ridicule, toutefois j'en comprends le but, si j'en blâme l'orgueilleuse faiblesse.

Mais que gagne donc M. *Eugène Guinot* à se baptiser *Pierre Durand*? En vérité, malgré la vulgarité de la comparaison, l'on ne peut s'empêcher de dire à propos de cette inconcevable métamorphose, c'est *bonnet blanc pour blanc bonnet*. A moins toutefois que le charmant auteur ne tienne à avoir deux noms, pour atteindre plus sûrement les lecteurs comme l'adroit chasseur qui porte un fusil à deux coups est plus certain de ne pas manquer le gibier.

De même, un très-sévère critique de Paris signe *Old Nick! Old Nick*! en vérité, il n'est pas si malin, car il n'avait qu'à se baisser et prendre parmi les noms les plus doux ou les plus sonores! Cette bizarrerie rocailleuse m'a souvent remis en mémoire les vers où Boileau se moque d'un auteur qui avait également choisi pour héros de son poème un homme très-rudement baptisé.

« Oh! le plaisant projet d'un auteur ignorant
« Qui, de tous ces héros, va choisir CHILDEBRAND!

Old-Nick! jamais ce critique n'écorchera un pauvre diable des coups de sa férule comme il lui écorchera les oreilles armé de son nom; se figure-t-on ce moderne Geoffroi annoncé dans un salon sous son pseudonyme du *National!* ce serait à faire frémir toute une assemblée. En conscience, j'aimerais mieux ne pas m'appeler du tout que de m'appeler ainsi! et l'anonyme serait alors de bon goût.

Un de nos compatriotes qui a pris parmi les vaudevillistes

Digitized by Google

parisiens un rang fort honorable, s'est baptisé du nom de la capitale de son canton; et souvent le mot de *Lauzanne* fut proclamé à la fin d'une pièce, au milieu des applaudissements du public prodigués à l'auteur qui fait ainsi rejaillir sur sa patrie une partie de la gloire théâtrale qu'il s'est acquise (1).

Si grande pourtant que soit la latitude dont jouissent les littérateurs, de prendre les noms qui leur plaisent, il y aurait, je crois, de graves inconvénients de leur part à en choisir qui fussent déjà avantageusement connus dans la République des lettres; en ce cas, il faudrait absolument que le mérite du moderne éclipsât et fît totalement oublier celui de l'ancien; quel auteur de nos jours ne serait écrasé sous les noms de *Molière*, *Corneille* ou *Voltaire* ! ! cependant certains articles de journaux, signés *Grimm*, ont motivé ces observations; si le baron de Grimm fut connu dans le siècle dernier par une fatuité fort originale dont *Rousseau* nous raconte quelques exemples dans *ses Confessions*; il fut aussi un écrivain plein de goût, d'érudition et d'esprit; correspondant de plusieurs souverains du nord qu'il tenait au courant des ouvrages nouveaux qui paraissaient en France; il sut toujours les juger avec une grande finesse; ses louanges étaient délicates, ses critiques fort spirituelles; et peut-être est-il plus facile à son homonyme d'en porter le nom que d'en soutenir la réputation et d'en égaler le mérite. J'aimerais mieux que les auteurs prissent pour parrain l'ouvrage par lequel ils se sont fait le plus avantageusement connaître, comme un général d'armée

(1) M. le comte Noë, pair de France, a un fils qui s'est fait dans les charges et la caricature un nom qui aurait pu compromettre la gravité de celui de M. son père; en sorte qu'il s'est baptisé *Cham*, nom de l'un des fils de l'antique planteur de la vigne, laissant à ses frères, s'il en a, ceux de *Sem* et de *Japhet*, dans le cas toutefois où ils se distingueraient ainsi que lui par des talents peu dignes de la pairie paternelle.

Digitized by Google

se baptise du lieu même où il remporta sa plus mémorable victoire ; ainsi MM. Méline et Caus de Bruxelles annoncent déjà les romans nouveaux de M. *L. Reybaud*, comme étant composés par *Jérôme Paturot ;* ainsi M. *Alexandre Dumas* s'appellerait *Monte-Christo*, au lieu de prendre le titre de Marquis de la Pailleterie dont il s'est fait lui-même la plaisanterie de s'affubler.

Mais le tour le plus heureux le mieux combiné qui se soit joué dans ce genre, est sans contredit celui par lequel M. *Sainte-Beuve* fit réussir son premier recueil de poésies qu'il donna au public sous le nom de *Joseph Delorme.* Il eut le talent d'envelopper d'un véritable intérêt ce jeune et infortuné fils de son imagination rusée. Il publia le récit de la courte existence et de la triste fin du poète mort à la fleur de son âge et de son talent; il attendrit le public au récit de cette émouvante biographie, il prépara à recevoir avec une indulgence trempée de larmes les vers de celui à qui il n'avait donné quelques années de vie que pour les lui faire perdre ensuite au profit de sa réussite à lui *Sainte-Beuve*, puis sa muse recueillit la succession de bienveillance amassée par *Joseph Delorme*, elle hérita de l'attendrissement qu'avait inspiré ce malheureux de la tombe duquel elle sortit radieuse ; cette étisie lyrique qui rappelait *la chûte des feuilles* de Millevoye fut une bonne fortune pour l'académicien, elle ajouta au mérite de ses vers, désarma des critiques pleurant, et lui valut un véritable succès; succès mérité sans doute mais qui eût été moins éclatant sans cette gémissante et sépulcral supercherie.

Cette fantaisie que se passent nombre d'auteurs de se tenir eux-mêmes sur de nouveaux fonds baptismaux est sans conséquence pour le mérite de leurs œuvres, car, ainsi que l'a dit Molière, le plus célèbre d'enlr'eux, si *le temps ne fait rien à l'affaire*, le nom n'y fait pas davantage, mais que

Digitized by Google

dira la postérité des noms multiples d'un même individu? Aura-t-elle comme nous les traditions du présent pour savoir que ce sont les rayons d'une même gloire, n'est-ce pas

Aux *Saumaises* futurs préparer des tortures?

Puis, n'est-ce pas aussi renier jusqu'à un certain point le nom que porta son père et déshériter de la renommée qu'on peut obtenir soi-même celui qu'on doit léguer à son fils? Cela me semble plus grave que ces messieurs ne le pensent.

Ensuite, pourquoi ne pas se risquer franchement, le visage découvert, dans l'arène de la publicité; cette cuirasse contre la critique est-elle noble alors que tant d'athlètes s'exposent à ses coups dans une courageuse nudité? En sera-t-il bientôt du nom d'un père comme de sa succession qu'on n'accepte *partage qu'à bénéfice d'inventaire;* et la réussite d'un auteur l'engagera-t-elle seule à lever le voile dont il s'enveloppera? Il me semble qu'il n'est jamais bien généreux d'échapper ainsi à la responsabilité de ses œuvres en morale comme en littérature, et que s'il y a une différence entre l'anonyme et le pseudonyme, elle ne saurait être à l'avantage de celui qui non seulement cache son nom, mais qui cherche encore à en en imposer sur celui qu'il porte.

J. Petitsenn.

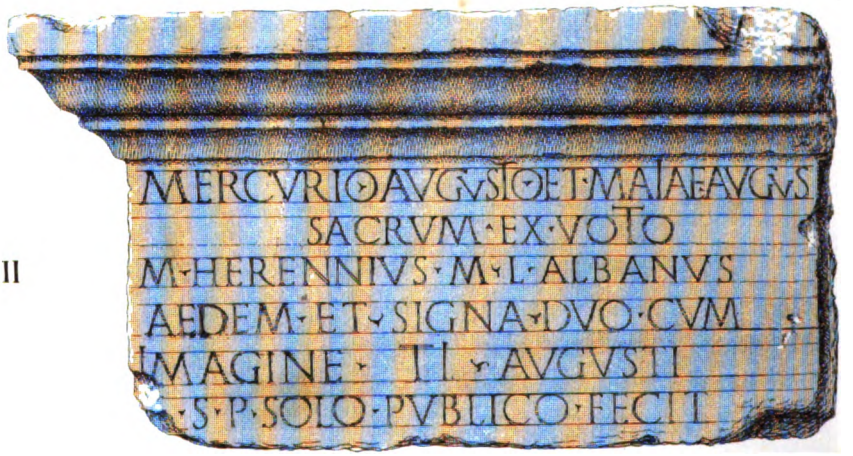
Digitized by Google

Digitized by Google

Inscriptions antiques de Lyon, par M. de Boissieu.

I

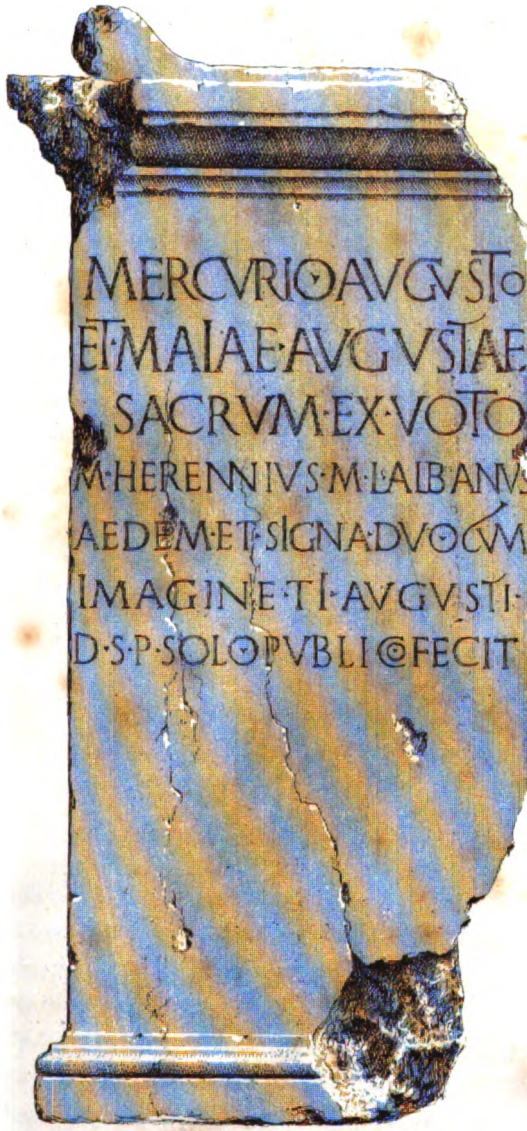
II



Impr. Louis Perrin. Lyon.

Digitized by Google

III



IV

Digitized by Google

Digitized by Google

INSCRIPTIONS ANTIQUES RÉCEMMENT DÉCOUVERTES.

TEMPLE VOTIF

en l'honneur

DE MERCURE ET DE MAIA,

EXISTANT AUTREFOIS

DANS LE VOISINAGE DES TÉLÉGRAPHES

A SAINT-JUST-LES-LYON.

En étudiant la série des inscriptions antiques consacrées aux divinités, je n'ai pas pu m'empêcher d'exprimer quelque surprise de voir que le culte de Mercure n'était représenté dans notre histoire locale que par une seule inscription (1). J'avais présent le mot de César : *Galli deum maxime Mercurium colunt*, et je m'étonnais de ne retrouver le souvenir de ce culte spécial que dans des statuettes et des fragments de bronze ou d'argile. Ma première livraison n'était pas encore publiée, que déjà un débris d'autel antique (voir la planche n° 1), découvert au-dessous des pavillons des télégraphes, à l'extrémité sud-ouest du plateau qu'occupait jadis notre vieille cité romaine, me permettait de signaler en ce

(1) *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 75.

Digitized by Google

lieu une fondation en l'honneur du dieu du commerce, des arts et de l'éloquence. Tout insignifiant qu'il pût paraître, j'enregistrai ce précieux débris, qui n'aurait pas dû échapper à notre Musée lapidaire, et je constatai sur ce bloc mutilé la dédicace *Mercurio Augusto*, qui pouvait par la suite faciliter l'intelligence et l'appréciation de quelque nouvelle découverte. Au mois de mai dernier, des ouvriers terrassiers, travaillant au talus qui fait face à la partie du mur d'enceinte, voisin des télégraphes, mirent au jour trois nouveaux monuments (n°s II, III et IV), dont le rapport avec le premier fragment découvert ne saurait être contesté. Une même légende épigraphique est gravée sur ces trois pierres, qui ont dû servir de bases à autant de statues ; voici cette légende :

MERCVRIO AVGVSTO ET MAIÆ AVGVSTÆ SACRVM EX VOTO *marcus* HERENNIVS *marci* L*ibertus* ALBANVS ÆDEM ET SIGNA DVO CVM IMAGINE TI.. (*Tiberii* ou *Titi*) AVGVSTI D*e* S*ua* P*ecunia* SOLO PVBLICO FECIT.

Quatre monuments, retrouvés dans la même localité, appartenant à la même fondation religieuse, ne doivent pas être considérés comme réunis là par l'effet du hasard, ou comme apportés d'autre part, pour servir de matériaux de remblais. De plus, si l'on examine la grande quantité de débris antiques accumulés sur le même point, et si l'on apprécie les rapports de ces débris, on acquiert la preuve certaine que là, ou tout à fait dans le voisinage, devait exister le temple consacré à Mercure et à Maia, par suite du vœu de Marcus Herennius Albanus, affranchi de Marcus. Des assises régulières, en forme de dés, dont la dimension se rapporte à celle de l'inscription n° IV, des blocs de pierre un peu plus considérables, et que leurs moulures font reconnaître comme bases du monument, un grand nombre de fragments de briques murales et de larges tuiles plates semblent in-

Digitized by Google

diquer que ce temple, peu somptueux sans doute, et de proportions peu grandioses, était construit en briques, avec des angles en pierre de taille, et une toiture couverte en tuiles. Il est fâcheux qu'on n'ait pas creusé plus avant sous le talus, peut-être y eût-on retrouvé les statues des deux divinités et celle de l'empereur. Cette dernière, qui devait être un portrait, *imago*, serait d'autant plus intéressante à découvrir, qu'elle déterminerait lequel des deux princes, Tibère ou Titus, avait été associé à l'hommage rendu par Herennius à Mercure et à la mère du messager des Dieux.

Le nom de Maia, accolé à celui du dieu que les mythologies grecque et romaine reconnaissent comme son fils, *Maiugena*, Μαιαδενς et Μαιαδης, n'est pas une des particularités les moins remarquables de ces inscriptions. Sans oser affirmer qu'il n'existe pas d'autres titres antiques sur lesquels ce nom se retrouve, je ferai remarquer que les grands recueils de Gruter, de Muratori, de Reinesius et d'Orelli n'offrent aucune dédicace en l'honneur de cette illustre fille d'Atlas et de Pléione. Sur quelques rares monuments Mercure est appelé fils de Maia, mais je ne connais point de légende votive ni d'invocation religieuse, consacrées par des marbres antiques, qui s'adressent directement à cette divinité; cela seul donnerait déjà quelque prix à nos inscriptions. Elles offrent encore un plus puissant intérêt, si on les apprécie au point de vue de l'étude des caractères généraux de l'art épigraphique au premier siècle de notre ère, et comme preuve du système religieux qui dominait à cette époque dans nos provinces.

Un certain manque d'harmonie et de rapport dans les lignes (surtout dans l'inscription n° II) (1), quelques lettres

(1) J'ai cru devoir reproduire, dans la gravure représentant cette inscription, le tracé antique des lignes parfaitement visible encore aujourd'hui.

Digitized by Google

liées, d'autres, telles que l'U et l'O, englobées d'une manière choquante dans la concavité de celles qui les précèdent, tandis que la traverse des T, tantôt droite comme une potence, tantôt contournée comme dans l'écriture cursive, dépasse souvent l'alignement général, toutes ces irrégularités, qui tiennent à une exécution peu habile et de peu de goût, mais qui paraissent aussi indiquer le désir de condenser les lettres plutôt que de fractionner les mots, donnent, de prime abord, aux trois monuments récemment découverts un aspect peu grandiose et peu élégant qui rappellerait bien plus le troisième siècle que le premier; mais le nom abrégé de l'empereur, qui ne peut être que Tibère ou Titus, force bientôt de rechercher, dans cet ensemble assez médiocre, des détails concordant avec la date des règnes de ces princes. En première ligne viennent se placer les moulures des numéros II et III, moulures à la fois sévères, élégantes, correctes et de proportions irréprochables. En second lieu, on doit remarquer la ponctuation séparant chaque mot, et ne s'appliquant pas seulement aux sigles et abréviations, suivant l'usage plus habituel des époques postérieures. Enfin, la forme des lettres, quoique plus lourde et moins élancée que celle du beau caractère augustal, s'en rapproche cependant, et paraît tracée d'après les principes essentiels de ce dernier. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que les préceptes de l'art et les règles du goût ne se développèrent pas de suite et dans tout l'empire; tel monument du premier siècle, surtout dans les provinces, est souvent bien inférieur comme style et comme exécution aux œuvres du temps des Antonin. Dans les appréciations fondées sur les détails matériels, il faut tenir compte du pays, des matériaux, du goût particulier, des mains plus ou moins habiles de ceux qui ont ordonné ou exécuté les monuments.

Mais si, de ces considérations particulières, de ces dé-

Digitized by Google

tails de métier, nous nous élevons à des considérations d'un autre ordre, si nous interrogeons la marche des croyances philosophiques et religieuses pendant les longues et incessantes transformations que des élements divers firent subir à la société gallo-romaine, la date de ces inscriptions nous paraîtra encore plus certaine. On sent que nous sommes ici en plein polythéisme romain. La fondation religieuse d'Herennius semble calquée sur les édicules laraires de Rome qui, après la grande réforme opérée par Auguste, furent consacrés à deux divinités et au génie de l'empereur.

Mille Lares, Geniumque ducis, qui tradidit illos
Urbs habet, et vici numina trina colunt. (1)

Nous avons sous les yeux non plus le Mercure des traditions antiques, mais le fils de Jupiter et de Maia ; et sa mère n'est pas la grande déesse, la déesse primitive de l'Inde, la Maia génératrice des mondes, la mère universelle, la nature divinisée en un mot. La gracieuse et sensuelle mythologie grecque et le polythéisme plus positif des Romains ont amoindri, en l'adoptant, cette grande figure; ils ont fait une déesse particulière de chacun des attributs de la divinité indienne ; Maia n'est plus qu'une pléïade, à laquelle on a cependant encore laissé pour amant le maître des dieux et des hommes. Nous sommes dans une époque intermédiaire : Maia a perdu son empire, Cybéle, la grande mère des dieux, ne lui a pas encore succédé. A la fin du second siècle, et pendant le troisième, au lieu d'une inscription en l'honneur de Mercure et de Maia, M. Herennius Albanus eût élevé un autel à Isis ou aux déesses-mères; au lieu de se qualifier simplement d'affranchi de Marcus, il eût été certainement décoré du titre de Sévir augustale; mais il paraît qu'à l'époque où vivait Herennius l'augustalité n'était pas encore la dignité banale des

(1) Ovide, *Fast.* v. 145.

Digitized by Google

parvenus, ou, comme je l'ai dit ailleurs, la savonnette à vilain des affranchis. Ces observations, en fixant la date de nos inscriptions au premier siècle, indiqueraient plutôt encore le règne de Tibère que celui de Titus, mais je n'ose rien affirmer à cet égard.

La légende épigraphique des trois monuments découverts en 1848 permet d'avancer qu'il existait un autre titre, relatif à la fondation d'Herennius, mentionnant la concession légale et régulière de la portion du terrain public, *solum publicum*, sur laquelle le temple de Mercure et de Maia avait été élevé; car c'est un des principes les plus constants de la loi romaine qu'aucun monument ne pouvait être placé dans un lieu public sans une autorisation formelle des magistrats. Si cette autorisation n'avait pas été demandée et obtenue, les administrations locales, gardiennes du territoire des cités, ordonnaient *ne id sacrum esset, et ut, si quæ essent incisæ aut inscriptæ litteræ tollerentur* (1). Peut être le fragment numéro 1 était-il le titre même de la concession, et alors il devait contenir la formule sacramentelle, que nous retrouvons dans un grand nombre de nos inscriptions: *Locus datus decreto decurionum*, formule exprimée ordinairement par les sigles L. D. D. D.

Résumons les faits acquis à notre histoire par l'heureuse fouille qui vient d'enrichir la collection de nos antiquités nationales. Un temple, consacré à Mercure et à Maia existait autrefois à Lugdunum, près de l'emplacement occupé aujourd'hui par les pavillons des télégraphes; ce temple avait été fondé sur un terrain appartenant à la communauté lyonnaise, par un affranchi nommé Marcus Herennius Albanus; il renfermait trois statues dont les bases, différentes de forme et de grandeur, présentaient une seule et même légende;

(1) Cic. *Pro dom. sua.*

Digitized by Google

les statues étaient celles des deux divinités auxquelles le temple était dédié, plus celle d'un empereur du premier siècle, que je soupçonne avoir été Tibère, et dans lequel on peut aussi reconnaître Titus. A en juger par les débris antiques mis au jour dans la même localité, la chapelle votive d'Herennius devait être d'une construction simple; elle devait rappeler par sa forme et ses proportions, comme par sa triple consécration à deux divinités de l'Olympe et à l'empereur, les édicules laraires de chaque quartier de Rome, et l'on pourrait sans trop d'invraisemblance la nommer le laraire de Mercure.

Alphonse de Boissieu.

Digitized by Google

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS,

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

Ne qua suspicio gratiæ, ne qua simultatis.
(Cic.).

DEUXIÉME PARTIE.

Louis XVIII accueillit le duc d'Orléans sans empressement, mais avec convenance, et même avec grâce. Il voulut que ce prince eût une part immédiate aux faveurs accordées à tous les membres de la famille royale. « Mon cousin, lui dit-il, vous étiez lieutenant-général il y a vingt-cinq ans : je vous rends votre grade avec vingt-cinq ans de service. » Le roi lui conféra en outre le titre de colonel-général des hussards. Un bienfait plus important encore fut la restitution de l'immense apanage qui avait été concédé par Louis XIV au chef de la maison d'Orléans, et dont elle s'était vu dépouiller par une des premières lois de l'Assemblée constituante. Cette restitution fut prescrite par Louis XVIII, le 20 mai 1814, deux jours après l'arrivée du duc d'Orléans à Paris, mais par une simple ordonnance royale ; titre dont le caractère précaire et révocable, exprimait assez la prudence ombra-

Digitized by Google

geuse du vieux monarque. Le duc d'Orléans se montra néanmoins fort sensible à cette faveur, et renouvela avec effusion à Louis XVIII ses protestations d'attachement et de fidélité. Les princes de la famille royale renouèrent avec Louis-Philippe des rapports affectueux, et la fille de Louis XVI elle-même parut faire violence aux ressouvenirs douloureux que son aspect dut réveiller en elle.

Ce prince, accompagné des colonels Athalin et Sainte-Aldegonde, qu'il s'était attachés en qualité d'aides-de-camp, partit le 13 juin pour Londres, où se trouvaient encore l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Il fit part à ces souverains des réclamations du roi Ferdinand, son beau-père, qui se plaignait d'avoir été omis dans le traité de Paris, et chercha à intéresser à sa cause le prince régent, chef de ce gouvernement anglais dont les instigations belliqueuses lui avaient coûté la perte de son royaume de Naples. Après cette démarche, qui n'amena aucun résultat (1), Louis-Philippe alla chercher en Sicile sa femme, sa sœur et son jeune fils qu'il y avait laissés, et les ramena sur le sol français.

La présence du duc d'Orléans avait été peu remarquée à Paris, au milieu de l'enthousiasme vif et universel qui avait salué le retour des Bourbons. Mais ces premiers empressements, toujours si éphémères parmi nous, ne tardèrent pas à se calmer; les difficultés d'une fusion entre la France de l'émigration et la France nouvelle se manifestèrent de toutes parts: l'impossibilité de satisfaire toutes les prétentions personnelles engendra de nombreux mécontentements. Insensiblement, la défiance et la désaffection, entretenues par un pouvoir inhabile et mal éclairé, succédèrent à l'enchantement et à l'espérance; les bienfaits de la rénovation politique la

(1) Ferdinand IV ne fut rétabli sur le trône des Deux-Siciles qu'au mois de juin 1815.

Digitized by Google

plus heureuse et la plus inespérée, furent oubliés en quelques mois. Ce fut alors que les regards commencèrent à se tourner vers le duc d'Orléans (1). Ce prince, il faut le reconnaître, se recommandait à plusieurs égards à l'attention publique. La politesse exquise et même obséquieuse de ses manières, l'intérêt de sa conversation, nourrie par le spectacle des plus grands évènements contemporains et des scènes les plus variées de la nature, la facilité un peu prosaïque de son esprit, l'élégance de sa tournure, que rehaussait le brillant uniforme de colonel-général, le signalaient à la multitude, toujours prompte à se laisser séduire par le prestige des avantages extérieurs. Le parti révolutionnaire qui, longtemps courbé sous le sceptre viril de Napoléon, renaissait aux premiers rayons de la liberté constitutionnelle, voyait avec intérêt en lui le clubiste de 1791 et le guerrier qui avait dévoué ses jeunes efforts au service de la cause républicaine. Les espérances de ce parti en vinrent bientôt à se formuler en complots. Des propositions plus ou moins directes furent portées dès cette époque au prince, qui se fit un devoir et un mérite de les repousser. Son instinct politique lui disait assez que le moment n'était point venu pour lui de songer à la couronne. Il affectait de se concentrer dans le plus modeste isolement. Sa résistance, devenue proverbiale

(1) Les symptômes de cette direction politique avaient été devinés dès le principe par la pénétration de M. de Talleyrand. Pendant le dernier voyage du duc d'Orléans en Sicile, ce ministre dit un jour à Louis XVIII ; « Votre Majesté permet-elle que M. le duc d'Orléans revienne bientôt de Palerme ? — Sans doute, répondit le roi, son Altesse sera de retour avant un mois. — Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon à son Altesse, que l'air des Deux-Siciles ? — Mon cousin est revenu en effet en très-bonne santé, mais je ne pense pas que l'air de Paris fasse maigrir. » M. de Talleyrand vit qu'on ne voulait pas le comprendre, et se tut. Ce fut à Louis-Philippe lui-même qu'il raconta, après 1830, cette particularité.

Digitized by Google

parmi les mécontents, avait donné lieu à cette espèce de devise, qui exprimait fidèlement la situation qu'il s'était faite : *Pour lui, sans lui et malgré lui.* La faction révolutionnaire ne pouvait se persuader que le duc d'Orléans persistât dans son refus si, par l'expulsion ou la destruction des Bourbons de la branche aînée, elle parvenait à lui frayer l'accès du trône. On rapporte qu'un coup de main fut préparé dans ce dessein un jour où Louis XVIII se rendait au théâtre de l'Odéon, mais qu'il avorta par la ferme contenance du monarque, ou par les manœuvres de quelques impérialistes, qu'avait déconcertés la négation obstinée de son concours. Toutefois, bien que réduit en réalité aux proportions d'une simple coterie, le parti orléaniste comptait des chefs puissants, et Fouché, le plus habile d'entre eux, disait hautement que le prince « était placé de manière à ramasser le sceptre, de quelques mains qu'il vînt à tomber. » Ces menées, activement dirigées par ce conventionnel célèbre, commençaient à prendre tous les caractères d'un complot décidé, lorsque le débarquement de Napoléon sur les côtes de Provence vint étouffer ces premiers germes de guerre civile et changer pour quelque temps la direction des esprits.

Un des premiers soins de Louis XVIII, en apprenant cette nouvelle, fut de mander le duc d'Orléans aux Tuileries et de lui donner l'ordre d'accompagner le comte d'Artois à Lyon. Cette détermination, suggérée au roi par M. de Vitrolles, ne manquait pas d'habileté. Indépendamment de ce qu'il convenait que le premier prince du rang se montrât, dans cette grave conjoncture, à côté de l'héritier du trône, ce concours empreignait la résistance d'un caractère national; il tendait à combattre les idées bonapartistes par les idées constitutionnelles de 1791, encore vivaces dans un grand nombre d'esprits. Le duc d'Orléans opposa, dit-on, une certaine résistance; et, de peur que son dévoûment n'en parût suspect,

Digitized by Google

il livra au roi la divulgation de plusieurs complots politiques auxquels on avait voulu l'associer. Louis XVIII fut inflexible.

Les deux princes arrivèrent à Lyon, le 8 mars, à peu d'heures d'intervalle. Ils y apprirent presque aussitôt l'occupation de Grenoble par les bandes de Napoléon. Cette circonstance, qui resserrait dans un cercle étroit la défense de Lyon, parut décourager profondément le duc d'Orléans. Il repartit seul pour Paris, dans la nuit même de son arrivée, et se déroba par cette retraite précipitée à l'humiliant spectacle de la défection des troupes royales, dont les symptômes n'avaient pas échappé à sa pénétration. Ce spectacle attendait le comte d'Artois, lors de la revue qu'il passa le lendemain sur la place Bellecour, quelques heures avant l'entrée de Napoléon, et ce fut sous cette pénible impression qu'il s'éloigna des murs de Lyon, pour n'y plus reparaître.

Le duc d'Orléans accompagna, le 16 mars, Louis XVIII à la séance royale où ce monarque et son frère jurèrent fidélité à cette charte constitutionnelle qui, donnée à la France pour assurer la réconciliation des partis, n'avait cessé d'être pendant dix mois un sujet de discordes et de divisions. Le soir même, il partit pour aller prendre le commandement supérieur des départements du Nord, que Louis XVIII lui avait confié. Il inspecta avec le maréchal Mortier les places fortes de Cambrai, de Douai, de Lille et de Valenciennes, et exhorta tous ses lieutenants « à faire céder toute opinion au cri pressant de la patrie, à se rallier autour du roi et de la charte, et à n'admettre sous aucun prétexte les troupes étrangères dans nos places de guerre. » Le 22 mars, il reçut à Lille le monarque qui fuyait devant la trahison et l'usurpation, et unit ses instances à celles du maréchal Mortier, pour décider ce prince à abandonner cette ville, dont la garnison n'était pas sûre. Louis XVIII céda, mais en témoignant un vif regret d'être contraint à se retirer sur le sol étranger. Le duc d'Orléans,

Digitized by Google

demeuré, dit-on, sans instructions précises, quitta Lille le 24 pour se rendre en Angleterre : « Je pars, écrivait-il au maréchal, pour m'ensevelir dans la retraite et l'oubli ; je suis trop bon Français pour sacrifier les intérêts de la France, parce que de nouveaux malheurs me forcent à la quitter. » Il se fixa à Twickenham, dans la même demeure qui, quatorze ans auparavant, avait abrité son premier exil. Sa famille, qui s'était accrue du duc de Nemours, né à Paris le 25 octobre 1814, l'y avait précédé de peu de jours (1).

Il n'est pas sans intérêt d'observer l'attitude du duc d'Orléans pendant cette usurpation des Cent-Jours qui, pour la vaine satisfaction de quelques faibles griefs, ou sur la foi de quelques alarmes habilement grossies, devait léguer à la France, avec d'incalculables désastres, le germe fatal de deux révolutions.

On ne peut se dissimuler que les événements qui venaient de renverser le trône de Louis XVIII, n'eussent exalté à un certain degré ses idées ambitieuses. Le maréchal Mortier lui ayant un jour exprimé l'idée que la couronne pourrait bien, dans ces circonstances orageuses, devenir le prix de sa popularité : « Je ne ferai pas tomber la couronne de la tête qui la porte, répondit-il, mais si elle tombe, je la ramasserai. » De sa retraite de Twickenham, Louis-Philippe adressa au congrès de Vienne deux mémoires sur les causes de la chûte des Bourbons, mémoires fort judicieusement écrits et qu'on put supposer inspirés par le désir d'attirer sur lui l'attention des souverains qui disposaient des trônes. Tel fut, du moins, l'effet de cette démarche. L'empereur Alexandre, prince généralement mal disposé pour les Bourbons de la branche aînée,

(1) La duchesse douairière d'Orléans, de retour en France depuis le mois de juillet 1814, avait obtenu de Napoléon la faveur de demeurer à Paris, à raison d'un accident cruel (la fracture d'une jambe) qu'elle avait éprouvé quelque temps avant le 20 mars. Elle mourut le 22 juin 1821, universellement regrettée.

Digitized by Google

prêta, dit-on, une oreille bienveillante à certaines insinuations en faveur du duc d'Orléans. Mais M. de Talleyrand qui, quinze ans plus tard, devait prendre une part si active à son élévation, prévint le succès de ces intrigues, en faisant comprendre aux monarques réunis combien il serait dangereux d'encourager ainsi l'ambition des branches collatérales des familles souveraines.

Ces menées, jointes à quelques rapports plus ou moins mystérieux de Louis-Philippe avec certains whigs influents, déplurent vivement à Louis XVIII, qui recommanda à la duchesse d'Angoulême, alors arrivée à Londres, de surveiller avec soin la conduite du duc d'Orléans. Elles ne retranchèrent rien d'ailleurs à la circonspection extérieure de ce prince. Un journal anglais l'ayant félicité de n'avoir pas pris de service contre la France dans les armées alliées, il déclina en quelque sorte ces félicitations insidieuses, en répondant que Louis XVIII l'avait expressément défendu à tous les princes de sa famille. Lord Wellington, pressé quelques mois plus tard par une députation du gouvernement des Cent-Jours d'user de son influence pour donner la couronne à la branche cadette, répondit que le duc d'Orléans lui-même avait déclaré que, « si on l'obligeait à prendre la couronne, il ne l'accepterait que pour la rendre à son auguste et légitime propriétaire (1). »

Tout porte à admettre que les démarches du duc d'Orléans n'excédèrent point alors les devoirs que lui imposait sa qualité de premier prince du sang. D'un caractère timide et irrésolu, plein d'ambition à la fois et de retenue, doué de peu de foi dans l'assistance spontanée des événements, et ne retranchant rien pour le compte de la fortune de la part

(1) La mission spéciale de proposer le duc d'Orléans avait été confiée au général de Valence, depuis longtemps son ami et son confident dévoué.

Digitized by Google

qu'il faisait à la prudence, son rôle parut consister uniquement à ne point enhardir, à ne point décourager ses partisans. Son nom fut souvent prononcé dans la période critique des Cent-Jours, ses trames et sa personne ne se montrèrent nulle part (1). Il craignait pardessus tout de rencontrer le regard observateur et soupçonneux de Louis XVIII, ce monarque qui n'avait rien perdu de son crédit dans les conseils de la coalition, et comprenait très-bien qu'un gouvernement dont le retour était généralement souhaité par les classes indépendantes de la société, n'était point un gouvernement usé pour le pays.

Cependant, Louis XVIII n'avait oublié ni les rapports de son cousin avec le congrès de Vienne, ni les intrigues de Fouché, toujours prêtes à se renouer en sa faveur. Lorsque la chûte définitive du gouvernement impérial eut rouvert l'accès de la France aux deux branches de la maison de Bourbon, ce prince jugea convenable d'avoir une conférence particulière avec le duc d'Orléans ; et, dissimulant sous l'apparence de bienveillants conseils la portée réelle de son exhortation, il lui représenta qu'il était le plus rapproché du trône après le duc de Berri, et qu'il avait plus de chances par le droit que par l'usurpation. Le duc d'Orléans se défendit avec force d'avoir jamais aspiré au trône. Mais ces dénégations n'étaient guère propres à convaincre un politique aussi expérimenté et aussi défiant que Louis XVIII, et chacun des deux interlocuteurs garda les impressions et les idées qui lui étaient propres. Un incident vint ajouter au mécontentement du roi.

Une ordonnance récente avait autorisé les princes de la famille royale et ceux du sang à siéger à la Chambre des pairs pendant la session de 1815. La commission désignée pour rédiger le projet d'adresse au roi, avait formulé un paragra-

(1) *Histoire des deux Restaurations*, par A. de Vaulabelle, t. 2, p. 360.

Digitized by Google

phe par lequel la Chambre sollicitait du roi, « la rétribution nécessaire des récompenses et des peines, et l'épuration des administrations publiques. » Bien que conforme aux vœux exprimés par la plupart des colléges électoraux de France, ce paragraphe excita de vifs débats. Le duc d'Orléans prit la parole et conclut à sa suppression : « Ne formons pas, dit-il à cette occasion, des demandes dont la malveillance se ferait peut-être des armes pour troubler la tranquillité de l'Etat. Notre qualité de juges éventuels de ceux envers lesquels on recommande plus de justice que de clémence, nous impose un silence absolu à leur égard. Toute énonciation antérieure d'opinion me paraît une véritable prévarication dans l'exercice de nos fonctions judiciaires. » La proposition du duc d'Orléans fut écartée par la Chambre ; mais il recueillit de sa conduite en cette circonstance un surcroît de popularité qui réveilla les susceptibilités de la Cour. Le parti royaliste dénonça hautement son langage comme tendant à affaiblir l'autorité royale à une époque où un surcroît de vigueur était si nécessaire pour lutter contre les factions; et sa démarche encourut d'autant plus de blâme que le comte d'Artois et le duc de Berri s'étaient prononcés dans un sens tout opposé. Louis-Philippe aggrava ses torts en donnant les mains à l'impression clandestine du compte-rendu de ces débats par les soins de l'ex-préfet Pieyre et de Paul Didier, le même que nous allons retrouver à la tête de l'un des complots les plus audacieux qui aient menacé la Restauration.

Dans ces circonstances, l'éloignement du duc d'Orléans était devenu indispensable. Son nom, prononcé par les mécontents de tous les partis, semblait en quelque sorte un défi permanent porté à la royauté encore faible et mal assise des Bourbons. Il partit le 18 octobre 1815 pour Twickenham, où il avait laissé sa famille, et ne parut plus occupé que du soin de se faire oublier pendant cette période d'une réaction légi-

Digitized by Google

time sans doute, mais excessive et souvent aveugle contre l'invasion napoléonienne et les fauteurs présumés ou les adhérents de cet attentat.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis le départ de ce prince, lorsque l'attention publique fut ramenée sur son compte par une insurrection dont l'importance réelle s'accrut encore du caractère mystérieux de quelques-unes de ses circonstances. Paul Didier, avocat à Grenoble, qui en fut l'instigateur et le chef apparent, s'était fait remarquer en 1793 par son opposition courageuse au régime de la Terreur et par son dévouement à la cause des Bourbons. Il s'attacha ensuite au gouvernement impérial, qui le pourvut d'une chaire à la Faculté de droit de Grenoble; mais il s'en démit en 1810, pour s'adonner à des spéculations industrielles dont le résultat fut la ruine de sa fortune. Ce fut, à ce qu'il paraît, au duc d'Orléans qu'il songea pour en relever les débris. Il pensa sérieusement à seconder les vues ambitieuses que ce prince avait manifestées du fond de la Sicile, et se disposait à partir, dans ce dessein, pour Palerme, lorsque la chûte de l'Empire tourna ses vues d'un autre côté. Didier fit valoir auprès de Louis XVIII son royalisme de 1793, et obtint la croix d'honneur, une place de maître des requêtes et la promesse d'un siége à la cour de cassation. Ces récompenses lui parurent insuffisantes; il s'enrôla parmi les mécontents et fut le premier à saluer le retour de l'empereur et à lui offrir ses services. Mais son zèle parasite se vit, cette fois, dédaigné, et Didier, désormais sans emploi, sans ressources, sans espoir, conçut pour le régime impérial une aversion non moins vive que celle qu'il avait vouée à la Restauration. Ce fut dans cette situation si dangereuse pour une âme ardente et un caractère entreprenant, que le surprit le second avènement des Bourbons. Cette époque paraissait favorable aux complots. Le règne éphémère des Cents-Jours avait laissé d'amères déceptions, de vifs

Digitized by Google

ressentiments. Les expiations fatales du maréchal Ney, de Labédoyère et de Mouton-Duvernet n'avaient pas moins irrité que consterné les esprits. Assez aveugle, assez injuste pour accuser les Bourbons des malheurs mêmes qu'ils s'étaient efforcés de prévenir, l'opposition révolutionnaire puisait de nouvelles armes dans l'humiliant traité auquel la France venait de souscrire. Cent cinquante mille soldats étrangers campés dans nos places fortes exaltaient encore par leur présence ces sentiments d'exaspération. Un esprit outré d'épuration, s'exerçant sans relâche sur l'ordre civil et sur l'armée, mettait au service de la sédition une foule d'hommes prêts à tout entreprendre pour ressaisir les positions qu'ils avaient perdues. Les fonctionnaires des départements, partagés entre les excitations de leur zèle et la crainte des désaveux officiels, compromettaient également la cause royaliste ou par un excès d'ardeur ou par une mollesse d'action qui se ressentait des souvenirs récents du 20 mars. Cette situation, surmontée par un pouvoir à la fois violent, faible et désuni, préparait un succès probable à toute entreprise conçue dans des proportions assez vastes pour attirer à sa tête un chef de quelque valeur politique.

Ces circonstances encouragèrent Didier à tenter un mouvement insurrectionnel vers les premiers jours de mai 1816, dans le département de l'Isère, l'un des plus signalés pour son opposition contre le gouvernement des Bourbons. Muni des instructions d'un comité qui s'était formé à Paris sous le titre de *Société de l'indépendance nationale*, il réussit à accréditer en Dauphiné le bruit d'une prochaine délivrance du roi de Rome, et ce fut ouvertement au nom de ce jeune prince qu'il recruta de nombreux adhérents en France et à l'étranger. Mais une foule de circonstances tendirent plus tard à démontrer que l'avènement du duc d'Orléans était l'objet réel de ses démarches, et qu'il n'avait été discret à cet égard qu'à

Digitized by Google

raison du peu de popularité qui protégeait encore le nom de ce prince. On observa que plus l'heure de l'exécution approchait, moins son langage affectait de précision sur le caractère et la destination spéciale de l'entreprise. Pressé par un de ses complices, nommé Milliet, de lui faire connaître définitivement *pour qui on travaillait* : « Soyez sans inquiétude répondit-il, c'est à coup sûr pour quelqu'un de notre époque et qui connaît nos besoins ; il faudrait renoncer à soulever un seul homme, si nous ne parlions pas de Napoléon (1). » Un autre conjuré, appelé Dussert, possesseur de son secret, lui dit un jour avec humeur : « Ne me vantez pas cet homme : Bourbon pour Bourbon, autant vaut conserver celui qui règne ; je ne veux pas *d'un ci-devant à demi-italianisé* (2). Un troisième affilié, F. Gros, a affirmé que le complot avait pour objet « un prince qui, dès sa première jeunesse, avait donné des gages à la liberté, qui avait combattu bravement dans les rangs français, et que ses opinions libérales faisaient tenir en suspicion par les autres membres de sa famille (3). » Parmi les papiers saisis au domicile de Didier, figurait un rapport écrit de sa main, qui commençait ainsi : « *Monseigneur*, nos efforts ont échoué, mais les fils ne sont pas tous rompus, etc. » Une révélation plus importante encore est celle du général Donnadieu, qui commandait alors la division,

(1) *Histoire des deux Restaurations*, par M. de Vaulabelle, t. 4, p. 113. Il règne, je dois le dire, une grande partialité dans le récit que cet écrivain a fait de la conspiration de 1816. L'admirable lettre par laquelle le général Donnadieu supplie le ministère d'arrêter l'effusion du sang, n'y est même pas mentionnée. Ces sortes de prétermissions sont malheureusement fréquentes dans le livre de M. de Vaulabelle qui, malgré son intérêt, n'est à beaucoup d'égards qu'un long acte d'accusation contre le gouvernement de la Restauration.

(2) *Mémoires tirés des Archives de la police*, par J. Peuchet, Paris, 1838.

(3) Lettre imprimée du 15 septembre 1841.

Digitized by Google

et dont le zèle et l'activité concoururent puissamment à faire échouer la conspiration. Ce militaire a rapporté que le 10 juin 1816, peu d'instants avant de monter sur l'échafaud, Didier l'entretint avec une tardive reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de Louis XVIII, et que, sous le sceau du profond repentir dont il paraissait pénétré, il lui déclara que « le plus grand ennemi du roi était dans sa propre famille. » Ces paroles furent, selon le vœu du condamné lui-même, religieusement consignées par le général dans une dépêche particulière qu'il adressa immédiatement au roi (1).

Si, de ces témoignages, on rapproche le souvenir des rapports antérieurs et récents de Didier avec le duc d'Orléans et de sa répulsion notoire pour le régime impérial ; si l'on remarque que la plupart de ses complices ont été pensionnés (2) et ses enfants appelés à de hautes fonctions publiques par le gouvernement de juillet ; que M. Decazes, dont toute la conduite dans cette affaire est demeurée si suspecte (3), n'a cessé durant le règne de Louis-Philippe d'être l'objet des prédilections royales : on est amené à conclure que le duc d'Orléans fut le véritable mobile et le but final de l'entreprise de 1816, conclusion qui, sans impliquer nécessairement la complicité directe de ce prince, autorise du moins à présumer qu'il connaissait l'existence du complot, et qu'en cas de réussite, il n'eût pas refusé d'en recueillir les fruits. Cette opinion,

(1) *La vieille Europe des rois et des peuples*, ouvrage condamné.

(2) Voyez la liste nominative de ces individus dans l'*Histoire de la Conspiration de* 1816, par M. Auguste Ducoin ; Paris, 1844, p. 313 et suivantes.

Le lieutenant des douanes, Julien, suspendu pour sa conduite équivoque lors du complot de Didier, entra dans la maison du duc d'Orléans peu de temps après sa disgrâce. Lors de la Révolution de juillet, cet officier fut replacé avec avancement dans son administration.

(2) L'excellente monographie historique de M. Ducoin contient à ce sujet des particularités fort curieuses et du plus haut intérêt.

Digitized by Google

dont la vraisemblance seule est une inculpation pour la moralité politique de Louis-Philippe, me paraît propre à jeter quelque jour sur le caractère de sa participation aux diverses tentatives qui se succédèrent depuis lors, et qui aboutirent en définitive au mouvement révolutionnaire de 1830.

L'exil du duc d'Orléans en Angleterre ne fut pas d'ailleurs dénué de compensations. Malgré l'élévation des charges publiques, une décision royale du 11 septembre 1816 fit remise à ce prince et à sa mère du tiers de leurs contributions dans les rôles de 1815 (1). Cette faveur, provoquée par les réclamations réitérées de Louis-Philippe, fut motivée sur le préjudice que la prolongation de son absence causait à sa fortune. Vers la même époque, Louis XVIII, son frère et ses neveux abandonnaient noblement à l'État plus du tiers de leur liste civile.

Le rappel de l'exilé n'accompagna pas cette indemnité pécuniaire. Ce ne fut qu'au commencement de février 1817, après dix-huit mois d'absence, que le roi, cédant aux instances de sa famille, lui accorda la permission de rentrer en France.

Lorsque le duc d'Orléans reparut avec sa famille sur le sol français, son nom était fort déchu de l'influence qu'il avait quelque temps exercée sur l'opinion publique. La persistance de ce prince à refuser son concours direct à tout complot politique, avait attiédi le zèle de ses partisans, et les nombreuses affiliations ou sociétés secrètes qui commençaient à s'établir en France, étaient muettes à son égard. Il parut tout-à-fait oublié dans les conspirations ourdies, pendant plusieurs années, pour le renversement du trône. Mais la faction ouvertement agressive qui, sous des drapeaux divers, n'a jamais, pendant la Restauration, désemparé le terrain du combat, n'était pas le seul adversaire qu'elle eût à craindre.

(1) *Histoire des deux Restaurations*, par A. de Vaulabelle, t. 4, p. 163.

Digitized by Google

A l'abri du régime représentatif dont Louis XVIII avait doté la France, s'était insensiblement élevée une autre opposition plus redoutable par l'influence et l'habileté de ses chefs et par la modération même de son esprit. Formée d'un noyau de mécontents plus ou moins compromis dans l'épreuve des Cent-Jours, elle s'était rapidement accrue de plusieurs royalistes dégoûtés des excès de 1815, et comptait bientôt un grand nombre de représentants au sein des Chambres, dans l'aristocratie financière de la capitale et dans tous les rangs de la bourgeoisie. Cette opposition prenait son point d'appui dans la charte elle-même ; les élections et la presse étaient ses moyens d'action : son but avoué était d'assurer à tout prix le maintien et le développement des institutions constitutionnelles, dans leur sens le plus illimité. Parti collectivement probe et conservateur, mais dangereux par ses défiances systématiques envers le pouvoir, et qui devait nécessairement être fatal à la Restauration, le jour où il s'unirait à la faction démocratique qui en avait juré la ruine. C'est de cette alliance impie, prétextée ou motivée treize ans plus tard par les ordonnances de juillet, que sont sorties les révolutions de 1830 et de 1848, et tous les principes désorganisateurs qui menacent aujourd'hui l'avenir de la société française.

Les antécédents révolutionnaires du duc d'Orléans, son attitude équivoque pendant les Cent-Jours, sa conduite à la Chambre des pairs, les persécutions qu'il venait d'éprouver, les suspicions ombrageuses auxquelles il était en butte, toutes ces circonstances marquaient naturellement sa place dans l'opposition constitutionnelle. Mais le joug même de ses engagements lui créait un rôle délicat à remplir. Lié à l'opposition par ses sympathies intimes et les intérêts de son ambition, il appartenait à la Cour par ses intérêts de fortune et de position, et par les gages irrécusables qu'il avait donnés à la cause monarchique pendant l'émigration.

Digitized by Google

La dextérité avec laquelle Louis-Philippe sut se maintenir entre ces deux camps opposés jusqu'à la Révolution de 1830, présente un phénomène historique digne d'arrêter l'attention de l'observateur. Obséquieux et circonspect, possédant au plus haut degré l'art de s'effacer toujours sans se faire jamais oublier, ce prince dissimulait soigneusement, sous un air d'indifférence et de bonhomie, la sagacité peu commune de son esprit. Il remplissait avec une pieuse assiduité ses obligations envers la Cour de Louis XVIII, sans inspirer d'ombrage à l'opposition, sans cesser, pour ainsi dire, de la tenir en haleine, sans décourager l'espoir qu'elle mettait en lui. Pas un acte, pas un mot dont on pût abuser pour le rendre suspect. L'équilibre était parfait entre ses sentiments et ses devoirs, et si sa conduite inspira au parti royaliste, pendant ce laps de temps, de vives et constantes défiances, ces impressions, on doit le reconnaître, dérivèrent, en général, de préventions instinctives ou préconçues, plutôt que d'une conviction réfléchie.

Les rapports de Louis-Philippe avec la branche aînée de sa famille s'étaient empreints d'un caractère plus marqué d'intimité par le mariage du duc de Berri avec la princesse Caroline de Naples, nièce de la duchesse d'Orléans. La branche cadette était admise à toutes les fêtes de la Cour, à tous les dîners de famille, et son chef se faisait remarquer par la ferveur des démonstrations qu'il adressait aux frères de ce roi dont son père avait conspiré la perte. Que de regrets du passé! que de félicitations sur le présent, que de promesses et de protestations pour l'avenir! Cet avenir semblait alors sans nuages; rien ne faisait présager, du moins, l'effroyable tempête qui contraindrait bientôt les Bourbons à reprendre une troisième fois le chemin de l'exil. Mais Louis-Philippe connaissait trop la puissance et l'opiniâtreté des révolutions, il mesurait trop bien la disproportion de l'attaque et de la résistance pour céder lui-même à ce calme trompeur.

Digitized by Google

Toujours attentif à ménager sa fortune, le courtisan des Tuileries reprenait dans les salons du Palais-Royal, au milieu des banquiers de Paris, des orateurs de l'opposition, des généraux de l'Empire, ses premières aspirations d'indépendance, et s'efforçait de voiler sous les réminiscences patriotiques de 1792, ses offres infructueuses de service contre la France impériale. Il accueillait ceux qui croyaient avoir à se plaindre de la Restauration, et réparait quelquefois ses torts ou ses imprudences à leur égard par l'éclat populaire de ses propres bienfaits. Les magnifiques toiles dans lesquelles le génie d'Horace Vernet faisait revivre les batailles de la République et de l'Empire étalaient à la fois dans ses galeries le luxe et l'innocence d'une opposition qui ne se prenait qu'au côté glorieux et irréprochable des vingt-cinq ans d'interrègne. Point d'impatience, d'ailleurs, point d'empressement. Appliqué avec zèle à la gestion de son immense patrimoine, à l'éducation de ses enfants, il écartait, par l'exagération même de ces devoirs, le soupçon de préoccupations moins innocentes. S'il exerçait quelques critiques plus ou moins mesurées sur la marche du gouvernement, c'était toujours dans l'intimité d'une société sûre et dévouée. Père d'une belle et nombreuse famille, il ne repoussait point l'une des plus brillantes couronnes de l'univers; mais, patient et réservé dans son ambition, il évitait avec soin tout ce qui pouvait donner à ses vues et à ses espérances la couleur d'une intrigue ou d'un complot. Il laissait en quelque sorte la royauté venir doucement à lui, et semblait moins occupé de faire naître les occasions de la conquérir, que de se tenir prêt à profiter des chances que les fautes ou les embarras de la Restauration pourraient créer en sa faveur. Politique la plus dangereuse pour les gouvernements qu'elle menace, en ce que, active dans son immobilité, elle procure à la longue tous les avantages d'une agression décidée, sans en offrir les périls.

Digitized by Google

La circonspection de Louis-Philippe se démentit toutefois dans une conjoncture qui vint contrarier au plus haut degré ses secrètes espérances. L'infortuné duc de Berri avait expiré le 14 février 1820, sous le fer d'un assassin. Sept mois plus tard, la duchesse de Berri mit au monde ce fils dont la naissance parut suspendre toutes les divisions politiques et retremper la vie de la Restauration. Vers cette époque, un journal anglais, le *Morning-Chronicle*, publia, sous le nom du duc d'Orléans, une protestation fort injurieuse contre la légitimité de cet enfant royal. Ce prince s'empressa de la désavouer; mais cette dénégation rencontra de nombreux incrédules. Une démarche fort grave acheva de le compromettre aux yeux de la Cour. Il crut devoir interpeller le maréchal Suchet, un des témoins de l'accouchement, sur le fait même de sa sincérité. La réponse énergique du maréchal parut désarmer ses doutes, mais cette démarche, rapportée à Louis XVIII, blessa vivement la susceptibilité de ce monarque et de sa famille. Il fut un moment question d'exiler de nouveau le duc d'Orléans, ou de lui interdire l'entrée du Château. Mais ces mécontentements, calmés par les explications du prince et par les excuses de sa sœur, se perdirent bientôt dans des préoccupations plus favorables.

La portée politique du duc d'Orléans n'avait point échappé, comme on l'a vu, à la pénétration de Louis XVIII (1). Ce mo-

(1) Voici une particularité assez curieuse que le narrateur tenait de la bouche même du duc de Larochefoucauld-Liancourt, ami particulier du duc d'Orléans : « Au fort des attaques dirigées contre le ministère de Villèle, le roi fit appeler le duc d'Orléans; et, affectant une grande confiance en son dévouement et en ses lumières : » — « Mon cousin, lui dit-il, je connais votre affection pour moi aussi bien que la certitude de votre jugement, et je n'ai pas hésité à m'adresser à vous pour vous demander conseil dans une grave circonstance. Mon premier ministre Villèle est vivement attaqué dans les Chambres, et je ne sais si je dois le conserver ou lui donner un successeur.

Digitized by Google

narque redoutait l'ambition de son cousin, moins par affection pour le comte d'Artois, que par attachement au principe de la légitimité. On sait avec quelle ardeur le premier prince du sang convoitait le titre d'*Altesse Royale*, dont la privation lui assignait une sorte d'infériorité hiérarchique par rapport à la duchesse d'Orléans, sa femme, princesse d'origine royale. Il fit agir en ce sens auprès du vieux monarque par le comte d'Artois et la duchesse de Berri. Mais ces instances échouèrent devant l'opiniâtreté prévoyante de Louis XVIII. « Le duc d'Orléans *n'est que trop près du trône*, » leur répondit-il, et ce prince mourut sans avoir accordé la faveur désirée, sans avoir voulu faire convertir en loi de l'État le titre précaire et illégal par lequel il avait mis, quelques années auparavant, la maison d'Orléans en possession de ses anciens apanages.

L'avènement de Charles X vint dégager le duc d'Orléans de ces suspicions ombrageuses et raffermir son crédit toujours chancelant à la Cour de Louis XVIII. La duchesse de Berri, qu'une étroite intimité unissait à sa tante, n'eut pas de peine à gagner dans l'esprit de son beau-père une cause que ce prince avait soutenue de concert avec elle. Le nouveau roi accorda avec grâce à son cousin et à tous les princes de sa

Dans ma perplexité à ce sujet, j'ai cru devoir vous faire juge de la chose. Parlez donc, mon cousin. » — « Sire, répondit le prince, pour ouvrir un avis profitable sur une question quelconque, il faut la connaître, et je déclare à V. M. ne pas savoir le premier mot de celle-ci. Je suis tellement absorbé par l'éducation de ma famille qui s'accroît tous les jours, que je ne m'occupe nullement des affaires publiques : simple passager sur le vaisseau de l'Etat, je vogue heureux et tranquille en bénissant la main habile qui le dirige. » Louis XVIII sourit à cette réponse adroite, en semblant se dire à lui-même : « J'en ai trouvé un plus fin que moi (*Souvenirs*, *réflexions*, *etc.*, par M. Servan de Sugny). »

Digitized by Google

maison le titre d'*Altesse Royale*, et voulut que le chef de la branche cadette reçût désormais les hommages des différents corps de l'État concurremment avec les membres de la famille royale. Restait la question de l'apanage. Charles X comprenait très bien que la dignité du premier prince du sang s'accommodait mal d'une possession imparfaite, et ne craignit point d'augmenter l'indépendance du duc d'Orléans en procurant une forme plus stable à l'acte qui la constituait. Il fit insérer, à cet effet, dans le projet de loi sur la liste civile, un article qui portait que les biens apanagers de *Monsieur*, frère de Louis XIV, restitués en 1814 à la branche d'Orléans, continueraient à être possédés au même titre, par le chef actuel de cette branche, jusqu'à extinction de sa descendance mâle. L'objet de cette intercalation était de soustraire la clause additionnelle aux atteintes du côté droit de la Chambre des députés, lequel, peu favorable en général à la maison d'Orléans, n'eût pas manqué de repousser, isolée, une disposition qui tendait à consolider son indépendance politique. Cette précaution n'empêcha pas qu'elle ne fût en butte à de vives attaques. MM. Bazire, Bourdeau, Dudon et de Labourdonnaye s'élevèrent avec force contre cette abrogation brusque et intempestive de la loi de 1791, et demandèrent l'ajournement. Cependant, malgré l'adhésion hautement exprimée du côté gauche, l'article proposé réunit une forte majorité, que les instances personnelles de Charles X contribuèrent puissamment à déterminer. On dit avec esprit à cette occasion que le ministère *avait fait la contrebande dans les carrosses du roi*. Il en coûte d'accorder une foi entière au récit d'un écrivain doctrinaire qui fait dater de cette éclatante concession les développements extérieurs que prit l'opposition jusque-là timide et concentrée du duc d'Orléans (1). Ajoutons

(1) Capefigue, *Histoire de la Restauration*; 3e série, p. 379.

Digitized by Google

que ce changement de système, peu conforme au caractère de Louis-Philippe, ne répondait d'ailleurs à aucun intérêt, à aucune exigence de sa situation.

Ces faveurs signalées ne furent pas les seules dont la maison d'Orléans fut, à cette époque, redevable à Charles X. Ce monarque fit admettre le chef de cette maison, contrairement à l'avis de M. de Villèle, pour dix-sept millions dans la liquidation du milliard accordé aux émigrés. Il conféra de plus le cordon du Saint-Esprit à son fils aîné le duc de Chartres, et le nomma, très jeune encore, colonel du régiment de hussards dont son père portait le nom. La reconnaissance du nouveau colonel eut lieu à Valenciennes, sous les yeux de Louis-Philippe lui-même, qui profita de cette circonstance pour visiter les champs de bataille témoins de ses premières armes (1).

Soit préférence réfléchie, soit calcul de popularité, le duc d'Orléans avait voulu que ses fils participassent à l'éducation publique au collège royal Henri IV. L'apparition de ces jeunes gens aux classes et au réfectoire du collège ne les empêchait nullement, d'ailleurs, d'être élevés en princes. Chacun d'eux jouissait d'un appartement séparé dans l'intérieur de l'établissement. Ils dînaient au réfectoire commun, mais de mets apprêtés pour eux seuls. Quand leurs pré-

(1) Le duc d'Orléans se montrait en toute circonstance attentif à caresser l'esprit militaire; mais rien, surtout, n'allait plus droit à son cœur que ce qui avait trait aux campagnes de la révolution. Dans un voyage qu'il fit en famille aux eaux d'Aix, en 1826, il vit à Lyon le général Rouget, frère de Rouget de l'Isle, auteur de la *Marseillaise*, et comme il s'étonnait de son peu d'avancement dans l'armée. « Monseigneur, lui répondit Rouget, j'ai de par le monde une nièce qui me fait grand tort. » La réplique du prince est moins connue : « Elle est pourtant bien jolie, général, et nous avons passé, ma famille et moi, d'agréables instants à la chanter en chœur le long de notre route. »

Digitized by Google

cepteurs les admettaient à partager la récréation des autres élèves, ils étaient habituellement entourés des jeunes *boursiers* placés par l'influence de leur père, qui formaient autour d'eux une espèce de cour à peu près impénétrable au surplus. Remarquons à ce propos que, malgré l'inclination qu'il professait pour les idées libérales, Louis-Philippe se montrait en toute circonstance, observateur scrupuleux des détails de l'étiquette, et qu'il ne négligeait aucun des intérêts et des privilèges attachés à son rang. Il entretenait des rapports suivis avec les personnages les plus avancés dans le système de la Restauration. Le prince de Polignac fit, à sa demande, plusieurs démarches pour l'établissement de ses enfants, bien sûr de complaire en ce point à Charles X, dont il connaissait la bienveillance pour le duc d'Orléans. Ce monarque était vivement préoccupé, de son côté, du projet d'unir *Mademoiselle*, fille de la duchesse de Berri, avec le jeune duc de Chartres, et de cimenter ainsi l'intimité des deux branches de la maison de Bourbon. Lorsque le prince de Condé, avancé en âge et privé d'héritiers, songea sérieusement à ses dispositions testamentaires, il fit part à Charles X de l'intention où il était de laisser au duc de Bordeaux son immense fortune; mais, par une généreuse imprévoyance, le monarque le détourna de cette idée : « Mon petit-fils n'en aura pas besoin, lui dit-il, la couronne lui revient de droit. » Le prince de Condé se décida alors à tester en faveur de son filleul le duc d'Aumale, quatrième fils du duc d'Orléans; mais il exigea le consentement formel de Charles X, consentement que l'éternel bienfaiteur de la maison d'Orléans donna avec un gracieux empressement : « Je sais, dit-il à cette occasion, que plusieurs personnes me blâmeront; cependant il n'en serait pas ainsi, si elles pouvaient être témoins des manifestations d'attachement et de reconnaissance que je reçois tous les jours de la famille d'Orléans.... J'ai voulu faire au duc de Bordeaux des

Digitized by Google

amis qui l'aideront de leurs conseils et de leurs services. » (1) Ces derniers mots exprimaient, à mon avis, la pensée intime de Charles X qui, sans accorder, comme on l'a déjà généralement supposé, une confiance absolue à son cousin, dont il connaissait les menées, espérait enchaîner sa fidélité à force de bienfaits.

Une circonstance intéressante pour le duc d'Orléans et pour sa famille porta ce prince à se rapprocher plus étroitement de Charles X, dans les premiers mois de 1830. Ferdinand VII, roi d'Espagne, pressé par les obsessions de sa jeune épouse, abolit la loi salique établie dans ce royaume en 1713, lors de l'avènement de Philippe V. En sa qualité de représentant de la cinquième branche de la maison de Bourbon, le duc d'Orléans se prononça hautement contre cette abrogation, et multiplia ses instances auprès de Charles X et de M. de Polignac, alors ministre des affaires étrangères, pour obtenir leur concours. Il n'eut pas de peine à justifier de son intérêt dans cette question. En cas de prédécès du duc de Bordeaux sans enfants, la couronne de France, selon la constitution de Philippe V, devait revenir à son fils aîné. En supposant son abolition, au contraire, la renonciation consentie par Philippe V au trône de France pour lui et ses héritiers mâles, devenait caduque, et ceux-ci se trouvaient en droit de réclamer, par préférence à ses propres fils, l'héritage de Louis XIV, en vertu de la loi salique française. Le duc d'Orléans développa ces considérations dans un mémoire que M. de Polignac soumit le 7 avril au conseil du roi. La question fut longuement débattue. Le conseil estima que les deux couronnes ne pouvant être réunies sur la même tête, il n'y avait pas lieu à protester au nom de la branche régnante : décision évidemment influencée par le besoin qu'avait la France des se-

(1) *Etudes Historiques, etc.*, par le prince de Polignac, p. 427.

Digitized by Google

cours de l'Espagne, à la veille de l'expédition d'Alger (1). Le duc d'Orléans demanda alors au roi la permission de protester en son nom particulier, et l'obtint sans difficulté. En imitant cet exemple, Charles X eût prévenu peut-être la plupart des malheurs qui, plus tard, désolèrent la Péninsule. Mais Louis-Philippe, devenu roi, se mit en inconséquence ouverte avec sa protestation en refusant de reconnaître les droits de Charles V au trône d'Espagne.

Cependant l'horizon politique de la France s'obscurcissait rapidement. Désarmés un moment par la cordialité chevaleresque du successeur de Louis XVIII, les partis avaient repris leur allure défiante et agressive. Le pays était en proie à cette inquiétude indéfinie, mais réelle, tourment des situations calmes et prospères. Un malentendu déplorable, envenimé par les perfidies de la presse récemment émancipée, séparait des hommes animés au fond des mêmes sentiments et des mêmes vues. On exploitait, en les dénaturant, des tendances honnêtes, mais intempestives et inintelligentes vers un passé répudié sans retour. Les associations secrètes, longtemps dégoûtées de leur impuissance, reformaient sur plusieurs points leurs redoutables réseaux. Quelques esprits commençaient à caresser avec une prédilection ouverte les souvenirs et les idées de 1688. Ces germes de défiance et d'hostilité avaient gagné insensiblement les hautes régions du pouvoir. Mal contenue par un ministère sans cohésion et sans vigueur, l'opposition parlementaire s'était faite anarchique, et Charles X, irrité plus qu'alarmé de cette progression dangereuse, y avait opposé le contre-poids d'un cabinet dévoué, mais impopulaire. A l'imprudent défi formulé dans le discours du trône, la

(2) Discours de M. de Dreux-Brézé à la Chambre des Pairs, 4 janvier 1841.

Digitized by Google

Chambre des députés avait répondu par la fameuse Adresse des 221, regrettable écho de préventions irréfléchies. La Chambre était dissoute, et le destin de la France, remis tant de fois en question depuis quarante ans, allait sortir de l'urne électorale, où étaient descendues toutes les passions, toutes les rancunes politiques de quinze ans de Restauration. Le duc d'Orléans épiait ces mouvements avec intérêt et sollicitude.

Quelques circonstances récemment survenues, sans absoudre ce prince de ses menées plus ou moins directes contre le gouvernement de Charles X, tendaient à atténuer les torts de son opposition. Ces circonstances, généralement ignorées, l'impartiale histoire doit les exposer avec intégrité. On sait quels sentiments d'invincible répulsion les vieux débris de l'émigration n'avaient cessé de nourrir contre le fils de Philippe-Égalité. Cette hostilité s'était déclarée plus vive encore, depuis que la mort du duc de Berri semblait avoir fortifié les chances de son avènement. Certains esprits ardents avaient prématurément agité à son égard la question d'*indignité*, dans le cas où l'ordre de la naissance viendrait à l'appeler au trône. Des politiques appartenant à la même nuance d'opinion, avaient, en prévision du même évènement, imaginé une combinaison propre à ruiner ses légitimes espérances. Elle consistait à regarder comme nulles les renonciations faites en 1712 par les Bourbons d'Espagne à la couronne de France, et à décerner cette couronne à l'un des nombreux descendants du duc d'Anjou. Il avait même été sérieusement question, dans ce but éventuel, de faire venir en France, pour y achever son éducation, le jeune prince héréditaire de Lucques, et d'écarter ainsi d'avance, par cette espèce de naturalisation, toute objection d'extranéité. Ces intrigues empruntaient une grande importance à la fragilité de l'obstacle qui séparait du trône de France la branche cadette des Bourbons. En se ménageant

Digitized by Google

pour les combattre l'appui naturel de l'opposition, le duc d'Orléans remplissait donc un devoir rigoureux, soit envers lui-même, soit à l'égard de ses enfants, dont il ne pouvait livrer les droits aux caprices d'une répugnance anti-française. Mais telle était la position de ce prince qu'il ne pouvait rien entreprendre en vue de l'intérêt que je viens de signaler, sans que sa conduite ne prît les couleurs odieuses de l'ingratitude ou de la trahison, et qu'il ne parût avoir préparé contre son bienfaiteur et son roi les efforts destinés à la défense de ses propres prérogatives. La Révolution de 1830 dénoua cette complication, et fit perdre à l'opposition de Louis-Philippe ce caractère de légitime résistance qui seul pouvait la justifier aux yeux de l'Histoire.

A la veille du mouvement populaire qui devait le porter sur le trône, le parti de ce prince, faible dans les Chambres législatives, à peu-près nul dans les provinces, était peu nombreux à Paris. Bien que représentant naturel des intérêts et des idées de 1789, Louis-Philippe tenait de trop près à la royauté pour offrir aux révolutionnaires purs des garanties suffisantes. Il était, selon son propre langage, « trop Bourbon pour les uns, et pas assez pour les autres. » Malgré son invincible antipathie pour la famille régnante, La Fayette avait toujours refusé d'entrer en rapport direct avec lui. L'opposition parlementaire, de son côté, ne s'était point encore accoutumée sérieusement à l'idée d'un changement de dynastie. Enfin, la politique double et méticuleuse qu'avait adoptée ce prince, était un obstacle naturel au recrutement de son parti. On l'avait vu répudier avec chaleur, en 1827, les excitations intempestives d'un écrivain libéral, M. Cauchois-Lemaire, qui, par une lettre rendue publique, le pressait indirectement d'aspirer au trône. Un des hommes qui ont le plus profité de son élévation, M. de Rambuteau, depuis préfet de la Seine, disait énergiquement de lui « qu'il n'était propre qu'à donner la main

Digitized by Google

à ses amis pour les faire monter à l'échafaud. » Le parti du duc d'Orléans se composait, à l'époque dont nous parlons, de divers débris du régime impérial, flattés de retrouver dans les souvenirs du prince quelque ombre de grandeur militaire; de quelques royalistes mécontents, parmi lesquels on distinguait M. de Talleyrand, dont la défection datait de sa retraite du ministère, en 1815. Coopérateur actif des mouvements qui avaient préparé la Restauration, il ne pouvait lui pardonner la longue et impolitique inaction dans laquelle elle l'avait tenu depuis lors. Quelques versions dignes de foi lui attribuent l'idée d'une intrigue qui tendait à substituer directement le duc d'Orléans à Louis XVIII, à la mort de celui-ci. Ce parti ralliait enfin un certain nombre d'hommes de toutes classes que l'ambition déçue, une haine invétérée de l'aristocratie nobiliaire, ou même une simple disgrâce de cour, avait rendus ennemis irréconciliables de la Restauration. Tel était M. Dupin aîné, conseil habituel du prince, avocat illustre, orateur incisif, plein de sens et d'esprit, mais dépourvu d'élévation, et dont la renommée souffrait de quelques torts de caractère; tel M. Guizot, écrivain habile, royaliste de 1815, devenu le fervent adepte de la révolution anglaise, après s'en être fait l'historien ; tel encore M. Thiers, dangereux apologiste du mouvement révolutionnaire de 1789 ; tel surtout le banquier Laffitte, dont l'hostilité puissante et déjà ancienne se retrempait sans cesse au foyer d'une incurable vanité, et qui semblait avoir fait de l'avènement de Louis-Philippe, dont il était devenu le confident intime (1), l'espérance dominante et comme le mobile de sa vie.

(1) On lit, dans l'ouvrage de M. Sarrans, intitulé *Louis-Philippe et la Contre-Révolution de* 1830, quelques particularités curieuses sur la liaison qui s'était établie entre le duc d'Orléans et M. Laffitte. Voici un extrait de ce livre qui fait assez voir quelle était, dans l'esprit du prince, la portée véritable de cette liaison : « C'est un rêve, disait-il un jour à M. Laffitte, mais enfin, n'importe ;

Digitized by Google

Une circonstance que le voisinage des dates lie en quelque sorte à la Révolution de 1830, contribua à remettre en mémoire au peuple de Paris le nom un peu oublié du duc d'Orléans. Ce prince donna, le 31 mai, un bal splendide dans les salons du Palais-Royal, au roi de Naples, son beau-frère, qui revenait avec la reine de Madrid, où ils avaient uni à Ferdinand VII la princesse Marie-Christine, leur fille aînée. Le roi Charles X, par une faveur assez rare dans les annales de l'étiquette, avait consenti à assister à cette fête, qui rassemblait près de trois mille conviés. Il fut accueilli par ses augustes hôtes avec de grandes démonstrations de déférence et de respect. Mais il dissimula mal l'impression pénible que lui fit éprouver la présence des principaux chefs de l'opposition libérale, qui s'y trouvaient réunis. Cependant, il parut un instant sur la galerie vitrée et salua la foule, qui répondit par des acclamations. « Monseigneur, dit au duc d'Orléans M. de Salvandy, c'est une fête vraiment napolitaine, car on danse sur un volcan.—Qu'il y ait volcan, je le crois comme vous, répliqua le duc; mais au moins la faute n'en est pas à moi; je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas cherché à ouvrir les yeux au roi : mais que voulez-vous, rien n'est écouté, et Dieu sait où tout ceci nous mènera. » L'entretien se prolongeant, M. de Salvandy témoigna des craintes sur le

quand je serai roi, que ferai-je pour vous? — Vous me nommerez votre fou, le fou du roi, afin que je puisse lui dire ses vérités.—C'est charmant. » Et, dans une autre circonstance, causant dans l'intimité sur le canapé du banquier : « Si jamais je deviens roi et si vous veniez à supposer que l'ambition ou l'intérêt personnel m'a décidé, j'en aurais le plus profond regret. Mon bonheur serait que la France fût le pays du monde le plus libre. Les peuples, mon cher Laffitte, ne haïssent les rois que parce que les rois les ont toujours trompés. » Et puis, poussant le fanatisme de la liberté jusqu'à la méfiance de soi, il ajoutait en s'adressant à Manuel : « Cependant, si vous m'y portez, vous serez bien bêtes si vous ne me garrottez pas (Tom. I, page 138.). »

Digitized by Google

sort des libertés et des prospérités de la France, qu'il voyait compromises pour cent ans peut-être par une révolution imminente. Le duc montra plus de foi dans l'efficacité des idées nouvelles et de la division des propriétés, et protesta que, dans aucun cas, « il ne se laisserait reprendre à émigrer pour les fautes des autres (1). » Cette conversation fut interrompue par des désordres qui ne présageaient que trop les dispositions turbulentes de la multitude : livrée à elle-même dans les jardins du Palais-Royal, elle jeta les lampions dans le bassin, brisa des grilles et des arbustes, et brûla un grand nombre de chaises. On remarqua avec surprise et curiosité le duc d'Orléans lui-même discourant avec action au sein d'un de ces groupes populaires (2), qui furent en quelque sorte le berceau de l'insurrection de juillet.

Les évènements se pressaient avec une effrayante rapidité. La France était livrée au tumulte des élections générales ; le bruit menaçant des protestations populaires se confondait avec les accents du *Te Deum* célébrant la prise d'Alger, seule conquête qui n'eût point été faite au chant de la *Marseillaise*, et la seule aussi qui dût rester à la France au bout de quarante ans de combats, de victoires et de sacrifices. Le 25 juillet, après un mois d'irrésolutions et de débats, furent signées ces fatales ordonnances qui, mal comprises peut-être et mal défendues, devaient rouvrir parmi nous l'abîme des révolutions. Le duc d'Orléans apprit ce coup-d'Etat, le soir même, du marquis de Sémonville, à qui l'avait révélé l'aspect agité de la Cour (3). Fidèle au caractère essentiellement expectant de sa politique, il se renferma avec soin dans son habitation de Neuilly et y attendit les événements.

Lorsque, dans la journée du 28, l'insurrection populaire

(1) *Une fête au Palais-Royal*, par M. de Salvandy.

(2) *Histoire de Dix ans*, par L. Blanc, t. I, p. 167.

(3) Mémoires inédits de M. de Sémonville.

Digitized by Google

eut atteint tout son développement, M. Laffitte crut devoir informer le duc d'Orléans de la tournure que prenaient les circonstances. Il lui expédia par un messager sûr l'avis de la démarche que les députés présents à Paris allaient entreprendre auprès du maréchal Marmont, pour conjurer la prolongation de la guerre civile. Sa missive se terminait par cette inutile recommandation : *Défiez-vous des filets de Saint-Cloud.* M. Laffitte faisait partie de la commission envoyée au maréchal. Les progrès de l'insurrection éveillaient en lui des espérances qu'il ne prenait plus la peine de dissimuler : « Nous commençons, dit-il à ses collègues, un drame dont le dénouement sera la royauté du duc d'Orléans (1). » La démarche des députés n'ayant produit aucun résultat, M. Laffitte déclara qu'il était décidé à se jeter *corps et biens* dans le mouvement; et, faisant percer, dans la soirée même, sa résolution à travers l'abattement unanime de ses collègues, il parla nettement pour la première fois d'appeler le duc d'Orléans à la tête du gouvernement; mais cette proposition prématurée demeura sans écho.

La prise inattendue du Louvre donna, le 29, la victoire au peuple parisien. L'hôtel Laffitte était devenu le quartier-général de l'insurrection : il devint bientôt le centre de toutes les intrigues qui avaient pour but la fondation du nouveau pouvoir. « On voyait, dit un écrivain démocratique, se presser dans les appartements, dans les cours, dans les jardins, grands seigneurs, gens de finance, hommes de robe, gardes nationaux. C'était un bourdonnement immense dans cette foule animée de passions diverses et sans cesse renouvelées (2). » M. Laffitte avait compris que l'instant d'agir était venu, et le matin même il avait expédié un affidé au duc d'Orléans pour enga-

(1) *Chronique de juillet* 1830, par Rozet.

(2) *Histoire de Dix ans*, t. I, p. 293.

Digitized by Google

ger ce prince à se rendre immédiatement à Paris. « Le lendemain, écrivait-il, verrait proclamer la république ou le duc de Reichstadt; jamais plus belle occasion ne pourrait se présenter : il lui fallait choisir entre la couronne et un passeport. » Demeuré seul, sur la fin de la soirée, avec trois partisans dévoués du duc d'Orléans, MM. Thiers, Mignet et Larreguy, ils tinrent conseil. Il fut convenu qu'on agirait sans délai. On s'assura du silence de quelques journaux, de la coopération de quelques autres; et comme M. Laffitte connaissait assez le prince pour ne pas douter de son aveu, on fit afficher dans la nuit un écrit rédigé par M. Thiers, où le duc était présenté comme « un prince dévoué à la révolution, qui acceptait la charte comme le peuple l'avait toujours entendue, et qui ne devrait sa couronne qu'à la nation française. » Enfin, il fut décidé que M. Thiers se rendrait le lendemain auprès du prince, de la part de M. Laffitte, pour le mettre au courant de ces dispositions.

Que se passait-il à Neuilly pendant ces événements qui devaient exercer une influence si décisive sur les destinées de la famille d'Orléans? Le duc, ainsi qu'on l'a vu, s'y était confiné dans une solitude à peu près inaccessible. Informé, dès le 29, de la victoire des Parisiens, il crut ou affecta de croire que la Cour méditait de le faire enlever, et se retira pendant la nuit dans une maison de Villiers, dépendance de Neuilly (1).

MM. Dupin et Persil devancèrent M. Thiers à Neuilly, où ils ne rencontrèrent que les princesses d'Orléans entourées de quelques intimes du château. M. Dupin rendit compte à la duchesse Marie-Amélie de l'intention exprimée par plusieurs députés d'appeler le duc d'Orléans à la lieutenance-générale du royaume, et fit valoir toutes les considérations qu'il crut propres à déterminer l'acceptation du prince et son

(1) *Deux ans de règne*, par A. Pepin, p. 121.

Digitized by Google

prompt retour à Paris. Ces considérations exercèrent peu d'impression sur Marie-Amélie. Cette princesse exprima avec émotion la reconnaissance qu'elle avait vouée au généreux vieillard auquel on parlait d'enlever sa couronne (1), et renvoya les deux négociateurs à peu près sans espoir. M. Thiers, qui survint quelques instants après, ne fut pas plus heureux. Mais alors parut, accompagnée de madame de Montjoie, la princesse Adélaïde, et la conférence s'établit sur d'autres bases. M. Thiers exposa que l'avènement du duc d'Orléans concilierait l'Europe à la France, en montrant ce royaume « à jamais détrompé des chimères républicaines. » Que s'il y avait encore des dangers à courir, le prince gagnerait sa couronne à s'y associer; il fallait surtout ne point laisser flotter les destinées de la France. Madame Adélaïde objecta la crainte « qu'aux yeux de l'Europe l'avènement de son frère ne prît la couleur d'une révolution de palais, et que Charles X ne parût avoir été renversé par une intrigue plutôt que par la conscience publique (2). » Cependant les exhortations de M. Thiers n'eurent pas de peine à entraîner cette âme virile, ambitieuse et peu disposée d'ailleurs à céder à des considérations de famille. Elle promit de hâter le retour de son frère, et déclara qu'elle-même, *enfant de Paris*, était décidée, s'il le fallait, à venir partager les destinées des Parisiens. De retour dans la capitale, M. Thiers raconta avec enthousiasme cette mémorable conférence, et son récit accrut la faveur qui commençait à entourer le nom du duc d'Orléans.

Pressé par les instances de ses ministres eux-mêmes, Charles X, avait, le 29, tardivement révoqué les funestes ordonnances et chargé le duc de Mortemart, chef d'un nouveau conseil, de faire prévaloir cette révocation. Un malaise

(1) *Histoire de Dix ans*, t. I, p. 333.

(2) *Chronique de Juillet*, par Rozet.

Digitized by Google

passager n'ayant pas permis au duc de remplir sa mission, ce fut M. Collin de Sussy qui se présenta de sa part à l'assemblée des députés réunis, le 30, dans la salle ordinaire de leurs délibérations. Mais le nom du duc d'Orléans avait été sérieusement prononcé dans cette réunion, et M. Hyde de Neuville avait fait décider qu'une commission de cinq de ses membres s'adjoindrait à un nombre égal de pairs pour proposer les mesures les plus convenable aux circonstances. La communication de M. de Sussy fut froidement accueillie, et la réprobation à peu près unanime qu'elle excita à l'Hôtel-de-Ville, quelques heures après, consomma la chûte du trône de Charles X, et laissa le champ libre aux partisans du duc d'Orléans.

Ce fut un des plus habiles et des plus dévoués d'entre eux, le général Sébastiani, qui rendit compte à la Chambre, réunie au nombre de quarante membres, de la conférence qui venait d'avoir lieu par suite de sa dernière résolution. Il avait été reconnu qu'une prompte convocation des Chambres était la mesure la plus propre à assurer la paix et la liberté; mais « cette réunion ne pouvant s'opérer avec le chef que les derniers évènements avaient placé dans une position si fâcheuse, » la commission proposait à la Chambre d'inviter le duc d'Orléans à se rendre à Paris pour y exercer les fonctions de lieutenant-général du royaume. Cette invitation, qui fut votée à la presqu'unanimité, impliquait naturellement l'appel de Louis-Philippe au trône; cependant M. Villemain ayant objecté « qu'il ne trouvait pas dans sa conscience la conviction du droit de changer la dynastie régnante, » M. Sébastiani se hâta de répondre « que cette question était étrangère à l'acte qu'on venait de voter, et que la Chambre n'avait eu d'autre but que d'arrêter le désordre et l'effusion du sang: » réserve qui témoigne assez combien les dispositions de l'assemblée paraissaient encore incertaines.

Digitized by Google

Douze députés tirés au sort avaient été chargés de porter sa résolution au duc d'Orléans; mais ils furent détournés de cette démarche par la crainte d'être enlevés par les troupes royales, qui poussaient des reconnaissances jusqu'au pont de Neuilly. Le général Sébastiani y suppléa par une lettre collective, qui fut remise au prince à son retour du Raincy, où il avait passé la journée. Le duc réunit sa famille dans le parc, et lut aux flambeaux la résolution de la Chambre. Il se détermina à y obtempérer et partit pour Paris avec trois officiers de sa maison, portant à sa boutonnière un nœud de rubans tricolores que sa sœur, madame Adélaïde, y avait elle-même attaché. Le duc d'Orléans descendit à onze heures du soir au Palais-Royal, au moment où ses inexplicables lenteurs avaient commencé à jeter le trouble et la consternation parmi ses partisans.

Ici se présente un grand problème historique. Les irrésolutions de Louis-Philippe avaient-elles leur source dans un respect intime pour la légitimité des droits de Charles X? dérivaient-elles de l'incertitude des circonstances et du sentiment des ressources militaires que conservait encore la Cour? Les évènements postérieurs n'ont donné que trop de force, je dois le dire, à cette dernière hypothèse. Quoi qu'il en soit, un fait important à recueillir témoigne que ces irrésolutions n'avaient rien d'affecté. Le duc d'Orléans était à Paris depuis quelques heures, lorsqu'un envoyé se présenta de sa part au général de Mortemart, et l'invita en termes pressants à l'accompagner au Palais-Royal « dans l'intérêt de la cause du roi. » Le jour commençait à poindre. M. de Mortemart fut introduit mystérieusement dans le cabinet du duc d'Orléans qui, exténué de fatigue, à moitié vêtu, lui adressa ces paroles avec beaucoup d'agitation : « Duc de Mortemart, si vous voyez le roi avant moi, dites-lui qu'ils m'ont amené de force, mais que je me ferai mettre en pièces plutôt que de placer la couronne sur

Digitized by Google

ma tête (1). » Le prince ajouta que s'il n'avait point été à Saint-Cloud, c'était dans la crainte que Charles X ne le fît arrêter ; l'ordre était donné, lui avait assuré madame de Bondy, à un bataillon de la garde caserné au faubourg Saint-Honoré, de se porter sur Neuilly et de cerner le château dans le cas où le peuple essayerait de l'entraîner dans l'insurrection (2). Le duc d'Orléans voulut savoir si les pouvoirs de M. de Mortemart allaient jusqu'à le reconnaître comme lieutenant-général du royaume. Le général répondit négativement et demanda à son tour au duc s'il lui répugnerait d'écrire à Charles X un billet conçu dans le sens des dispositions qu'il venait de manifester. Louis-Philippe écrivit à l'instant ce billet, que M. de Mortemart enferma soigneusement dans un pli de sa cravate ; puis il prit congé du prince et revint au Luxembourg. « Le duc d'Orléans s'est montré parfait, dit-il à quelques personnes ; ses sentiments ont été ceux d'un véritable Bourbon ! » Mais, quelques heures après, d'autres conseils avaient prévalu, et Louis-Philippe envoya, dans la matinée, réclamer son écrit à M. de Mortemart, qui le rendit sans objection.

Ce fut le tort capital, la faute inexcusable du duc d'Orléans de ne s'être point rendu à Saint-Cloud pendant l'insurrection, pour y offrir à Charles X l'appui de son épée, ou tout au moins celui d'une utile médiation, et sa conférence avec M. de Mortemart prouve combien il avait à cœur de s'en faire absoudre. Mais sa justification reposait sur un fait imaginaire. En dépit des prétendues informations de la comtesse de Bondy, aucun ordre éventuel n'avait été donné par la Cour pour s'assurer de sa personne. Il résulte d'un entretien que M. de Conny eut,

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de* 1830, par M. A. Mazas.

(2) *Louis-Philippe et la Contre-Révolution, etc.*, t. I, p. 159.

Digitized by Google

le lendemain 31, avec Charles X, au château de Trianon, que le roi n'était pas même instruit de sa présence à Neuilly, et qu'il le croyait encore au château de Saint-Leu : « Mais » ajouta le vieux monarque, dans la sincérité de sa confiance, « mon cousin n'accédera point aux propositions qui lui seraient faites : le souvenir de son père est présent à sa pensée, son fils nous est attaché. » Ces paroles ne dissipèrent point les justes défiances de M. de Conny. Il insista pour que Charles X fît donner l'ordre au duc d'Orléans de se rendre sur-le-champ auprès de lui ; le roi, vivement combattu, allait céder peut-être à ce conseil, lorsque l'évacuation de Saint-Cloud par les troupes royales le contraignit lui-même à chercher son salut dans une retraite précipitée sur Rambouillet (1).

Informés de l'arrivée du prince à Paris, les douze délégués se rendirent au Palais-Royal, le 31 au matin. Le duc les accueillit avec une cordialité mêlée de quelque embarras. « Je n'ai pas hésité, leur dit-il, à venir partager vos périls ; mais vous me demandez une chose sur laquelle je ne puis m'expliquer avec la même promptitude. J'ai avec Charles X des liens de famille qui m'imposent des devoirs personnels et d'une nature étroite. Le danger n'est pas imminent. Les renseignements que j'ai sur Saint-Cloud m'annoncent qu'on ne songe pas à reprendre les hostilités. « MM. Bérard et Delessert ayant insisté pour une prompte détermination, le prince demanda quelques instants pour y réfléchir, et passa dans son cabinet avec MM. Dupin et Sébastiani. On assure que celui-ci mit à profit cette absence pour aller en hâte consulter M. de Talleyrand, de la part du prince, sur le parti qu'il avait à prendre, et que ce vieil arbitre des trônes n'hésita pas à répondre *qu'il fallait accepter*. Le duc d'Orléans reparut, rapportant une proclamation conçue avec réserve et qui se ter-

(1) *De l'Avenir de la France*, par M. de Conny, 2e édition, p. 32.

Digitized by Google

minait par ces mots : « *Une charte* sera désormais une vérité. » La Chambre répondit par une adresse au peuple français qui contenait l'énumération de diverses garanties qu'elles se proposait d'assurer à la France, et substituait ces mots : « *La charte* sera désormais, etc. » à ceux qu'avait employés le duc d'Orléans : modification significative, et que tout annonce avoir été consentie ou provoquée par lui-même.

Depuis que le concours formel de ce prince était acquis aux constitutionnels, ses partisans n'avaient cessé d'agir auprès du général La Fayette pour le mettre dans leurs intérêts. Le vétéran de 1789 répondait aux émissaires orléanistes par des paroles honorables et bienveillantes sur les vertus domestiques et le patriotisme de Louis-Philippe ; mais il avait peine à sacrifier son utopie favorite, et les instances incessantes de plusieurs milliers de jeunes gens, qui voulaient constituer immédiatement la république sous sa présidence, l'entretenaient dans ses irrésolutions. Les réprésentations de MM. Barrot, Gérard, Rémusat, Carbonnel et surtout de M. Rives, ministre des Etats-Unis, l'emportèrent enfin ; et, confiant dans le principe de la souveraineté populaire, qu'admettrait la charte future, et dans l'institution de deux millions de gardes nationaux, il parut ne plus opposer d'obstacle à l'établissement du nouveau pouvoir.

Les députés, au nombre de quatre-vingt-quinze, se disposaient à porter au duc d'Orléans l'Adresse qu'ils venaient de délibérer, lorsqu'ils apprirent que ce prince allait se mettre en marche pour l'Hôtel-de-Ville. Cette manifestation décisive, que le duc eût voulu retarder, était devenue indispensable pour déconcerter les dernières espérances des républicains. Un court entretien qu'il eut avec M. Bérard, au moment de partir, annonce qu'il ne s'abusait pas d'ailleurs sur le sens politique de sa démarche. « Si je parviens au trône, lui dit-il, vous ne sauriez croire à quels regrets je serai condamné.

Digitized by Google

Ma vie de famille est si douce, nos goûts sont si simples, qu'en conscience je dois croire que ma famille et moi, nous ne sommes pas faits pour la royauté. Je l'accepterai comme un devoir et non comme un plaisir. Et puis, faut-il vous l'avouer, j'ai toujours conservé au fond de mon cœur un vieux sentiment républicain dont je sens que je ne me séparerai jamais. (1) »

M. Laffitte donna lecture de la proclamation des députés, puis, s'approchant du prince : « Monseigneur, lui dit-il tout bas avec un enjoûment quelque peu vulgaire, *ce que je tiens à ma main est bien beau : c'est une couronne !....* Je ne vous dirai pas que c'est un *sans-culottes* qui vous l'offre (une de ses jambes malade était demi-nue), mais pourtant cela y ressemble un peu. »

Le cortége, accompagné d'un grand nombre de gardes nationaux et de citoyens, se mit en marche aux cris de *Vive la Charte ! Vive le duc d'Orléans* ! Le prince répondait obséquieusement à ces démonstrations populaires. A l'approche de l'Hôtel-de-Ville, les cris de *Vive la liberté* ! *A bas les Bourbons* ! commencèrent à se faire entendre ; les dispositions de la multitude devinrent mornes et presque menaçantes. On assure que le duc d'Orléans n'échappa que par hasard à d'homicides complots (2). Ces dispositions justifiaient assez le parti qu'il avait courageusement adopté de venir demander au peuple la sanction de ses pouvoirs. En montant l'escalier de l'Hôtel-de-Ville, il dit à ceux qui en garnissaient les degrés : « Messieurs, c'est un ancien garde national qui vient rendre visite à son ancien général. » La Fayette reçut le prince avec sa politesse accoutumée, mais les cris de : *Plus de Bourbons* ! *Vive La Fayette* ! éclatèrent sur plusieurs points

(1) *Souvenirs historiques sur la Révolution de* 1830, par S. Bérard.

(2) *Mémorial de l'Hôtel-de-Ville*, par Hippolyte Bonnellier, 1835.

Digitized by Google

de la salle du trône, encore encombrée de comba
blessés. Le duc, le général, la commission munic
députés se formèrent en demi-cercle au milieu d
On lut la proclamation de la Chambre. En ce m
obscur officier, appelé Dubourg, s'approcha brusq
prince, et lui montrant la place de Grève remp
armés, ravagée par l'artillerie et souillée de sa
assure, lui dit-il, que vous êtes honnête homme,
tel incapable de manquer à vos engagements ; s
tenir, car si vous les oubliez, le peuple qui est là
vous les rappeler. » Le prince répondit avec ém
avec dignité ; puis, prenant par la main La Fayette
sur le balcon de l'Hôtel-de-ville, et embrassa avec
général, en agitant à plusieurs reprises un drapea
Cette accolade patriotique produisit un effet imm
qu'alors indécise et silencieuse, la multitude qui
place et les quais fit retentir l'air de ses acclam
acclamations accompagnèrent le prince jusqu'à
au Palais-Royal.

Avant de résigner leurs fonctions, les membres
mission municipale songèrent à dresser une espe
gramme de principes dont l'adoption formerait
entre le peuple et le pouvoir héritier de sa victoire
idée fit place à celle d'une simple conférence da
La Fayette, avec qui les conditions de ce program
été discutées, prendrait soin de pressentir le pri
système futur de gouvernement. Les principa
conditions étaient : la reconnaissance formelle du
la souveraineté nationale, deux Chambres sar
l'abaissement du cens d'éligibilité et la suppressi
électoral, liberté absolue de la presse, des culte
seignement, etc. Le général se rendit en conséq
août au Palais-Royal, où il eut avec le duc d'Orl

Digitized by Google

tretien devenu mémorable par les affirmations et les désaveux qu'il a tour-à-tour fait naître, et par les conséquences opposées que les partis en ont tirées. La Fayette débuta par un éloge complet de la constitution des États-Unis, auquel le duc acquiesça sans restriction, mais en contestant son applicabilité à la France, dans l'état des esprits. « Ce qui convient au peuple français, répliqua le général, c'est un trône populaire entouré d'institutions républicaines, tout-à-fait républicaines. Le prince ayant répondu qu'il l'entendait ainsi, La Fayette insinua que la constitution de 1791 satisfaisait à toutes les exigences démocratiques. « Ce n'est pas la mienne, objecta l'auguste interlocuteur; il est impossible de marcher avec une seule Chambre. » Telle fut sommairement cette conférence, publiée avec enthousiasme par La Fayette lui-même comme le point de départ et la régle de principes du nouveau gouvernement. Son véritable caractère paraît facile à apprécier. Elle offre de part et d'autre une certaine expansion de sentiments démocratiques, mais rien qui ressemble à un programme sérieusement débattu. Tout annonce donc que le héros des Deux-Mondes fut, en cette circonstance comme en tant d'autres, la dupe d'une illusion légèrement conçue, habilement entretenue, mais qui fut prompte à se dissiper.

Le nouveau lieutenant-général ordonna la reprise des couleurs nationales, convoqua les Chambres pour le 3 août, et composa un ministère provisoire de MM. Dupont de l'Eure, le maréchal Jourdan, le général Gérard, le baron Louis, Guizot, Bignon et Tupinier. M. Pasquier fut appelé à la présidence de la Chambre des pairs, dignité qu'il a conservée pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe.

Cependant, Charles X, retiré à Rambouillet, où la Dauphine l'avait rejoint à travers mille périls, ne perdait pas tout espoir de raffermir, soit par la force des armes, soit par la voie des négociations, sa couronne chancelante. Mais la

Digitized by Google

défection inopinée du général Bourdessoulle, qui commandait la grosse cavalerie de la garde, porta, dans la journée du 1er août, un coup funeste à sa sécurité. Ce fut alors qu'une détermination jusques-là combattue s'offrit à ce prince comme un moyen extrême de salut. Cette détermination était d'appeler à la lieutenance-générale du royaume ce même duc d'Orléans que la révolution triomphante venait d'investir de ce titre. Deux ministres, MM. de Montbel et Capelle, se trouvaient en ce moment auprès du roi. « Dans un tel désordre, leur dit Charles X, je veux tenter de faire un appel au duc d'Orléans; je ne lui ai jamais fait que du bien : il ne peut être assez dénué de sentiments et d'honneur pour ne pas répondre à ma confiance. » Les deux ministres essayèrent vainement de combattre une résolution qui leur semblait inutile ou pernicieuse. M. de Montbel rappela au roi les nombreux rapports qu'il avait eus à lui faire sur les menées constantes de ce prince avec tous les fauteurs de révolution, et particulièrement avec les membres des sociétés secrètes. Charles X répliqua que « le duc d'Orléans trouverait dans sa mission même un moyen de se relever de ses fautes, en usant de son influence pour prévenir une nouvelle révolution (1). » Les ministres écrivirent sous la dictée du roi la déclaration par laquelle il nommait son cousin lieutenant-général du royaume, et maintenait la convocation des Chambres pour le 3 août. Cet acte fut envoyé à Louis-Philippe, qui le communiqua immédiatement à ses conseillers intimes. « Cette déclaration, leur dit-il, est une perfidie; je connais la famille, ils veulent faire naître des doutes sur ma franchise et laisser croire que je suis d'accord avec eux. » La droiture de M. Laffitte se souleva contre cette inculpation : il fit observer qu'elle se réfutait par le simple rapprochement des

(1) Lettre inédite de M. de Montbel, 26 juin 1837.

Digitized by Google

dates. M. Dupin fut d'avis que Louis-Philippe devait se borner à accuser au roi la réception de sa dépêche ; cet avis fut adopté.

L'inspiration malheureuse qui avait porté Charles X à sanctionner ainsi l'œuvre de la révolution, l'entraîna presque immédiatement à une mesure plus impolitique encore, et que rien ne motivait. Ce fut son abdication. Il exhorta également le Dauphin à renoncer à ses droits au trône en faveur du duc de Bordeaux. Ce prince, qui ne partageait ni l'abattement de son père ni sa foi généreuse dans la sincérité du duc d'Orléans, ne se décida qu'avec peine à cet acte de déférence. Cette double résolution fut consignée dans une lettre adressée le 2 août au duc d'Orléans, que le roi chargeait de faire proclamer l'avènement du jeune prince sous le nom de *Henri V*.

Le général Latour-Foissac, porteur de cette dépêche, ne put être admis auprès de Louis-Philippe. Il obtint une audience de la princesse Marie-Amélie, qui lut avec attendrissement une lettre que lui écrivait le jeune duc de Bordeaux ; puis, sans s'expliquer autrement sur les projets du prince, elle se borna à dire que son mari était un honnête homme, et que la famille royale pouvait compter sur lui. Le duc d'Orléans fit déposer l'acte d'abdication de Charles X à la Chambre des pairs, et consulta son conseil privé sur la réponse qu'il devait y faire. On lui représenta qu'il importait que cette réponse fût conçue dans le sens d'une rupture absolue avec la cause de la branche aînée, et M. Dupin se chargea de la rédiger en ces termes. Mais, au moment de placer la dépêche sous son enveloppe, Louis-Philippe passa dans l'appartement voisin, sous prétexte de consulter la duchesse d'Orléans ; il profita de cette disparition pour substituer une lettre fidèle et respectueuse à la rude et sèche missive de son conseiller.

Charles X était entouré à Rambouillet d'une armée impo-

Digitized by Google

sante et dévouée. Les camps de Saint-Omer et de Lunéville s'ébranlaient pour le rejoindre, et ce prince paraissait résolu à attendre de pied ferme l'issue des dernières négociations. Le duc d'Orléans songea à prévenir une lutte qui pouvait lui devenir funeste, en envoyant au roi quatre commissaires chargés de déterminer son départ. C'étaient MM. le maréchal Maison, Barrot, de Schonen et Jacqueminot, auxquels M. Sébastiani fit adjoindre le duc de Coigny. En prenant congé de Louis-Philippe, M. de Schonen lui demanda quelle conduite les commissaires auraient à tenir si on leur remettait le duc de Bordeaux. « Le duc de Bordeaux, s'écria vivement le prince, mais *c'est votre roi !* » La duchesse d'Orléans, présente à cet entretien, se montra profondément émue, et s'élança dans les bras de son époux en s'écriant : « Ah ! vous êtes le plus honnête homme du royaume ! »

M. de Coigny fut seul admis auprès du roi, qui lui déclara qu'il ne quitterait Rambouillet que lorsqu'on se serait conformé à ses dernières dispositions. Les commissaires rapportèrent dans la nuit du 3 au 4 août cette réponse au duc d'Orléans. Ils lui dirent que l'éloignement de Charles X était indispensable au rétablissement de la paix, et qu'on ne pourrait l'opérer qu'en effrayant ce prince par une manifestation décisive. Louis-Philippe accueillit cette communication avec des sentiments tout autres que ceux qu'il avait témoignés la veille, et parut donner les mains à tout ce qu'on voulut entreprendre. Un de ses aides-de-camp arma l'Ecole polytechnique de pistolets déposés au Palais-Royal, et La Fayette fit rassembler cinq cents hommes par légion de garde nationale, pour marcher immédiatement sur Rambouillet. Les commissaires eurent ordre de précéder la colonne expéditionnaire, et le duc d'Orléans qui, le jour d'avant, avait exhorté M. Barrot à user d'égards envers la famille royale,

Digitized by Google

lui recommanda cette fois *de réussir*. Tout le monde connaît les détails et l'issue de cette expédition téméraire, dont le succès dépendit des impostures du maréchal Maison, cet autre obligé de Charles X, mais qui du moins ne lui appartenait que par les liens de la reconnaissance !

Les trois commissaires qui avaient négocié et obtenu l'éloignement du roi, reçurent la mission d'accompagner ce prince et sa famille jusqu'à Cherbourg, lieu fixé pour leur embarquement. La lenteur fortuite ou calculée de ce douloureux voyage ne tarda pas à exciter l'impatience du nouveau pouvoir. Une colonne mobile, organisée sous ses ordres directs par le général Hulot (1), fut déployée pour accélérer leur retraite. Mais la dignité du vieux roi sortit triomphante de cette dernière épreuve. Les démonstrations populaires qui avaient fait chanceler le courage de Charles X, lorsqu'il s'agissait encore de la conservation de son trône, furent impuissantes sur l'âme de Charles X détrôné, proscrit et presque captif. L'homme se montra supérieur au monarque.

Le capitaine de vaisseau Dumont-Durville, chargé de conduire la famille royale hors de France, avait reçu du gouvernement les instructions les plus sévères. Ces instructions allaient jusqu'à lui enjoindre de canonner le vaisseau le *Great-Britain*, que montait Charles X, dans le cas où il obligerait le capitaine à dévier de la direction qui lui était prescrite. Cet officier-général, à qui la fortune gardait quelques années plus tard un trépas si cruel, crut faire acte d'indépendance en affectant envers son ancien maître, pendant la traversée, une sécheresse hors de propos. En se séparant de lui, Charles X, dont les dernières illusions s'étaient enfin dissipées, lui déclara qu'il ne doutait pas que les évènements de

(1) *Louis-Philippe et la Contre-Révolution*, t. II, p. 328.

Digitized by Google

juillet n'eussent été le produit d'un complot dirigé par le duc d'Orléans lui-même.

Le lieutenant-général ouvrit, le 3 août, la session législative, par un discours où il parla avec moins de réserve qu'il n'avait fait jusqu'alors, du coup-d'Etat du 25 juillet, et de la part qu'il avait prise à la consécration du triomphe populaire. Il fit une allusion convenable à d'augustes infortunes, mais il ne trahit par aucune expression ses projets ultérieurs. Ce fut le lendemain de cette séance que le jeune duc de Chartres se réunit à sa famille. Ce prince avait rencontré, entre Joigny et Melun, la duchesse d'Angoulême, lorsqu'elle se dirigeait fugitive de Dijon sur Rambouillet, et l'avait fort touchée par l'effusion de ses sentiments chevaleresques (1). Retenu momentanément à Montrouge, où sa vie avait couru quelques dangers, il entra à Paris à la tête de son régiment, au milieu des acclamations populaires.

Cependant, le nouveau pouvoir recueillait les premiers fruits de son origine bâtarde et équivoque. Les partis, mis en présence, commençaient à s'agiter. On se plaignait de la lenteur du gouvernement à se constituer et à se dessiner. Ces doléances, qui passaient déjà jusqu'à la menace, inspirèrent à M. Bérard l'idée de formuler une charte destinée à consommer le changement de dynastie, mais en restreignant dans d'étroites limites les prérogatives du roi futur. Ce fut le 6 août qu'il présenta à la Chambre des députés ce projet de constitution modifié par MM. de Broglie et Guizot, et dont la conclusion était l'appel au trône du duc d'Orléans et de

(1) Cette courte entrevue, si honorable pour le jeune prince, a été indignement dénaturée par l'auteur de *Deux ans de règne*, ouvrage publié en 1833, sous les auspices du gouvernement de juillet.

Digitized by Google

es descendants mâles à perpétuité. Les circonstances devenaient de plus en plus pressantes. Le parti républicain, insensiblement revenu de sa défaite, menaçait hautement la majorité qui la lui avait fait subir. M. Dupin fit, le soir même, le rapport de la commission chargée de l'examen de ce projet. D'après les dispositions encore incertaines d'une grande partie de la Chambre, l'issue de ce débat solennel dépendait évidemment de l'attitude qu'allait prendre le duc d'Orléans, dans cette circonstance décisive de sa vie. Ce prince qui, en détournant la consécration fatale du principe insurrectionnel de 1830, eût épargné à la France et à l'Europe entière de longues et amères calamités, ne sut pas résister à l'entraînement de sa situation. Ni les judicieux conseils de M. de Talleyrand, qui lui proposait de faire prolonger jusqu'à vingt-cinq ans, sous sa régence, la minorité du duc de Bordeaux (1), ni les instances et les supplications de la duchesse d'Orléans, qui le conjurait « de ne pas ramasser une couronne souillée de sang et de boue (2), » ne purent faire accepter à son esprit une combinaison aussi heureuse, aussi pacifique, aussi favorable à la conciliation des partis. Sa détermination fut encouragée, soit par le consentement tacite de quelques-uns des membres du corps diplomatique, soit par les exhortations directes de quelques autres, et surtout des ambassadeurs de Russie et d'Angleterre ; et M. Hume put dire avec quelque vérité au parlement anglais, plusieurs années après, que c'était au duc de Wellington que Louis-Philippe avait dû sa couronne (3).

Ainsi fut décidée la question du changement de dynastie, et les généreux efforts des Conny, des Lezardières, des Ber-

(1) *Gazette de France*, janvier 1841.

(2) Mémoires inédits du marquis de Sémonville.

(3) Débats à propos des affaires de Portugal, juin 1847.

Digitized by Google

ryer, des Neuville et de Châteaubriand, qui fit entendre à la Chambre des pairs la dernière et prophétique protestation de la monarchie expirante, ne purent retarder la défaite du principe tutélaire de la légitimité. Ce fut dans la séance du 9 août que le nouveau roi des Français, sous le nom de *Louis-Philippe Ier*, prêta devant les Chambres, en présence de ses deux fils aînés, serment à la charte dont l'acceptation était la condition de son avènement. Il crut devoir, à cette occasion, renouveler l'expression de son goût pour la vie modeste qu'il lui fallait abandonner. Mais, lorsqu'il fut de retour au Palais-Royal, où l'accompagnèrent les fragiles empressements de la multitude, la secrète ambition de toute sa vie se trahit par une circonstance qui ne saurait échapper à l'Histoire. En présentant à la reine M. Bérard, ce promoteur de la royauté nouvelle : « Voilà, lui dit-il, l'homme qui nous a rendu tant de services, et auquel nous avons tant d'obligations (1). » Et cet entraînement fut partagé, il faut bien le dire, par cette même princesse qui, peu de jours avant, exhortait si instamment son époux à ne pas déshonorer par une usurpation la double religion de la reconnaissance et de la fidélité !

A. Boullée.

(1) *Souvenirs historiques sur la Révolution de* 1830, par S. Bérard.

(La suite à un prochain numéro).

Digitized by Google

DU COMMUNISME.

De tous les systèmes enfantés par le dévergondage philantropique de nos jours, par ces utopistes jaloux de flatter les appétits désordonnés de la multitude éveillés par eux, le plus excentrique sans contredit est le Communisme; c'est l'expression la plus naïve, la moins déguisée de la cupidité jalouse, qui fermente au sein d'une société démoralisée et qui voudrait profiter de la confusion des idées pour les exploiter à son profit. Le partage égal de tous les biens, voilà le fond du Communisme; cependant ses partisans les plus sincères au fond se divisent dans la manière plus ou moins large de le mettre à exécution. Les uns se contenteraient d'une nouvelle *loi agraire* qui partagerait la terre entre tous ses habitants; les autres moins faciles à satisfaire désireraient joindre à ce partage celui de toutes les propriétés et de toutes les valeurs; enfin, ce que je nommerais les *ogres* du système, poussant à l'extrême la gloutonnerie de leurs prétentions, aspireraient encore à la promiscuité des femmes et à l'adoption en commun

Digitized by Google

de tous les enfants qui résulteraient de l'union passagère et illégale des deux sexes.

Certes, la publication de pareils systèmes, la faculté qui leur est accordée de parler à haute voix par l'organe de leurs divers partisans, fait le plus grand éloge de la liberté illimitée dont notre siècle jouit de proclamer et de soutenir effrontément toutes les absurdités les plus fabuleuses.

Le communisme a, cependant, ce côté dangereux qu'il se présente sous un faux air de bonhomie et de bienfaisance qui peut fasciner, au premier abord, ceux qui croient avoir quelque intérêt à son adoption ; prenons le donc au sérieux pour quelques instants et faisons lui l'honneur de quelques objections.

S'il est nombre de misères fort intéressantes au secours desquelles la charité doit accourir, il en est encore plus, disons le en le déplorant, qui résultent de l'imprévoyance, des excès, de la paresse, des habitudes vicieuses de ceux qui les subissent, sans pouvoir les imputer à d'autres qu'à eux-mêmes; serait-il juste, serait-il admissible que la société toute entière dût pâtir de l'immorale incurie de ces misérables, et qu'il lui fallut être dépouillée en leur faveur des biens acquis par le travail, la prévoyance et une sage économie; devrait-on mettre les vices à la charge des vertus? puis ce partage, s'il s'effectuait jamais d'une manière équitable, ne serait-il point le pendant de la robe de *Pénélope* qui, confectionnée, un jour, était défaite, la nuit suivante? Pourrait-on donner à tous les hommes, avec la part qui leur reviendrait, les qualités indispensables pour la conserver et l'accroître? Devrait-on rétablir sans cesse l'égalité dans les biens détruite par la faute de leurs possesseurs? Quel cahos! Les *Saint-Simoniens*, pour répondre en partie à cette objection sans réponse plausible, disent *qu'il serait donné à chacun selon ses œuvres et sa capacité*: mais grand Dieu parce qu'une créature est

Digitized by Google

déshéritée des biens célestes faudrait-il ajouter à ce malheur pour elle le malheur plus grand encore d'être privée des ressources de la terre? Quoi! la société, ainsi que Lycurgue jadis, retrancherait de son sein tous ceux de ses membres qui ne pourraient concourir au bien-être général? Quoi! moins un homme aurait de facultés pour soutenir son existence, moins la société devrait lui accorder de moyens pour y subvenir? quelle infamie! Puis quel serait le corps constitué pour juger en dernier ressort les *œuvres et la capacité de l'homme*? quel juri prononcerait sur la valeur matérielle de notre intelligence? où serait l'octroi moral chargé de *jauger* la capacité de tous et de rétribuer celle de chacun? Ah! si pour une simple place médiocrement payée, ceux qui ne peuvent l'obtenir se plaignent de l'injustice de ceux de qui elle dépend; que serait-ce quand il s'agirait de solliciter le prix de son mérite, le cours de sa valeur réelle? en un mot, le *quantum* représentatif de son bien-être ici-bas? Quelle absurdité!!!! L'Etat, ou si l'on veut, le comité chargé de distribuer les biens exercerait une dictature comme il ne s'en vit jamais et le vice-roi d'Égypte allouant à ses fellah des portions de terre et leur ordonnant de les cultiver à son profit pourrait seul nous en donner une idée. Si c'est à un pareil résultat que visent nos utopistes il vaudrait mieux, ce me semble, conserver avec amour les despotes les plus absolus de notre globe plutôt que de tomber sous un joug aussi abrutissant.

N'est-ce point, d'ailleurs, aller à l'encontre des augustes décrets de la Providence que de chercher à établir l'égalité des biens terrestres alors qu'elle a mis elle-même tant de disproportions dans les faveurs qu'elle dispense? N'est-ce point dessécher la source des plus nobles vertus qui unissent les hommes entr'eux? la résignation chez les uns, la bienfaisance et la gratitude chez les autres? n'est-ce point favoriser l'égoïsme personnel qui aurait tant de raisons alors pour ne rien

Digitized by Google

faire en faveur de ceux qui auraient été aussi bien partagés que tous et dont l'Etat seul devrait prendre soin.

Après avoir tari la source des plus nobles vertus au moyen du partage égal des biens, les communistes embarassés dans l'application de leur système par la paternité et l'hérédité qui en dérive n'ont point reculé devant la nécessité de les abolir toutes deux afin de maintenir l'équilibre des fortunes ; détruisant ainsi les jouissances les plus pures de l'humanité qui résultent de l'amour conjugal, paternel et filial. L'homme ainsi réduit aux désirs charnels de la brute n'aurait pas même, ainsi qu'elle, le soin tendre et délicieux de subvenir aux besoins de sa progéniture et ne s'embarrasserait ni de sa *femelle* ni de ses *petits* ! ! En vérité l'on rougit en exposant un semblable système et pour ceux qui purent le concevoir et pour ceux qui songeraient sérieusement à l'imposer à l'humanité.

La communauté des femmes et des enfants, voilà le progrès selon quelques *philantrhopes* du jour !

Ah ! certes nous ne ferons point à nos leceurs l'injure de croire qu'il soit nécessaire de leur démontrer la monstruosité hideuse de pareilles doctrines, nous dirons seulement que de la part de leurs auteurs elles furent comme un appât jetté aux plus vils appétits de l'humanité pour entourer leur système spoliateur d'une auréole de libertinage qui pût les flatter ; après avoir déguisé le vol sous la pompe de certaines phrases ronflantes, ils appelèrent la débauche à leur secours, carressant ainsi tous les instincts pervers, et lâchant la bride à tous les vices. Sans doute, vu dans sa révoltante nudité, le Communisme ne pourrait être franchement adopté par aucune âme honnête ni même avoué par personne ; mais les perfides meneurs de ce système se gardent bien de montrer le but vrai auquel ils tendent, tout leur talent consiste à embellir le chemin qui y conduit ; ils le bordent de fleurs philanthropi-

Digitized by Google

ques, le jonchent de phrases sentimentales, s'attendrissant et larmoyant sur la misère des classes pauvres, s'indignant du scandale des fortunes colossales, de l'égoïsme étroit des fortunes médiocres et n'ayant de sympathie que pour ceux qui n'ont rien, quelle que puisse être d'ailleurs la cause de leur pauvreté ! Courtisans de toutes les mauvaises passions ils en préparent l'émancipation et l'avènement, seules bases sur lesquelles pourrait s'édifier leur système. C'est aux classes indigentes qu'ils s'adressent, car elles manquent d'éducation pour voir les embûches qu'on tend à leur moralité et ne pensent point qu'on veuille les faire passer par le crime pour les tirer de leur triste position. Quant à cette foule malheureusement si nombreuse de gens avilis par le vice, abrutis par leurs excès, il est facile de leur persuader tout ce qui flatte leurs désirs et favorise leurs turpitudes ; ils sont convaincus par avance et sans frais de la convenance de toute doctrine qui les mettrait à même de satisfaire, même momentanément, leurs penchants éhontés.

Certaines phrases bannales et sonores sont sans cesse dans la bouche de ceux qui n'osant avouer franchement leur penchant au *Communisme* ne peuvent, néanmoins, s'empêcher de témoigner leur sympathie pour lui. A la tête de ces locutions à effet je placerai celle-ci ; l'*exploitation de l'homme par l'homme ;* quelle horreur exclament-ils ! ! quelle indignité !!! Mais, Messieurs, qu'entendez-vous par ces paroles ? sinon la nécessité où se trouve chacun de mettre son industrie ou son intelligence au service d'autrui ? et alors où est l'abomination ? car tout le monde est exploité par tout le monde ; quel est celui de nous placé hors de cette chaîne sociale qui ne le lie point aux autres par son travail physique ou intellectuel ? Quel est l'homme complètement indépendant qui flotte isolé et libre au milieu des mille devoirs et des mille nécessités de la vie ? Croyez-vous que le chef d'atelier

Digitized by Google

forcé de confectionner sa marchandise à un prix qui lui en permette l'écoulement soit moins *exploité* par ses correspondants que l'ouvrier employé à la fabriquer ; le premier n'est pas plus le maître que le second de hausser les prix de façon ; le bien-être de tous deux dépend de l'activité du commerce et de l'abondance des demandes.

Le magistrat qui rend la justice, le législateur qui dirige la société, les employés publics, n'ont-ils pas des tâches à remplir? sont-ils donc plus fortunés parce qu'une plus grande responsabilité pèse sur eux ? Demandez aux gouvernants du jour si leur fardeau est léger, et peut-être vous diront-ils qu'ils envient en leur cœur le destin de l'ouvrier qui dort sa journée faite et chante en se réveillant.

Sans doute, il est en ce moment des ouvrages mal rétribués, le stagnation du commerce laisse un grand nombre d'industriels sur le pavé ; mais si le pouvoir ne peut décréter ni le crédit ni la consommation, quel remède efficace à de pareils maux ? Quand le travail manque, que sert son organisation ? que sert l'augmentation du salaire pour des ouvriers inoccupés ? il est des évènements plus forts que les institutions humaines auxquels celles-ci ne peuvent remédier, il faut avoir le courage de l'avouer et non l'effronterie périlleuse de vouloir les vaincre ; car soulever un fardeau au-dessus de ses forces c'est risquer d'en être écrasé ! mais si la sagesse des hommes est impuissante pour conjurer de telles calamités, la charité et la bienfaisance peuvent et doivent les adoucir et ici je me joins de cœur et d'âme à toutes les entreprises formées pour venir au secours des misères actuelles ; je m'unis à ceux qui pressent les heureux de compâtir au sort de leurs frères infortunés ; je les adjure de travailler à la moralité des indigents en consolant leur détresse et en apaisant leur désespoir. Oui, leur dirais-je, consacrez tout votre superflu, prenez même sur votre nécessaire pour aider les malheureux :

Digitized by Google

ne laissez absolument aucun prétexte plausible à l'envieuse pénurie.

Des publicistes brouillons ameutent contre vous tous les mauvais instincts de la convoitise! ils vous signalent à elle comme une proie et ils pensent avoir assez fait pour les infortunes publiques en les déplorant benoîtement et en leur montrant du bout de leur plume les coffres forts où elles pourraient puiser! Que si, malgré vos larges concessions aux exigences de la charité, vous étiez un jour privés de vos biens, le souvenir de l'usage que vous en scûtes faire, fasse dire même à vos ennemis que personne ne fût plus digne de les posséder que vous.

J. Petitsenn.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous sommes bien en retard avec M. Gonon, pour annoncer les différents ouvrages qu'il a publiés ou les réimpressions de raretés bibliographiques qu'il a faites, ces derniers temps. Nous les enregistrons ici, comme souvenir, et pour payer à l'éditeur notre tribut de reconnaissance, car c'est rendre un service aux lettres et à l'histoire que de reproduire des œuvres dont il n'existe que quelques exemplaires disséminés ou perdus dans les bibliothèques de nos collecteurs français et étrangers.

LA JUSTE ET SAINCTE DÉFENSE DE LA VILLE DE LYON. Les causes de la justice et innocence des citoyens, manans et habitans de la ville de Lyon. — Lyon, imprimerie de Nigon, 1848.

PREMIÈRE LISTE DES CHRÉTIENS MIS A MORT ET ÉGORGÉS A LYON PAR LES CATHOLIQUES ROMAINS à l'époque de la S. Barthelemi. Août 1572. — A Lyon sur le Rhosne, par J. Nigon, impr. de la ville, 1847.

SOMMAIRE ET VRAI DISCOURS DE LA FÉLONIE ET INHUMANITÉ ENRAGÉE commise à Lyon par les Catholiques romains sur ceux de la religion réformée. — A Lyon sur le Rhosne, par J. Nigon, impr. de la ville, 1847.

DISCOURS DU MASSACRE DE CEUX DE LA RELIGION RÉFORMÉE fait à Lyon, par les Catholiques romains, le 28 du mois d'aoust et jours ensuivants de l'an 1572, avec une amiable remonstrance aux Lyonnois, lesquels par timidité et contre leur propre conscience continuent à faire hommage aux idoles. — A Lyon sur le Rhosne, par J. Nigon, impr. de la ville, 1847.

LYON EN 1793. Procès-verbaux authentiques et inédits du comité de surveillance de la Société des Droits-de-l'Homme, l'une des 32 sections de cette commune pendant le siége, contenant, jour par jour, le récit des calamités supportées par les Lyonnais pendant leur rébellion contre le gouvernement de leur patrie, précédés de la description officielle des fêtes républicaines célébrées à Lyon et dans le département de Rhône-et-Loire pendant ce siége désastreux. — Lyon, impr. de A. Mothon, 1847.

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA VILLE DE LYON PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, contenant la nomenclature, par ordre chronologique, des ouvrages publiés en France ou à l'étranger, et relatifs à l'histoire de cette ville, de 1789 au 11 nivôse an XIV de la République française. — Lyon, impr. de Marle, 1844.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE XXVIIe VOLUME.

Poésie.

F. de T.	Priez pour moi.	3
F. Donzel.	La machine à vapeur.	263
Id.	Le brin d'herbe.	265
Id.	Les raisins et l'échalas.	267
Victor de Laprade.	La tentation, poème.	273

Lyon.—Histoire locale, Archéologie, Beaux-Arts.

	Société des Amis-des-Arts. Exposition de 1847-48. . .	89
L. B.	Lyon vu dans l'*Illustration*.	97
Castellan.	Napoléon à Lyon. Souvenirs intimes de 1815.	105
F.-C.	Sur l'emplacement d'Epone dans le diocèse de Vienne.	254
	De la statue de Louis XIV à Bellecour. . . .	269
Joseph Bard.	Bulletin monumental de la ville de Lyon. . .	337
Alph. de Boissieu.	Inscriptions antiques récemment découvertes.	409

Philosophie.

Blanc St-Bonnet.	De la douleur dans le temps.	5
Victor de Laprade.	Du principe moral dans la république. . . .	129

Histoire.

Revue suisse.	Dernières journées de la royauté de Louis-Philippe.	197
Boullée.	Louis-Philippe d'Orléans (1er et 2e article). .	364-416

Archéologie.

Joseph Bard.	Revue monumental et liturgique de Rome. .	161
H. Greppo.	De l'usage des eaux thermales dans la Gaule. .	175
Joubois.	Dissertation sur l'origine de la tradition des géants	247

Digitized by Google

Voyages.

H. M. Lettres sur la Sardaigne. 143 219
Joseph Bard. Chagny. 227
Id. Nuits. 304

Littérature.

J. Petitsenn. Eloge de la peur. 325
Id. Du nom des auteurs. 402
Id. Du communisme. 409

Nécrologie.

Charles Chelle. 261
Alphonse Dupasquier. 263

Bulletin bibliographique.

Nouveaux documents recueillis dans les archives de Flandre, depuis 1505 jusqu'en 1527, par M. Dufay; compte-rendu par Millet-Bottier. 186
Les harmonies de l'être exprimées par les nombres, par M. l'abbé Lacuria; compte-rendu par Ott. 190
Catalogue des produits chinois recueillis par M. Isidore Hedde, dans son excursion en Chine. , ... 195
Lettre de M. l'abbé Lacuria au sujet de la critique de M. Ott sur son livre : *Les harmonies de l'Être exprimées par les nombres*. . . . 328
Brochures réimprimées par M. Gonon. 470

Chronique.

Voir la page. 104

FIN DE LA TABLE DU XXVIIe VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google